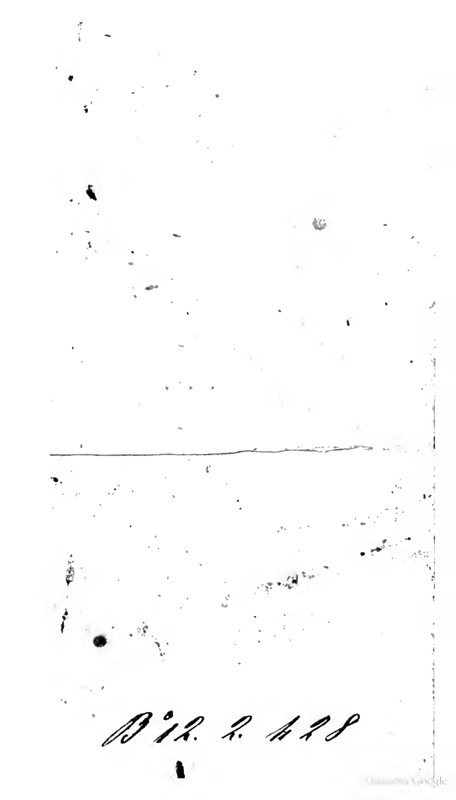







B 12. 2. 428

HISTOIRES
TRAGIQUES
ET
GALANTES.

TOME TROISIEME.



TABLE DES HISTOIRES

Contenues dans ce Troisiéme Volume.

HISTOIRES
TRAGIQUES
ET
GALANTES,
ORNE'ES DE FIGURES

en Taille-douce.

TOME TROISIE'ME.



Du fonds de PIERRE DE WITTE.

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, ruë S. Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbations, & Privilege du Roi.



LES

ESPRITS,

OU

LE MARI FOURBE.

NOUVELLE GALANTE.



DE tout ce qui arrive ici-bas de funeste, c'est à l'Amour qu'on en doit imputer la meilleure partie. C'est un petit entreprenant qui entre effrontement par tout, & souvent dans des endroits où l'on se passeroit bien de lui. Il se présente d'abord sous des déhors si séduisans, qu'il n'est pas possible de s'en défendre; mais à peine s'est-il insinué dans un cœur, qu'il y jette le désordre & la confusion. Si tout le monde le connoissoit aussi-bien que je crois le connoître, on se mocqueroit de ses ruses, on ne voudroit point de commerce avec un petit mutin qui tranche du maître par tout, on lui

fermeroit la porte au nez ; & par ce moyen, l'on conſerveroit ſon repos & ſa tranquillité, ou du moins on le rendroit plus traitable. Mais ce qui ne contribue pas peu à le rendre inſolent, c'eſt qu'il réduit ſans peine tous ceux qu'il attaque ; il ſoumet tout à ſes loix, depuis le ſceptre juſqu'à la houlette ; & le charme dont il uſe eſt ſi puiſſant, qu'on ne voit preſque perſonne qui s'exempte de lui rendre hommage. Ce n'eſt pas qu'on ne connoiſſe le danger où l'on s'expoſe en le ſuivant : mais il faſcine les yeux ſi adroitement, que bien qu'on voie évidemment la perte de ſon innocence, on lui obéit même ſans raiſonner. On a beau l'accuſer de troubler le repos des autres, on n'en eſt pas plus attentif à la conſervation du ſien propre ; on le voit tous les jours brouiller le mari avec la femme, la femme avec le mari ; le pere avec le fils, le fils avec le pere, & l'on n'en devient pas plus ſage. Nous voyons tous les jours mille déſordres nouveaux, dont l'amour eſt la ſeule cauſé ; mais parmi une infinité d'exemples que l'Hiſtoire nous en fournit, je n'en ai point vu de ſi intereſſant que celui que je vais rapporter, pour faire voir les malheurs que traîne ordinairement après ſoi cette dangereuſe paſſion.

Sous le Regne d'un des plus grands & des plus pieux de nos Rois vivoit à la Cour une jeune perſonne, dont la beauté faiſoit l'admiration de tout le

monde: comme elle étoit d'une naissance illustre, & soutenue par des biens considérables, il se présenta plusieurs partis qui la rechercherent en mariage: le Seigneur du Fayel, de l'illustre Maison de Mailly, la fit demander, & n'eut pas de peine à obtenir l'agrément de ses parens; l'affaire fut bien-tôt conclue. On se marioit dès ce tems-là comme on fait aujourd'hui, c'est-à-dire, que l'intérêt marchoit devant toute autre considération. Les parens de cette belle personne consulterent moins son cœur que sa fortune, & presserent ce mariage malgré sa répugnance pour un homme qu'elle ne connoissoit pas; elle se sacrifia par pure obéïssance: mais comme du Fayel n'avoit obtenu sa main, que parce qu'elle n'avoit pu la refuser aux ordres de ses parens, elle ne répondit à ses empressemens que par des marques de la plus haute indifférence, & garda avec lui un air froid capable de glacer tout autre qu'un mari éperdument amoureux. Il y avoit déja quelque-tems qu'ils vivoient dans cette contrainte, lorsque du Fayel, las de souffrir, prit la résolution de se plaindre à son épouse de la dureté de sa conduite à son égard. » Que vous ai-je » fait, Madame, lui dit-il un jour, pour » me traiter aussi cruellement que vous » faites? J'ai cru en vous épousant me » rendre heureux, & que vous pourriez » m'aimer; je n'ai rien oublié jusqu'ici » pour vous prouver mon amour, &

» vous ne répondez à tous les témoigna-
» ges de ma tendresse, que par une in-
» difference qui me désespere ; encore
» seroit-ce une espece de soulagement
» aux maux que je souffre, si je pouvois
» esperer qu'après une patience constante
» je pourrois un jour en voir la fin :
» mais quelle apparence d'esperer de
» vous voir changer, puisque ne vous
» trouvant jamais plus émue dans un
» tems que dans un autre, j'ai le cha-
» grin de voir que c'est un malheureux
» effet de votre temperamment. Ce
» n'est donc pas à moi qu'il faut vous
» en prendre, Monsieur, lui répondit
» froidement la jeune Dame ; car pour
» peu que vous vouliez me rendre justi-
» ce, vous conviendrez que je suis pour
» le moins autant à plaindre que vous :
» quand je vous donne tout ce que je
» puis, vous ne devez pas, ce me sem-
» ble, rien exiger davantage. Mais,
» Madame, reprit du Fayel, pensez-
» vous qu'un mari qui vous aime ten-
» drement puisse s'accommoder de cette
» indifference, & ne vaudroit-il pas
» beaucoup mieux pour moi, que je ne
» vous eusse jamais connue ? J'en con-
» viens, Monsieur, repartit la jeune
» Dame ; mais qu'y puis-je faire ? M'a-
» vez-vous jamais vue d'une autre hu-
» meur qu'à présent ? N'étoit-ce pas à
» vous à prendre de plus sages précau-
» tions sur un engagement d'où dépen-
» doit le bonheur de votre vie & de la
» mienne ?

L'infortuné du Fayel, accablé par des raiſons dont il ſentoit toute la force, ne ſçavoit le plus ſouvent que répondre à des reproches ſi raiſonnables : il jettoit ſur ſon épouſe des regards languiſſans ; & plus il lui découvroit de merite, plus il ſentoit augmenter la douleur de la trouver inſenſible à ſa tendreſſe. On eſt bien près de devenir jaloux, quand on commence à croire qu'on n'eſt point aimé : on ne veut pas s'en prendre au temperamment de la perſonne qu'on aime ; on la ſoupçonne bien-tôt d'aimer ailleurs. Telle fut la route où s'engagea du Fayel : il devint jaloux de tout le monde, ſans avoir encore aucun ſujet de l'être de perſonne : s'il voyoit ſa femme parler à quelqu'un, il s'imaginoit auſſitôt que ce quelqu'un étoit celui qui poſſedoit ſon cœur ; il étoit tenté de le quereller ; & s'il s'en abſtenoit, ce n'étoit que parce qu'un reſte de raiſon le retenoit : comme il avoit de bons intervalles, il reconnoiſſoit quelquefois le tort de ſa conduite ; mais ce qui eſt bien extraordinaire, c'eſt qu'il ſembloit être fâché de trouver dans ſa femme une innocence qui le forçoit à reconnoître lui-même l'injuſtice de ſes ſoupçons.

La méchante conduite des maris eſt ſouvent la cauſe du déréglement des femmes : Madame du Fayel ſupporta pendant quelque tems les caprices jaloux de ſon mari ; mais à la fin elle s'en laſſa : elle avoit de trop juſtes ſujets de ſe

plaindre; le sexe est naturellement vindicatif, & l'on sçait bien que les moyens de se venger ne lui manquent pas. Madame du Fayel qui voyoit de jour en jour augmenter la mauvaise humeur de son mari, en conçut un dépit si violent, que son indifference se tourna en une haine ouverte : elle rompit toutes les mesures, bien résolue de ne plus rien ménager avec un homme si peu raisonnable; elle se regarda dès ce moment comme la plus malheureuse de toutes les femmes, & n'eut pas de peine à se persuader qu'il ne pourroit y avoir au monde de mari plus méchant que celui qu'on l'avoit forcée de prendre. Elle prit du dégoût pour le grand monde, commença à fuir les compagnies, & trouvant quelque soulagement dans la solitude, elle pria son mari de permettre qu'elle se retirât dans une de ses terres. C'étoit offrir à un mari jaloux la plus belle occasion du monde pour se mettre l'esprit en repos : mais il l'avoit trop inquiet pour consentir à cette retraite. Ce refus aigrit encore l'aversion de sa femme ; il s'en apperçut, & il en perdit le peu de raison qui lui restoit.

Au bout de quelque tems, il lui prit fantaisie de mener sa femme à la campagne; il lui en parla, & sans lui donner le loisir de s'y préparer, lui dit de se tenir prête pour partir le lendemain. Il étoit de la malheureuse destinée de ces deux époux, que leurs volontés ne puf-

ſent jamais ſe trouver d'accord : la jeune Dame qui avoit quelques affaires à Paris, pria ſon mari de vouloir bien differer ce départ pour deux ou trois jours. Comme c'eſt le propre de la jalouſie de prendre ombrage de tout, du Fayel ne manqua pas de ſoupçonner cette priere de quelque deſſein, & ſe mit en tête que ſa femme ne lui demandoit ce délai, que pour avoir le loiſir d'avertir ſon Galant du lieu où elle alloit. Il y conſentoit, dans la vue de rompre ſes meſures, & la fit obſerver de ſi près, que ſi elle eût eu effectivement quelque intrigue, elle n'eût pu échapper à ſa vigilance. Quoiqu'une perſonne innocente ne ſoit pas en garde, parce qu'elle n'a rien à craindre de la ſurpriſe, Madame du Fayel ne laiſſa pas de remarquer les mouvemens défians de ſon mari, & fut vivement touchée d'un procedé ſi peu raiſonnable.

La ſolitude du lieu où M. du Fayel mena ſon épouſe, ne lui inſpira pas pour lui des ſentimens plus favorables : expoſée à le voir à toute heure, elle trouvoit toujours de nouveaux ſujets de le haïr chaque fois qu'il ſe préſentoit à ſes yeux. Eloignée de ces agréables occupations qui naiſſent dans le ſein de la Cour, elle ne s'appliqua plus qu'à faire de triſtes réflexions ſur ſes malheurs. Le ſeul plaiſir qu'elle goûtoit encore dans ſa retraite, étoit de s'écarter quelquefois dans un bois qui étoit proche de ſa maiſon : elle

y passoit souvent des journées entieres ; & quoiqu'elle n'y eut dans les commencemens que d'innocentes rêveries, & même peu divertissantes, elles l'attachoient cependant de telle sorte, qu'elle les préferoit aux entretiens de son mari.

Un jour qu'elle se promenoit dans le bois avec une de ses femmes qu'elle aimoit, & à qui elle avoit confié le secret de son cœur, elle entendit le bruit de quelques chevaux qui passoient assez près du lieu où elle étoit : comme il étoit rare de voir quelqu'un dans cette espece de désert, elle ne put résister à la curiosité de voir ce que c'étoit : s'étant avancée vers le lieu où elle avoit entendu marcher, elle apperçut des Cavaliers qui lui parurent gens de condition : elle les regardoit passer sans aucune émotion, lorsque l'un deux ayant par hazard tourné la tête du côté du bois, ne fut pas moins surpris de trouver une belle Dame dans un lieu si solitaire, qu'elle l'avoit été de voit passer par-là des Cavaliers de si bonne mine, car elle n'avoit pas eu le tems de remarquer que ceux qui marchoient devant n'étoient que des domestiques de celui-ci : il s'arrêta tout court pour la considérer ; & comme il ne sçavoit pas trop le chemin du lieu où il comptoit d'aller coucher, non plus que ses gens, il s'avança vers cette jeune Dame pour le lui demander. Ce mouvement jetta quelque frayeur dans son esprit, & la fit disparoître en se retirant d'un pas précipité dans le bois.

L'envie de s'informer d'une route inconnue n'étoit qu'un prétexte dont ce Cavalier couvroit la curiosité qu'il avoit de sçavoir qui étoit une jeune beauté que le hazard offroit à ses yeux : sa retraite précipitée fit naître en lui le désir de la suivre. Il descendit de son cheval, & l'ayant donné à tenir à un de ses Valets, il courut dans le bois vers l'endroit où il avoit vû cette Dame ; il l'avoit perdue de vue, mais il ne se rebuta point, car il étoit de ces gens qui trouvent infiniment moins de goût dans une affaire concertée, que dans une avanture de la nature de celle-ci : il s'attacha à reconnoître ses pas, & la suivit, pour ainsi dire, à la piste. Quoiqu'il fut en grosses bottes, il ne laissoit pas d'avancer chemin, mais non sans bruit : enfin, comme il crut entrevoir au travers des broussailles ce qu'il cherchoit avec tant d'ardeur, le bruit qu'il fit en forçant ses broussailles pour abreger chemin, fit tourner tête à la jeune Dame qui l'avoit entendu. L'air gracieux qu'elle remarqua dans ce Cavalier la rassura ; elle l'attendit avec une contenance assurée, pour sçavoir ce qui le portoit à la suivre : à mesure qu'il s'approchoit, elle admiroit sa taille & sa bonne mine, & se vouloit presque du mal d'avoir eu peur d'un homme si bien fait. Ce Cavalier n'en pouvoit plus, & bien lui prit que la jeune Dame se fût arrêtée pour l'attendre ; car pour peu qu'elle eût continué à marcher, il lui eût

été impossible de promener sa curiosité plus loin: il étoit encore si étouffé quand il l'aborda, & se trouva si interdit à la vue de ses charmes, qu'après quelques momens pour reprendre haleine, il n'ouvrit la bouche que pour mieux faire remarquer son désordre; car au lieu de lui faire un compliment tel qu'il y avoit lieu de l'attendre d'un galant homme en pareille rencontre, il débuta bonnement par lui demander le chemin du lieu où il avoit dessein d'aller coucher. Ce fut peut-être aussi un effet de son adresse, pour mieux rassurer la jeune Dame sur la liberté qu'il prenoit de courir après elle; car il étoit homme d'esprit, & un Courtisan des plus rafinés: aussi ne se déferra-t-il pas; il répara bien-tôt la sécheresse de ce début par mille jolies choses qu'il lui dit sur cette entrevue inopinée. La conversation fut brillante de part & d'autre, par l'esprit que chacun y répandit; & le Cavalier en seroit sorti fort content, s'il eut pu apprendre qui étoit celle dont l'entretien lui avoit paru si agréable: il avoit fort pressé la Dame de satisfaire sa curiosité de ce côté-là; mais quelque plaisir qu'elle eut gouté dans cet entretien, & quelque envie qu'elle eût en sécret de sçavoir qui étoit ce Galant Avanturier, elle crut devoir étouffer un désir qui pourroit mener sa complaisance trop loin, & persista à ne vouloir absolument pas se faire connoître.

Le Cavalier prit congé de la jeune

Dame, & se retira aussi mécontent du mauvais succès de cette avanture, que charmé de sa beauté, & de son esprit: en s'éloignant d'elle, il retournoit souvent la tête pour la regarder; & comme elle ne détourna point les yeux de dessus lui tant qu'elle le vit, chaque fois qu'il tournoit la tête en arriere, il trouvoit qu'elle le regardoit. Il n'en falloit pas davantage pour flater la vanité naturelle & l'amour propre d'un jeune Courtisan. Quand elle l'eut perdu de vue: » Hé bien » Floville, dit-elle à cette fille qui l'ac» compagnoit, que dis-tu de cette avan» ture? Dis-moi, je te prie ce que tu » penses de ce Cavalier qui vient de me » quitter? » Floville n'étoit pas de ces filles du commun, dont tout le mérite ne consiste qu'à sçavoir coëffer & habiller leurs Maîtresses: celle-ci avoit bien d'autres talens; elle avoit de l'esprit & de la vivacité, parloit bien, & avec jugement; mais comme elle étoit un peu coquette, son humeur ne pouvoit s'accommoder de cette solitude. Il est aisé de juger du caractere de cette fille, par la réponse qu'elle fit aux questions que lui venoit de faire sa Maîtresse: Madame, lui dit-elle, je vous avoue, qu'au compliment par où ce Cavalier a débuté en vous abordant, j'ai cru d'abord qu'il manquoit d'esprit; mais la suite de ces discours m'a bien-tôt tirée de cette erreur. D'ailleurs, il est très-bien fait de sa personne, & j'ai peine à comprendre

comment vous avez eu la dureté de lui refuser une chose assez indifferente, & qu'il vous demandoit d'une maniere si gracieuse & si touchante : pour moi, je sens bien qu'en votre place, je n'aurois pas eu la force de tenir contre les prieres d'un homme qui sçait demander d'une maniere si persuasive. Que lui eût servi cet aveu, Floville, répliqua la jeune Dame ? Quand on ne se sent pas d'humeur à s'engager, ne vaut-il pas mieux se retrancher sur la négative, que de flatter la vanité d'un homme par une foiblesse imprudente qui peut avoir des suites très-fâcheuses ? En vérité, Madame, reprit Floville, j'admire vos scrupules dans une occasion où le pur hazard vous procure la connoissance d'un homme d'un mérite distingué : je ne connois point ce Cavalier non plus que vous, Madame ; mais à son air, à ses belles manieres, à son esprit, il me paroît difficile de s'y méprendre ; tout parle en lui, & me dit que ce ne peut être qu'un homme de haute naissance : n'avez-vous pas remarqué avec combien d'honnêteté & de politesse il vous a entretenue ? Je vous avoue, Madame, que j'aurois bien de la peine à me défendre contre un homme qui m'en conteroit d'une maniere aussi spirituelle. Bon Dieu, Floville, que tu es folle, interrompit Madame du Fayel, est ce qu'il faut juger de l'intérieur d'un homme par les trompeuses apparences d'un discours artificieux ? Que sçais-tu si

celui-ci n'eſt pas dans le fond auſſi fourbe qu'il te paroît ſincere? Et tu voudrois que j'euſſe été aſſez ſotte pour donner dans toutes les folies qu'il étoit en humeur de débiter? Chacun a ſes manieres, Madame répondit Floville; les vôtres ſont d'être un peu trop réſervée, les miennes d'être peut-être un peu trop facile & trop libre: tel eſt mon naturel, & je ne me ſens pas même diſpoſée à changer d'alleure; je croirai toûjours qu'on m'aimera quand on prendra la peine de m'en aſſurer, & m'en rapporterai toûjours à ce qui en ſera, ſans m'embarraſſer l'eſprit d'une recherche ſouvent hors de ſaiſon, & toujours chagrinante: c'eſt, ce me ſemble, le moyen de vivre contente; & à tout prendre, quitte pour ne plus aimer, ſi je viens à m'appercevoir qu'on me trompe. Mais à propos, Madame, me ſuis-je trompée, quand j'ai cru remarquer que l'enrretien de cet inconnu ne vous déplaiſoit pas trop, & que vous ne ſeriez pas fâchée que Monnſieur fût fait comme lui? Ah! ne me rappelles point le triſte ſouvenir de mes peines, lui dit la jeune Dame, & puiſque tu en connois ſi bien la cauſe, que ne fais-tu en ſorte d'y apporter quelque remede, plutôt que d'en augmenter l'amertume par des réflexions à contretems. Je ne puis te le nier, ma chere Floville, ce Gentilhomme eſt ſelon moi l'homme le mieux fait que j'aie vu de ma vie, & je m'eſtimerois la plus heu-

reuse femme qui soit au monde, si j'avois un mari qui lui ressemblât : tout me parloit pour lui au fond du cœur, tandis que ma bouche & mon extérieur lui défendoient de rien esperer. Tu peux bien juger par cet aveu sincére, combien j'ai souffert dans un combat que j'ai eu à soutenir contre moi-même : cette victoire me coûte peut-être plus cher que tu ne penses; & si j'avois souvent en tête des ennemis aussi dangereux, je ne sçai si j'aurois toujours la force de soutenir de pareils assauts.

Comme on ne se lâsse point de parler de ce qui plaît, Madame du Fayel qui ne s'ennuyoit pas dans cet entretien, l'eut encore poussé plus loin, si la nuit qui approchoit ne l'eut fait appercevoir qu'il étoit tems de se retirer. Elle reprit le chemin du Château. Son mari, qui étoit allé à la chasse, n'étoit pas encore rentré; mais un moment après elle apprit qu'il arrivoit, qu'il avoit trouvé compagnie en chemin, & qu'il amenoit du monde coucher chez lui. Ah mon Dieu! je suis perdue, Floville s'écria-t-elle; c'est infailliblement ce Cavalier qui m'a parlé dans le bois : je suis dans une inquiétude horrible, car il ne manquera pas de me reconnoître; & s'il trouve le moyen de m'entretenir avec les manieres insinuantes que je lui connois, je n'aurai jamais la force de me défendre.

A peine avoit-elle achevé ces paroles, qu'elle vit entrer ce Gentilhomme. Ma-

dame, lui dit son mari en le lui présentant, voilà Monsieur de Couci que je vous prie de recevoir comme le mérite un homme de son rang : vous connoissez ce nom-là, il n'est pas besoin de vous en dire davantage. Ce nom étoit fort connu à la Cour ; & il ne falloit que le nommer, pour achever de troubler le cœur de la jeune Dame. Elle s'avança pour le recevoir ; mais en le saluant, il se répandit sur son visage certaine rougeur qui ne parut pas de mauvais augure à ce nouvel hôte : il ne douta pas que ce fût un effet de la conversation qu'il avoit eue avec elle dans le bois, & résolut de pousser l'avanture tout aussi loin qu'il pourroit.

C'est une erreur de soutenir que l'on aime éperduement une belle personne dès une premiere entrevue : cela n'est bon à debiter que dans un Roman pour mieux faire valoir son Héros. En matiere d'amour, comme en bien d'autres choses, il faut aller pié à pié. Le cœur de Couci ne se trouva point engagé dès cette seconde entrevue : & ce fut moins par amour que par galanterie qu'il se proposa d'en conter à Madame du Fayel. Il ne put cependant soutenir la gageure ; & il ne fut pas long-tems sans s'appercevoir que son cœur n'étoit pas à l'épreuve d'une telle passion. Il trouva dans Madame du Fayel des charmes qui l'attacherent plus fortement qu'il ne l'avoit crû ; & dans peu de tems sa vanité devint la dupe de son cœur. Il sentoit en lui-même je ne sçai quoi, qui par

une douce violence le forçoit à porter les regards sur la jeune Dame : & commençant à s'appercevoir du foible du mari, il comprit bien-tôt la nécessité de prévenir par un peu de contrainte les soupçons que des regards trop fréquens pourroient donner à un jaloux. Du Fayel de son côté faisoit tout ce qu'il pouvoit pour cacher sa jalousie. Il faisoit bonne compagnie à son hôte, sous prétexte de lui faire honneur, mais dans le fond c'étoit pour mieux sonder les mouvemens de sa femme. Couci, qui sans en rien témoigner pénétroit ses vues, le remercioit ouvertement de ses honnêtetés apparentes, & pestoit au fond du cœur d'une conduite qu'il trouvoit un peu trop gênante. Je ne sçai par quelle avanture il eut le bonheur de se trouver pour quelques momens seul avec sa Dame; mais il sçut profiter de l'occasion en habile homme. Madame, lui dit-il, ou je suis tout-à-fait novice en amour, ou votre mari est le plus jaloux de tous les hommes. Souffrez, Madame, que pour profiter de quelques momens qui me permettent de vous parler sans témoins, je prenne la liberté de vous dire que dès le premier instant que je vous ai vue, j'ai conçu pour vous un amour dont j'essaierois inutilement de me défendre; puisque l'honneur que m'a fait Monsieur du Fayel de m'amener ici, n'a servi qu'à lui faire prendre de plus profondes racines Si vous daignez agréer mes vœux, je vous proteste qu'à l'avenir je prendrai des mesures

ſures ſi juſtes pour vous ſervir, que vous aurez lieu d'être contente de la conduite que je tiendrai pour réparer ce qu'il y a d'extravagant dans la déclaration que je vous fais aujourd'hui.

Une déclaration ſi peu ordinaire jetta la jeune Dame dans un étrange embarras. Couci attentif à profiter de tout, la preſſe de répondre. Madame, lui dit-il, vous voyez bien que le tems nous eſt cher, profitez de ces momens précieux pour vous réſoudre : votre mari va peut-être rentrer, & ſa preſence romproit toutes nos meſures. Je vois bien, ajoûta-t-il, que votre délicateſſe paroît en quelque façon offenſée d'une déclaration d'amour auſſi nouvelle que la mienne, & que vous avez de la peine à pardonner cette liberté à un inconnu qui n'a encore rien merité auprès de vous par ſes ſervices : mais, Madame, j'eſpere réparer cette faute par la ſuite ; mon nom vous eſt connu, & je ne ſuis pas en mauvaiſe réputation auprès des Dames.

De ſemblables proteſtations euſſent fait peu d'impreſſion ſur le cœur d'une femme qui eut aimé ſon mari : mais heureuſement pour Monſieur de Couci, Madame du Fayel haïſſoit le ſien, & ſon averſion pour lui augmentoit de jour en jour. Son ſilence qui n'étoit interrompu que par des ſoupirs qui lui échappoient, & quelques larmes qui lui coulerent des yeux, furent le ſignal de ſa défaite. Elle lui fit quelques reproches ; mais il s'étoit

bien attendu qu'elle ne se rendroit pas sans quelque résistance. Aussi étoit-il trop habile homme pour lui faire connoître qu'il s'appercevoit de cet artifice. Il l'appaisa par quelques discours obligeans, & par des sermens réïterés d'une fidélité à toute épreuve. Il se jetta si adroitement sur la mauvaise humeur de la plûpart des maris, & sur les peines ausquelles de fort aimables femmes sont impitoyablement livrées, que sans faire semblant de vouloir parler de Monsieur du Fayel, il causa à la jeune Dame un violent redoublement d'aversion pour son mari, en lui faisant le portrait d'un jaloux. Elle fit aussi-tôt l'application de tout ce qu'elle venoit d'entendre: & comme si elle eût voulu justifier les raisons qu'elle avoit de haïr celui à qui elle trouvoit que ce portrait ressembloit si bien, elle fit un assez long détail des sujets qu'elle croyoit avoir de s'en plaindre. Couci qui l'écoutoit avec un plaisir secret, ne manquoit pas d'aplaudir à toutes ses plaintes: mais comme il craignoit que le mari ne rentrât avant qu'ils eussent pris des mesures pour la suite de leur commerce amoureux, il jugea à propos de l'interrompre. Ils se proposerent réciproquement tout ce qui leur vint à l'esprit pour faire en sorte que Monsieur du Fayel revint à Paris, & ne purent conclure autre chose, sinon qu'ils s'écriroient toutes les semaines. Cette entrevue se termina par des sermens mutuels de s'aimer jusqu'au tombeau. Nos Amans se sépare-

rent; & Couci étant allé trouver du Fayel pour le remercier de ses honnêtetés & de sa bonne chere, remonta à cheval après les complimens accoutumés en pareille occasion. Il s'en retournoit à la Cour, d'où quelques intrigues dont on l'avoit soupçonné, l'avoient obligé de s'absenter depuis quelques années. C'étoit là justement la raison pourquoi sa personne étoit inconnue à Madame du Fayel; parce que cette Dame qui avoit été élevée dans un Convent, n'en étoit sortie pour venir à la Cour, qu'après que ce Seigneur s'en étoit retiré.

Il n'est rien de plus pernicieux pour la fortune d'un homme que sa condition destine au métier de la guerre, que de livrer son cœur à une passion amoureuse. Celui de Couci fut d'abord partagé entre sa fortune & son amour; mais à la fin celui-ci l'emporta; & dans l'impatience de revoir sa Maîtresse, son esprit ne fut bien-tôt plus occupé que des moyens d'en venir à bout. La résolution en étoit prise; il ne lui manquoit plus qu'un prétexte raisonnable pour se dispenser de partir pour l'armée, mais son amour lui en suggera mille. Celui d'une indisposition de commande lui parut le plus propre à ses desseins: il s'y arrêta, & travailla sérieusement à se metre en état de faire croire qu'il étoit veritablement malade. Pour mieux couvrir son jeu, il se donna tous les mouvemens nécessaires pour les préparatifs de la campagne, comme si rien ne l'eut empê-

ché d'y aller comme les autres Officiers. Tout se disposoit pour son départ dont le terme approchoit. Il faisoit des visites, & il en recevoit. Quelques amis dans les premiers jours lui trouvoient assez mauvais visage, & s'en faisoient confidence les uns aux autres en son absence, n'osant lui en faire compliment. Peu de jours après étant en compagnie il se plaignit de quelque frisson qui fut remarqué : l'on ne manqua pas de lui dire qu'on s'étoit déja apperçu depuis quelques jours qu'il ne se portoit pas bien, ni lui de témoigner qu'il seroit bien mortifié si une maladie inopinée venoit le priver du plaisir qu'il se promettoit de cette campagne. On lui conseilla de consulter de bonne heure son Medecin, & pendant qu'il mettoit en pratique cet utile & important avis de ses amis, ceux-ci allarmés du danger où ils le croyoient, répandirent de si bonne foi le bruit de cette indisposition naissante, que tout le monde s'empressa de le voir & de le détourner d'une campagne que l'état où il étoit ne lui permettoit pas d'entreprendre. Son Medecin, qui n'avoit garde de ne pas être de cet avis, lui ordonna expressément les eaux, & même de les prendre sur le lieu. Il se disposa pour ce voyage; & son départ ne fut differé que jusqu'au retour d'un Messager qu'il avoit envoyé à Madame du Fayel pour l'en informer.

Cette Dame, qui étoit attaquée de la même maladie, fit à peu près avec son

mari la même manœuvre que Couci avoit faire avec sa famille. Du Fayel qui la trouvoit beaucoup plus triste qu'à son ordinaire, ne put s'empêcher de lui demander la cause de cet abbattement, & c'est où elle l'attendoit. Elle lui dit qu'elle sentoit depuis quelque tems une chaleur d'entrailles qui lui causoit des vapeurs d'autant plus incommodes, que depuis deux jours elles lui donnoient des maux de tête insupportables. Le Medecin du païs fut mandé : il ordonna plusieurs remedes contre lesquels la malade se récria fortement; & je crois qu'il se fut retiré assez mécontent de sa consultation, si l'adroite Floville, qui connoissoit mieux que lui le mal de sa Maitresse, ne lui eut aidé à se tirer d'affaire, en lui disant qu'elle croyoit que les eaux pourroient la soulager, puisqu'une autre Dame qu'elle avoit servie s'en étoit parfaitement bien trouvée dans une maladie toute semblable. Le Medecin fut bien-tôt de cet avis, & employa toute son éloquence à vanter les vertus des eaux minerales dans ces sortes de maux. Il en dit son sentiment à Monsieur du Fayel, qui voyant que le mal de son épouse augmentoit, consentit à lui laisser faire un voyage dont il ignoroit absolument l'artifice. Couci qui étoit arrivé aux eaux le premier y souffrit pendant deux jours tout l'ennui d'une absence de deux ans : mais ses allarmes & ses inquiétudes cesserent le troisiéme jour, & firent place à ces agréables transports de joie qu'inspire le plaisir

de revoir ce qu'on aime. Je n'entrerai point ici dans le détail de toutes les preuves mutuelles d'amour & de tendresse que se donnerent ces Amans pendant le séjour qu'ils firent aux eaux : on sçait bien qu'après une longue absence deux personnes qui s'aiment ont une infinité de choses à se dire dans un rendez-vous qui coûte tant à l'un & à l'autre. Il suffit de dire qu'ils y passerent fort agréablement le tems que la Medecine prescrit pour prendre les eaux, & que s'ils en prirent comme les autres, ce fut moins par besoin pour leur santé, que par la nécessité de s'accommoder aux usages du lieu par bienséance. Ils se séparerent fort satisfaits l'un de l'autre, après avoir pris les plus justes mesures pour l'avenir. Entr'autres projets qui leur vinrent à l'esprit, celui de porter Monsieur du Fayel à quitter sa maison de campagne, ne fut pas celui qui les intrigua le moins. Que de mouvemens ne se donna-t-on pas pour en voir l'execution ! mais toutes ces tentatives furent sans succès, & Monsieur du Fayel se trouva inflexible sur ce point. Ce n'est pas qu'il fut plus jaloux qu'auparavant, il ne voyoit rien autour de lui qui lui en donnât sujet, ni même qu'il soupçonnât son épouse d'intelligence avec ceux qui la pressoient de retourner à la Cour, puisque ce n'avoit été qu'à sa priere qu'il s'en étoit retiré : des liens plus forts le tenoient dans cette solitude. Le tems l'avoit endurci aux froideurs de son épouse ; il y étoit devenu

comme insensible. Et soit qu'il se fût mis en tête de l'éprouver en essayant de lui causer de la jalousie, ou qu'en effet son ascendant l'entraînât dans les fers de la femme de chambre, il ne paroissoit plus occupé que du soin de plaire à cette fille.

Floville n'étoit pas belle : mais outre qu'elle avoit beaucoup d'esprit, & qu'elle parloit avec facilité, la nature avoit répandu dans son air, dans ses manieres, & jusques dans le son de sa voix, certaines graces qui la rendoient tout-à-fait aimable. Monsieur du Fayel, qui s'y étoit déja laissé prendre, lui trouvoit chaque jour de nouveaux charmes, qui prenoient insensiblemenr dans son cœur la place que ceux de son épouse y avoient occupée. Il y avoit déja quelque tems qu'il souffroit en secret, lorsque s'étant un jour rencontré seul avec cette fille, il résolut de lui déclarer ce qu'il sentoit pour elle. Floville, qui bien qu'un peu coquette étoit sage, reçut ce compliment comme une pure galanterie : elle en plaisanta avec lui fort spirituellement, mais d'une maniere à lui faire connoître que quiconque hors son Maître oseroit lui tenir sérieusement de pareils discours, auroit lieu de se repentir de sa témerité : que pour lui elle sçavoit bien comment elle devoit prendre ce qu'il lui disoit; qu'elle voyoit bien qu'il vouloit se divertir, & qu'étant au service de son épouse, c'étoit à elle à souffrir bien des choses sans se plaindre, quand elles n'iroient pas plus loin. Voilà quel fut le

succès de la déclaration de Monsieur du Fayel qui ne s'étoit pas attendu à tant de resistance.

Floville ne manqua pas de rendre compte de cette scène à sa Maitresse, qui bien loin d'en prendre de la jalousie, representa à cette fille qu'il leur importoit également à l'une & à l'autre de profiter de la foiblesse de son mari; que puisqu'il étoit d'humeur à lui en conter, il ne falloit pas manquer la plus belle occasion du monde de faire finir leur esclavage; qu'après une premiere démarche où il s'enferroit de lui-même, rien n'étoit plus facile que de le mettre dans un état à ne pouvoir lui rien refuser de tout ce qu'elle lui demanderoit; qu'il ne falloit pour y parvenir qu'un peu d'adresse à sçavoir ménager son feu; qu'enfin, elle comptoit sur son esprit, si elle vouloit en faire usage, & qu'elle étoit trop fortement persuadée de sa sagesse pour prendre jamais le moindre ombrage de sa conduite. Il n'en faloit pas d'avantage à une fille toûjours attentive à plaire à sa Maitresse, pour lui faire prendre des manieres plus traitables à l'avenir: Floville qui avoit naturellement l'humeur enjouée, ne se contraignit plus; M. du Fayel à la seconde entrevue, la trouva moins farouche que la premiere fois; & par des douceurs feintes, cette adroite fille le rendit par la suite le plus amoureux des hommes.

Pendant que du Fayel s'amusoit ainsi avec la femme de chambre de son épou-

se, Couci jouissoit en paix du plaisir de recevoir souvent des nouvelles de la jeune Dame : & cet agréable commerce ne contribuoit pas peu à adoucir les chagrins que cause ordinairement l'absence de ce qu'on aime, & à lui faire goûter les plaisirs de la Cour qui étoit des plus brillantes, & où il faisoit une assez belle figure.

Parmi ces tendres amusemens, il n'oublioit pas Madame du Fayel: son cœur n'étoit véritablement occupé que d'elle, & ils avoient trouvé le secret d'établir entre eux un commerce de lettres fort régulier. Il commençoit à s'ennuyer d'une trop longue absence, lorsque le retour de la saison des eaux lui parut propre à satisfaire son amoureuse impatience. Il se plaignit d'abord de quelque legere indisposition ; & par cet ingénieux artifice, il prépara les esprits à croire qu'il étoit de l'intérêt de sa santé qu'il eût recours à un remede dont il s'étoit si bien trouvé l'année précédente. Sa Maîtresse de son côté ne manqua pas de retomber dans sa premiere langueur On manda le Medecin, qui ne connoissant pas la véritable cause du mal dont la malade se plaignoit, n'eut garde de lui ordonner d'autre remede, que celui dont il sçavoit que le succès avoit déja été si heureux. Elle affecta d'abord quelque répugnance, dans la crainte, disoit-elle, que ce reméde ne lui fût contraire ; ce qui ne servit qu'à fortifier le Medecin dans son

opinion. Le mari même fut de l'avis du Medecin ; mais soit qu'il se doutât de quelque intrigue secrette de la part de sa femme, ou qu'il ne pût se résoudre à se voir séparé de sa chere Floville, il feignit à son tour d'être malade, & voulut aussi aller aux eaux. On eut beau lui dire que ce remede ne convenoit pas au mal dont il se plaignoit ; c'étoit une résolution prise, & rien ne put l'empêcher de partir avec son épouse

La jeune Dame outrée de dépit d'un si fâcheux contretems ; eut volontiers rompu la partie, si elle l'eût pu faire, sans augmenter les soupçons dont elle comprit bien que son mari étoit prévenu. Elle écrivit à Couci, pour lui donner avis de ce qui se passoit ; mais par un nouveau malheur ; dont je n'ai pas sçu la cause, il ne reçut point la lettre qui se trouva perduë: Cependant, il s'avançoit toujours au-devant de sa Maitresse, dans l'impatience de la revoir ; & il étoit sur le point de tout gâter, s'il n'eut été heureusement averti qu'elle étoit accompagnée de son mari. Il lui étoit arrivé ce qui arrive à presque tous les amans heureux, il n'avoit pu se taire. Il avoit fait confidence de sa bonne fortune à un Gentilhomme de sa suite, & qui étoit homme d'experience en ces sortes d'affaires. Ce Gentilhomme qui avoit pris les devans, étant arrivé à l'Hôtellerie long-tems avant son Maître, y vit arriver des gens de du Fayel dont il reconnut

la livrée. Comme il n'étoit pas connu, il lui fut plus facile de prendre langue. Ayant appris que du Fayel étoit lui-même de la partie, & qu'il venoit avec son épouse coucher dans cette Hôtellerie, il prit bien-tôt son parti, car il étoit homme d'esprit. Il laissa son cheval à l'écurie, afin que personne ne s'apperçût de sa manœuvre, loua un autre cheval dans ce Bourg, & courut au-devant de Couci pour lui donner avis de ce qu'il venoit d'apprendre. Sur ce que ce Gentilhomme lui representa, qu'il falloit attendre jusqu'au lendemain à se montrer devant cette compagnie, ils passérent quelque-tems à déliberer sur le parti que l'on prendroit. Le Gentilhomme étoit d'avis de rebrousser chemin; mais outre qu'il étoit trop tard pour retourner coucher ailleurs, Couci étoit trop amoureux pour y consentir. Il continua sa route au hazard de tout ce qui en pouvoit arriver, sans autre précaution que de faire la langue à ses gens, sur le dessein qu'il avoit formé, de dire à du Fayel qu'il revenoit d'une de ses terres qui étoit à dix lieues de-là. Il leur enjoignit de tenir le même langage avec les gens de du Fayel, en cas que ceux-ci leur fissent quelques questions sur ce sujet. Les choses ayant été concertées de la sorte, il prit un chemin de traverse pour regagner la route de cette terre; d'où il vouloit faire croire qu'il venoit.

Du Fayel qui étoit arrivé de bonne

heure à l'Hôtellerie, fut un peu surpris d'apprendre à son arrivée, que Couci y devoit venir coucher le même soir : il apprit cette nouvelle de son Maître d'hôtel qu'il y avoit trouvé, parce qu'on lui avoit fait prendre les devans. Du Fayel, naturellement soupçonneux, fit mille questions à ce Maître d'hôtel, sur le voyage de son Maître, dont l'arrivée en ce lieu, précisément ce jour-là, ne lui paroissoit rien moins qu'un pur effet du hazard : sa femme & ce Seigneur se rencontroient là trop à propos, ce lui sembloit, pour que cette partie n'eût pas été concertée auparavant; & ce qui confirmoit encore plus sa conjecture, c'est qu'il avoit appris de ce Maître d'hôtel, que son Maître alloit aussi aux eaux. Enfin, Couci arriva à l'Hôtellerie; & du Fayel, qui dans ce moment étoit dans la cour, lui trouva un visage qui ne lui parut nullement d'un homme qui eût besoin d'aller aux eaux : il ne douta plus après cela que le voyage des eaux ne fût un rendévous concerté entre sa femme & ce jeune Seigneur; mais comme il vouloit s'en assûrer plus positivement, il dissimula son inquiétude, & se composa si bien, que pour ne laisser à Couci nul sujet de défiance, il le mena lui-même voir sa femme.

Il y avoit déja si long-tems que Couci n'avoit vu Madame du Fayel, qu'elle lui parut dans cette entrevue plus belle que jamais : il brûloit d'envie de le lui dire,

& de chercher auprès d'elle quelque soulagement aux violens transports dont il sentoit son cœur agité ; mais pour le coup, il fallut se contenter de brûler en secret, sans oser même en rien témoigner en présence d'un homme, qui sans faire semblant de rien observoit jusqu'aux moindres mouvemens. Aussi Couci prît-il le parti de cacher son jeu du mieux qu'il put. La soirée se passa chez du Fayel, où l'on soupa ; & le lendemain matin, ils partirent tous ensemble dans le même carrosse pour se rendre aux eaux, où il n'y avoit plus qu'une demie journée. On se reposa le reste du jour ; & le soir, Couci pour avoir sa revanche, donna à souper à Monsieur & à Madame du Fayel. Le lendemain, chacun à l'envie, s'empressa de se lever pour prendre les eaux, comme s'ils eussent voulu prouver par ce combat de diligence le besoin qu'ils avoient de ce puissant rémede. C'étoit une chose fort plaisante de voir avec quelle avidité chacun s'efforçoit de boire: du Fayel qui se faisoit violence, pour qu'on ne s'apperçût pas de la répugnance qu'il sentoit pour cette boisson, ne put cacher long-tems le ravage qu'elle faisoit dans son corps : une foiblesse qui le surprit bien-tôt le mit en tel état, qu'il fallut le porter dans sa chambre, & le mettre au lit.

A voir l'agitation où étoient Madame du Fayel & Couci, on eût jugé qu'ils étoient tout-à-fait allarmés de l'état du

malade. Ils paroissoient empressés à vouloir lui faire connoître par des mouvemens étudiés, la peine que leur causoit son indisposition, pendant qu'ils s'applaudissoient en secret de se voir par cet accident délivrés de la présence importune d'un jaloux, qui jusques-là ne les avoit pas perdus de vue un seul instant. Ces Amans étoient trop habiles pour manquer une si belle occasion. Tout sembloit favoriser leurs desseins : le seul fâcheux qu'ils eussent à redouter, étoit comme cloué dans un lit. Ils profiterent d'une si heureuse conjoncture, & se dédommagerent amplement, pendant qu'il étoit malade, de toutes les douceurs dont il les avoit privés avant sa maladie. Couci le plus assidu des hommes ne quittoit sa Dame que fort rarement. Du Fayel qui n'en étoit que trop persuadé, en sentoit une peine d'autant plus grande, qu'il ne pouvoit s'y opposer, & qu'il n'osoit même en témoigner son chagrin : cette contrainte augmenta sa fiévre, & rendit sa maladie un peu plus longue ; mais dès qu'il se sentit assez de forces pour quitter le lit, il résolut de sortir au plutôt d'un lieu qui avoit été si funeste à son repos & à sa santé. Il prit congé de Couci, & partit dans son carrosse avec sa femme & Floville, bien résolu de ne retourner jamais aux eaux sans une nécessité absolue, & de ne plus souffrir que sa femme le trompât sous un prétexte aussi frivole.

Sa jalousie qui s'étoit rallumée en arrivant aux eaux, lui avoit presque fait oublier sa passion pour Floville; mais dès qu'il eut repris des forces, & que son esprit, devenu libre par l'éloignement des objets qui l'inquiétoient quelques jours auparavant, eut recouvré sa premiere gaieté, il voulut renouer ses entretiens amoureux avec sa Maitresse. Floville, qui outre sa fierté naturelle devenoit de mauvaise humeur à mesure qu'on se rapprochoit d'une solitude qui lui avoit déja causé tant d'ennui, reçut ses douceurs d'un air si froid, que peu s'en fallut qu'il ne desesperât de cette conquête. Il eut beau se plaindre de l'inégalité de son humeur, & lui representer l'injustice d'un traitement si different de celui qu'il avoit éprouvé avant le voyage: il la trouva insensible à tous ses reproches, & arriva à son Château plus malade qu'il n'en étoit sorti.

Madame du Fayel, toujours indifferente pour son mari, étoit peu touchée des peines qu'elle lui voyoit souffrir. Mais comme elle avoit ses vues, & qu'elle prévoyoit bien, que tant qu'il seroit maltraité de Floville, ses desseins ne pouvoient jamais réussir; elle pria cette fille d'avoir avec lui des manieres un peu moins sévéres. Cette priere, que Floville regardoit comme un commandement, eut bien-tôt son effet, au grand contentement de son Amant. Accoutumé aux brusqueries de l'humeur capricieuse de

cette fille, il ne s'étonna pas de remarquer sur son visage un changement dont il s'étoit flaté. La joie qu'il sentit de ne s'y être pas trompé, piqua sa reconnoissance : il lui en fit compliment dans les termes les plus tendres. Et comme il arrive ordinairement que les petites brouilleries des Amans sont des reprises d'amour, il lui dît qu'il l'aimoit plus fortement qu'il n'avoit j'amais fait. Floville ravie de le voir en cet état, parce que cela faisoit plaisir à sa Maitresse, ne songea plus qu'aux moyens de le rendre encore plus enflammé. Pour y réussir, elle se montra plus enjouée dans les entretiens, & moins réservée sur les petits larcins que l'amour inspire à un Amant passionné.

Du Fayel, fort satisfait du succès apparent de ses amours, se livroit tout entier à sa joie : jamais on ne l'avoit vu si gai. Par tout où il rencontroit sa Maitresse, il lui disoit toujours quelques douceurs ; il gardoit même si peu de mesures, que lorsqu'il la voyoit auprès de sa femme, il ne pouvoit s'empêcher de lui parler des yeux. Floville lui répondoit à tout, mais avec un mistere affecté, qui donnoit une comedie très-divertissante à Madame du Fayel qui en connoissoit toute la malice. Elle sçavoit bon gré à Floville de son adresse, & se mocquoit en secret de la sotte crédulité de son mari. Tout ce petit manége divertissoit à la vérité Madame du Fayel ; mais elle en revenoit toujours à ses vues particulieres,

& il lui tardoit de voir l'exécution de ses projets, qui devoient être le fruit de cette manœuvre. Elle se mit donc en tête de voir si elle ne pourroit pas tirer quelque fruit des intrigues amoureuses de son mari & de sa Femme de chambre. Son dessein fut heureusement secondé par une conjoncture où se trouvoit alors Couci. Ce jeune Courtisan qui venoit de se brouiller encore à la Cour, se retiroit dans une de ses Terres, & en avoit donné avis à sa Maîtresse. C'étoit justement sur cette nouvelle que Madame du Fayel avoit commencé à dresser le plan de sa nouvelle batterie. Dès qu'elle sçut qu'il étoit à la campagne, elle lui écrivit de ne pas s'impatienter, qu'elle lui donneroit de ses nouvelles dans peu ; qu'elle alloit travailler aux moyens de s'assurer un chemin pour le voir plus souvent & plus commodément, & qu'elle en avoit déja mis les fers au feu.

Ce n'étoit pas chose fort aisée que de tromper la vigilance de du Fayel, quoiqu'il eût de l'attache pour Floville, son amour ne l'occupoit pas encore assez pour l'empêcher de donner quelques soins à observer la conduite de sa femme, dont il se défioit toujours. Mais ils jouoient ensemble au plus fin. La jeune Dame qui sçavoit ses alleures, avoit à la vérité plus de chemin à faire, & n'en conduisoit sa barque que plus sûrement. Voici la route qu'elle tint Les minauderies réciproques de du Fayel & de Floville

étoient devenues si fréquentes, qu'elles sautoient aux yeux même des domestiques. Floville agissoit à force ouverte, & ne s'y épargnoit pas, parce qu'en cela elle ne faisoit rien que de concert avec sa Maitresse. Pour le pauvre du Fayel, qui y alloit de bonne foi, il donnoit tête baisse dans le paneau; & son amour qui commençoit à l'aveugler, ne lui laissoit presque plus de jugement pour voir le danger du précipice qui le menaçoit. Tel étoit l'état de ces deux Amans, lorsque Madame du Fayel jugea qu'il étoit tems de jouer son jeu. Elle ouvrit la scêne par des plaintes qu'elle fit à son mari de sa conduite avec sa femme de chambre: elle lui en fit des reproches si vifs, & d'un air si chagrin en apparence, qu'il s'y méprit absolument, & ne douta pas qu'ils ne partissent d'un cœur attaqué de la jalousie la plus violente. Ces reproches firent tant d'impression sur son esprit, que ne pouvant, ni se défendre sur une accusation dont il connoissoit toute la justice, ni se plaindre d'une passion qu'il reconnoissoit pour fille de l'Amour: il lui avoua une partie de sa foiblesse, & lui promit de ne plus lui donner de sujet de se plaindre de lui. Etourdi d'un éclat auquel il ne s'étoit pas attendu, il fit ce que fait en pareil cas tout homme sage pour appaiser une femme justement irritée; bien résolu dans le fonds d'être à l'avenir plus circonspect dans ses amours: car quoiqu'il n'eût pas lieu d'être con-

tent de sa femme, il comprenoit bien qu'il étoit de son intérêt de la ménager; & d'ailleurs il aimoit de trop bonne foi & trop violemment, pour pouvoir se défaire d'une passion qui avoit poussé de si profondes racines dans son cœur. Dès qu'il eut trouvé le moment de parler à Floville sans témoins, il satisfit l'impatience où il étoit de lui conter ce qui s'étoit passé à son sujet entre sa femme & lui, pensant l'informer de quelque chose de fort nouveau. Cette fille qui s'étoit bien attendue à une pareille confidence, s'étoit préparée à y répondre. Elle versa un torrent de larmes pendant qu'il lui en parla: &quand il eut cessé, elle lui dît qu'elle étoit au desespoir, que sa Maitresse lui avoit fait sur le même sujet une rude mercuriale, dont le souvenir lui donnoit un chagrin mortel, jusques à la menacer de la chasser honteusement, si elle venoit à apprendre qu'elle continuât de l'écouter; & qu'enfin elle n'avoit obtenu grace pour cette fois, que sur l'aveu ingénu de son imprudence, & sous promesse de ne lui plus parler dorénavant qu'en sa présence: elle ajoûta, qu'elle le prioit instamment de ne plus la tourmenter comme auparavant; & que si elle n'esperoit pas qu'il voudroit bien par bonté se faire cette petite violence pour elle, elle aimeroit mieux quitter dès à present la meilleure Maitresse du monde, que de se voir encore une fois exposée, à une pareille mor-

tification. Du Fayel allarmé de cet entretien, n'oublia rien pour remettre l'esprit de cette fille desolée : il lui jura, que quelque plaisir qu'il goutât dans ses entretiens, il y renonceroit pour toute sa vie, si cela ne se pouvoit faire sans lui faire tort; mais qu'il ne falloit pas s'effrayer pour si peu de chose que rien n'étoit plus facile que de tromper sa femme; & qu'après tout, elle devoit s'assurer qu'il ne l'abandonneroit jamais, quelque chose qui pût arriver.

Si Floville fit d'abord quelques façons de se rendre à des conditions si avantageuses, ce ne fut que pour mieux faire valoir sa complaisance : car lorsqu'elle avoit témoigné vouloir demander son congé, elle s'étoit bien attendue que son Maître ne consentiroit jamais à sa retraite; & la répugnance qu'elle affecta en cette occasion, ne fût qu'un effet de son adresse pour servir plus utilement sa chere Maîtresse. Elle n'ignoroit pas la vertu des petits obstacles, quand on veut augmenter les desirs d'un Amant. Du Fayel plus entêté que jamais, fit si bien qu'il l'appaisa. Il lui proposa divers moyens de se voir à l'insçu de sa femme : les rendévous dans le bois les après-midi, les soirs dans le jardin, lui parurent favorables à ses intentions. Floville y trouvoit des difficultés qu'il détruisoit à l'instant; & c'étoit ce qu'elle demandoit, que de l'éloigner de la maison, pour en laisser l'accès libre aux entrevues de sa Maîtresse

avec Couci. Enfin la pauvre fille consentit à tout ; ou pour mieux dire, quelques larmes qui coulerent de ses yeux, firent connoître à cet Amant, qu'elle n'avoit plus la force de résister à ses empressemens. Ils se donnerent depuis ce tems là de fréquens rendévous, tantôt dans un bois qui n'étoit qu'à une portée de fusil du Château, tantôt dans un taillis au bout du jardin.

Pendant que du Fayel s'occupoit dans ses bois du soin d'avancer ses affaires auprès de sa Maîtresse, son épouse qui gardoit la maison avec Couci, tâchoit de consoler ce jeune Courtisan de la disgrace qui le tenoit éloigné de la Cour. Ils passoient de part & d'autre des momens d'autant plus doux, que la jalousie ne se mêloit point de troubler leurs entretiens : mais la Fortune, qui semble se plaire à traverser les desseins les mieux concertés, suscita une petite avanture qui pensa tout gâter. Madame du Fayel ayant un jour donné assignation à Couci pour le soir dans la chambre de Floville, cette fille pour faire diversion, avoit par ordre de sa Maîtresse donné le rendévous à du Fayel dans le petit bois au bout du jardin, où elle s'étoit rendue la premiere. Je ne sçai par quelle raison cet Amant se trouva ce Jour-là moins diligent qu'à son ordinaire ; mais il est sûr que ce retardement imprévu fut cause d'un desordre qui pensa coûter cher aux uns & aux autres. Il y avoit déja long-

tems que du Fayel se faisoit attendre au rendez-vous, lorsque passant le jardin pour s'y rendre, il crut entrevoir quelqu'un, qui se glissant à la faveur d'une palissade, prenoit le chemin de la maison. Soupçonneux de son naturel, il oublie l'avanture qu'il va chercher, pour s'abandonner à celle qui se presente, & n'a plus d'autre soin dans l'esprit que celui de s'éclaircir sur cette apparition. Il porte ses pas du côté de la palissade, & voit un homme qui traversant le parterre gagne une porte qui conduisoit justement à la chambre de Floville. Transporté d'une jalouse fureur, il suit son homme à pas redoublés, bien résolu de punir la témérité de ce rival; car il ne doute pas que ce ne soit un galant à qui cette fille ait donné rendez-vous, & n'a garde de croire que ce soit Couci qui en ait un avec sa femme. Quelque diligence qu'il fît, il trouva la porte de la chambre fermée lorsqu'il y arriva. Il heurte à grands coups réïterés, il jure, & fait un vacarne de diable; mais voyant ses efforts inutiles, il menace d'enfoncer la porte, si l'on ne lui ouvre. Quand ces malheureux Amans entendirent sa voix, ils furent saisis d'une extrême frayeur; & Couci tout brave qu'il étoit, ne put soutenir cet assaut sans émotion. Il n'y avoit pas de tems à perdre: aussi prit-il son parti bien vîte résolu de perir plutôt, que de ne pas tirer sa Maîtresse d'un pas si dangereux. Il la rassura du mieux

qu'il put ; & lorsqu'il lui eut aidé à s'envelopper d'un drap pour n'être pas reconnue, il épargna à du Fayel la peine de frapper plus long-tems. Il ouvre ; & comme du Fayel vouloit entrer brusquement, il le saisit, & l'empêcha d'avancer. Il se tourmente inutilement pour se débarasser ; Couci plus vigoureux que lui, & à qui l'amour donnoit de nouvelles forces, le tient si bien, qu'il donne le tems à sa Maitresse de se sauver à la faveur de son déguisement. A peine avoit-elle fait cent pas dans le jardin, que Couci, qui de fatigue ne pouvoit soutenir plus long-tems les efforts que faisoit le furieux du Fayel pour se débarrasser, s'imaginant que sa Maîtresse étoit hors de danger, quitta prise pour se sauver lui-même ; de crainte de se voir à la fin découvert, si les Valets étoient survenus aux cris de leur Maître, qui ne cessoit de les appeller à son secours. Il ne fit, pour ainsi dire, qu'un saut du haut de l'escalier en bas ; mais à peine est-il descendu dans le jardin, qu'apperçevant encore sa Maîtresse à la faveur du clair de la Lune, il double le pas pour la joindre, & n'a que le tems de l'avertir en courant, que son mari est sur ses talons. En effet, du Fayel qui les poursuivoit à toutes jambes, dans l'impatience de connoître celui qui lui donnoit tant de peine, n'avoit plus que quelques enjambées à faire pour les joindre ; si un faux pas que lui fit faire un tronc d'arbre coupé près

de la racine, n'eut donné le tems aux fuyans de prendre de l'avance.

Madame du Fayel malgré la délicatesse de son temperamment, couroit d'une vitesse & d'une legereté surprenante. Elle prit justement le chemin de l'endroit où étoit Floville, qui ne sçavoit rien de ce qui se passoit au logis, ni ce qui retardoit l'arrivée du galant qu'elle attendoit. Son inquiétude la faisoit aller & venir du bois au jardin : & dans ces mouvemens inquiets, s'étant apperçue que deux personnes accouroient vers elle d'un pas précipité, elle n'eut pas de peine à pénétrer la cause de ce mouvement tumultueux. Comme elle avoit une présence d'esprit admirable, le plaisant équipage où elle reconnut sa Maîtresse, lui inspira sur le champ la pensée de faire une contrepartie, pour donner le change au jaloux du Fayel qui la poursuivoit. Il lui paroissoit encore assez loin pour lui donner le tems de faire ses préparatifs, qui n'étoient pas forts longs. Elle n'avoit qu'à dépouiller une simple robe de chambre dont elle étoit couverte, & cela fût aussi-tôt fait que pensé. Ayant jetté sa robe de chambre à l'écard au pied d'une haie, elle paroît nue en chemise, & entre en lice avec les autres. Ce stratagême eut tout le succès qu'on en pouvoit attendre : car du Fayel, qui jusques-là n'avoit eu devant les yeux qu'un objet vétu de blanc, se trouva si troublé à la vue d'un second tout semblable, qu'il en pensa

pensa tomber de frayeur ; & que dans le mouvement précipité qu'un faux pas lui fit faire, il alla donner dans un arbre abbatu, dont il eut beaucoup de peine à se débarrasser, parce que les rubans, dont son habit étoit garni, l'y tenoient accroché. Ce contretems qui étoit fâcheux pour lui, donna à Couci le loisir de se remettre de la surprise que lui avoit causé cette apparition, & à Floville celui de se faire connoître aux deux Amans pour les rassurer. Elle leur conseilla de se sauver au plus vîte par une bréche qu'elle avoit remarquée à la muraille du jardin, & se mit à courir la premiere pour la leur montrer. Elle s'y arrêta jusqu'à ce qu'ils fussent sortis; ce qu'ils firent sans que du Fayel se fût apperçu de leur évasion. Il étoit si loin d'eux, qu'à peine put-il voir encore Floville, qui pour faire diversion, affectoit de ne pas se dérober à sa vue. Il continua de la poursuivre, & parut fort surpris lorsqu'il s'apperçut que les deux autres personnes qu'il poursuivoit avoient disparu. Il étoit si fatigué de cette course, que pour peu que le jeu eût encore duré, il lui eût fallu renoncer à la partie. Floville qui s'en étoit apperçue, & qui après la retraite de sa Maîtresse & de Couci n'avoit plus rien à faire, que de se défaire de son Maître, lui fit encore faire un tour du jardin avant que de prendre congé de lui. Ce n'étoit pas qu'elle ne fût aussi lasse que lui; mais comme elle

avoit jetté sa robe de chambre dans un buisson pour doubler le personnage vétu de blanc, elle vouloit la réprendre. Elle le fit si heureusement & avec tant d'adresse, que du Fayel sur qui elle avoit de l'avance, ne s'en apperçut pas; & dans ce nouvel équipage elle disparut à ses yeux, sans qu'il sçut ce qu'elle étoit devenue. Il roda encore pendant quelque tems dans le jardin: mais à la fin, las & de fatigue & de dépit d'avoir perdu sa proie, il prit le parti de se retirer comme les autres.

Pendant que du Fayel étoit occupé dans le jardin à la poursuite de Floville qui lui avoit donné le change, Madame du Fayel qui avoit eu le tems de se retirer dans sa chambre sans être vue de personne, s'étoit promptement mise au lit. Floville ayant trouvé la chambre de sa Maitresse ouverte, parce qu'elle avoit oublié de fermer sa porte, avoit pris le parti de s'y enfermer, & de se coucher auprès d'elle, comme cela lui arrivoit assez souvent. Cette fille avoit eu l'adresse, avant que de se coucher, de reporter dans sa chambre le drap que sa Maitresse en avoit emporté, & l'avoit rajusté si promptement, que son lit ne paroissoit nullement dérangé. Il est aisé de juger, que ni la Maitresse ni la Suivante n'avoient guére envie de dormir. Elles s'entretenoient sur leurs travaux passés, & sur les moyens d'en faire accroire au jaloux mari; lorsqu'il arriva tout es-

fouflé à la porte de fa femme. Il vouloit fe confoler avec elle, en lui racontant les peines & les fatigues qu'il venoit d'effuyer, car il ne la foupçonnoit feulement pas d'avoir aucune part à l'aventure. Quoiqu'en arrivant il fit affez de bruit pour réveiller tout le monde, il heurta long-tems avant qu'on l'entendît; car il n'y a point de fommeil fi dur que celui d'une perfonne qui fait femblant de dormir. Floville lui ouvrit à la fin, toute nue en chemife, en fe frottant les yeux, & murmurant de ce qu'on venoit réveiller les gens à une heure indue. Jamais furprife ne fut pareille à celle de du Fayel, quand il vit cette fille en cet état dans la chambre de fa femme. Qui diable vous a mife ici, Mademoifelle, lui dit-il? Floville feignant de ne pas comprendre ce qui caufoit fon étonnement, lui répondit en fe frottant toujours les yeux: Je ne fçavois pas, Monfieur, que vous duffiez y venir; Madame a voulu que je vinffe coucher avec elle cette nuit, il faut bien que je lui obéiffe. Quoique du Fayel ne trouvât pas fon compte dans cette réponfe il feignit de s'en contenter, pour ne pas faire connoître à fa femme l'embarras où il fe trouvoit. Il ne repliqua à cette fille que par des traits de colere que fes yeux lancerent fur elle, & qui marquoient de refte la fureur dont fon ame étoit agitée.

Madame du Fayel, après s'être divertie quelque tems d'une fcêne à demi-

muette, où l'un des Acteurs ne parloit que par signes, & l'autre feignant de n'y rien comprendre, répondoit à toute autre chose qu'à ce qu'on lui demandoit : Madame du Fayel, dis-je, se dressant sur son séant ; *Mais de grace, Monsieur*, lui dit-elle, *à qui en avez-vous donc ? Qu'est-ce donc que vous avez, je vous prie, & que vous a fait cette fille ?* Du Fayel qui étouffoit de rage, & d'un dépit qu'il n'osoit faire éclater, sentit quelque soulagement, lorsque sa femme le jetta dans la necessité de parler. *Combien y a-t-il, Madame*, lui dit-il, *que Floville est ici ?* Madame du Fayel étoit préparée sur cette question. Pourquoi me demandez-vous cela, Monsieur, répondit elle : elle y est venue avec moi quand je me suis retirée ; vous sçavez bien que ce n'est pas la premiere fois que je la fais coucher avec moi, & que cela m'est arrivé assez souvent, sur tout depuis que vous avez quitté mon appartement ; est-ce que vous en seriez jaloux par hazard ? Pour moi, ajouta-t-elle, je ne sçai qu'en penser au train que je vous vois faire : pardonnez-moi cette petite explication, elle me paroît necessaire avec un homme aussi ombrageux que vous l'êtes depuis quelque tems. *Madame*, reprit du Fayel, *il n'est point ici question de nos mauvaises humeurs ; je vous prie seulement de vouloir bien me dire à quelle heure vous vous êtes retirée ?* Il y a peut être une heure & demie, Monsieur, dit Madame du Fayel : mais,

Tom. 3. 45.



ajoûta-t-elle, je voudrois bien sçavoir à mon tour, pourquoi vous êtes si curieux? *J'ai mes raisons, Madame*, reprit du Fayel; *& je vous prie de me dire encore, si Floville y est entrée avec vous, & si elle n'en a pas parti depuis?* Oui, Monsieur, répondit Madame du Fayel, elle est entrée avec moi, elle m'a deshabillée; & si-tôt qu'elle m'a eu mise au lit, elle s'est deshabillée, & s'est mise auprès de moi : est-ce-là tout? *Encore un mot, Madame*, ajouta-t-il; *peut-on sçavoir encore, si vous vous êtes endormie bien tôt après que vous avez été couchée?* En vérité, Monsieur, c'en est trop, interrompit Madame du Fayel; je ne puis souffrir tant de questions, sans sçavoir du moins pourquoi on me les fait. *Oui; Madame c'en est trop*, reprit du Fayel d'un ton plein de colere; *& moi je ne puis souffrir qu'on me joue de la sorte; il y a deux heures que je poursuis dans le bois cette bonne bête-là, que j'ai trouvée enfermée dans sa chambre avec un galand; & vous osez me soutenir qu'elle n'a pas parti d'auprès de vous. Je ne vous ai pas soupçonnée jusqu'ici de tremper dans une affaire de cette nature; mais à ce qui me paroît, je puis croire avec quelque sorte de fondement que vous y avez bonne part.*

Madame du Fayel & sa Femme de chambre, qui étoient intéressées dans l'affaire, s'entendoient trop bien pour n'être pas parfaitement d'accord sur les grimaces qu'exigeoit un discous qui les outrageoit également. Les larmes coule-

rent des yeux de Floville auſſi abondamment, que ſi elle eût été innocente : & la jeune Dame fit à ſon mari mille reproches d'une jalouſie auſſi mal fondée. Vous vous êtes apparemment mis en tête, ajouta-t-elle, que cette fille étoit allée donner quelque rendévous pour moi, car je ne vois pas ſans cela, pourquoi vous allez mettre le nez dans ſa chambre. Elle le traita de viſionnaire, & dit qu'il falloit qu'il eut rêvé toutes les pauvretés dont il venoit l'étourdir à une telle heure : que quand on eſt ſujet à des viſions nocturnes, on ne devroit pas s'en vanter, ou que du moins, quand on veut en faire part aux gens, il faut attendre qu'il ſoit jour, ſans interrompre leur repos dans le plus profond de leur ſommeil. Un torrent de larmes qui s'accorderent à ce diſcours ; laiſſa à du Fayel le loiſir de repliquer à des reproches qui le piquoient vivement. Outré de dépit de ſe voir traiter de viſionnaire après tout ce qu'il venoit de voir ; il ne veut pas demeurer court ſur un matiere auſſi intéreſſante, perſuadé que la ſeule expoſition des faits, doit-être une aſſez forte preuve de ſon bon ſens, il fait à la femme un long & fidéle narré de tout ce qui s'eſt paſſé dans le jardin, & n'a garde de s'imaginer qu'elle en ait aucune connoiſſance. Il n'oublie pas l'extrême ſurpriſe que lui a cauſé l'apparition inopinée d'un ſecond perſonnage vêtu de blanc. La jeune Dame ne manque pas de relever

cela comme une pure réverie ; ce qui jette du Fayel dans une si grande colere, que sans considérer que cette scéne se passoit en présence de quelques Valets qu'il avoit reveillés pour lui éclairer, il s'emporte contre sa femme de la maniere du monde la plus outrageante. Un de ses Laquais sur le recit de ce qui venoit d'arriver à son Maître, lui dît ; qu'assurément il revenoit des esprits dans sa maison ; car, dit-il, j'ai été une fois bien frotté dans le même endroit dont Monsieur parle, & ceux qui m'étrillerent si bien, étoient de grands esprits tout blancs, & tout semblables à ceux que Monsieur dit qu'il a trouvés dans cette chambre. Ce recit jetta du Fayel dans une surprise d'autant plus grande, qu'il étoit l'homme du monde le plus susceptible de peur sur cette matiere, tant il est vrai qu'on revient mal-aisément des premieres impressions, & sur tout de celles de l'enfance.
» De quoi parles-tu, dit-il tout interdit ?
» Je dis, Monsieur, répondit le Laquais, » qu'à mon retour de Paris, la derniere » fois que vous m'y avez envoyé, je passai » par une bréche qui est à la muraille du » jardin, parce que je m'épargnois un » grand détour, je trouvai dans le bois » un grand homme noir, qui un mo» ment après devint tout blanc : j'en eus » si grand peur, que voulant m'enfuir au » travers d'une allée pour l'éviter, je tom» bai, comme on dit, de fievre en chaud » mal ; car ayant apperçu un grand géant » qui venoit droit à moi, je voulus re-

„ tourner sur mes pas; mais l'autre me
„ suivoit de si près, que je me trouvai
„ pris de tous côtés, sans que j'osasse ni
„ avancer ni reculer. Je fus si bien étrillé,
„ que je n'ai jamais osé m'en vanter, après
„ ce qui m'arriva de conter mon avanture
„ au Maître d'hôtel, qui me traita encore
„ de fou en se moquant de moi. Je n'en
„ aurois pas parlé, si ce n'est que sur le
„ recit que vous venez de faire à Mada-
„ me, je vois qu'il vous est arrivé presque
„ la même chose qu'à moi, excepté que
„ vous n'avez pas été battu.

Le discours de ce Laquais rendit le peureux du Fayel si interdit, que ne sçachant plus que penser de tout ce qu'il avoit vu, il fit cent questions à ce garçon touchant son avanture, ou pour mieux dire, il étoit si troublé, qu'il lui fit cent fois les mêmes questions, parce que dans les réponses il apprenoit toujours quelque nouvelle circonstance chagrinante. Il conserva cependant encore assez de sens froid pour vouloir approfondir la chose. Résolu de s'en éclaircir, il sort brusquement de la chambre de sa femme, & va dans celle de sa Femme de chambre pour voir en quel état étoit son lit, & si les draps y étoient encore, car il étoit fortement persuadé que la personne qu'il avoit poursuivie étoit enveloppée d'un drap. Il fut assez mal satisfait de sa curiosité, car il n'eut pas plutôt ouvert le rideau du lit, qu'il en sortit je ne sçai quoi qui lui sauta sur les

les épaules, & le prit par le cou. Le Laquais qui l'élairoit, saisi de frayeur, laissa tomber son flambeau: la lumiere éteinte, du Fayel qui croyoit que c'étoit un diable qui le tenoit à la gorge, crioit de toute sa force, & tomba évanoui. Le Laquais effrayé, avoit gagné au pied, & avoit été mettre l'alarme dans la chambre de sa Maîtresse. Il étoit si ému, que ne pouvant presque parler, il conta tout en begayant, qu'il avoit vu un esprit qui tenoit son Maître à la gorge, & qui étoit de la figure dont on dépeint le diable; qu'il en avoit eu tant de peur, que son flambeau lui étoit tombé de la main. La pâleur de son visage en disoit plus que sa langue. On s'entreregardoit: & personne ne se mettant en devoir d'aller au secours de du Fayel, la jeune Dame moins timide que les Valets, prend une lumiere à sa main, & y va, suivie de sa femme de chambre, & de quelques autres domestiques. Elle entre hardiment la premiere dans la chambre de Floville, & trouve son mari étendu sur le plancher sans mouvement, & presque sans pous. Son premier soin fut moins de le réveiller de son évanouissement, que d'essayer d'en découvrir la cause; elle proméne ses yeux par toute la chambre, & n'apperçoit rien: elle visite le lit de tous côtés, jusqu'à monter sur un siége pour regarder dessus, & se coucher même par terre pour visiter dessous, & le tout sans aucun succès: mais

s'étant approchée de la fenêtre, un paneau de vîtres qu'elle trouva tout fracassé, lui fit bien-tôt comprendre que quelque esprit matériel s'étoit brutalement sauvé par cette ouverture. Quelque joie que lui donnât cette découverte, elle ne sçavoit encore que penser de cette catastrophe. Elle étoit actuellement occupée à examiner tout ce qui lui venoit dans l'esprit sur ce sujet, lorsqu'on entendit un grand tintamarre à une autre fenêtre, dont les vîtres brisées se répandirent dans la chambre. Quelque assurance que montrât Madame du Fayel, ce nouveau phénoméne ébranla violemment sa fermeté; car de quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyoit point à qui s'en prendre. Elle regardoit sa Femme de chambre, ou plûtôt elles s'entreregardoient sans se pouvoir rien dire; & se trouverent si interdites, qu'elles ne s'apperçurent pas que la frayeur en avoit chassé les Laquais, qui les avoient laissées seules. Après s'être un peu rassurées, Floville appella du monde, & demanda qu'on apportât du vinaigre, dont on se servit pour faire revenir du Fayel de son évanouissement.

Si-tôt que du Fayel fut un peu remis de sa foiblesse il commença par demander pardon à Floville des soupçons qu'il avoit eus de sa conduite, & à sa femme des reproches qu'il lui avoit faits d'être d'intelligence avec cette fille. Il leur conta ensuite son avanture, en homme forte-

ment prévenu d'avoir vu le diable. On lui montra les vîtres brisées, & on lui dit que c'étoit par-là que cet esprit malin s'étoit retiré ; ce qui ne contribua pas peu à le rassûrer. Il en loua & remercia Dieu du meilleur de son cœur. Cependant, il étoit encore si foible, que n'ayant pas la force de se soutenir, il falut que ses Valets l'emportassent entre leurs bras on le mit dans son lit, & il voulut que deux ou trois Laquais passassent le reste de la nuit auprès de lui, & qu'il y eut toujours grande lumiere dans sa chambre. Madame du Fayel s'étant après cela retirée dans la sienne, avec sa Femme de chambre : » Que veut » dire tout ceci, Floville, dit-elle ? Ma » foi, Madame, je ne sçai qu'en dire, » ni qu'en penser ; mais après tout, je » sçai bien qu'il faut que le Seigneur » vous aime bien, pour vous avoir fait » naître aussi à propos l'occasion du mon- » de la plus favorable pour vous tirer » de ce mauvais pas. Voyez-vous com- » bien Monsieur est doux à l'heure qu'il » est, & avec quelle grace il vous a de- » mandé pardon ? Quoiqu'il m'ait aussi » témoigné être fâché de m'avoir insul- » tée, je ne lui ai rien voulu dire dans » l'état où il est, mais je ne l'en tiens » pas quitte, & je compte bien de lui » faire ressentir l'injure qu'il m'a faite. » Va, va, reprit Madame du Fayel, tu » ne feras plus à la peine de faire usage » de tes rigueurs à son égard ; après la

„ peur qu'il a eue, je ne croi pas qu'il
„ lui reprenne envie de t'en conter. Mais
„ dis-moi donc je te prie, ce que c'est
„ que tout ceci ? J'ai cent fois oui par-
„ ler qu'il revient des esprits, j'en ai oui
„ conter des choses étonnantes : les uns
„ le croient pieusement, d'autres le
„ nient, & fondent leur opinion sur
„ quelques avantures où l'on a décou-
„ vert la fourberie & l'imposture de
„ gens que l'intérêt seul faisoit agir.
„ Pour moi, ajoûta-t-elle, la frayeur
„ de M. du Fayel ne me paroît pas suf-
„ fisante pour me persuader que ce que
„ nous avons vu soit véritablement un
„ tour d'un esprit. En vérité, Madame,
„ reprit Floville, je n'en croi rien non
„ plus que vous ; & si vous le voulez
„ bien, nous retournerons encore une
„ fois à ma chambre pour examiner
„ plus attentivement d'où peut être venu
„ tout ce tintamarre." Madame du Fayel, peu susceptible de peur contre l'ordinaire de son sexe, y consentit. Quand elles furent entrées dans cette chambre, elles en fermerent la porte & les fenêtres, puis se mirent à fureter dans tous les coins, les coffres, les armoires : on visita encore une fois le lit dessus & dessous, & le tout fort inutilement. Elles se retiroient fort mal payées de leurs peines, & Floville avoit déja ouvert la porte pour sortir, lorsque sa Maîtresse se souvenant tout à coup qu'elles avoient oublié de regarder dans le lit, y retourne

d'un pas précipité. Elle n'a pas plûtôt ouvert un rideau, qu'elle apperçoit une guenon qui la salue de quelques gambades, & se jette à une fenêtre, croyant passer par une des ouvertures qu'elle avoit faites. Cet animal que Madame du Fayel reconnut aussi-tôt pour être à elle, s'étoit détaché, & avoit couru à cette chambre, dans le tems que du Fayel y étoit allé avec de la chandelle, pour voir si les draps du lit de la Femme de chambre y étoient. Il est aisé de s'imaginer quelle fut la joie de Madame du Fayel & de Floville, à la vue de cet animal, dont la découverte dévoiloit tout le mistere d'une avanture qui avoit causé tant de désordre. Leur premier mouvement fut un éclat de rire qui leur échappa, mais qu'elles modererent dans l'instant, pour ne pas divulguer une chose sur laquelle il leur étoit de la derniere importance de garder le secret. Elles ne songerent pour l'heure qu'à se saisir de la guenon, pour la rattacher au plus vîte : parceque si l'on étoit venu à s'appercevoir qu'elle eût été détachée, l'on n'auroit pas manqué d'imputer à la malice de cet animal tous les stratagêmes dont on avoit accusé les revenans. La guenon mit en usage tous les tours, dont ces animaux sont capables pour ne pas se laisser prendre : mais le moyen de tenir contre deux femmes, que la vue même du danger évident d'être bien mordues n'étoit pas capable d'effrayer. Elles en vinrent pour-

tant à bout plus heureusement qu'elles ne l'avoient espéré, & en furent quittes pour quelques legeres égratignures, qu'elles compterent pour rien, en comparaison du prix de leur capture.

Après une découverte aussi importante, dont Madame du Fayel & sa Femme de chambre avoient lieu d'être fort satisfaites, il sembloit qu'elles n'eussent plus rien à désirer. La frayeur du mari étoit un fait dont la cause suffisamment éclaircie, ne devoit plus les occuper. Mais la curiosité naturelle du sexe ne se borne pas facilement. Celles-ci ne se coucherent qu'après avoir long-tems raisonné sur l'avanture du Laquais. Elles donnerent l'une & l'autre la torture à leur esprit pour deviner ce que ce pouvoit être que ce geant, tantôt blanc tantôt noir; & toute leur pénétration ne leur fournit rien de concluant. Il ne faut pas s'en étonner : cette avanture étoit fort différente de celles qu'elles venoient d'approfondir. Elles prirent le parti de se coucher, pour se remettre de toutes les fatigues qu'elles avoient essuyées; & c'étoit ce qu'elles avoient de mieux à faire. Le Lecteur s'attend sans doute à trouver ici le détail de cette affaire : mais je le prie de souffrir que nous remettions la partie à une autre fois, pour voir ce qu'est devenu le Galant qui a causé tout le désordre que je viens de décrire.

L'amoureux Couci s'étoit retiré fort

mal satisfait de sa fortune, & plein d'inquiétude sur le chapitre de sa Maitresse, parce qu'il se représentoit toutes les suites fâcheuses que pouvoit avoir son avanture. Je laisse à penser à quiconque a bien aimé, s'il passa de bons quarts-d'heures tant qu'il fut dans l'incertitude de ce qui s'étoit passé chez du Fayel depuis qu'il s'en étoit retiré. Enfin, il arriva cet heureux moment auquel il apprit avec une joie extrême le dénouement d'une piéce dont il n'avoit vu que le prélude. Cette heureuse nouvelle augmenta l'impatience où il étoit de revoir Madame du Fayel, & de se divertir avec elle des frayeurs de son mari : mais quelque envie qu'elle en eut de son côté, elle ne voulut jamais lui permettre d'y retourner dans l'état où elle se trouvoit. En effet du Fayel, qui avoit toujours gardé le lit, avoit encore l'esprit si troublé, que la peur des diables que son imagination lui représentoit plusieurs fois le jour, lui avoit fait exiger de sa femme d'avoir la complaisance de ne le pas quitter de vûe. Toutes ces difficultés firent prendre à Couci le parti de s'en retourner dans ses terres, pour y attendre plus commodément la pacification de ces troubles domestiques.

La santé de du Fayel se rétablissoit assez lentement; mais il ne faut pas s'en étonner : une grosse fiévre chaude, avec des redoublemens qui ménent au délire, met un malade bien bas en peu de tems;

& il faut des mois entiers pour réparer les ravages d'une maladie de quelques jours. Mais enfin le tems qui est un excellent Médecin, rendit au pauvre du Fayel la santé du corps & de l'esprit ; c'est-à-dire, qu'à mesure que ses forces revenoient, il sentoit ses idées chimériques se dissiper peu à peu. Ce n'est pas là le seul changement qui se fit en lui. La honte d'avoir pu soupçonner mal à propos la conduite d'une fille qu'il aimoit, paroissoit sur son visage : quand Floville se présentoit à ses yeux, la crainte de trouver dans ceux de cette fille les reproches qu'il croyoit avoir mérités, ne lui permettoit pas d'en soutenir les regards. Cette manœuvre dura quelque tems : mais sentant peu à peu rallumer dans son cœur un feu qui n'avoit pu s'éteindre, il se livra tout entier à la joie de s'être trompé dans les jugemens injurieux qu'il avoit faits d'une personne qu'il aimoit passionnément. Les occasions de la voir étoient fréquentes ; il sçût en profiter. S'étant un jour trouvé seul avec elle, il se jetta à ses genoux ; „ Que je te trouve aimable, ma chere „ Floville, lui dit-il, & que j'ai de re- „ gret de t'avoir donné de si justes sujets „ de te plaindre de moi : je reconnois „ ma faute, & je n'en suis que trop „ bien puni : la confusion que je ressens „ de mon erreur ne te vange-t-elle pas „ assez, sans y employer encore un silen- „ ce dont l'éloquence me porte des coups

„ mortels ? L'interprétation que vous „ donnez à mon ſilence, interrompit la „ malicieuſe Floville, eſt une nouvelle „ injure que vous me faites. Loin de me „ plaindre de votre erreur, je lui ai l'o- „ bligation de m'avoir donné lieu de „ reconnoître la mienne : le ſilence „ dont vous vous plaignez injuſtement, „ n'eſt que l'effet de ma propre confu- „ ſion ; ne l'augmentez point, je vous „ prie, par des reproches qui ne ſont „ plus de ſaiſon : uniquement occupée „ du ſoin de conſerver ma liberté, je „ n'ai nul deſſein ſur la vôtre : oublions „ de bonne foi tout ce qui s'eſt paſſé „ entre nous ; vous y êtes le plus in- „ tereſſé : car pour peu qu'il vous reſte „ d'eſtime pour moi, vous ne ſçauriez „ vous en ſouvenir, ſans ſentir en votre „ ame le reproche que mérite la maniere „ indigne dont vous m'avez traitée. "
Un coup d'œil plein de couroux qu'elle lui lança, en diſant ces dernieres paroles, lui fit comprendre que ſes affaires n'étoient pas ſi avancées qu'il s'en étoit flaté. Il eſſaya de l'appaiſer par les plus vives proteſtations d'un repentir très-ſincere ; mais il la trouva inexorable, juſqu'à le menacer de demander ſon congé, s'il continuoit à la perſécuter. C'étoit le prendre par l'endroit le plus ſenſible : auſſi comprit-il bien que ſi cette fille demandoit ſon congé, ſa Maîtreſſe ne manqueroit pas d'en vouloir ſçavoir le ſujet ; or il eſt de la prudence

d'un mari qui aime la paix de sa maison, de cacher si bien son jeu, que sa femme ne s'apperçoive pas de ses fredaines.

Du Fayel aveuglé de sa passion pour la Femme de chambre de sa femme, ne pensoit à rien moins qu'aux nouveaux pieges que cette fille lui préparoit. Les duretés, & le mépris dont elle affecta de faire usage dans ce renouvellement de tendresse, eurent tout le succès qu'elle s'en étoit promis. Bien loin de les soupçonner d'artifice, il les prit pour autant de preuves de sa vertu : & la satisfaction secrette d'aimer une personne que tant de rares qualités rendoient aimable, adoucit un peu l'amertume des rigueurs ausquelles il étoit exposé. Il ne se rebuta pas, il espera que le tems la rendroit plus traitable. Toutes les précautions qu'elle prit pour éviter le tête à tête devinrent inutiles. Du Fayel étoit trop amoureux pour n'en pas rechercher soigneusement les occasions, & trop vigilant pour les manquer. Il passa un tems considerable dans ces allarmes, sans qu'il vît aucun avancement à ses affaires. Il y avoit déja quelques mois que ce manége duroit; & de l'humeur dont étoit la malicieuse Floville, il n'eût pas cessé si-tôt, si les intérêts de sa Maîtresse n'eussent demandé qu'elle changeât de batterie. L'amoureux Couci, qu'une longue absence enflâmoit de jour en jour, ne pouvant résister plus longtems à l'impatience de revoir sa char-

ıante Madame du Fayel, rompit enfin : silence par une lettre pleine de ces ·rmes vifs & pressans qu'inspire ordi-airement un violent amour. La jeune ›ame, qui ne sentoit pas de moindres npressemens pour son Galant, n'eut as de peine à consentir à une entrevue u'il lui demanda. Elle le flata par sa ·ponse de l'espérance d'une fin prochai-e aux tourmens dont il se plaignoit : lle lui représenta qu'ayant de grandes ıesures à garder avec un mari, dont l n'ignoroit pas la jalouse vigilance, lle le prioit de se tranquilliser encore ·our quelques jours, qu'elle alloit em-·loyer à ménager un rendévous, qu'el-: souhaitoit avec autant d'impatience ıue lui. Elle communiqua son dessein à à confidente, & la pria d'employer toute 'adresse dont elle la connoissoit capable ›our trouver les moyens de le mettre ncessamment à execution.

Floville n'avoit pas besoin d'une lon-;ue méditation pour donner un promt oulagement aux peines de sa Maitresse ; ous les préparatifs en étoient faits depuis ong-tems, & elle n'attendoit que ses ›rdres pour lui donner de nouvelles ›reuves de sa fidélité & de son zéle. Cette fille habile commença dès ce mo-nent à montrer à son Maître un visage noins sévére : & lui laissant entrevoir dans quelques paroles ménagées, & qui sembloient lui échapper, que ses assiduités & sa constance pourroient à la fin être

récompensées, elle réveilla si adroitement les espérances mourantes de cet Amant, que transporté de joie d'un bonheur inopiné, qu'il croyoit ne devoir qu'à sa perseverance, il la remercia d'un changement qui n'étoit l'ouvrage que de l'artifice le plus noir & le plus malin. Du Fayel n'étoit pas homme à en demeurer là. Il employa toute son éloquence pour la désabuser sur le passé, & tâcha de la rassurer sur l'avenir par les protestations les plus vives d'un amour, & d'une fidélité inviolables. Pour mieux affermir cette reconciliation, il voulut appuyer ses sermens par quelque chose de plus persuasif que des paroles; & lui fit présent d'une bourse qu'il tira de sa poche.

Floville, fort contente de ces heureux commencemens, n'eut garde de rebuter son Amant, sur les propositions qu'il lui fit d'un nouveau rendévous. C'étoit l'unique moyen de faire diversion; & elle n'avoit en vue que de lui donner de l'occupation pour favoriser les amusemens amoureux de sa Maitresse. Après quelques petites façons pour fomenter la bonne opinion qu'elle donnoit de sa vertu, elle dit à du Fayel, qu'il n'avoit qu'à choisir le lieu qui lui paroîtroit le plus commode; & affecta malicieusement, mais avec un air innocent en apparence, de lui proposer celui du rendez-vous que l'apparition des esprits avoit troublé.
» Ah! que me dis-tu-là, ma chere enfant, reprit-il, d'un air tout interdit; qui faisoit

assez voir le trouble que causoit à son esprit le souvenir d'une scéne qui lui avoit causé tant de frayeur, & dont il craignoit la répetition. „ Où voulez-„ vous donc que nous nous voyons, „ reprit elle ? car il ne faut pas penser „ à ma chambre par plus d'une raison ; „ & je ne vois pas de lieu plus propre „ à votre dessein, que celui que je vous „ propose. Choisis tel lieu que tu vou-„ dras, répondit du Fayel, pourvu que „ tu ne me parles pas de ta chambre, „ ni du petit bois. Eh bien, reprit Flo-„ ville, qui l'avoit amené où elle vou-„ loit, voulez vous que ce soit dans le potager ? Oh, pour celui-là, j'y consens, dit du Fayel, qui mouroit de peur que cette fille n'insistât pour le petit bois.

Ce potager étoit détaché du jardin, & personne n'y entroit, que celui qui avoit soin de le cultiver & d'en cueillir les fruits & les légumes. Il donnoit d'un côté sur une vaste campagne, qui n'offroit à la vue que des landes & des terres incultes : & c'étoient-là les raisons qui avoient porté Floville à choisir un lieu dont la solitude lui avoit paru tout-à-fait propre aux desseins qu'elle rouloit dans son esprit. La chose ainsi arrêtée, elle en fit part à sa Maîtresse. Celle-ci en donna avis à son Amant, à qui elle assigna un rendévous, dans lequel ces trois personnes, c'est à dire, Couci & Madame du Fayel, avec sa Femme de chambre, concerterent un stratagême

tout nouveau. L'ingénieux Couci en ayant formé le plan dans sa tête, dépêcha un de ses gens à Paris, avec ordre de faire promptement exécuter une machine dont il lui donna le dessein. C'étoit une affaire de plusieurs jours; & ce tems lui eût semblé bien long, s'il n'eût pas eu pendant ce tems-là la plus agreable occupation qu'il eût pu souhaiter. Il passoit la plûpart des jours avec son aimable Madame du Fayel, pendant que son mari goûtoit à longs traits les plaisirs du tête à tête avec sa chere Floville. Cette fille, qui mettoit toute son étude à l'amuser par cent folâtreries qui lui étoient naturelles, avoit l'adresse de glisser de tems-en-tems dans la conversation quelques traits d'histoire sur les esprits : elle le faisoit à dessein, pour mieux le disposer sur une nouvelle apparition à laquelle il ne s'attendoit pas.

Le Messager qu'on avoit envoyé à Paris étant de retour, on fit tous les préparatifs nécessaires pour bien exécuter la nouvelle tragédie qu'on vouloit jouer. Floville donna à son Amant un rendez-vous pour le soir dans le potager, derriere le mur duquel se trouva Couci avec deux de ses gens, à qui il avoit auparavant donné de bonnes leçons. Il avoit fait apporter de Paris trois échelles de corde. Il monta le premier sur la muraille pour découvrir nos Amans, qu'il apperçut à la faveur des étoiles, & par le moyen d'un mouchoir blanc que Floville avoit mis

exprès sur son cou. Couci voyant que ces Amans se promenoient, jugea qu'il étoit tems d'ouvrir la scène. Il descendit de dessus le mur ; & s'en étant éloigné d'environ deux cens pas dans la campagne, il fit mettre le feu à quelques fusées qu'il avoit fait faire de maniere, que sans causer aucun éclat, elles formoient en l'air une lumiere extraordinaire. Floville qui avoit l'œil au guet, ayant été la premiere à appercevoir ce nouveau phénoméne, le fit aussi-tôt remarquer à son Amant : & feignant une extrême surprise, lui demanda quelle en pouvoit être la cause. Ces feux qui ne se montroient que par intervalles,en s'élevant par bonds au-dessus du mur, jettoient cependant une lumiere continuelle, dont le potager se trouvoit éclairé de plus en plus à mesure qu'elle en approchoit. Ce spectacle jetta dans l'esprit du timide du Fayel un trouble plus facile à imaginer qu'à décrire. La malicieuse Floville l'augmenta encore par l'inquiétude qu'elle affecta de lui en témoigner. Elle le pressa de lui dire ce qu'il en pensoit ; mais la frayeur dont il se trouva saisi ne lui laissa pas la force de parler. Floville remarqua avec joie l'effet que ce jeu produisoit sur son esprit ; & pour mieux prendre ses mesures sur le succès que l'on s'étoit promis de cet artifice, elle feignit de se rassurer un peu & voulut l'engager à un raisonnement sur cette avanture : mais le silence qu'il garda lui fit bien-tôt comprendre

l'étrange dérangement de son esprit.

Nos Amans du potager reprenoient insensiblement le chemin de la porte, & sembloient reprendre courage sur la route, parceque les feux avoient cessé depuis quelques momens : mais cette joie fut de très-courte durée, & ne servit qu'à les préparer à de nouveaux tourmens. Couci avoit descendu au pied du mur en dedans du potager un fantôme representant une figure humaine. C'étoit une machine de carton, laquelle par des ressorts cachés s'allongeoit & se racourcissoit. Elle étoit appuyée contre la muraille, & soutenue par des cordons imperceptibles, au moyen desquels Couci par dehors lui faisoit faire des figures differentes. Comme il regardoit de tems à autre par-dessus le mur, il ne commença son jeu que dans le moment qu'il jugea que nos Amans tournant au bout d'une allée pour gagner la porte, se presentoient en face à cette épouvantable machine. Dans ce fatal instant, cette figure qui étoit en la posture d'un homme assis, se leve debout. Le pauvre du Fayel étoit encore si transporté de sa derniere peur, que ne songeant qu'à sortir promptement de ce lieu, dont il envisageoit avidement la porte, il se seroit épargné cette nouvelle frayeur, si la malicieuse Floville ne l'eût retenu sous je ne sçai quel prétexte frivole. Il jetta par malheur les yeux sur ce fantôme dans l'instant qu'il se levoit debout. Cette apparition

lui fit pousser un cri effroyable: mais il se trouva dans un désordre étrange, lorsqu'il le vit s'allonger; jetter du feu par les yeux, & ensuite s'enlever en l'air par-dessus le mur. Un frisson le saisit par-tout le corps; il devint froid comme un glaçon; & si foible, que ses jambes qui plioient sous lui ne le pouvoient plus soutenir. Floville le regarde avec une surprise simulée; & comme si elle n'eût rien vu de ce dont elle le voyoit si effrayé, lui demande avec un empressement amoureux ce qu'il a. Il est si saisi, qu'il n'a pas la force de lui répondre: il tourne la tête arriere, & ne lui fait connoître qu'en la tiraillant du mieux qu'il peut, l'impatience qu'il a de sortir de là. Ce n'étoit pas l'intention des Acteurs de l'en tenir quitte: & Floville qui l'attendoit au dénouement de la piece, n'avoit garde de lui sauver cet endroit. Plus il s'efforçoit de la tirer par la manche, plus elle affectoit de lui demander ce qu'il y avoit de nouveau. » Mais » qu'est-ce donc que vous avez, dit» elle ? Est ce encore cette lumiere que » nous venons de voir de l'autre côté » de cette muraille qui vous occupe l'es» prit ? Eh bien ! cela est passé, c'étoit » peut-être quelque passant qui portoit » une torche de paille: est-ce que vous » ne sçavez pas bien que ce sont-là les » flambeaux des gens de la campagne ? » En vérité, Monsieur vous vous épou» vantez de peu de chose. « Pendant tout

ce discours, cette fille qui le retenoit à dessein, donna le tems aux Acteurs de se préparer pour le dernier Acte.

Il étoit de la destinée du pauvre du Fayel de n'en être pas quitte à si bon marché ce jour-là que l'autre fois. Un évenement imprévu qui trouve dans un esprit de fortes dispositions à la frayeur, lui épargne pour le moins la moitié du mal, en suspendant en lui par un prompt évanouissement le pouvoir de le sentir : mais quand au souvenir chagrinant d'une premiere vision, dont on a été vivement ému, se joint l'affreuse idée d'une seconde que l'on ne peut éviter ; alors l'esprit attentif à tout ce qu'il voit arriver, n'étant plus susceptible de surprise, est impitoyablement livré à tous les tourmens que la peur traîne avec soi. Tel fut l'état du pauvre du Fayel dans cette triste journée. La vue de ces feux qu'il vient de voir derriere les murs du potager, réveillant tout à coup l'idée de ce qui lui étoit arrivé dans la chambre de Floville, lui fait souffrir par avance toute la violence des nouveaux tourmens qu'on lui prépare. Prêt à sortir d'un lieu si fatal à son repos, deux spectres se présentent à lui, & le retiennent en faisant autour de lui cent tours de passe passe. C'étoient deux des domestiques de Couci travestis, & qui par le moyen de deux échelles de corde avoient franchi le mur par un autre endroit éloigné. Du Fayel fortement persuadé que c'étoient deux revenans, en

fut tellement ſaiſi de frayeur, qu'il ſe laiſſa tomber par terre. Par malheur pour lui, cette derniere foibleſſe n'eut pas la force de lui faire perdre connoiſſance : il vit & entendit tout, ſans oſer même ſe relever, quand il eut été en ſon pouvoir de le faire. » Emportons-le, dit l'un de » ces malins eſprits. Où veux-tu que » nous le portions, répondit l'autre ? A » Paris, repliqua le premier : A Paris ! » repartit le ſecond ; ne ſçais-tu pas qu'il » ne nous eſt plus permis d'y aller, de- » puis que Leptophonplatygaſtre y com- » mande en la place du diable Aſtarot ? » C'eſt déſormais un endroit ſacré pour » nous, dont il nous eſt défendu d'ap- » procher ſous de très rigoureuſes pei- » nes. Qu'en ferons-nous donc, reprit » le premier ? Emportons-le là-bas, dit » le ſecond ; nous verrons après cela à » quelle ſauſſe nous le mettrons. « Cela dit, ils le prirent, l'un par les pieds, l'autre par la tête, & l'emporterent à quelques pas de là, où ils le laiſſerent pour le coup ſans connoiſſance. Comme ils le virent en cet état, & que c'étoit-là l'unique but de leur miſſion, il profiterent de cette intervalle pour ſe retirer. Ils retournerent joindre leur Maître, qui penſa étouffer de rire, quand ils lui raconterent l'heureux ſuccès de cette pantalonade. Allons-nous repoſer, leur dit-il ; en voilà bien aſſez pour aujourd'hui. Il faut voir de quelle maniere il prendra tout ceci, & s'il ne nous épargnera pas

la peine de lui donner une nouvelle sérenade.

Le pauvre du Fayel étoit resté étendu par terre au milieu du potager, où ces fripons l'avoient laissé évanoui. Floville, qui étoit allée mettre l'allarme dans le logis, revint à son secours avec tous les domestiques, qui parurent véritablement affligés de voir leur Maître en cet état. Ils s'empressérent à l'envi pour le soulager. L'eau-de-vie, le vinaigre, tout fut mis en usage pour le faire revenir de son évanouissement. On en vint à bout, non sans peine. Quand il fût un peu revenu, l'on reconnut bien-tôt quelle impression sa derniere avanture avoit faite sur son esprit. Il n'étoit plus à la vérité sans mouvement, mais il étoit encore sans connoissance : il ouvroit de grands yeux, & jettoit de tous côtés des regards inquiets; sa femme, ses domestiques se présentoient devant lui, il ne reconnoissoit personne : il prenoit tous ceux qu'il voyoit pour des revenans : retirez-vous d'ici par le grand Dieu vivant, leur disoit-il; il ne vous a pas donné pouvoir de me nuire. On essaya de calmer son esprit, & de le détromper; mais il n'étoit pas en état d'écouter raison. On eut bien de la peine même à le tenir pour le porter au logis, & plus encore à le mettre dans son lit. Un délire violent lui fait dire cent choses ausquelles on ne peut rien comprendre, si ce n'est que parmi tout cela on entend qu'il crie au voleur,

au fecours, parce qu'il croit que ce font encore les revenans qui l'emportent. Une grosse fiévre qui l'avoit saisi, le tint près d'un mois au lit; & des redoublemens violens firent plus d'une fois désesperer de sa guérison. Mais il étoit écrit qu'il reviendroit encore de cette maladie. L'ardeur de la fiévre se modera au bout de trois semaines; & depuis ce tems là, on le vit revenir, & se mieux porter de jour en jour.

Couci avoit raison de dire à ses gens, après leur derniere expédition, que c'en étoit assez pour cette fois-là. Il semble que ce sentiment fut une espece de prognostic de ce que devoit produire cette derniere avanture au grand consentement des parties interessées. Dès que du Fayel, un peu revenu de ses égaremens, commença à se reconnoître, & à s'entretenir avec ceux qui le gardoient; son premier soin fut de parler de ce qu'il avoit oui dire aux prétendus revenans, dont le dialogue avoit fait une forte impression sur son esprit. Dégoûté désormais d'un lieu si fatal à son repos, il pria instamment sa femme de donner ordre de bonne heure à ce que tout fut prêt pour un prompt retour à Paris; lui témoignant qu'il vouloit partir dès qu'il auroit la force de monter en carosse. Quoique Madame du Fayel trouvât dans ce discours tous les charmes d'une nouvelle qu'elle attendoit avec le dernier empressement, elle prit d'heureuses précautions

pour cacher à son mari la joie qu'elle en ressentoit. Elle affecta avec lui en cette occasion une conduite telle qu'on l'eût pu attendre de la femme la plus vertûeuse. Elle se récria fortement sur l'impatience qu'il témoignoit de retourner à Paris ; lui représenta qu'il avoit tout à craindre pour sa santé, en se mettant si-tôt en chemin, & qu'il falloit au moins attendre que ses forces fussent rëtablies. Toutes ces remontrances furent inutiles : une plus longue résistance contre un dessein qu'un convalescent s'est fortement mis en tête, pouvoit lui faire plus de mal que la fatigue du voyage. Il voulut absolument partir à jour nommé : il falut obéir, non sans quelque répugnance en apparence, mais au fond avec toute la joie qui accompagne un heureux succès que l'on a fortement souhaité.

Toutes ces lutineries n'ont d'autre diable pour auteur, qu'une femme coquette, ni d'autre but, que de dégoûter un mari que l'on n'aime pas, d'une solitude rustique où l'on n'a pas la liberté de jouir de ce qu'on aime. Un pur effet du hazard avoit fait naître dans l'esprit de Madame du Fayel le dessein de cette diablerie. Un singe, qui par je ne sçai quelle avanture se trouva détaché ce soir-là, découvrit sans qu'on y eût pensé le foible du pauvre du Fayel pour les esprits: sa femme toujours attentive à faire usage de tout ce qui peut favoriser ses desseins amoureux, ne manque pas de

marquer chaſſe ; & concerte avec ſa femme de chambre les moyens de profiter d'une conjoncture ſi favorable. Elle communique ſon deſſein à ſon Galant : celui-ci l'approuve & le perfectionne ; & l'execution n'en eſt differée qu'autant de tems qu'il en faut pour la conſtruction des machines néceſſaires. Pauvre mari, que diable alliez-vous chercher une ſeconde fois dans cette chambre ! Ne deviez-vous pas vous en tenir à la reception peu courtoiſe que l'on vous y fit, lorſqu'au lieu de courir avec un empreſſement amoureux à un rendez-vous où l'on vous attendoit, vous allâtes imprudemment troubler des miſteres qui demandoient un profond ſilence ! Ce ſtratagême réuſſit au gré de la Dame, & de ſon Galant. Couci ſe trouvoit alors dans une néceſſité indiſpenſable de retourner à la Cour où ſes amis avoient fait ſa paix. L'Amour lui avoit fourni dans cette retraite un préſervatif bien doux contre les amertumes de ſon exil : la Fortune, en faiſant ceſſer ſon exil : lui fait reſſentir toute l'amertume d'une violente ſéparation. Incertain encore de ce que devoit produire ſur l'eſprit de du Fayel le dernier tour qu'il lui avoit joué ; il ſe diſpoſoit à un départ dont rien ne pouvoit excuſer le retardement, & le faiſoit avec la lenteur d'un Amant que l'on arrache d'entre les bras de ſa Maitreſſe. Il touchoit déja à ce jour fatal, lorſque Madame du Fayel lui manda par un exprès,

que son mari vouloit à toute force retourner à Paris. Je laisse à penser si cette nouvelle fut agréablement reçûe. Il se hâta d'en aller témoigner sa joie à cette Dame: & après avoir pris avec elle quelques mesures pour l'avenir, il prit congé d'elle, & partit le lendemain en poste pour la Cour. Le lendemain de son depart, fut l'heureux jour de celui de du Fayel; jour tant desiré par Madame du Fayel, & par sa Femme de chambre, & qui leur avoit coûté tant de soins & de peines à ménager. Comme on ne marchoit qu'à petites journées, la route parut un peu ennuieuse à Madame du Fayel, & à Floville même que des raisons particulieres interessoient à ce retour. On arriva enfin à Paris, au grand contentement de tout le monde: & si du Fayel, dont les forces sembloient revenir à mesure qu'il s'éloignoit de sa Maison de campagne, se trouva bien de se voir en lieu de sûreté contre les frayeurs nocturnes qu'il craignoit; sa femme sentit une joie extraordinaire de pouvoir plus commodément revoir celui qui avoit sçu gagner son cœur. Couci qui avoit mis des espions en campagne, pour être averti de son arrivée, ne manqua pas d'aller la voir dès le lendemain matin, sous prétexte de faire compliment à son mari sur son heureux retour. Du Fayel ignorant parfaitement l'intérêt que ce jeune Courtisan y prenoit, le reçut avec toutes les marques de civilité possibles; il le retint

à

à dîner, quoiqu'il affectât de s'en excuser sur des affaires pressantes. Couci en le quittant, lui promit de le revenir voir souvent, & fut exact à sa parole. Toutes choses sembloient avoir changé de face. Nos Amans paroissoient d'autant plus contens de leur sort, qu'il sembloit que le mari n'ouvrît plus des yeux jaloux sur les actions de sa femme. Tout étoit dans une parfaite tranquillité dans cette maison; & du Fayel, dont la santé étoit bien rétablie, commençoit à reprendre le fil de ses amours, & à réveiller d'anciennes prétentions sur le cœur de Floville, lorsqu'un nouvel effet du hazard suscita de nouveaux esprits, qui pensérent encore une fois troubler sa raison.

Madame du Fayel n'étoit pas la seule dans sa maison qui eût des intrigues de galanterie. Sa Femme de chambre, non moins friande qu'elle, avoit une affaire de cœur avec le Maître d'Hôtel du logis. Il y avoit déja long-tems que leur commerce duroit; & ils avoient sçu cacher si bien leur jeu, que sa Maitresse même n'en avoit eu jusques-là aucune connoissance. L'amour conduisoit toutes leurs actions, mais non pas tous leurs pas. Ils avoient toujours évité, par une prudente précaution, de se donner rendez-vous deux fois dans un même endroit. Mais malgré toute cette sage prévoyance, un jeune Cocher, jaloux de la bonne fortune du Maître d'Hôtel, dont il avoit pris quelque soupçon, avoit éclairé ces

Amans de si près, qu'ils avoient formé le dessein de s'en vanger. Pour cet effet, ils se déguiserent un soir, & le guetterent à une bréche de la muraille du jardin par où ils avoient compté qu'il devoit passer. Mais le malheur voulût qu'un pauvre Laquais de du Fayel, qui revenoit de Paris, où son Maître l'avoit envoyé, passant le premier par cette bréche pour abréger son chemin, fut la victime d'une méprise que causa son habit, & traité tout comme si c'eût été le Cocher même, en l'honneur de qui se faisoit cette fête. Ce pauvre malheureux crut que c'étoient des revenans qui le régaloient de la sorte : & c'est justement ici l'avanture que ce garçon conta à son Maître le jour de l'avanture de la chambre de Floville. Cette fille & le Maître d'Hôtel, toujours parfaitement d'accord dans leur petit négoce, cherchoient les moyens de le continuer en tout bien & en tout honneur. Ils voyoient avec chagrin qu'il s'en falloit bien qu'ils n'eussent à Paris les mêmes commodités qu'ils avoient eues à la campagne. Au défaut de ces jardins, de ces prairies, de ces bois si propres à leurs entretiens amoureux, ils ne voyoient rien à Paris qui leur convint. Plus réservés que jamais dans leur conduite, ils modérerent leurs empressemens : mais comme ni l'un ni l'autre n'étoit d'humeur à rompre un commerce si doux, ils résolurent d'y apporter un peu de mistere. Après y avoir

bien pensé, rien ne leur parut plus propre à leur dessein que la lutinerie. Ils connoissoient sur cela la crédulité de leur Maître: les domestiques, non encore détrompés sur le passé, avoient toute la simplicité nécessaire pour donner dans les embuches de l'avenir. Le Maître d'Hôtel, un peu singe de son naturel, se sentoit toute l'adresse que demande un pareil jeu: & Floville avoit tout ce qu'il falloit pour le seconder. Par cette manœuvre, ils avoient compté d'écarter les curieux, en effarouchant toute la maison dès que la minuit approcheroit, & de s'assurer la possession de faire plus tranquillement leurs petites affaires pendant le reste de la nuit. Le tout murement consideré, l'invention leur parut admirable; & l'execution suivit le projet de fort près. Dès le lendemain, après que le Maître & la Maîtresse du logis furent couchés, on entendit un tintamarre horrible sur le haut de la maison, & dans l'escalier. Du Fayel qui ne dormoit pas encore, effrayé à ce bruit, se jetta à genoux, & prie Dieu de le délivrer de ce péril: mais ne se fiant pas tout à-fait à l'Oraison mentale, il sonne pour apeller du secours. Ses Laquais venus, il leur demande s'ils n'ont rien entendu. Ils lui répondent qu'ils ont entendu un fracas sur la maison, comme si plusieurs carosses avoient couru à toutes jambes sur un pont de bois. Il les fait rester dans sa chambre, avec ordre de se mettre cha-

cun dans un fauteuil auprès du feu. Il se remit au lit ; mais quoiqu'il eût bien fait barricader, & portes & fenêtres, il n'en dormit pas plus tranquillement.

La premiere nuit se passa cependant assez moderément ; & les lutins contens du succès de ce coup d'essai, ne recommencerent une nouvelle partie que la seconde nuit d'après, & firent beaucoup plus de vacarme que la premiere fois. Le bruit s'en répandit dans tout le quartier ; & Couci qui en fut informé, s'y trouva d'abord un peu embarrassé. Peu crédule sur l'article, il ne douta pas qu'il n'y eût quelque amourette en campagne, & se mit peu en peine d'approfondir cet ouvrage de ténébres, qui vraisemblablement ne s'adressoit qu'à du Fayel, qu'il avoit intérêt de ne pas détromper si-tôt. Nos lutins qui trouvoient leur compte à ce jeu, alloient tranquillement leur petit train, sans se mettre en peine de ce qui en pouvoit arriver. Il y avoit déja près d'un mois que l'on en souffroit trois ou quatre fois la semaine ; & du Fayel qui en étoit le plus incommodé, parloit déja de quitter Paris une seconde fois pour aller en Picardie où il avoit une fort belle terre, pour voir, disoit-il, si les esprits avoient juré de le suivre par tout. Cette nouvelle qui se répandit en peu de jours allarma bien du monde, mais sur-tout Madame du Fayel & son bien aimé Couci. Jusques-là, ils n'avoient fait que rire en secret des frayeurs

de du Fayel : mais le souvenir des peines qu'ils avoient essuyées en Champagne leur ayant ouvert les yeux sur celles dont ils se voyoient menacés par le voyage de Picardie ; ils commencerent à trouver fort mauvais, que des domestiques eussent l'insolence de troubler si impudemment le repos de leur Maître, & d'employer pour cela le même artifice qui avoit si heureusement servi à le lui procurer. C'étoit une chose fort plaisante, que d'entendre tout ce que les Valets qui n'étoient pas de l'intrigue, racontoient tous les jours de leurs visions. Comme c'est le propre de la peur de grossir les objets, tel avoit par hazard vu passer un chat dans l'escalier, qui disoit l'avoir vu gros comme un âne. Ils débitoient mille autres pauvretés de cette trempe, que le simple du Fayel recevoit comme autant de vérités : on ne parloit d'autre chose ; c'étoit la nouvelle du quartier, & il en entretenoit tous ceux qui le venoient voir. Couci qui lui rendoit de fréquentes visites, en avoit toujours la tête rompue : & comme chaque jour fournissoit toujours quelque nouvelle scêne, du Fayel lui dit un jour, qu'il ne vouloit pas encore demeurer quatre jours dans cette maison, & qu'il vouloit aller à une de ses terres en Picardie, pour voir s'il y revenoit des esprits comme par tout ailleurs.

Le dessein de ce voyage de Picardie mit la puce à l'oreille à l'amoureux Couci:

plus intéressé que personne à l'empêcher, il mit tout en œuvre pour en dissuader du Fayel. Il lui représenta qu'il y avoit de l'imbecilité à donner tête baissée dans les contes que lui faisoient ses Valets; que de petits esprits comme eux étoient sujets à prendre l'ombre pour le corps; que celui qui disoit avoir vu un chat gros comme un âne, pouvoit bien n'avoir vu qu'un des chats de la maison; qu'il falloit se montrer plus sage qu'eux, & ne pas ajouter foi si legerement à leurs visions. ,, Ce n'est pas, ajouta-t-il, que ,, je prétende trancher ici de l'esprit-,, fort, ni que je voulusse soutenir these ,, contre l'opinion commune sur le cha-,, pitre des esprits; mais on ne me per-,, suadera jamais, que tout ce que j'en-,, tens débiter ici sur cette matiere soit ,, vrai à la lettre. La plupart de ces sortes ,, d'apparitions sont bien souvent des ,, apparitions de commande; & à l'ar-,, tifice grossier que je trouve dans ce ,, qui se passe ici, j'oserois presque jurer ,, que c'est une pure friponnerie, à la-,, quelle ce qu'on appelle véritablement ,, des esprits n'a aucune part. " Du Fayel fortement entêté ne se rendit pas à ces raisons Ce qui lui étoit arrivé à la campagne, & dont il avoit toujours l'esprit occupé, lui paroissoit une preuve trop certaine de la réalité de ce qui se passoit à Paris. Le voyage de Picardie fut résolu; & tout ce qu'on gagna sur lui en cela, fut que Couci après de vives

instances, obtint la permission de faire au moins une tentative pour éclaircir ses doutes. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint le consentement de du Fayel, qui se rendit moins à la force de ses raisons, qu'à l'importunité d'une proposition qu'il ne regardoit pas moins que comme une témérité criminelle devant Dieu. „ Songez-vous bien, Monsieur, à ce que „ vous allez faire, lui dit-il ? Et croyez-„ vous qu'il soit permis de se révolter „ contre les ordres secrets de Dieu, qui „ permet que tout cela arrive pour des „ causes à nous inconnues ? Je sçai par-„ faitement tout cela, lui répondit Cou-„ ci : à Dieu ne plaise que j'aie sur cela „ des pensées criminelles ; ce n'est point „ du tout contre ce qui vient de la part „ du Tout-Puissant que je voudrois me „ gendarmer ; je n'en veux qu'à certains „ fripons que je soupçonne peut-être „ avec plus de raison que vous ne pen-„ sez, & qui abusent malheureusement „ de la simplicité des autres. Rien n'est „ donc capable de vous détourner d'un „ dessein téméraire, Monsieur, reprit du „ Fayel ! Rien ne peut vous ouvrir les „ yeux sur le peril où vous allez vous „ exposer ! Satisfaites-vous, j'y consens „ malgré moi : mais s'il vous en arrive „ mal, ne vous en prenez qu'à votre „ imprudence. “ Couci qui se mocquoit en secret de ses frayeurs, lui dit, qu'il lui recommandoit seulement le secret, & qu'il lui répondoit de tout le reste.

Couci n'employa que vingt-quatre heures à mettre sa batterie en train. Dès le lendemain sur le soir, il se rendit *incognito* au logis de du Fayel, avec deux hommes résolus comme lui. Ils s'enfermerent dans un cabinet, où ils s'amuserent avec quelques bouteilles de vin, & autres rafraichissemens, en attendant l'heure du sabat, qui commença à l'ordinaire vers la minuit. Au premier bruit qu'il entendit, il monta droit au grenier avec ses deux hommes qu'il posta en sentinelle aux deux côtés de la porte; après quoi il alla se mettre en embuscade sous une lucarne, par laquelle il ne douta pas que les lutins n'eussent passé sur le toit. Il eut la patience d'entendre pendant une bonne demie heure un tintamarre horrible, qui étoit comme le prélude de celui qu'ils devoient faire le long de l'escalier. Couci leur en épargna la peine; car dès qu'ils furent descendus dans le grenier, au nombre de deux seulement (ce qu'il jugea, en voyant que le second, après être descendu ferma la lucarne,) il se jetta sur celui-ci, qui avoit pris à peu près la figure, sous laquelle on a coutume de peindre le diable, & le régala à bons coups de canne qui ne portoient pas à faux; pendant que les deux hommes qui gardoient la porte donnoient sur l'autre qui n'étoit déguisé que par un vétement blanc pour mieux contrefaire le spectre. Ces pauvres diables se trouverent si étourdis de se voir luti-

nés si rudement contre leur attente, que ne voyant pas de plus sûr parti à prendre, il se jetterent aux pieds de leur persécuteur, & implorerent sa clemence. Misericorde! Monsieur, misericorde! s'écrioit celui qui s'étoit travesti en diable! Eh de grace, mon bon Monsieur, sauvez la vie à une pauvre fille que l'on assomme de coups! Au nom de *fille* le brave Couci se sentit desarmé, & arrêta la fureur de ses seconds. Qui êtes vous vous autres? leur demanda-t-il? Eh, Monsieur, répondit-on, je suis le Maître d'Hôtel de M. du Fayel, & cette fille est la Femme de chambre de Madame. Il lui conta après cela toute la suite de ses amours avec cette fille, & pourquoi il l'avoit engagée à cette lutinerie; & conclut son discours par de très-vives instances, à ce qu'il lui plût interceder pour eux auprès de leur Maître, dont ils comptoient de ne pouvoir jamais obtenir grace, s'il n'avoit la bonté de s'en mêler. Couci, après quelques réprimandes sur cette conduite diabolique, leur promit de faire leur paix, à condition qu'ils le suivroient de ce pas dans l'appartement de leur Maître, pour le désabuser par leur présence sur toutes les frayeurs qu'ils lui avoient causées.

Après cette capitulation, Couci suivi de ses prisonniers, descendit à l'appartement de du Fayel, avec l'empressement d'un Général d'armée, qui brûle d'impatience de raconter à son Prince les

circonstances d'une victoire qu'il vient de remporter. Mais du Fayel; qui ayant entendu les cris qu'avoient excité les coups de canne, s'étoit imaginé que Couci & ses gens avoient malheureusement été punis de leur témérité, ne se pressoit nullement d'ouvrir sa porte. Il reconnoissoit bien la voix de Couci qui se tuoit de lui crier : *c'est moi, Monsieur, ouvrez, j'ai de bonnes nouvelles à vous dire*; il se le representoit déja comme un revenant qui empruntoit cette voix pour mieux le tromper & mouroit de frayeur, qu'il ne forcât la porte pour entrer. Couci, qui étoit bien persuadé que du Fayel ne dormoit pas dans ce moment-là, comprit bien-tôt ce qui l'empêchoit d'ouvrir, & même de répondre. Il se nomma plus d'une fois, & lui fit un détail si bien circonstancié de son triomphe, qu'il ébranla sa constance. *Mais, Monsieur de Couci, est-ce bien vous*, lui demanda du Fayel au travers de la porte? *Oui surement c'est moi*, répondit Couci; *ouvrez-nous donc vîte, vous n'avez plus rien à craindre*, ajouta-t-il. *Mais qui dites-vous qui est avec vous*, reprit du Fayel? Au même instant que Couci répondoit; *je vous dis que ce sont vos domestiquei*, le Maître d'Hôtel d'une voix piteuse répondit; *c'est moi, Monsieur, qui vient vous demander pardon*..... Du Fayel ayant reconnu cette voix, se rendit. Il ouvrit sa porte; & Couci en entrant lui présenta ses deux lutins, qui s'étant jettés brusquement à ses pieds pour

lui demander pardon, ne laisserent pas de lui faire encore bien peur dans l'équipage où ils étoient. Otez-vous de devant moi au plus vîte, s'écria-t-il tout troublé. Couci se jettant entr'eux & leur Maître, lui représenta qu'il avoit donné sa parole à ces malheureux qu'il ne leur seroit rien fait; & en même tems leur fit signe de la main de se retirer à la porte. Du Fayel lui dit, qu'il leur pardonnoit à sa considération; mais à condition, qu'ils sortiroient de sa maison dans l'instant. Ils n'eurent garde d'appeller d'une sentence si douce, & telle qu'ils eussent pu la souhaiter, si on leur en eût laissé le choix: & l'on peut dire qu'ils en furent moins redevables à la bonté naturelle de leur Maître, qu'à la confusion que lui donna dans ce moment la connoissance de l'erreur grossiere, dont il avoit eu tant de peine à sortir.

Quand Couci se vit seul avec du Fayel, il lui fit un peu la guerre sur cette crédulité excessive qui lui avoit tant couté à vaincre. Eh bien, Monsieur, lui dit-il, d'un air un peu malin, que dites-vous maintenant des esprits? Croirez-vous encore dorénavant tout ce que vous entendrez dire sur cette matiere? Ah! Monsieur, répondit du Fayel, je vois bien par l'épreuve que nous en venons de faire, que la fourberie s'en mêle quelquefois, & qu'il n'est pas impossible que des fripons en imposent à gens dont ils connoîtront le foible: mais si vous pré-

tendiez me perſuader qu'il ne revint pas abſolument de véritables eſprits, qui pour des raiſons à nous inconnues viennent nous tourmenter, c'eſt choſe dont vous ne viendrez pas à bout, ſur-tout après l'expérience que j'en ai. En faut-il d'autre preuve, par exemple, que ce qui m'eſt arrivé à ma maiſon de campagne de ..... Je ſuis bien certain que ce n'étoit rien moins qu'une fourberie de mes gens; & après toutes les queſtions que j'ai faites ſur cela en votre préſence à ces deux malheureux que je viens de chaſſer; & les ſermens qu'ils m'ont faits, je ne puis en conſcience les en ſoupçonner. Couci avoit trop d'intérêt à l'affaire pour l'en déſabuſer. Il le laiſſa dans cette opinion, & fit ſemblant d'être lui-même aſſez embarraſſé ſur un fait dont il n'étoit cependant que trop bien informé. Après cela, du Fayel ne parla plus de ſon voyage de Picardie. Couci venoit de lui en épargner la peine en le délivrant des ſujets d'inquiétude qui lui en avoient inſpiré la penſée; & en reconnoiſſance du ſervice important que ce jeune Courtiſan venoit de lui rendre, il le regarda depuis comme un de ſes meilleurs amis, & prit en lui une confiance, dont on trouveroit peu d'exemples, mais qui eut des ſuites bien funeſtes pour lui, auſſi bien que pour ſa femme.

La diſgrace de Floville ne fut pas de longue durée: car au bout de quelques mois de pénitence, lorſque Madame du

Fayel vit son mari un peu remis de ses frayeurs sur les esprits, elle se mit si bien en tête de le faire consentir à la reprendre, qu'elle en vint à bout avec moins de peine qu'elle ne l'avoit esperé. Quelques Dames amies familieres de la maison dirent un jour à M. du Fayel, qu'ayant rencontré cette fille peu de jours auparavant, elles n'avoient pu s'empêcher de la questionner sur son avanture; qu'elles avoient trouvé, qu'il y avoit plus de malheur que de crime dans son fait; & qu'elle leur avoit paru si mortifiée d'avoir déplu à un si bon Maître, & une si bonne Maitresse, qu'elles avoient cru qu'une fille d'un si bon naturel, & d'ailleurs si affectionnée méritoit quelque indulgence: qu'elle les avoit touchées de pitié; & qu'en un mot, elles lui avoient promis d'obtenir sa grace, à condition qu'elle viendroit se jetter à ses pieds, & lui demander pardon. Ne voulez-vous pas bien, Monsieur, qu'on la fasse venir présentement, continua la Dame qui portoit la parole? Croyez-moi, les plus courtes folies sont toujours les meilleures; cette fille a des qualités qui se trouvent rarement réunies dans celles de sa condition, & qui me porteroient à la prendre auprès de moi, si je n'en avois pas une dont je fusse aussi contente que je le suis de celle que j'ai. Je sçai de bonne part que Madame du Fayel n'est pas trop bien servie de celle qu'elle a présentement, quoiqu'elle n'en

témoigne rien, & que d'ailleurs vous en êtes vous-même mécontent. Il y a long-tems, comme vous sçavez, que nous nous mêlons Madame & moi d'entrer dans les intérêts de votre Maison ; si vous m'en vouliez croire, vous profiteriez de l'occasion, en reprenant une fille que ses bonnes qualités feront rechercher par d'autres ; il me paroît même de votre intérêt de n'y pas balancer un moment, quand ce ne seroit que pour l'empêcher de se donner à gens qui ne sont pas trop de vos amis, & qui lui ont fait faire des offres assez avantageuses. Cette derniere circonstance fit une forte impression sur l'esprit de M du Fayel, qui jusques-là avoit écouté la Dame assez tranquillement. » Ce que vous me dites » là est-il bien vrai, Madame, lui dit-il? « C'est justement parce que cela est vrai, Monsieur, repliqua la Dame, que nous avons cru devoir vous en donner avis sans y perdre de tems. » Il y a long-» tems, Mesdames, reprit M. du Fayel, » que je sçai que vous êtes véritable-» ment de mes amies, je connois tout le » prix d'une pareille attention ; & je » vous prie d'être bien persuadées que » j'en aurai toute la reconnoissance que » je dois : mais quoique je sente parfai-» tement que dans la situation où je suis, » rien ne seroit plus chagrinant pour » moi, que de voir passer au service » d'un ennemi un domestique qui auroit » servi chez moi, je ne vois pas qu'il

» soit facile de parer ce coup : Madame
» du Fayel a une autre femme de cham-
» bre, dont je ne sçaurois dire si elle
» est bien ou mal servie ; mais quand il
» seroit vrai qu'elle en fût mécontente,
» à moins que d'avoir moi-meme, je
» ne dis pas un prétexte, mais un sujet
» légitime de m'en plaindre, personne
» ne me conseillera de lui proposer de
» s'en défaire, à moins que de vouloir
» recourir les risques de tous les repro-
» ches outrageans que l'on doit attendre
» de la colere d'une femme. Je serois
» un bouru, un bizarre, un capricieux,
» un jaloux, un furieux ; enfin, que ne
» serois-je point ! J'aime la paix ; & de
» la maniere que vous sçavez que nous
» vivons ensemble, Madame du Fayel
» & moi, je crois que rien ne convient
» mieux aux petits projets, dont je suis
» convenu avec ma conscience, que le
» parti d'une prudente tranquillité, &
» de laisser aller les choses comme il
» plaira à Dieu. « En vérité, Monsieur,
répondit une de ces Dames, il ne se peut
rien de plus sage ni de plus prudent que
ce que vous venez de nous dire : mais si
par hazard Madame du Fayel se trou-
voit disposée à quitter la fille quelle a
pour reprendre Floville, en seriez-vous
fâché ? Il me prend envie de la voir, pour
la jetter insensiblement sur cette matiere
& tâcher de découvrir son sentiment ;
qu'en pensez-vous ? « Vous pouvez faire
» tout comme bon vous semblera, Ma-

„ dame, répondit du Fayel, à condi-
„ tion, s'il vous plaît, que vous me
„ promettrez de ne rien mettre sur mon
„ compte, & de faire tout comme si je
„ n'avois nulle connoissance de ce qui
„ se passe. " Oh! je vous en donne ma parole, reprit vîtement la Dame qui trouvoit gain de cause dans ce consentement;) car la visite de ces Dames étoit une affaire concertée avec Madame du Fayel.) Ce fut une chose assez singuliere, que de voir ce malheureux couple d'époux se renvoyer la balle l'un à l'autre, dans une affaire qu'ils souhaitoient dans le fond, avec un égal empressement. Elle fut bien-tôt terminée. Une de ces Dames qui demeuroit dans l'Arcenal, envoya secrettement donner avis à Floville de s'habiller proprement, & de se trouver dans son jardin sur les sept heures avec sa Femme de chambre, & d'avoir l'œil à la porte, que M. du Fayel lui avoit promis de la ramener chez elle à cette heure-là, parce qu'elle avoit prêté son carosse à Madame ***. La chose arriva comme cette Dame l'avoit projetté. Sure de la réponse de Madame du Fayel, elle s'étoit défaite de son carosse, que la Dame qui l'accompagnoit avoit emmené: de sorte, qu'aprés s'être entretenue quelque tems avec Madame du Fayel, elle repassa chez le mari, à qui elle dit qu'elle avoit trouvé sa femme dans une si grande indifference pour tout ce qui l'approchoit, qu'elle lui avoit juré qu'elle croyoit

croyoit qu'elle ne reconnoîtroit pas les domestiques qui la servoient, si elle les voyoit hors du logis; que quoiqu'elle eût autrefois affectionné Floville, elle s'en étoit si bien détachée depuis la sottise qui lui étoit arrivée, qu'elle l'avoit entierement oubliée : qu'après tout, si M. du Fayel jugeoit à propos de la reprendre, pour l'empêcher de se donner à gens qui avoient leurs raisons pour lui offrir des conditions si avantageuses, elle ne s'y opposeroit pas; qu'elle souhaitoit seulement, ou que l'on trouvât une autre condition à la fille qui la servoit actuellement, parce qu'elle n'avoit pas sujet de s'en plaindre, ou qu'en lui payant les gages, on lui donnât quelque gratification. Elle a raison, dit M. du Fayel : si l'on prend Floville, ajouta-t-il, il faut qu'elle cherche place à celle qu'elle congedie, & je consens qu'elle reste ici jusqu'à ce qu'il se presente occasion de la placer. Dans ces entrefaites, M. du Fayel appelle un Laquais, & donne ordre que son cocher tienne son carosse prêt pour six heures précises. La Dame qui avoit si utilement plaidé pour Floville, profitant de l'occasion, peut-on, dit-elle, sans être trop curieuse, vous demander de quel côté vous allez, Monsieur? Je m'en vais dans votre quartier, Madame, répondit du Fayel, j'ai affaire à l'Hôtel de Lesdiguieres; si vous n'aviez pas votre carrosse, je me ferois un plaisir de vous remettre chez vous. Oh! pour cela,

Monſieur, je vous prens au mot, vous ne ſçauriez vous en dédire : j'ai prêté mon caroſſe à Madame *** qui devoit me reprendre dans une heure, & je ne comprens pas pourquoi elle tarde tant. M. du Fayel monte en caroſſe avec cette Dame, & la remene chez elle Comme il lui donnoit la main au ſortir du caroſſe, elle le méne dans ſon jardin, où ſa Femme de chambre ſe promenoit avec Floville. „ Eh ! te voilà, ma pauvre Flo-„ ville, dit la Dame ; je te trouve bien „ parée aujourd'hui, tu as quelque con-„ quête en vue, ou je me trompe fort ?“ Pour peu que Madame veuille bien faire réflexion à l'état où je ſuis depuis quelque tems, répondit cette fille, elle n'aura pas de peine à deviner, quelles peuvent être les vues d'une fille hors de condition : j'ai été préſentée cette après-midi à une Dame dans la rue des Tournelles : & au ſortir de là, je ſuis venue voir ma bonne amie ſous votre bon plaiſir, Madame. Je ſuis bien aiſe de te voir, mon enfant, reprit la Dame ; & ſans m'informer, qui eſt la Dame à qui tu as été preſentée, j'ai peut-être une meilleure condition que celle-là à te propoſer : J'ai fait ta paix avec M. & Madame du Fayel, & j'ai enfin obtenu que tu rentraſſes au ſervice de ta Maîtreſſe, pourvu que tu ſois ſage à l'avenir ; remercie Monſieur de ſa bonté, &c..... Le mouvement que fit cette fille en ſe jettant à l'inſtant auprès de M. du Fayel, l'attendrit de telle

sorte, que si les larmes n'échapperent pas de ses yeux, il s'en falloit bien peu. Madame*** qui remarqua l'agitation où il étoit dans ce moment, prit la parole, & conseilla à Floville d'aller de ce pas rendre ses devoirs à sa Maîtresse, & recevoir ses ordres. La Dame qui avoit emmené le carosse, & qui arriva fort à propos, fournit de matiere à un changement de conversation, dont l'amoureux du Fayel sentoit tout-à-fait le besoin; & après quelques éclaircissemens avec le cocher sur ce qu'il revenoit si tard, du Fayel prend congé de la Dame, & remonte dans son carosse, pour aller où l'appelloient d'autres affaires que des affaires de cœur. Floville profita de l'occasion, & Madame du Fayel qu'elle alla revoir à l'heure même, lui dit de rester auprès d'elle, puisque M. du Fayel y avoit consenti.

Couci, qui pendant tout le tems des lutineries n'avoit eu avec Madame du Fayel qu'un commerce assez secret, voulut profiter de l'ascendant qu'il avoit sçu prendre sur l'esprit du trop crédule mari. La Dame étoit de moitié avec lui: & l'on peut dire que la tête commença dès ce moment à leur tourner d'aise à l'un & à l'autre. Car à peine l'amoureux Couci se crut-il en possession de la confiance de l'infortuné mari, qu'il cessa tout-à coup de se contraindre dès qu'il crut n'avoir plus rien à craindre de sa jalousie. Toutes les commodités imaginables sem-

bloient conſpirer à dédommager ces Amans de la gêne où ils s'étoient vus auparavant ; ils ſe donnerent l'un & l'autre une entiere liberté dans leur conduite & dans leurs entretiens, toute contrainte fut déſormais bannie : s'ils employerent encore quelquefois le tendre langage des yeux, ce fut moins l'effet d'une prudente prévoyance, qu'un rafinement qui leur parut neceſſaire pour donner à leurs plaiſirs un certain air miſterieux qui en fait l'aſſaiſonnement. Ils ne gardoient plus même aucune bienſéance en preſence de M. du Fayel : & comme il leur arrivoit aſſez fréquemment de ſe parler à l'oreille lorſqu'il tournoit la tête, la crainte d'être ſurpris en flagrant délit, commençoit à ne leur cauſer plus d'embarras. Ils étoient même devenus ſi peu circonſpects ſur l'article, que lorſque du Fayel les ſurprenoit, ils continuoient de ſe parler avec la même aſſurance que s'il n'y eût eu rien que de fort innocent dans leurs entretiens. Cette familiarité triomphoit avec trop d'éclat pour que du Fayel en pût ignorer le ſcandale. Le peu de ménagement qu'ils avoient pour lui, même en ſa preſence, lui déſilla enfin les yeux. Il étudia leurs mouvemens avec beaucoup de circonſpection, & ſçut ſi bien diſſimuler ſon reſſentiment, que ſans qu'ils priſſent le moindre ombrage de ſa défiance, il reconnut en peu de tems les juſtes & légitimes fondemens de ſes ſoupçons. Comme il étoit naturellement bon,

& qu'il aimoit la paix, il crut encore ne devoir pas se fier entierement à ses propres lumieres dans une affaire de cette importance, quoique tout ce qu'il avoit vu & entendu par lui-même n'eut été que trop suffisant pour le convaincre du déréglement de sa femme & de la conduite criminelle de Couci. Cependant, pour n'avoir rien à se reprocher sur une matiere si délicate, il voulut redoubler ses soins, & les observer encore pendant quelque tems avec plus d'attention: & il ne remporta de cette derniere précaution, que la douleur de ne pouvoir plus douter du désordre de son ménage.

Cent autres que du Fayel en pareil cas n'eussent pas manqué d'éclater, & de lâcher la bride à leur ressentiment contre un homme qui abusoit de sa confiance aussi lâchement que le faisoit Couci: & du Fayel lui-même dans un autre tems, je veux dire dans les premiers tems de son mariage, n'eut pas été homme de facile composition dans une affaire de cette nature. Mais les choses avoient bien changé de face depuis ce tems-là: il eût fallu être jaloux, & la jalousie est une maladie dont le pauvre du Fayel avoit trouvé le secret de se guérir. L'amour du bon ordre & de l'honneur avoient pris la place de cette chagrinante passion, & faisoit seul la régle de sa conduite: & si en cette triste conjoncture il éclairoit celle de sa femme avec Couci, il ne faisoit que suivre une route que leur im-

prudence avoit ouverte à ses soupçons. Le cœur agité de mille mouvemens qu'inspire le dépit de se voir honteusement trahi ; & le désespoir de se voir deshonoré, il ne songea plus qu'aux moyens de se vanger d'une si noire perfidie. Mille pensées toutes plus affreuses les unes que les autres, se presentent tour à tour à son esprit, sans qu'aucune le détermine, parce qu'elles lui paroissent encore infiniment au-dessous d'un crime pour lequel il lui semble qu'on n'a pas inventé de supplice assez cruel. Dans ces funestes agitations il forme le dessein de renouer commerce avec la Femme de chambre de sa Femme, & de ne rien épargner pour mettre cette fille dans ses intérêts, & pour l'intéresser même dans sa vengeance. Il cherche l'occasion de s'entretenir, & ne la cherche pas long-tems : la Fortune qui semble favoriser ses desseins, la lui fait naître peu de tems après, par l'arrivée de quelques Dames qui viennent prendre Madame du Fayel pour une partie de promenade. Ces Dames sont à peines montées en carrosse, que du Fayel dit à Floville de ne pas sortir sans lui parler ; à la faveur de quelques commissions dont il charge ses valets, & de l'ordre qu'il donne à son Portier, de dire qu'il n'est pas au logis. Dès qu'il se voit seul avec cette fille, il l'appelle dans son cabinet : & pour ne pas perdre le tems par un long prélude, il debute par lui representer qu'il l'a toujours for-

tement aimée, qu'elle doit bien se souvenir qu'il y a long-tems qu'il lui en a fait sa déclaration, que depuis ce tems-là rien n'a été capable de lui faire changer de sentiment à son égard, que sa passion est même plus vive que jamais, & que s'il étoit en état de lui en donner les plus fortes preuves qu'une fille puisse attendre d'un Amant, elle verroit bientôt que son cœur est d'accord avec sa bouche. „ Veux-tu que je parle à cœur „ ouvert, ma chere enfant, ajouta-t-il, „ lorsqu'il la vit un peu émue de cette „ déclaration; la preuve de ce que je te „ viens de dire est en ton pouvoir? Je „ remarque depuis assez long-tems que „ Couci vit avec ma femme d'une cer- „ taine façon qui me paroît un peu plus „ familiere que ne le permettent les „ loix d'une véritable amitié. Je ne sçai „ s'ils se sont apperçus que leurs allures „ me sont connues, ou si c'est que leur „ propre conscience cause en eux ces „ mouvemens inquiets: mais quoiqu'il „ en soit, je vois depuis quelque tems „ qu'ils sont toujours sur le *Qui vive*; & „ cette affectation d'être perpetuelle- „ ment en garde contre la surprise, ne „ me permet plus de douter que mes „ soupçons n'aient un fondement trop „ légitime. Tu en sçais des nouvelles, „ ma chere Floville, ne me le celes point, „ il n'est plus tems de me rien déguiser, „ il faut que tout ceci finisse dans peu. „ Il ne tient qu'à toi, encore un coup,

» de changer ta condition en une meil-
» leure : Madame du Fayel & moi ne
» vivront pas encore bien long-tems en-
» semble, & quand j'en serai débarrassé,
» je...... mais, c'est, ce me semble, t'en
» dire assez

Il est peu de filles en pareil cas, dont la fidélité soit à l'épreuve d'une semblable proposition. Celle de Floville fut violemment ébranlée: & si dans ce moment elle sçut cacher à son Maître les mouvemens dont elle sentoit son cœur agité, ce ne fut que pour mieux s'assurer de sa sincerité. » Je vois bien, Monsieur, lui
» répondit-elle en fille habile, que vous
» voulez m'éprouver. Vous croyez m'é-
» blouir par le brillant d'une proposition
» aussi séduisante que celle que vous
» venez d'avancer. D'autres que moi
» donneroient dans ce piége; & à la fa-
» veur de quelques innocentes bagatelles
» qu'elles auroient pu remarquer dans la
» conduite d'une Maitresse, ne feroient
» point de scrupule d'encherir sur les
» apparences pour mieux ajuster leurs
» dépositions à la jalouse curiosité d'un
» mari irrité. Vous vous trompez, Mon-
» sieur, si vous attendez de moi quelque
» chose de semblable. Une fortune infi-
» niment au-dessus de celle que vous
» feignez de m'offrir, ne m'arracheroit
» pas la moindre parole contre la vérité;
» & d'ailleurs depuis que j'ai l'honneur
» de servir Madame, je n'ai rien remar-
» qué qui doive avoir donné lieu à vos
» soup-

„ ſoupçons..... Il n'eſt plus tems de
„ me rien diſſimuler, ma chere Floville, reprit du Fayel, je ſuis mieux
„ inſtruit que tu ne penſes, & par malheur pour mon repos, ces ſoupçons
„ que tu me reproches, ne ſont que trop
„ bien fondés. Il ne faut plus même appeller cela des ſoupçons, ce ſont aujourd'hui d'étranges vérités dont j'ai
„ la preuve en main. Tu connois l'écriture de ta Maitreſſe; tiens, dit-il,
„ en lui montrant une lettre de Madame
„ du Fayel à Couci, lis, & ceſſe de me
„ dire après cela, que mes ſoupçons ſont
„ mal fondés. " En effet, cette lettre étoit préciſément celle que Madame du Fayel écrivoit à ſon Galant, lors du ſecond voyage des Eaux, pour l'avertir que ſon mari avoit réſolu d'être de la partie. Je ne ſçais par quelle avanture elle étoit tombée entre les mains d'un Laquais, qu'une longue maladie avoit tiré du ſervice de Couci; & qui pour ſe vanger de ce que ſon Maître avoit refuſé de le reprendre, en avoit fait un ſacrifice à du Fayel. Floville qui ne craignoit rien tant que d'être ſoupçonnée par ſon Maître, d'avoir eu part à toutes les intrigues paſſées, ſe trouva dans le plus étrange de tous les embarras, à la vue de cette maudite lettre. Elle rougit, elle pâlit, mais heureuſement pour elle, toutesfces diverſes agitations qui ne furent que l'ouvrage de quelques inſtans, ſe paſſerent ſans témoins, graces à un Laquais,

qui fort à propos heurta à la porte, & qui apportoit à du Fayel une lettre qui demandoit une réponse positive, qu'il avoit promise le jour précédent. Une conjoncture aussi favorable, se joignant à sa résolution naturelle, elle ne fut pas long-tems à se remettre de son trouble. Elle profita de l'occasion que le hazard lui offroit; & pendant que son Maître étoit occupé à faire réponse à la lettre qu'on venoit de lui apporter, elle se retira dans l'appartement de sa Maitresse, où elle banda tous les ressorts de son esprit, pour minutter promptement ce qu'elle devoit répondre à celle qu'il venoit de lui remettre. La chose n'étoit pas facile; & la pauvre Floville, toute fille d'esprit qu'elle étoit, en sentoit toute la difficulté. Dans l'état où elle voyoit les affaires de cette maison, elle jugeoit bien qu'il n'étoit plus question d'excuser sa Maitresse, & que même ce parti n'étoit pas le plus sûr. Le mari trop éclairé sur le passé, n'étoit plus homme à qui l'on pût en imposer; il ne s'agissoit plus que de le ménager sur l'esperance de l'avenir, & de se précautionner contre des soupçons qui pouvoient nuire à la Fortune qu'il offroit. Elle voit par cette fatale lettre tout le mystére dévoilé, & sa Maitresse perdue: elle ne songe qu'aux moyens de profiter d'un malheur, dont rien ne pouvoit garantir cette Dame, & ne balance plus à la sacrifier. Résolue enfin à répondre aux empressemens de

son Maitre, elle attendoit que débarrassé de la réponse dont il étoit occupé, il reprît le fil du discours que l'arrivée de ce Laquais avoit interrompu. Ce fâcheux contretems, auquel il ne s'étoit pas attendu, lui troubla l'esprit de telle sorte, qu'il employa plus d'une heure à composer sa réponse; parce que pensant à tout autre chose qu'à ce qu'il avoit à mander, sa plume traçoit sur le papier des extravagances dont il ne s'appercevoit qu'en relisant ce qu'il avoit écrit. Cette sage précaution, dont il s'étoit fait une douce & heureuse habitude, fut cause qu'il refit sa lettre jusqu'à trois ou quatre fois. Pendant ces entrefaites, Madame du Fayel rentra avec les mêmes Dames qui étoient venues la prendre, & la collation qui leur fut servie un moment après, ôtant à du Fayel l'esperance de rejoindre Floville pour cette fois, donna à cette fille tout le loisir de se précautionner contre de nouvelles attaques dans le besoin.

Les mouvemens qui survinrent alors à la Cour mirent fin aux intrigues amoureuses de Madame du Fayel, & aux allarmes de son mari. Le Roi qui, quelques années auparavant, dans une maladie qui l'avoit mis à deux doigts de la mort, avoit fait vœu de porter ses armes dans la Terre Sainte contre les Infidéles qui ravageoient les saints lieux; après avoir pacifié les troubles intestins de son Royaume, déclara à ses Courtisans le dessein qu'il avoit formé de partir au

mois de Mai pour l'accompliſſement de ſon vœu. Couci plus amoureux par vanité que par goût, ou pour parler plus juſte, moins amoureux naturellement qu'ambitieux, n'eût pas plutôt apris l'intention du Roi, qu'il tourna tous ſes ſoins du côté où la gloire appelloit toute la Nobleſſe. Ce jeune Courtiſan ne fut pas des derniers à donner ordre aux équipages néceſſaires pour un voyage de cette nature. Le terme venu, l'on s'embarqua pour cette fameuſe expédition, dont le détail ſe peut voir dans les Hiſtoires de ce tems-là. J'ajouterai ſeulement, que le trop fidéle Amant de la Dame du Fayel fut du nombre ſurprenant de Croiſés qui y périrent dans une action où le Roi même eut le malheur d'être pris priſonnier par les Infidéles. Couci ſe ſentant bleſſé à mort, employa le peu de vie qui lui reſtoit à donner à ſon Amante les dernieres marques, & les plus fortes preuves de ſon amour & de ſa fidélité. Il ordonna qu'après ſa mort ſon corps fut ouvert, & chargea un des Gentilshommes de ſa ſuite du ſoin d'en faire tirer ſon cœur, & de le porter à ſa Maitreſſe, avec un billet qu'il lui écrivit, pour accompagner ce préſent.

L'ordre fut ponctuellement executé. Le corps de Couci fut ouvert quelques heures après qu'il eut pouſſé le dernier ſoupir; & le Gentilhomme chargé du ſoin d'en faire tirer le cœur, & de l'apporter en France, s'embarqua à la pre-

miere occasion, avec ce précieux gage de la perséverance finale de son Maître. Son voyage fut assez heureux jusqu'à Marseille : mais il n'en fut pas tout-à-fait de même de son arrivée à Paris. Un Courier que le Roi avoit dépêché en France pour informer la Régence du malheur qui venoit de lui arriver, avoit déja tout rempli de tristesse & de deuil par la nouvelle de la mort d'un grand nombre de Seigneurs dont il il avoit apporté une liste. Couci n'y étoit point nommé, non plus que quelques autres Seigneurs qui étoient morts de leurs blessures par après ; parceque le Courier ayant été dépêché aussi-tôt après l'action, on n'y parloit que de ceux qui avoient été tués sur le Champ de bataille : on disoit seulement en termes vagues, que le nombre des blessés étoit grand. Mais comme chaque jour enfantoit quelques nouvelles, parceque tous les Seigneurs de l'armée s'empressoient à écrire à leurs parens & à leurs amis, on voyoit grossir le nombre des morts à chaque lettre que l'on ouvroit. C'étoit une consternation qui devint universelle. Du Fayel fut un des premiers informés, par la vigilance d'un parent qu'il avoit en l'armée, lequel ayant eu le bonheur d'en être quitte pour quelques legeres blessures, avoit sçu profiter de l'occasion du Courier de la Cour qui n'avoit pu partir que le lendemain matin de l'action. Ce Seigneur, qui connoissoit les brouilleries

domeſtiques de ſon parent lui mandoit entr'autres que Couci étoit mort de ſes bleſſures dès le ſoir, qu'il venoit d'en apprendre la nouvelle du Chirurgien même qui l'avoit panſé, & qui venoit d'ouvrir ſon corps pour en tirer le cœur, dont ſon Ecuyer s'étoit ſaiſi à l'inſtant; qu'il n'avoit pu ſçavoir quel uſage il en vouloit faire, & que tout ce qu'il avoit pu apprendre ſur cela, étoit que cet Ecuyer avoit été chargé par ſon Maître de le porter à Paris. Cette nouvelle jetta du Fayel dans d'étranges inquiétudes. Il n'eut garde de donner communication de ſa lettre, à l'exemple de tous ceux qui en recevoient de leurs amis dans une conjoncture auſſi intéreſſante que celle-là. Il ſe ſentoit l'eſprit agité de tant de mouvemens differens, qu'il lui eut été impoſſible de les cacher dans la pratique du grand monde : il le comprit ſans peine, & ce fut pour mieux cacher ſon trouble, & dérober au public cette chagrinante connoiſſance, qui eût été pour lui une nouvelle peine, qu'il prit la réſolution d'aller paſſer quelque tems à une de ſes Terres.

Cette réſolution fut l'ouvrage d'une retraite domeſtique de quelques jours, dont une indiſpoſition ſimulée fut le prétexte, & qui fut employée à une ſérieuſe méditation ſur les projets qu'il rouloit dans ſon eſprit. Il ſentoit bien qu'il lui étoit de la derniere importance qu'une nouvelle, qui juſques-là n'avoit été mandée qu'à lui, ne

vint pas à la connoissance de sa femme. Il voulut qu'elle fût de la partie de campagne; & il ne laissa au logis que son Portier. C'étoit un ancien domestique en qui il prenoit une entiere confiance, & qui s'en étoit rendu digne par une fidélité à toute épreuve, & par une affectation inviolable pour les intérêts de son Maître. Ce fut sur cet affectionné domestique qu'il se reposa en partant du soin de ce qui se passeroit au logis en son absence, surquoi il lui laissa toutes les instructions qui lui parurent nécessaires. Il lui recommanda sur tout de bien examiner tout ce qui s'adresseroit à Madame du Fayel. Et comme il ne doutoit pas que le Gentilhomme chargé du cœur de Couci n'arrivât incessamment, & ne marquât de l'empressement de parler à cette Dame, le Portier eut ordre de ne rien négliger pour engager ce Gentilhomme à l'aller trouver à la campagne; jusques à lui offrir un guide sûr pour mieux le persuader de son dévouement aux intérêts de sa Maîtresse. Sa prévoyance ne se borna pas là. Il laissa en partant son valet de chambre sous divers prétextes; avec ordre en apparence de partir le lendemain matin, mais avec un ordre secret d'attendre l'arrivée du Gentilhomme, & de partir à l'instant pour venir lui en donner avis.

Ce Gentilhomme, qu'une legere indisposition avoit retardé quelques jours à Marseille, arriva à Paris le même jour que du Fayel en étoit parti. Son premier

foin fut d'aller reconnoître le terrain: & s'étant adressé au Portier pour sçavoir s'il pouvoit voir Madame du Fayel, il lui répondit qu'elle étoit partie le matin avec Monsieur pour la campagne, & que l'on ne savoit pas quand on reviendroit; que s'il avoit quelque chose à lui mander, il n'avoit qu'à lui écrire & lui remettre sa lettre qu'il la lui feroit tenir seurement. Le Gentilhomme lui dit qu'arrivant de Province il souhaiteroit avoir l'honneur de la voir; & qu'il iroit volontiers la trouver si le voyage n'étoit pas trop long. Le Portier, qui à cet empressement ne douta pas que ce Gentilhomme ne fût justement l'homme dont son Maître étoit en peine, lui dit qu'il n'y avoit qu'une bonne journée: qu'étant bien monté & partant du matin, il y arriveroit encore de fort bonne heure; mais que la route n'étant pas un grand chemin, il étoit à craindre qu'il ne se méprit plus d'une fois, à moins qu'il ne fût accompagné de quelqu'un qui connut cette route. Le Gentilhomme, qui craignoit qu'un plus long délai à s'acquiter de sa commission ne contribuât à découvrir le mystere de son voyage; charmé d'ailleurs d'une ingénuité aparente qu'il trouvoit dans les discours de ce Portier, lui dit que s'il pouvoit lui donner quelqu'un pour le conduire, il lui en feroit extrémement obligé, & que celui qu'il lui donneroit ne perdroit ni son tems ni sa peine. L'adroit Portier l'assura que pour lui faire plaisir il alloit voir s'il

pourroit avoir un homme qui avoit accoutumé d'aller là pour des commissions dont son Maître le chargeoit quelquefois lorsqu'il étoit à Paris, & qu'il lui en rendroit réponse s'il vouloit prendre la peine de repasser dans une heure. Le Gentilhomme, content de ces heureuses dispositions, lui en témoigna sa joie en lui serrant la main, dans laquelle il laissa une empreinte de sa reconnoissance; & lui dit que ne doutant pas qu'il n'eût de bonnes nouvelles à lui donner, il alloit s'assurer d'une monture pour son guide. Pendant cette petite négociation, le valet de chambre de du Fayel, qui d'une fenêtre entr'ouverte avoit reconnu l'Ecuyer de Couci, dispose toutes choses pour partir de grand matin à cause des grandes chaleurs de la saison.

L'impatient Ecuyer ayant arrêté un cheval, revint au bout d'une demi-heure, pour apprendre des nouvelles du guide qu'on lui avoit fait esperer. Le Portier, qui avoit eu moins de peine dans cette recherche, que lui dans celle d'une monture, parut à l'hôtel au retour de ce Gentilhomme, à qui il dit qu'il venoit d'aprendre que le paysan dont il lui avoit parlé étoit en campagne; mais qu'il avoit rencontré un homme dont la demeure étoit tout proche du Château de son Maître, & qui étoit depuis quelques jours en cette Ville pour affaires; qu'il l'avoit assuré qu'il partiroit le lendemain à la pointe du jour, que cet homme connoissant parfai-

tement toute la maison, lui faciliteroit les moyens de voir Madame; & que s'il vouloit lui faire sçavoir son logis, il iroit le prendre à l'heure du départ; sans compter, ajouta le Portier, que cette occasion vous épargnera les frais d'un guide & d'un cheval, parce que cet homme-là est bien monté. Le Gentilhomme, bien content de cette découverte, compta pour rien les arrhes qu'il avoit données pour un cheval, & partit le lendemain à trois heures du matin avec son nouveau guide, qui l'alla prendre à son auberge, dont il avoit donné l'adresse au Portier. Ce prétendu campagnard étoit l'homme d'affaires de du Fayel, qui en partant lui avoit laissé des instructions pour son retour.

On marcha grand train toute la matinée, & le Gentilhomme se fit un plaisir de régaler son conducteur de tout ce qui put se trouver d'exquis pour le dîné. La chaleur du jour invita ces voyageurs à goûter les plaisirs de la table un peu plus long-tems, pendant que leurs chevaux renouvelloient de jambes pour mieux fournir leur carriere. On se remit en marche à quatre heures, & ils arriverent précisément au soleil couchant. Ils mirent pié à terre à une maison proche du Château; c'étoit le logis du fermier. Le Gentilhomme fut invitée à s'y reposer, pendant que son conducteur alla prendre langue pour le faire introduire. Il revint un moment après accompagné d'un laquais, à qui il dit que ce Gentilhomme souhai-

toit avoir l'honneur de saluer Madame en particulier. Si Monsieur veut prendre la peine de venir avec moi, dit ce laquais, je m'en vais le lui faire parler. Du Fayel, que son valet de chambre avoit déja prévenu de cette visite, parce qu'il avoit pris les devans, avoit passé l'après-midi dans son cabinet, feignant d'avoir des affaires à expédier pendant que Madame du Fayel, occupée d'une compagnie du voisinage qui avoit dînée au Château, étoit sortie pour la reconduire, & goûtoit encore le frais dans un bois à l'extrémité du parterre. Ce Gentilhomme fut conduit dans l'antichambre de du Fayel, où le laquais le laissa pendant qu'il entroit dans le cabinet de son Maître pour l'avertir. Il en sortit un moment après, & dit à ce Cavalier qu'il pouvoit prendre la peine d'entrer.

Au premier pas que fait ce Gentilhomme dans la chambre, deux hommes vigoureux postés derriere la porte, le saisissent avant qu'il eût le tems de se reconnoître, mais sans lui faire d'autre violence que de lui ôter les moyens de défendre une petite cassette qu'il avoit prise dans son chapeau en descendant de cheval, & qu'il tenoit à deux mains en entrant dans ce lieu fatal. Du Fayel, qui dans le même instant sort de son cabinet, s'avance brusquement vers lui, & lui arrache des mains la cassette qu'il s'efforçoit encore de retenir. Une trahison si peu attendue jetta ce Gentilhomme dans la plus étran-

ge surprise. On n'eut pas peu de peine à lui arracher des mainsce précieux dépôt; & il étoit homme à le défendre au péril de mille vies, si on l'eût attaqué à force ouverte. Dans ce cruel embarras il fait tous les efforts possibles pour se dégager; mais tous ses efforts sont inutiles, & il ne lui reste d'autres armes que sa langue pour se plaindre de la violence qu'on lui fait. Dès que du Fayel se vit le maître de la cassette, il jette sur ce Gentilhomme un regard qui marque un air content, mais qui laisse entrevoir toute la fureur dont il a l'ame agitée à la vue de cet objet de son indignation. „ Tous les efforts que „ vous faites, dit-il, en lui adressant la „ parole, sont tout-à-fait hors de saison. „ Il est aisé de juger par le lieu où vous „ êtes, & par les précautions que l'on a „ prises pour vous y conduire, que je suis „ bien informé du sujet qui vous améne „ de si loin, du tems de votre départ, & „ même des petits accidens qui ont retar- „ de votre arivée de plus de huit jours. „ Tenez, ajouta-t-il, en lui presentant „ la lettre qu'il avoit reçue, lisez cette „ lettre, Monsieur, elle doit vous rassû- „ rer sur un événement auquel a dû s'at- „ tendre tout homme chargé de pareille „ commission. " Quelle fut la surprise de ce Gentilhomme à la lecture d'une lettre qui justifioit le procedé dont il se plaignoit ! „ Juste ciel ! s'écria-t-il en la „ rejettant sur la table, pourquoi faut-il „ que j'aie été choisi pour cette mal-

„ heureuse exécution! Que ne veniez-
„ vous m'attaquer en pleine campagne,
„ lâches Ministres de la plus noire perfi-
„ die, dit-il, en faisant de nouveaux ef-
„ forts pour se débarrasser de ses gar-
„ des.....! Tout beau, Monsieur, reprit
„ du Fayel d'un ton furieux, tout beau:
„ De plus longues invectives pourroient
„ à la fin attirer sur votre propre person-
„ ne le ressentiment d'un outrage, dont
„ jusqu'ici je vous ai trouvé fort inno-
„ cent: vous êtes à plaindre; contentez-
„ vous de m'arracher cet aveu dans le
„ déplorable état où vous me voyez:
„ Adieu, Monsieur, retirez-vous; qu'on
„ reconduise, Monsieur, &c...... " A ces mots, les deux hommes qui tenoient toujours ce Gentilhomme l'emmenent au logis où il avoit descendu, & ne se retirent qu'après l'avoir vu remonter à cheval, & s'éloigner de leur vue.

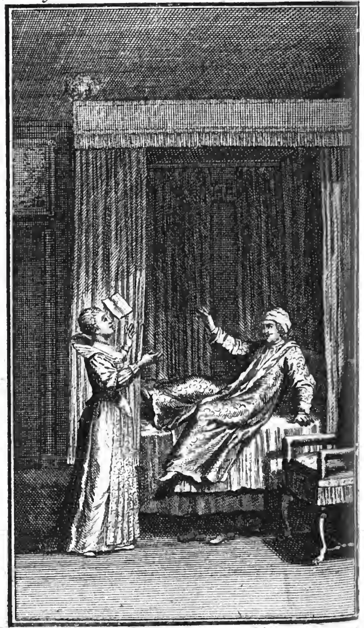
Après cette scene du Fayel qui jusques-là n'avoit ouvert la cassette que pour reconnoître les pieces dont on lui avoit donné avis, ouvre la lettre de Couci, qui étoit conçue en ces termes.

Je vous écris pour la derniere fois, Madame, & ce n'est qu'à l'ardeur de mon amour que je dois la force de pouvoir encore manier la plume, pour vous dire aujourd'hui le dernier adieu. Les coups dont je viens d'être percé ne me

laissent plus que quelques heures de vie. Je me hâte d'en profiter pour vous remettre en mourant un trésor qui vous appartient, puisque vous seule en avez été la Maîtresse pendant ma vie. C'est le cœur de votre constant & fidéle

COUCI.

Il seroit bien difficile de peindre ici les divers mouvement de dépit, de rage, & de fureur, qu'excita dans l'ame de du Fayel la lecture de ce billet, & la vue du funeste présent qu'il accompagnoit. Il étoit dans ses cruelles agitations, lorsqu'un de ses Laquais entra pour l'avertir que Madame rentroit accompagnée d'un Cavalier. C'étoit un Gentilhomme du canton, qui, au retour d'un voyage de quelques jours, ayant appris que du Fayel étoit en son Château, venoit lui en témoigner sa joie. Du Fayel sortit à l'instant pour aller recevoir ce Gentilhomme, avec lequel il se promena dans le jardin jusqu'à l'heure du soupé. Ce petit exercice, joint à la compagnie de ce nouvel hôte, ne contribua pas peu à dissiper ces noires vapeurs qui s'élevoient insensiblement dans le cerveau du Maître du logis, qui ne laissa pas d'en retenir quelque chose de sombre qui le rendit un peu plus taciturne qu'à l'ordinaire. Il mangea peu pendant le soupé, & en effet, il ne mangea que par contrainte, car il se faisoit violence pour faire les



honneurs de sa table. Son ami qui s'en apperçut lui ayant demandé la cause d'une rêverie si peu ordinaire, il lui dit, que c'étoit l'effet d'une furieuse migraine qu'il avoit contractée l'après-midi par une trop sérieuse & trop longue application. Qu'il le prioit de l'excuser pour cette fois, & qu'il esperoit que le repos de la nuit remedieroit à tout cela. On quitta la table; & ce Gentilhomme qui avoit compté de coucher au Château, comme ç'a toujours été l'usage à la campagne, prit congé de la compagnie, & remonta à cheval pour se retirer chez lui. Du Fayel, dont l'esprit étoit alors dans une assiette peu tranquille, se retira dans son appartement: mais quoiqu'il se mît au lit de fort bonne heure, le sommeil de qui il attendoit quelque soulagement fut interdit à ses yeux pendant le reste de la nuit. Il s'endormit seulement vers la pointe du jour, ou pour mieux dire, un leger assoupissement qui le saisit pour quelques momens, lui tint lieu de sommeil. Son premier soin dès qu'il fut levé, fut d'appeller son Cuisinier, à qui il donna le cœur du malheureux Couci, avec ordre de le préparer, de maniere qu'il en formât un ragoût le plus délicieux qu'il se pourroit, pour le servir à la table de Madame: il lui dit, que pour lui, comme il ne sortiroit pas de sa chambre de ce jour-là, à cause de sa migraine, il faloit lui apporter un bouillon au plutôt, & lui servir un potage seulement à midi.

Il lui recommanda un ſecret profond ſur le ragoût qu'il lui ordonnoit.

Le Cuiſinier executa les ordres de ſon Maître avec la derniere ponctualité : comme il étoit des plus habiles dans ſon métier, il rapella toute ſon induſtrie pour compoſer un mets des plus délicieux, & y réuſſir. On ſervit le dîné à l'heure ordinaire : & Madame du Fayel ayant demandé, ſi l'on avoit averti Monſieur, on lui répondit qu'il étoit encore incommodé de ſa migraine, qu'il avoit pris un bouillon, & qu'il ne vouloit pas dîner. Elle ſe paya de ces raiſons ſans pénétrer plus loin, & ſe mit à table. On lui ſervit l'entremets de commande; & elle n'en eut pas plutôt tâté, qu'elle le trouva des plus exquis, & le mangea entierement. Elle ne put même s'empêcher en le mangeant de dire plus d'une fois tout haut: *En vérité, voilà un ragoût admirable.* Après le dîné, elle paſſa dans l'appartement de ſon mari, pour ſçavoir comment il ſe portoit : il ſe repoſoit ſur ſon lit en robe de chambre. „ Il eſt fâcheux, Monſieur, „ lui dit-elle, que vous n'ayez pas été „ en état de dîner aujourd'hui, on n'a „ jamais rien mangé de ſi délicat qu'un „ ragoût qu'on m'a ſervi; j'avois regret „ de le manger ſeule; & ſi l'on ne m'eût „ aſſurée que vous ne vouliez rien „ manger d'aujourd'hui, je vous en aurois envoyé; je voulois même vous „ en garder pour ce ſoir, mais on m'a „ dit que vous ne mangeriez point ab-

„ ſolu-

„ folument, & que d'ailleurs il seroit
„ gâté,cela a fait que je l'ai tout mangé.
„ On vous auroit fait trop de tort,Ma-
„ dame lui répondit-il en fautant bruf-
„ quement de fon lit, fi l'on avoit par-
„ tagé avec vous un mets de la rareté
„ de celui qui vous a fait tant de plaifir:
„ ce friand morceau n'étoit deftiné que
„ pour vous feule ; vous n'en connoiffez
„ pas encore tout le prix, & il eft bon
„ que vous ne l'ignoriez pas : tenez,
„ ajoûta-t-il, en lui jettant au nez la
„ lettre de Couci, & en lançant fur elle
„ un regard plein de fureur, voyez fi
„ l'on pouvoit mieux affaifonner le ma-
„ gnifique prefent que l'on vous en-
„ voyoit.

Je laiffe au Lecteur à imaginer quelle fut la furprife de cette Dame, en aprenant par la lecture de cette lettre la mort d'une perfonne qu'elle a paffionnément aimée. Mais de quelle rage ne fe fentit-elle pas animée, lorfque réflechiffant tout à coup fur cette fatale nouvelle, & fur les difcours qu'elle venoit d'entendre, elle ne voit aucun lieu de douter qu'on ne lui ait fervi en ragoût le cœur de fon Galant. Outrée de dépit, elle chiffonne la lettre ; & la lui jettant au nez à fon tour: „ Acheves, barbare lui dit-elle,
„ acheves, après une action fi noire,
„ il n'eft plus de crime que ta main ne
„ puiffe hardiment commettre : la ven-
„ geance fe doit mefurer fur l'injure re-
„ çue : ne faut-il pour piquer ton ref-

» sentiment que te faire encore un aveu
» sincere de toute ma foiblesse? Saches,
» monstre execrable, que j'ai eu pour
» Couci un amour que rien n'a pu al-
» terer depuis le moment que tu m'en
» donna la connoissance; & que je ne
» t'ai jamais regardé que comme un ti-
» ran odieux, & digne d'une haine éter-
» nelle. « Une déclaration de cette nature ne pouvoit avoir que des suites funestes: & dans le furieux emportement où s'abandonnoit cette Dame desolée, elle étoit sur le point de passer à quelque chose de plus violent contre son mari, si un accident, qui survint à propos pour dissiper cet orage affreux tout prêt à éclater, ne les eût jettés l'un & l'autre dans la nécessité de se séparer. Ce fut l'arrivée d'un Cavalier qui se hâtoit d'apporter à du Fayel la nouvelle de la mort inopinée d'une proche parente dont il étoit le principal héritier. Madame du Fayel, au premier bruit qu'elle entend, sort avec précipitation, & va s'enfermer dans son appartement, où elle se livre toute entiere à son désespoir.

La vue d'une ample succession, qui ne doit coûter d'autre peine que celle d'aller la recueillir, est un puissant remede contre la plûpart des chagrins de la vie. Je n'ai garde de dire qu'il en fut un contre les troubles dont l'ame du jaloux du Fayel étoit agitée au moment de l'arrivée de ce Cavalier; car en fut-il jamais contre les brutales saillies de la ja-

lousie? Cette diabolique passion a cela de particulier, qu'elle ne meurt qu'avec la personne qui a eu le malheur de lui donner entrée dans son cœur. Uniquement occupé de l'importante nouvelle qu'il vient d'apprendre, il tourne tous ses soins du côté de la succession qui l'attend. Son impatience ne lui permettant pas même de remettre son départ au lendemain, il ne le differe qu'autant de tems qu'il en faut pour faire servir quelque rafraichissement à son heureux messager pendant qu'on selle deux chevaux, un pour lui & l'autre pour un laquais. Le cheval du Cavalier, qui à peine avoit eu le tems de reprendre haleine, fatigué d'une longue & pénible course, n'étoit pas en état d'en soutenir une seconde. On ne fut pas long-tems sans le remarquer; & du Fayel se vit contraint, ou de laisser son homme en chemin, ou de lui donner la monture de son valet, pour ne pas se séparer d'une compagnie nécessaire. Ce dernier parti fut jugé le meilleur, & le laquais eut ordre de rester dans une hôtellerie sur la route, pour laisser reposer son cheval de rechange, de ne revenir le lendemain qu'au pas.

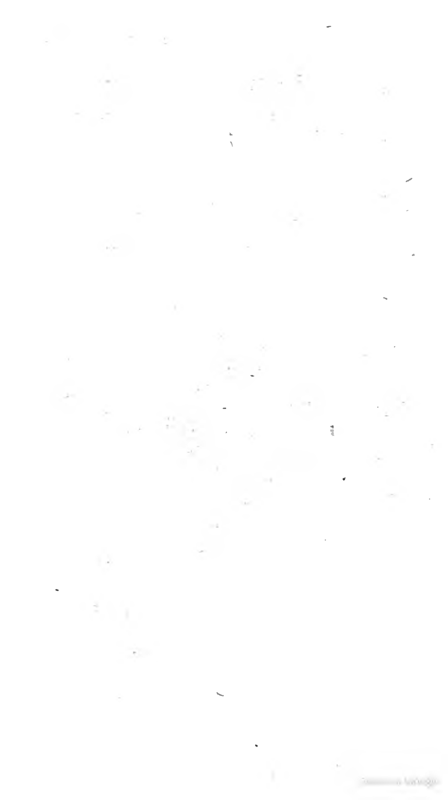
Pendant que du Fayel, après avoir rendu les derniers devoirs à sa parente, s'applique à recueillir les fruits de cette moisson; sa femme que rien n'a pu arracher de son appartement depuis le moment qu'elle s'y est renfermée, s'aban-

donne à tous les mouvemens qui naissent du dépit de se voir si indignement trahie & si outrageusement traitée. Floville, que des sentimens de pieté naturels à une belle ame rapellent à son devoir, penetrée d'une vive & sincere douleur d'avoir eu la foiblesse de se rendre aux offres séduisantes de son Maître, met désormais tout en usage pour essayer de calmer l'esprit de sa chere Maitresse. Mais rien ne peut changer la résolution qu'a pris cette Dame de ne prendre plus aucune nourriture. „ Ne
„ te lasseras-tu point de me persécuter
„ par un empressement importun, dit-
„ elle à cette fille désolée qui la pressoit
„ sans relâche : cesses, si tu m'aimes, de
„ t'obstiner à vouloir me rendre des
„ soins officieux qui m'offensent, & qui
„ ne sont propres qu'à me faire souffrir
„ plus long-tems. Toute la force de tes
„ raisons ne sçauroit rien gagner sur
„ mon juste ressentiment ; je n'écoute
„ que mon amour outragé ; Couci seul
„ occupe mon esprit : & puisque cet ai-
„ mable Seigneur n'est plus au monde,
„ la passion que j'ai pour lui ne sçau-
„ roit me permettre d'y demeurer." La pauvre Floville eut le chagrin de voir que tous ses empressemens devinrent inutiles. Sa Maîtresse trop fidéle à sa funeste résolution, succomba en peu de jours à la foiblesse qui suit une longue abstinence.

Telle fut la fin malheureuse d'une

Dame que mille belles qualités rendoient digne d'un sort heureux,& d'un époux dont l'Amour eût fait le choix. Telle est la fin que l'on doit attendre de ces alliances trop fréquentes encore de nos jours, de ces unions fatales, de ces assemblages monstrueux que forme, ou l'interêt ou l'ambition ; & où l'Amour, qui devroit être consulté le premier, n'a pas même la liberté de parler.





Tom. 3. 119.





LE DUC DE GUISE,

NOUVELLE.

PREMIERE PARTIE.



ON a toujours cru que la Cour de France n'avoit point eu d'autre occupation que celle des armes sous le Regne de Henri III. L'histoire de ce tems-là ne nous parle que d'exploits de guerre : mais ; si l'on en avoit bien pénétré les intrigues secrettes, on verroit des volumes d'avantures amoureuses, comme l'on voit des éloges qui servent de monumens à la gloire de plusieurs grands hommes.

Henri de Lorraine, Duc de Guise, illustre par sa naissance & par sa valeur, ne nous est connu jusqu'ici que sous les noms de brave & d'ambitieux ; mais on peut ajouter qu'il étoit galand, discret, spirituel, & propre aux engagemens

visée en factions. La fuite de Monsieur favorisoit les ennemis du Roi ; & quoique le Duc de Guise ne l'aimât point,& qu'il eût des intérêts cachez , il ne laissa pas de marcher des premiers contre Thoré qui s'avançoit insolemment avec ses Reitres, après avoir promis à Mademoiselle de Vitry d'adoucir les rigueursde l'absence par des Couriers fréquens.

Il eut une part glorieuse à la défaite de Thoré, & ce fût-là qu'il reçut cette terrible blessure à la joue qui lui laissa le nom de Balafré. Une Tréve lui permit de retourner à la Cour, après sa guérison;mais pendant qu'il précipitoit son voyage pour se rendre à Fontainebleau où elle étoit alors, le même amour , qui l'avoit suivi dans ses combats, y donnoit naissanci à d'autres avantures ; & dans le tems que son impatience l'entraînoit aux pieds de Mademoiselle de Vitry, des cœurs qui n'étoient pas plus libres que le sien employoient les charmes des plaisirs pour se faciliter les moyens de plaire.

Le Duc de Guise traversoit dans une rêverie agréable les deserts délicieux qui environnent le Palais de Fontainebleau , lorsqu'il en fut retiré par de grands cris , & par la vue d'une femme que son cheval emportoit au travers des arbres avec une violence dangereuse. Le Prince étoit trop genereux pour l'abandonner sans secours à la rigueur de cette avanture. Il s'opposa à son passage, & il saisit la bride du cheval furieux que la Dame avoit per-

due dans sa crainte, & l'arrêta heureusement sur le point qu'il alloit peut-être la précipiter dans des rochers.

La personne qui recevoit ce bon office n'étoit guéres en état d'y paroître sensible. La frayeur l'avoit troublée; & le Duc de Guise la voyant sans force, lui aida à descendre de cheval. Quelques momens auparavant il auroit protesté sur sa vie de la fidélité de son cœur. Il croyoit être prévenu de la beauté de Mademoiselle de Vitry au dernier point; mais après avoir consideré cette inconnue, il trouva qu'elle en avoit une, & plus parfaite & plus touchante.

La plus belle taille du monde, de grands yeux noirs pleins d'une vivacité honnête, une bouche admirable, un teint éclatant, & vingt-deux années composoient cette aimable personne. Qu'elle étoit dangereuse pour les cœurs susceptibles; & qu'un état de désordre & de langueur fut funeste dans ce moment aux prétentions de Mademoiselle de Vitry! L'amour étoit alors en humeur d'autoriser l'inconstance. Il n'eut pas plûtôt mis les yeux de l'inconnue dans ses intérêts, que le Duc de Guise soupira pour elle sans oser contredire le pouvoir impérieux qui le faisoit changer. Après lui avoir rendu toutes les civilitez que le trouble où il étoit lui pouvoit permettre de rendre, & reçu des marques de sa reconnoissance, il alloit s'informer de son nom, lorsqu'il vit arriver le Roi, à la tête de plusieurs personnes

de la Cour qui courut d'abord à la Dame. Ce Monarque n'eut pas plutôt appris le péril où l'ardeur de la chasse l'avoit exposée, & de qui elle avoit été secourue, qu'il embrassa le Duc de Guise, l'assurant qu'il prenoit sur son compte le service qu'il venoit de rendre à cette Dame, & il témoigna par toutes ses actions qu'il s'intéressoit extrêmement dans cette avanture.

Ces empressemens redoublerent la curiosité du Duc de Guise qui apprit en même tems deux choses qui l'inquiéterent. Premierement, la personne qu'il commençoit à regarder avec tant de plaisir, étoit femme de Villequier, l'homme du monde le moins sociable ; & dans toutes les apparences le Roi en étoit fort amoureux. Ce désordre ne l'empêcha point de répondre aux caresses du Roi, & aux remerciemens de Madame de Villequier & de son époux qui étoit survenu. Les Reines & toutes les femmes qui les avoient suivies arriverent en même tems. Mademoiselle de Vitry étoit du nombre, & si belle ce jour-là, que Monsieur de Guise eut de la confusion de se trouver dans des dispositions d'inconstance. Il chercha dans les yeux de Mademoiselle de Vitry tout ce qui pouvoit soutenir ses premieres flammes. Il y vit briller de la joie au travers d'un reste de langueur que son absence y avoit causée ; mais il n'y trouva point le contre-poison dont il avoit besoin, & Madame de Villequier triompha.

Dèsque le Duc de Guise fut seul, il se demanda compte des foiblesses qui le persecutoient; & se trouvant timide & sans replique, il voulut combattre les fortes impressions que l'agréable idée de Madame de Villequier introduisoit dans son cœur. Tout l'obligeoit à ce combat; mais qu'il se trouva foible, & que l'amour eut peu de peine à lui inspirer toutce qu'il voulut! Ce qu'il résolut, après mille réfléxions, ce fut de cacher soigneusement sa nouvelle passion sous les apparences de la premiere, & de ménager l'esprit de Mademoiselle de Vitry, pendant qu'il chercheroit avec adresse le chemin du cœur de Madame de Villequier.

Ceux qui lui apprirent les nouveautez de la Cour, lui confirmerent l'amour du Roi pour Madame de Villequier. Il l'avoit laissé amoureux de Châteauneuf, fille de la Reine Mere, & il n'eut pas été fâché d'avoir un exemple d'inconstance si les objets avoient été differens. Il apprit donc que Villequier avoit tenu jusqu'alors sa femme releguée dans le fond d'une Province; que fatigué ou plutôt honteux des noms de bizarre & de jaloux, qu'on lui donnoit publiquement, il l'avoit enfin amenée à la Cour; que pour sa premiere conquête elle avoit engagé le cœur du Roi; mais que quelque glorieux que fût cet avantage, elle n'y avoit point encore paru sensible. Cette froideur donna de la joie au Duc de Guise, & se flatant de l'esperance de trouver un cœur libre

qu'il ne se croyoit pas incapable de toucher, il ne s'affligea pas du peu de satisfaction de son rival.

Il se rendit au levé du Roi après avoir passé une nuit fort inquiéte. Ha ! Mon Cousin, dit-il, à Monsieur de Guise en l'embrassant, de quelque importance que la défaite de Thoré soit pour ma gloire, je suis mille fois plus sensible au service que vous rendîtes hier à Madame de Villequier. Je l'aime autant qu'on peut aimer ; & je suis bienheureux, ajouta-t-il en soûriant, que la beauté de Vitry vous ait prévenu, puisque votre cœur auroit peut-être eu le penchant du mien s'il avoit été libre, & j'aurois trouvé en vous un Rival d'autant plus dangereux qu'il est digne de toute mon estime.

Le Duc de Guise rougit à ces paroles, & le Roi s'imaginant que c'étoit du chagrin devoir son intrigue avec Vitry découverte : Ne vous fâchez point de me voir instruit d'une chose que vous croyiez ignorée, lui dit-il ; ce qui nous l'a fait connoître ne vous est qu'avantageux, & Mademoiselle de Vitry allarmée des périls où la guerre vous exposoit, n'a pu cacher ses frayeurs avec tant de soin que l'on n'en aie démêlé le sujet. Puisque Votre Majesté sçait un secret dont je n'aurois osé lui parler, repliqua Monsieur de Guise en souriant aussi, quoiqu'il n'en eût guére d'envie, je lui demande le silence & sa protection. Quand vous ne seriez pas en droit d'exiger toutes choses de mon

amitié, répondit le Roi, le liberateur de Madame de Villequier peut tout esperer de son Amant. Ainsi, Votre Majesté desespere Mademoiselle de Châteauneuf, ajouta le Duc de Guise d'une maniere encore plus gaie. Il est vrai que je l'ai passionnément aimée, reprit le Roi, & que si j'avois eu autant d'empire sur ma raison, que les yeux de Madame de Villequier en ont sur mon cœur, je n'aurois point changé de sentimens; mais on n'est pas libre là dessus, & quelque aimable que soit Vitry vous en ferez peut-être un jour l'expérience.

Le discours du Roi étoit obligeant en apparence; mais il avoit mille cruautez secrettes pour le Prince qui l'écoutoit. Son avantage étoit, que sçachant l'etat & la vérité des choses, il lui étoit aisé de les menager.

Ce que le Roi avoit dit des marques de la tendresse de Mademoiselle de Vitry le desesperoit. Il fut chez la Reine dans la pensée de la voir : mais le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut Madame de Villequier plus redoutable mille fois dans ces momens de tranquillité qu'elle ne l'avoit été dans le trouble d'un étrange accident. D'abord, il voulut fuir une vue si dangereuse ; mais son cœur n'obéissoit point, & se voyant borné à la nécessité de la satisfaire, il fut contraint de confirmer à l'amour, par mille soupirs qu'il poussa aux yeux de Madame de Villequier, qu'il étoit passé sans re-

tour des chaines de Mademoiselle de Vitry dans les siennes.

Il s'approcha d'elle dès qu'il le put. Le souvenir du service que M. de Guise lui avoit rendu, faisoit paroître ses regards doux & reconnoissans. Ceux du Prince en furent plus tendres. Vitry perdit le reste de ses avantages. Elle fut entierement oubliée dans ce moment, & devint la victime d'un cœur, dont elle avoit été le charme peu d'heures auparavant.

Le Duc de Guise ne songea plus qu'à plaire à sa nouvelle Maîtresse. Il étoit fait pour y réussir, & les affaires du Roi n'étoient pas en meilleur état que celles de Mademoiselle de Vitry. Madame de Villequier parla de sa reconnoissance. Mr. de Guise témoigna combien il s'estimoit heureux de ne lui avoir pas été inutile. Pendant cette conversation on le regardoit attentivement, & persuadé que l'on n'examine point avec tant de soins les objets indifferens, il en tira un augure favorable pour son amour.

Il craignoit cependant avec raison les approches de Mademoiselle de Vitry, mais il ne pouvoit les éviter, & l'ayant trouvée seule dans une tristesse qui sembloit lui reprocher son crime, il s'en approcha en tremblant. Elle le reçût avec sa douceur ordinaire; & le regardant ensuite avec un peu plus de froideur: Je dois votre vue à la Reine, lui dit-elle, & vous ne m'auriez point cherchée si

vous aviez pû vous dispenser de venir ici. Pourquoi me faites-vous ce reproche, repliqua le Duc de Guise ? Par le déplaisir que j'ai de votre tiédeur, reprit Mademoiselle de Vitry. Vous me vîtes hier sans me regarder : ma tendresse impatiente de s'expliquer vous parloit par mes yeux sans précaution : les vôtres étoient muets : un embarras inquiet paroissoit dans toutes vos actions. Il vous étoit aisé de m'approcher : vous ne le fîtes pas. Est-ce là comme on aime ? Un peu d'absence m'a-t-elle oté cet empire dont vous m'aviez tant vanté la durée ? Ha ! Monsieur vous êtes changé, & le trouble de vos yeux me le confirme dans le moment que je vous parle. Hé ! qui ne seroit point troublé de vos injustes reproches, repliqua le Prince en tâchant de se remettre ? Je vois bien le but de votre cruauté. Vous voulez me faire un démêlé qui laisse, en rompant le commerce que nous avons ensemble, des libertés à votre cœur dont le mien pouvoit vous demander raison. Hé bien, Mademoiselle, sacrifiez mon repos à vos soupçons. Vous ne me verrez point pour cela renoncer à mon amour. Vous avez raison d'insulter à ma foiblesse, répondit Mademoiselle de Vitry à demi détrompée; puisque vous connoissez jusqu'où elle peut aller. Je veux bien croire que vous m'aimez encore; mais contribuez à me le persuader. Ne me dérobez pas un des momens de plaisir que votre présence me donne; &

croyez qu'on aime bien, quand on est sensible à la jalousie, & incapable d'indulgence à l'égard de l'amour. Regardez jusqu'où va ma délicatesse; je fus hier jalouse du service que vous rendîtes à Madame de Villequier jusques à souhaiter d'avoir été dans le même péril, pour en recevoir un pareil de vous. De quelle maniere l'avez-vous regardée? Que trouvez-vous de sa beauté? Votre cœur ne s'est-il point fait un plaisir de cette avanture? Parlez & ne me trompez pas Que vous êtes ingénieuse à persécuter votre amant, reprit le Duc de Guise? Et que ces questions sont injurieuses pour vous, & pour moi? Je ne veux point y répondre par des paroles, & je souhaiterois seulement que, sans risquer des jours qui me sont précieux vous me vissiez pour vos intérêts en état de signaler mon amour.

On vint alors avertir Mr. de Guise que la Reine avoit quelque chose à lui dire. Cet ordre, qui terminoit un entretien embarassant, lui fut fort agréable; & il passa aussi-tôt dans la chambre de Catherine de Medicis.

Mais pendant que l'amour & la contrainte le tirannisoient, il se passoit des choses bien avantageuses pour lui dans le cœur de Madame de Villequier. Elle étoit belle & sage; mais elle aimoit à plaire. La moins coquette de toutes les femmes, l'est toûjours assez pour chercher à se rendre aimable. Le commerce des cœurs est à l'usage de tout le monde. On en peut

faire de bons & de méchans, & ce n'est que le caractere & la disposition des personnes qui en fait les differences.

La conquête du Roi étoit illustre. Madame de Villequier en avoit sçu bon gré à son mérite : & quoi qu'elle ne se fut pas trouvée jusqu'alors capable d'aucun engagement, il est certain que les soumissions amoureuses d'un grand Roi ne lui avoient pas été désagréables.

Son mari en avoit murmuré & détesté les chiméres de bienséance qui l'avoient obligé à la tirer de sa solitude; mais il n'avoit point de lieu d'éclater contre sa conduite. Elle étoit réguliere ; & quoique ce fût un époux qu'on lui avoit donné sans consulter son choix, elle s'étoit faite pour lui une tendresse d'obéissance à laquelle le Roi n'avoit donné aucune atteinte.

Le mérite du Duc de Guise fit plus étant joint au prix d'un service considérable. Madame de Villequier crut d'abord n'être que reconnoissante à son égard ; mais elle sentit souvent en regardant Mademoiselle de Vitry qu'elle étoit tendre & jalouse, & se laissa conduire insensiblement à deux passions qui la menerent bien loin.

Quelques jours s'écoulerent sans nouveautez. Les affaires de l'Etat n'empêchoient point les divertissemens de Fontainebleau. Le Roi étoit amoureux & galand. La jeune Reine complaisante ne traversoit point ses intrigues ; & Catherine de Medicis, qui ne vouloit que ré-

gner, favorisoit les plaisirs du Roi pour se reserver le droit de commander souverainement pendant que la Reine de Navarre s'occupoit à ses propres affaires.

Le Duc de Guise n'avoit pas peu de peine à se ménager. Il étoit aimé. Il étoit infidéle. Sa nouvelle passion avoit de grands obstacles par celle du Roi, & par la jalousie de Villequier qui devenoit l'ombre de sa femme; & Mademoiselle de Vitry prenoit tant de soin de l'examiner, qu'il se vit l'esclave de mille précautions qu'il étoit obligé de prendre.

Comme le Duc de Guise étoit persuadé que Madame de Villequier le croyoit toujours amoureux de Vitry, il étoit dans l'impatience de lui faire connoître le contraire. Il la voyoit par tout, & il alloit librement chez elle: mais il étoit impossible de lui parler secrettement de la maniere qu'ils étoient observez. Il est vrai que le croyant fortement attaché à Mademoiselle de Vitry, elle ne favorisoit pas son dessein; & murmurant même souvent contre ses engagemens, elle n'avoit garde d'expliquer à son avantage les soupirs & les regards de Mr. de Guise.

Un jour plus favorable que les autres le Roi s'étant trouvé obligé de se rendre au Conseil, la jeune Reine qui aimoit extrêmement la chasse eut envie de voir voler quelques oiseaux, & pria Mr. de Guise de disposer l'ordre de ce plaisir. Il le fit avec joie. Madame de Villequier suivoit la Reine, Vitry n'étoit point de la partie;

& s'excusant à elle avec un chagrin concerté sur l'obéissance qu'il devoit aux ordres de la Reine, il se prépara au plaisir de voir Madame de Villequier hors de la présence de trois personnes soupçonneuses & intéressées.

Après avoir fait voler quelque tems dans un lieu découvert, l'incommodité de la chaleur obligea d'entrer dans la forêt. Les Dames mirent pied à terre. La Reine s'éloigna avec deux ou trois femmes qu'elle choisit. Les autres se partagerent; & M. de Guise profitant d'un moment que le hazard lui présentoit, ne quitta point Madame de Villequier, & fit en sorte qu'il se trouva seul avec elle. Elle en rougit, mais ce n'étoit pas de colere. Le Prince s'en apperçut, & jugea bien que cette émotion ne lui étoit pas désavantageuse. Ce n'étoit pas un de ces amans timides qui laissent échapper les favorables occasions. Il ne fut pas long-tems à faire tomber la conversation sur les intérêts de son cœur: & comme il avoit l'esprit du monde le mieux tourné, jamais un petit nombre de paroles ne fit entendre tant de choses flateuses & passionnées. Madame de Villequier prévenue de son engagement ne s'attendoit pas à ces discours: & si la nouveauté lui fut agréable, elle lui parut un peu suspecte. Vous ne pouvez pas avoir oublié Mademoiselle de Vitry depuis un moment, reprit-elle, quand le Prince en eut assez dit pour se faire entendre, son idée vous suit en tous

lieux, & vous me prenez ſans doute pour elle; mais, ajouta-t-elle en ſouriant agreablement, je ne ſçaurois me plaindre de ce que vous me confondez avec une des plus aimables perſonnes du monde. Quand mon diſcernement n'agiroit pas en cette occaſion, répondit M. de Guiſe avec tout le ſérieux d'un Amant qui veut perſuader, mon cœur fait préſentement des differences entre vous & Mademoiſelle de Vitry, qui ne ſouffriroient pas la mépriſe que vous dites; & s'il eſt vrai que j'aie eu de l'amour pour elle, il l'eſt beaucoup plus que je n'aimerai de ma vie que Madame de Villequier. On n'a jamais commencé une déclaration amoureuſe par l'aveu d'une infidélité, reprit-elle, dans cette apparence d'incertitude qui marque qu'on s'intéreſſe aux choſes; & quand il me ſeroit permis de l'écouter, quelles ſûretez trouverois-je aux legeretez d'un cœur que je n'arrêterois peut-être pas mieux que Mademoiſelle de Vitry. Ha! Madame, interrompit le Duc de Guiſe avec des regards paſſionnez, recevez ſeulement ce cœur qui n'a paſſé quelque tems dans les fers de Vitry que pour apprendre à porter les vôtres, & vous trouverez en vous-même tout ce qu'il faut pour vous aſſurer de ſa fidélité: je ſens trop la difference que l'amour a miſe entre une intrigue d'amuſement & la plus importante choſe de ma vie, pour ne vous répondre pas d'une paſſion conſtante, & telle enfin que vous la méritez. Ne croyez pas, re-

pliqua Madame de Villequier, qu'il ne faille que bien parler de l'amour pour persuader que l'on en soit véritablement touché. Je sçai bien, poursuivit le Duc de Guise, qu'il faut de longs services & des preuves d'éclat. Elles auroient assûrément devancé mes paroles si j'avois suivi mon inclination; mais, Madame, tant de raisons l'ont captivée, que j'ai été contraint d'attendre dans le silence & l'inquiétude ce moment de liberté que la fortune ne m'a accordé qu'aujourd'hui: mais quand vous auriez vaincu mes scrupules, répliqua Madame de Villequier, que prétendriez-vous que je fisse? Je voudrois que vous m'aimassiez, Madame, poursuivit amoureusement Mr. de Guise. Ce n'est pas ce qu'il y auroit de plus difficile dans vos prétentions, interrompit-elle en baissant les yeux; mais les suites d'une tendresse usurpée sur les droits d'autrui, ne peuvent être que fâcheuses. Hé! Madame, s'écria le Prince, l'amour ne cherche point à pénétrer l'avenir. Si votre cœur a quelques mouvemens favorables pour ma passion, ne vous faites point un obstacle de l'incertitude des évenemens pour m'en dérober la douceur. Je sçai que votre époux est capable de la plus violente jalousie, & que le Roi vous aime trop pour ne se pas faire un soin de vous examiner; mais j'espere que mes précautions assûreront le secret de notre intelligence.

Cet entretien fut interrompu par des

filles de la Reine. On ne répondit point à Monsieur de Guise; mais on serra sa main d'une maniere à lui faire comprendre qu'on ne s'opposoit point à ce qu'il avoit dit.

Depuis cette journée, il fut beaucoup moins embarrassé, & Madame de Villequier qui avoit de l'esprit, comprenant qu'elle ne risquoit rien pour sa réputation avec un amant discret & sage, abandonna toute son ame au penchant qu'elle avoit pour lui. Ils s'expliquerent plus librement quelques jours ensuite, & prirent des mesures pour s'aimer sûrement; & afin d'éloigner les esprits de tout soupçon, ils conclurent que le Prince ménageroit plus que jamais Mademoiselle de Vitry, pendant que Madame de Villequier témoigneroit quelque complaisance pour le Roi, afin que toutes les précautions de son mari se tournassent de ce côté.

Pendant quelque tems qui s'écoula, il arriva des choses en France dont il n'est pas nécessaire de parler ici, & le sort qui ne s'étoit point encore mêlé des affaires de Monsieur de Guise, voulut alors lui donner matiere d'exercer son adresse & sa patience.

L'état des choses, où les personnes intéressées dans cette histoire avoient part, étoit un Roi amoureux sans plaire, un mari jaloux qui n'osoit le témoigner ouvertement, une fille crédule trompée, une femme souveraine de deux cœurs dif-

feremment traitez, & un amant heureux par la préference qu'on faisoit de lui. L'agréable séjour de Fontainebleau donnoit lieu tous les jours à mille plaisirs differens. Le Roi plus attaché à ceux de son cœur qu'aux nécessités de l'Etat, se reposant des affaires importantes sur les soins de la Reine Mere, & suivant le penchant naturel qu'il avoit pour la galanterie, se donnoit tout entier aux divertissemens. Les Tournois, les Ballets, les Mascarades étoient souvent rëïterez, & les grands jardins de Fontainebleau servoient quelquefois aussi, dans une saison où la beauté des nuits l'emporte sur celle des jours, à des fêtes qui n'étoient pas moins divertissantes.

Le Roi fit faire un feu d'artifice sur le grand canal de Fontainebleau dans une de ces nuits agréables. La dépense en fut grande, & l'execution heureuse: mais les évenemens n'en furent pas favorables au repos de tout le monde. La beauté de cette fête ne consistoit pas seulement en feux d'artifices. Le canal étoit couvert d'une infinité de petits batteaux dorez de figures extraordinaires où les hommes & les femmes de la Cour alloient voir de plus près la disposition du feu, tous habillez d'une maniere galante à peu près comme l'on represente les Divinitez de la Mer. Il y avoit aussi des tentes magnifiques sur le bord du canal, sous lesquelles la Cour devoit jouir de la vue des spectacles.

Le

Le Roi avoit la sienne, & à son imitation les Ducs de Guise, de Mayenne, d'Aumalle, de Mercœur & de Montpensier, Joyeuse, Bellegarde, la Vallette, & les autres favoris du Roi. Il y en avoit aussi de destinées pour les Dames qu'ils estimoient le plus.

Le Duc de Guise se préparoit à profiter de quelques momens où la beauté des spectacles pourroit éloigner les yeux de Villequier de sa femme ; mais il eut le chagrin de ne les voir attachez que sur elle; & Vitry devoroit ses regards sans lui laisser la liberté de pouvoir lui dire un seul mot. Il en avoit cherché les moyens inutilement, lorsqu'il se vit seul avec Madame de Villequier auprès de la tente de la Reine Mere, qui venoit d'en sortir pour descendre dans le batteau qu'on lui avoit préparé. Malgré les jaloux regards de votre Epoux, la présence du Roi, & les observations de Vitry, lui dit-il, pour ne pas perdre cet instant favorable, j'aurai toujours la joie de vous assurer dans ce moment que ma passion augmente dans tous ceux de ma vie, & que personne n'aimera jamais au point que je vous aime. Ce peu de paroles causa bien du trouble & des traverses. Vitry qui étoit demeurée sous la tente n'en perdit pas une. Elles s'expliquoient bien ; & il suffit de dire que Mademoiselle de Vitry étoit fille, & tendre pour faire comprendre l'effet qu'elles firent sur son cœur. Le premier feu de la colere pensa la fa re

éclater : mais la réfléxion le modérant un peu, quoiqu'elle fut touchée jusques au fond de l'ame, elle jugea qu'il valoit mieux souffrir sans se plaindre & se vanger plus sûrement d'un outrage si sensible. Monsieur de Guise cependant avoit conduit Madame de Villequier dans une des barques. Vitry sortit sans être vue, & se mêla avec les autres. Elle prit peu de goût à tout ce qui les réjouissoit ; & repassant sur tous les procedez de Monsieur de Guise, depuis son retour de l'armée, elle demeura d'accord qu'il falloit qu'elle eût été aveugle pour n'avoir pas connu son déguisement.

Son désespoir fut cause d'une cruelle méprise. Une amante trahie, ne conserve pas toujours la liberté du discernement. Mademoiselle de Vitry, quand on repassa des batteaux sous les tentes, voyant un homme dans celle du Duc de Guise à peu près de sa taille & de son air, & du même habillement, parce que ceux de tous les hommes étoient peu differens ce soir-là, ne douta pas que ce ne fût lui. Poussée d'un mouvement de jalousie extraordinaire elle s'en approcha, quelques résolutions qu'elle eut prises de ne point éclater, & baissant la voix pour n'être pas entendue des autres tentes : Les yeux de Madame de Villequier vous ont cherché par tout, lui dit-elle, ceux de son jaloux mari, ni ceux du Roi ne vous observoient point, que ne profitiez vous de l'occasion ? Elle passa à ces mots. La tente n'étoit pas en-

core éclairée, & le désordre de celui qui avoit écouté ce discours ne lui permit pas de reconnoître celle qui l'avoit fait. C'étoit Villequier qui n'ayant point de tente à lui, s'étoit mis dans la premiere qu'il avoit trouvée libre. Un mari jaloux diroit mieux que moi ce que ressentit alors celui de Madame de Villequier. Il fut frappé comme d'un coup de tonnerre, & comprenant que sa femme avoit un autre amant que le Roi, & même plus favorisé, peu s'en fallut qu'il ne fut lui reprocher sa perfidie en présence de toute la Cour. Il examina tous ceux qu'il pouvoit soupçonner. Il ne put s'arrêter sur aucun ; & il n'eut jamais la moindre idée de Monsieur de Guise, qu'il croyoit amoureux de Vitry. Il demeura dans une fureur qui alloit jusqu'à la rage.

Cependant Mademoiselle de Vitry qui vit Monsieur de Guise dans la tente où étoit la Reine de Navarre, connut qu'elle s'étoit trompée : & voyant Villequier dans celle du Prince, elle ne fut point fâchée que le hazard eût permis qu'elle se fût méprise ; puisque ce qu'elle avoit dit le pouvoit irriter contre une rivale, qu'elle haïssoit mortellement, & sur laquelle il avoit une puissance absolue.

Les plaisirs de ce jour étant finis, chacun se retira dans des dispositions bien différentes. Le Roi étoit le plus content du monde d'avoir entretenu Madame de Villequier, tant qu'il l'avoit souhaité. Monsieur de Guise, qui n'avoit pas la même

liberté, étoit satisfait de ce qu'il lui avoit dit; & elle ne l'étoit pas moins. Mais son mari se desesperoit dans une abîme de jalousie, pendant que Mademoiselle de Vitry sensible à l'outrage qu'on lui faisoit, prenoit de fortes résolutions de se vanger: & pour venir à bout de ce dessein, elle se déterminoit à feindre avec tout l'art dont une fille élevée auprès de Catherine de Médicis étoit capable.

Villequier plus jaloux & moins patient que jamais, n'avoit pas une petite occupation d'examiner sa femme, & tous les hommes de la Cour qu'il pouvoit soupçonner d'avoir quelque commerce secret avec elle. Le Duc de Guise, qui étoit naturellement fort civil, n'avoit pas de peine de le paroître pour Villequier. Il lui parloit avec une bonté familiere. Le mettoit de toutes ses parties : ne mêloit jamais sa femme dans ses discours; soûpiroit souvent devant lui en parlant de Vitry; & l'avoit obligé par ces procedez honnêtes à une estime qui alloit jusqu'à la confiance.

Monsieur de Guise le trouva dans le même jardin, où l'on avoit donné une si forte autorité à sa jalousie, deux jours après cette avanture. Il étoit dans un de ces momens de rêveries accablante où l'esprit inquiet se fait des portraits de tout ce qui lui déplaît. Son air sombre & sa démarche lente marquoient l'agitation de son ame. Le Duc de Guise le reconnut d'abord, & s'avançant avec assez de gaieté:

Quoi Monſieur de Villequier, lui dit-il, vous rêvez-avec autant d'application que ſi vous aviez encore quelque choſe à demander à l'amour ou à la fortune ? Villequier ſalua le Prince en ſoupirant, & preſſant la main qu'il lui avoitobligeamment tendue : Ah! Monſieur, reprit-il, ſi je n'ai rien à demander à l'amour ni à la fortune, j'ai bien à me plaindre du ſort. Comment interrompit précipitamment Monſieur de Guiſe, qui crut qu'en effet il lui étoit arrivé quelque diſgrace, quel malheur !..... Vous avez de la bonté pour moi, pourſuivit Villequier avec beaucoup de triſteſſe. Vous pouvez me donner des avis utiles, & je vous avouerai ſi vous me le permettez, ce qui cauſe le trouble où vous me voyez réduit. Je ſuis jaloux Monſieur continua-til. Madame de Villequier a quelques charmes ; & connoiſſant ma foibleſſe, j'aurois dû éviter de la faire paroître dans un lieu où je ſçavois bien que ma tranquillité n'étoit pas aſſurée. Mes preſſentimens ont été juſtes. Le Roi eſt amoureux de ma femme, toute la terre le ſçait ; mais ce n'eſt pas ce qui m'allarme, & j'ai lieu de craindre que l'amant & l'époux ne ſoient ſacrifiez à un plus heureux. Il dit enſuite au Duc de Guiſe le diſcours qu'on lui avoit fait dans ſa tente, ſans qu'il eût pu reconnoître la perſonne à cauſe du déſordre où il étoit, & de la précipitation qu'elle eut de ſe retirer. Si le Prince l'avoit écouté au commencement ſans in-

quiétudes, il se vit exposé à la plus cruelle par ces dernieres paroles, ne pouvant douter, ou qu'on eut pénétré son secret avec Madame de Villequier, ou qu'il ne fût lui-même la victime d'une autre intrigue. Le moindre de ces deux maux étoit grand ; mais ce n'étoit ni le tems ni le lieu d'y paroître sensible, & d'en chercher les causes & les effets. Il falloit seulement ménager un esprit en désordre, cultiver une confiance avantageuse dans cette occasion, & étouffer aux yeux de Villequier la crainte & le soupçon qui suivent la premiere émotion dans un cœur bien amoureux qui croit pouvoir douter de ce qu'il aime. Quelles conséquences tirez-vous de ce que l'on vous a dit, répondit Monsieur de Guise après quelques momens de silence ? Ha ! Monsieur, reprit-il, j'en tire de cruelles, & Madame de Villequier, selon toutes les apparences, fait les derniers outrages à la tendresse que j'ai pour elle. Vous concluez trop vîte, répliqua Monsieur de Guise, & vous devez considerer que si elle méprise la passion d'un grand Roi, il n'est pas à croire qu'elle favorise un sujet. Hé, Monsieur, interrompit le jaloux Villequier, les états de la vie ont-ils jamais reglé les mouvemens des cœurs ? Le vôtre a-t-il consulté la grandeur du rang en se donnant à Mademoiselle de Vitry ? Et ne voyons-nous pas tous les jours des choix inégaux & des goûts dépravez en amour, comme en autres choses. Je

cede à vos raisons, répondit Monsieur de Guise, qui sçavoit bien par une maxime generale, que l'on doit avoir de la complaisance pour les jaloux & les extravagans, quand on ne les veut point irriter. Je conviens que Madame de Villequier peut avoir des entêtemens injustes : mais il peut être aussi que son mérite fait tout son crime ; & que l'envie fort naturelle aux personnes de son sexe a fait agir celle qui vous a parlé. Quand toute la France l'aimeroit, elle n'en seroit pas moins sage. Vous sçavez l'air du monde, & peut-être qu'un regard dérobé innocemment par Madame de Villequier a excité l'orage que l'on prétend qui tombera sur elle. Plût au Ciel que l'on m'eût trompé, s'écria Villequier, & qu'elle fût en droit d'exiger des réparations de moi. Mais, Monsieur, vous voyez clairement la verité de mon malheur. On ne prétendoit point du tout me parler. On cherchoit un amant favorisé. C'est justement ce qui me fait juger que l'avanture est artificieuse, interrompit Monsieur de Guise, & cette affectation de méprise découvre tout le mystere ; mais de quelle maniere prétendez-vous en agir avec votre femme ? Je prétens en devenir inséparable, reprit Villequier, & l'examiner de si près qu'elle ne m'en fasse point accroire. C'est le moyen d'être éternellement incertain de la vérité, dont vous voulez-vous éclaircir, répondit Monsieur de Guise. Si vos soupçons sont bien fondez, une trop

grande obſervation avertira Madame de Villequier de ſe ménager. Elle ſe réglera ſur votre procedé : croyez-moi; je regarde les choſes d'un eſprit moins brouillé que le vôtre, éloignez-vous plutôt de ſa préſence. Laiſſez-lui prendre des libertez. Vous voyant ſans ſoupçons, elle ſe donnera des licences; & vous la convaincrez lorſquelle y penſera le moins. De plus, ſi ſa conduite eſt honnête, elle aura moins de reproches à vous faire; que ſi vous preniez un parti qui approcheroit de la tirannie. Mais, Monſieur, continua Villequier, ce ſeroit travailler à ma honte, & l'on pourra m'accuſer d'une facilité indigne d'un homme d'honneur. On ne juge pas toujours de ces ſortes de choſes par l'extérieur, reprit Monſieur de Guiſe; on connoît votre probité, vous ne paſſez point pour un mari facile. Enfin ſi vous me voulez croire, vous en uſerez de cette ſorte; & il me ſemble qu'en de telles rencontres la modération fait plus que l'emportement. Je me rends à mon tour, repliqua Villequier avec un viſage plus ouvert; & j'avoue que vous calmez une partie de mes inquiétudes : mais, Monſieur, ne vous contentez point de vos premieres bontez; & comme vous êtes d'un rang à faire bien des choſes, qui ne me ſont pas permiſes, aidez-moi s'il vous plaît à découvrir de quel homme entre tous ceux de la Cour je devrois me défier. Vous pouvez voir Madame de Villequier en tout tems. L'obligation qu'elle

qu'elle vous a, & mon autorité dont je vous fais le maître..... Fiez-vous à mes soins, reprit le Duc de Guise. Oui, Monsieur de Villequier, je vous veux servir, je vous promets de le faire ; & quand mon assiduité auprès de Madame de Villequier devroit donner quelque ombrage à Mademoiselle de Vitry, je veux bien risquer, pour vous faire plaisir, de m'attirer des reproches & des éclaircissemens.

Villequier fut cent fois sur le point de se jetter aux pieds du Duc de Guise pour lui témoigner sa reconnoissance. Il lui dit tout ce qu'il crut qui la pouvoit bien exprimer; & ils se séparerent ensuite, Villequier remis de son premier trouble, & le Prince plus allarmé qu'il ne l'avoit été de sa vie. Si l'avanture l'avoit moins touché, il auroit ri de se voir dépositaire des secrets d'un jaloux dont il devoit être la terreur; mais le discours de l'inconnue lui tenoit trop au cœur, & il ne pouvoit s'empêcher d'en craindre des suites fâcheuses, & pour son amour & pour le repos de Madame de Villequier qui lui étoit plus cher que le sien.

Il ne sçavoit que trop qu'on avoit donné un avis véritable à Villequier, & il jugeoit même par l'apparence qu'on avoit cru parler à lui; mais il ne pouvoit s'imaginer qui l'avoit fait. Vitry étoit trop emportée, pour en avoir si peu dit. Il alla même d'abord pour chercher quelques éclaircissemens dans ses yeux; mais ses mesures étoient prises. Elle affecta de pa-

roître tranquille, de dire des choses obligeantes au Duc de Guise qui se perdit dans ses manieres, & fut plus incertain qu'auparavant.

Mais pendant que Villequier suivoit régulierement ses conseils, il profita du droit de voir plus librement sa femme. Bien loin d'être troublé par le mari, il étoit dans la joie quand il les voyoit ensemble. Le Duc de Guise apprit à Madame de Villequier la conversation qu'il avoit eue avec son époux : & passant ensuite à ses craintes, que dois-je croire de cette avanture, Madame, continua-t-il ? Ce n'est point ici une imagination, on n'a point découvert notre intelligence. Je voudrois bien que vous fussiez capable de me soupçonner de quelque autre engagement, interrompit Madame de Villequier avec un ton de colere. Hélas! poursuivit-il, un homme qui aime bien est capable de s'imaginer tout ce qui peut être funeste. Vous méritez que je rompe avec vous, reprit Madame de Villequier. Je n'ai jamais été plus digne de vos bontez, ajouta Monsieur de Guise. Quoi ? poursuivit-elle, quand vous voyez mon indifference pour le Roi, & tout le trouble où peut m'exposer la tendresse que j'ai pour vous si elle étoit connue, vous en doutez encore ; & capricieux à l'exemple de Monsieur de Villequier, vous me faites l'honneur de croire que je puis aimer toute la terre. Ne reglez point les sentimens d'autrui sur les vôtres, je vous en

conjure ; examinez les differences, & ne concluez pas que je ſois infidéle, parceque vous l'avez été à Mademoiſelle de Vitry. C'eſt un nom qui ne me chagrineroit guére de ſa part, répondit Monſieur de Guiſe, & vous juſtifiez aſſez mon changement. Je veux croire que mes doutes n'étoient pas bien fondez ; mais la défiance n'eſt pas un défaut en amour ; & ſi vous voulez vous donner la peine d'examiner la cauſe de ce crime, où m'a emporté un peu de jalouſie, vous n'en aurez point à me le pardonner. Je n'ai que trop d'indulgence pous vous, reprit Madame de Villequier d'une maniere plus douce, & les reſſentimens du cœur que vous inſultez, ne tiennent guères contre une foibleſſe qui vous eſt déja trop connue. Je vous pardonne ; mais ne ſoyez plus injuſte, & ne doutez jamais de la ſincérité de mon amitié.

L'amour qui ménageoit les momens de deux cœurs également tendres, y rétablit alors le calme & la confiance. On ſe remit à la providence de toutes choſes ; & pendant qu'ils trompoient de concert la crédulité de Villequier, il leur en donnoit toutes les facilités imaginables, comme il en étoit convenu avec le Duc de Guiſe.

Depuis l'avanture des tentes, leurs yeux étoient plus retenus. La crainte d'être troublez leur impoſoit de ſéveres loix ; & l'amour qui ne ſe ſoumet pas aiſément à celle de la bien-ſéance, murmuroit ſouvent de cette tirannie.

Cependant du côté du Roi, les choses alloient toujours de même. Il soupiroit plus ouvertement qu'un autre; mais c'étoit son seul avantage, & tous ceux de sa fortune ne faisoient aucun progrès sur le cœur de Madame de Villequier. Pour la jalousie de Vitry, elle n'étoit pas inutile. Elle avoit aimé de bonne foi. Elle s'étoit crue adorée d'un Amant illustre; & ne se pouvoit voir si cruellement trompée, sans passer quelquefois jusques à la fureur. Ces sortes de malheurs sont d'autant plus sensibles qu'on n'oseroit s'en plaindre hautement. La modestie prescrit des bornes aux filles que les plus déterminées n'oseroit en passer: & Vitry, qui disoit quand elle étoit seule, tout ce qui peut exprimer un véritable désespoir, ne laissoit pas d'être retenue, & de cacher des chagrins de la derniere violence: mais ce qu'elle avoit l'art d'ôter à la connoissance de tout le monde ne pouvoit être long-tems ignoré de Châteauneuf. Les libertez que leur donnoit la qualité de filles de la même Reine, jointes à une conformité d'humeurs & de fortunes, les mirent dans une intelligence achevée. Elles lierent un commerce d'amitié, s'avouerent sans réserve ce qu'elles avoient de plus secret. Se trouvant également à plaindre & également animées, elles se promirent une assistance mutuelle; & l'artifice assez ordinaire aux personnes de leur caractere fut le premier secours que la jalousie leur offrit.

Madame de Villequier étoit le seul objet de leurs fureurs. Elle avoit attaché le cœur du Roi à Châteauneuf qui s'en étoit vue préférée avant cela à toutes les beautés de France, & rendu le Duc de Guise infidele à Vitry. Châteauneuf qui couroit à la vengeance sans réflexion, vouloit interesser le mari, & déclarant le commerce de Mr. de Guise avec sa femme, l'exposer à tous les emportemens dont il étoit capable. Mais Vitry qui vouloit conserver un Amant, qui lui étoit toûjours cher, en perdant sa rivale, ne consentit pas à un éclat qui pouvoit l'enveloper dans quelque funeste avanture. Elle fit donc résoudre à son amie de prendre des chemins plus couverts; & comme Madame de Villequier étoit la seule victime que leur haine demandoit, Vitry lui fit comprendre qu'elles se vangeroient plus sûrement en donnant des leçons à Villequier qui pussent aller jusques au Roi: qu'il n'étoit pas moins necessaire de l'interesser, & qu'il falloit lui faire sentir adroitement qu'on étoit étonné de l'attachement qu'il avoit pour une personne qui ne le payoit que d'indifference, pendant qu'un autre en possedoit toute la tendresse. Châteauneuf convint du dessein de Vitry. La Poësie commençoit à être fort en usage en France, & ces deux filles mirent en vers des Maximes selon cette idée, qu'elles firent trouver sur la table du Roi. On les lui présenta en se deshabillant; & le destin qui favorisoit

Chateauneuf & Vitry, voulut que le Roi en fit faire tout haut la lecture par Villequier qui étoit pour lors auprès de lui.

MAXIMES.

I.

L'amour est un plaisir charmant ;
Quand on le sçait cacher sous un heureux mistere ,
Et le premier soin d'un Amant
Doit être celui de se taire.

II.

Deux beaux yeux peuvent engager ;
Et le Monarque & l' Berger ,
Mais la sincérité qu'un cœur tendre souhaite ,
N'étant pas sur le trône un bonheur fort certain ,
L'amour couronne la houlette ,
Et craint l'éclat du Souverain.

III.

Quand d'un aimable objet on trahit l'innocence ;
Que contre ses sermens un cœur vient à changer ,
L'amour sensible à cette offense
Trouve le tems de s'en vanger.

I.V.

L'himen surprend la foi sans captiver les cœurs :
Telle épouse souvent sans avoir d'envie ;
Et se fait une loi de la cérémonie,
Qui ne va pas jusqu'aux douceurs.
Dès que l'affaire est terminée,
Un Dieu plus absolu veut régner à son tour :
L'apparence est pour l'himenée ;
Et la vérité pour l'amour.

Quoique ces maximes ne parlassent point précisément, elles ne laisserent pas de faire pour lors une partie de l'effet qu'on avoit souhaité. Villequier pâlit en achevant la derniere où il voyoit une peinture de l'état des maris sacrifiez. Le Roi qui les avoit écoutées avec émotion, les voulut lire lui-même ; & s'il n'en pénétra pas tout le sens, la circonstance de les trouver dans sa chambre, & les termes de la seconde, ne lui permirent pas de douter qu'il n'y eût beaucoup de part, & qu'elles ne lui fussent adressées. Il ne voulut point s'expliquer sur ce qu'il en pensoit ; & s'étant mis au lit, il y rêva avec plus d'application, se confirmant toûjours dans sa premiere idée : pendant que Villequier, qui n'y pensoit pas moins, avoit empêché par les seules promesses, qu'il avoit faites au Duc de Guise, d'en

venir avec sa femme à de violentes explications, quoiqu'il n'eût pas plus de lieu que tous les autres maris de se les appliquer.

Le Roi en perdit le repos. Il n'aimoit que Madame de Villequier. C'étoit une chose connue, & dans toutes les apparences on l'avertissoit qu'il n'en étoit pas seul amoureux, & qu'elle lui préféroit quelque rival qui lui étoit inférieur. Dès qu'il put voir Madame de Villequier, il fut chez elle tout plein du chagrin que ces soupçons lui inspiroient. Il la trouva seule, négligée, un peu languissante, & dans un de ces états agréables, où la beauté paroît la plus touchante. Il prétendoit commencer par des reproches, & ce fut par des soupirs passionnez; & ses yeux suivant malgré lui le penchant de son cœur, il ne jetta sur Madame de Villequier que des regards supplians, & songea moins dans ce premier moment à sa jalousie qu'à son amour. Je viens vous faire part d'une nouveauté qui n'a point encore paru, Madame, lui dit-il, quand il eut pris sa place, & comme vous avez infiniment de l'esprit, peut-être donnerez-vous de justes interprétations à des vers que l'on trouva hier dans ma chambre, & qui apparemment n'y ont pas été mis sans dessein. Je ne m'y connois pas, reprit Madame de Villequier; mais puisque votre Majesté souhaite que je les voie, je veux bien lui obeir. Elle les lut ensuite d'un air aussi tranquille que celui

du Roi étoit agité;& lui rendant en même-tems, je ne comprens rien à ce que l'on a voulu dire par-là, pourſuivit-elle, & je me trouve incapable de pénétrer dans une choſe qui ne s'explique pas clairement. Tout ce que je puis dire, c'eſt que cela eſt aſſez bien rimé; mais qu'eſt-ce que Votre Majeſté en trouve? Les intérêts de mon cœur n'y ſont pas aſſez appuyez pour me les faire paroître agréables, répondit le Roi. Je ne croi pas qu'il s'applique les chimeres de quelque eſprit malicieux qui cherche ſon plaiſir dans le trouble des autres, reprit Madame de Villequier. Ah! Madame, interrompit le Roi, la jalouſie voit bien plus loin que l'indifference,& tout me perſuade que le ſens de ces vers n'eſt qu'une image des ſentimens que vous avez pour moi. Cette concluſion n'eſt pas tout-à-fait raiſonnable, répliqua-t-elle, & ſi chacun s'attribuoit ce qui pourroit convenir à ſa fortune, les maris ſeroient en droit de ſe chagriner contre leurs femmes avec plus de juſtice, car je ne vois pas qu'il y en ait de plus intéreſſez dans ces maximes miſtérieuſes. Si vous les regardiez par mes yeux, reprit le Roi, vous demeureriez d'accord qu'elles conviennent à mon malheur. N'êtes-vous pas la plus cruelle perſonne du monde? Je vous aime. Depuis que je vous ai vue, je n'ai rien oublié pour vous le perſuader,& ſans comter des avantages que vous ne trouverez point entre tous ceux que la Fortune a mis au-

deſſous de moi, eſt-il quelqu'un qui vous ait fait entendre des ſoupirs plus ſinceres & plus dignes d'être favorablement écoutez que les miens? Demeurez donc d'accord de votre injuſtice. La doctrine que Votre Majeſté me veut inſpirer eſt un peu dangereuſe, interrompit Madame de Villequier, & je ne ſuis pas dans un état qui me permette de la ſuivre. Vos ſcrupules ont d'autres motifs que ceux de la bienſéance, ajouta le Roi, voyant une indifference dans les yeux de Madame de Villequier qui le fit repaſſer à ſa premiere colere; mais ne deſeſperez pas un cœur dont la perſéverance merite quelque conſideration. Il y va de tout mon repos. Il y va peut-être du vôtre, & je ne me ſens pas de modération à l'épreuve d'une ſi longue ſouffrance; ſur tout ſi je decouvrois un rival plus heureux que moi. J'ai des yeux & de l'autorité. Le tems peut trahir toutes les précautions: & dans l'état où vous me réduiſez, la premiere confirmation que j'aurai de ce que je crains ſera funeſte au cœur que vous me préférez. La jalouſie qui animoit le Roi éclatoit ſi fort dans ſes yeux que Madame de Villequier en fut effrayée. La crainte s'empara de ſon ame. Elle ſe repréſenta le Duc de Guiſe dans les états les plus funeſtes; & pour déſarmer un Amant tranſporté, elle prit le parti ſi favorable aux femmes, quand elles ſont aimées. Elle ſe plaignit au Roi de ſa violence. Le regarda plus favorablement qu'elle n'avoit

jamais fait. Lui fit voir même l'apparence de quelques larmes ; & calma, avec deux mots de douceur, un orage dangereux que la jalousie avoit formé.

Qu'un peu d'affectation trompe aisément un pauvre Amant qui ne s'est jamais vu flatté. Le Roi se croyant à la veille d'un bonheur qu'il souhaitoit, prit sa douceur dissimulée pour une victoire certaine, & quitta Madame de Villequier, avec toute la satisfaction que des yeux languissans, quelques soupirs que l'on n'a point encore entendus, & des apparences flateuses peuvent donner, quand on n'a eu long-tems que de la froideur.

En passant de là chez la Reine Mere, il rencontra le Duc de Guise. Les transports que l'amour inspire ne se cachent pas aisément. Le Roi avoit les yeux brillans, le visage ouvert, & l'air beaucoup plus satisfait qu'à l'ordinaire. M. de Guise l'en félicita, & le Roi l'éloignant de ceux qui le pouvoient entendre : Je ne veux point vous cacher ma joie, lui dit-il. La passion que j'ai pour Madame de Villequier vous est connue, jusques ici je la croyois payée d'ingratitude. Je me figurois qu'un rival m'empêchoit de toucher son cœur. Ces vers qui ont été trouvés dans mon appartement, poursuivit-il, en donnant les maximes au Duc de Guise ; fortifioient cette pensée ; mais je viens d'être agréablement détrompé. Je me suis plaint & emporté même jusques à quelques menaces. On a vaincu mes dou-

tes ; & par des paroles tendres , par des regards..... Ha ! mon cousin , poursuivit il , en embrassant le Duc de Guise , il faudroit avoir vu les yeux qui me les adressoient dans ce moment, pour en comprendre la douceur.

Pendant que le Roi exprimoit de cette sorte la satisfaction de son cœur , Mr. de Guise étoit immobile. Il voyoit un rival transporté de joie, lui dépeindre de quelles douceurs on avoit flaté ses esperances ; & connoissant la foiblesse des femmes par une longue expérience , il crut que Madame de Villequier en avoit eu assez pour se rendre contre ses sermens à la passion du Roi.

Les preuves étoient assez violentes pour faire éclater un homme qui se seroit moins possedé ; mais il eut la force de cacher sa douleur. Il parut sensible à la satisfaction du Roi. Il parla indifferemment des maximes, où il ne laissa pas de comprendre qu'il pouvoit avoir intérêt , & il se sépara du Roi sans rien témoigner de ses véritables sentimens. Mais s'il lui cacha son désespoir , que ne dit-il point quand il fut hors de sa présence ? L'empire qu'il avoit sur sa raison n'étant pas à l'épreuve de cette attaque, & joignant le discours du Roi à l'avanture du canal , il ne douta point qu'on ne l'eût trompé, & que Madame de Villequier n'eût un cœur à l'usage de plusieurs Amans.

Il étoit chez lui dans la considération de son malheur , lorsqu'il lui fut cruelle-

ment confirmé. On lui vint dire que Villequier le demandoit, & il le vit entrer ensuite avec des yeux aussi égarez, que ceux du Roi lui avoient paru satisfaits. Ha ! Monsieur, lui dit-il d'abord, je n'ai plus de lieu d'être incertain de l'infidélité de Madame de Villequier. Voilà un billet écrit de sa main, destiné à un rendez-vous. Je lui ai surpris, & il n'en faut pas davantage pour me convaincre de tout ce que je craignois. Mr. de Guise prit le papier mille fois plus ému qu'auparavant, & il y lut ces paroles.

Je passerai le soir chez la jeune Reine où l'on joue. Trouvez-vous dans le jardin à dix heures. Il faut de nécessité que je vous parle, & j'ai des mesures à prendre avec vous de la derniere importance.

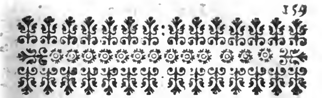
Hé bien, poursuivit Villequier, quand le Prince eut achevé de lire, que pourroit-on dire là-dessus? Que cela ne conclut rien, reprit Mr. de Guise, que son desespoir n'empêchoit pas de prendre un interêt qu'il cherissoit toujours; & la raison... cela ne conclut rien, interrompit Villequier, n'est-ce pas un rendez-vous en forme, & peut-on parler d'une maniere plus positive? On ne sçauroit disconvenir de ce que vous dites, reprit le Duc de Guise; mais Madame de Villequier peut soutenir pour sa défense qu'elle écrit à une femme, & vous ne voyez rien dans le

billet qui vous assûre le contraire. Ah! Monsieur, s'écria Villequier, si l'on vous en présentoit un semblable de Vitry, votre cœur n'écouteroit pas cette excuse. Que vous êtes heureux de vivre sans jalousie! Et que je suis à plaindre d'en avoir tant de sujet! Les femmes n'ont point besoin de la nuit pour se parler. Il ne faut point de lieux écartez pour régler des affaires innocentes, & je n'en croirois pas l'infidéle sur un insolent désaveu. Vous pourrez ne l'en croire pas, ajouta le Prince, qui achetoit par une violente souffrance une apparence de tranquillité, mais il n'en seroit pas de même de tout le monde. Donnez-moi le billet. Ne marquez point votre inquiétude. Evitez de paroître ce soir chez la Reine; & si vous m'en croyez, je pourrai veiller pour vos intérêts beaucoup mieux què vous, puis qu'avec les mesures que je prendrai, j'espere que ce ne sera pas inutilement.

Le pauvre époux fut contraint de consentir aux conditions. L'Amant desespéré serra le billet, comme un témoin incontestable, & songea, quand Villequier l'eut quitté, aux suretés qu'il devoit prendre pour les éclaircissemens qu'il souhaitoit.

Fin de la premiere Partie.





LE DUC DE GUISE, NOUVELLE.

SECONDE PARTIE.



E Duc de Guise confident d'un mari jaloux, & dépositaire des secrets d'un Amant, qui se croyoit sur le point d'être heureux, n'en avoit pas l'esprit plus tranquille. Les craintes de l'un augmentoient les siennes, & la fortune de l'autre ruinoit mille plaisirs dont il s'étoit flatté. Il fut le soir chez la jeune Reine, persuadé que Madame de Villequier le destinoit à le trahir. Il y trouva plusieurs tables de jeu. Madame de Villequier lui parut rêveuse. Il attribua sa rêverie à la contrainte où elle pouvoit être par sa présence, & ne songea à s'en éloigner que pour aller traverser le rendez-vous. Le chagrin

qu'il remarquoit dans ses yeux ne diminua pas tant qu'il fut chez la Reine ; & voyant arriver l'heure marquée, il passa dans le jardin où il se promena long-tems par tous les endroits qu'il croyoit propres à favoriser des entretiens misterieux. Mais commençant à s'impatienter, il étoit prêt de retourner sur ses pas lors qu'il vit avancer une femme seule qui entra dans un cabinet. La nuit étoit extrêmement obscure. Le Prince la suivit pour ne pas perdre l'occasion, & il vit qu'on vint au-devant de lui dès qu'il parut, en demandant est-ce vous ? Oui, répliqua-t-il, dans la douleur qui le possedoit, c'est moi que vous confirmez cruellement d'une infidélité dont j'avois voulu douter. Aux paroles de Mr. de Guise, la personne qui l'écoutoit fit un grand cri. Ne vous effrayez point, poursuivit-il ; & puisque vous êtes assez injuste pour me trahir, soutenez mieux votre inconstance. Mon malheur ne me rendra point indiscret ; & quoique le plaisir de la vengeance me pût permettre de parler, je vous en épargnerai la confusion. Il suffit que je sois détrompé ; & si la foiblesse de mon cœur vous donne encore quelques soupirs, ce sera du moins dans cette confiance qui me faisoit trouver tant de douceurs à vous les faire entendre. Quand je vous trahirois, répondit la Dame, je pourrois citer des exemples qui me rendroient excusable ; mais vous ne vous plaignez que pour prévenir mes reproches, & vous êtes bien-aise

aise de devoir au hazard une occasion de me parler comme vous faites. Le Duc de Guise, qui avoit écouté plus tranquillement ces paroles, connut avec surprise que c'étoit Mademoiselle de Vitry qui les prononçoit, & non pas Madame de Villequier, comme il l'avoit pensé. Ce contretems le troubla doublement & n'ayant rien à reprocher à Vitry, il se trouva dans le dernier embarras. Il falloit parler cependant, & ne rien témoigner de la méprise. J'ai cru, dit-il, à Mademoiselle de Vitry après s'être un peu remis, qu'il ne falloit point d'autre preuve du malheur que je crains, que l'heure qu'il est, & le lieu où je vous trouve dans une attente qui ne peut pas être fort innocente, & vous ne devez condamner, ni mon étonnement ni mes reproches. Je trouve tout bon de M. de Guise, répliqua Vitry, qui avoit ses desseins, & ne vouloit pas s'expliquer; je ne m'inquiéte pas même de vous voir ici, où apparemment vous ne me cherchiez pas. Je ne vous demande point ce que vous y venez faire. La curiosité est quelquefois dangereuse, & je serai bien-aise d'ignorer des véritez qui troubleroient peut-être mon repos. Il n'est pas extraordinaire de voir un homme bien amoureux, chercher la solitude, répondit M. de Guise. Non, quand la personne qu'il aime lui cause des chagrins par sa conduite, ou par l'inégalité de ses sentimens, interrompit Mademoiselle de Vitry; mais si vous êtes tout ce que je veux

croire, ce ne sont pas là vos malheurs.
Vous me paroissez si réservée depuis quelque tems, ajouta le Prince, que ma passion en murmure. Pour peu qu'elle eut voulu s'en expliquer, reprit Vitry, elle auroit assûrément été satisfaite ; mais on ne donne guére à qui ne demande rien, & si vous me remarquez quelque froideur, ce ne peut être qu'un effet de votre silence. Mais puis-je croire que cette promenade n'offense point mon amour, continua le Duc de Guise, qui ne sçavoit pas trop ce qu'il devoit lui dire. Vous y avez peut-être quelque part, répondit Mademoiselle de Vitry en soupirant, & je voudrois que ce fut celle que vous paroissez craindre: mais je ne veux point d'explications, & je vous laisse dans votre solitude, quoique Châteauneuf que j'attendois ici ne vienne pas. Quoi! c'est une fille de la Reine, que vous attendez, s'écria M. de Guise? Qui pensiez-vous dont que ce fut, repliqua-t-elle? Avez-vous eu d'autres soupçons, & votre estime pour moi n'est-elle point assez forte pour me justifier de tout ce qui pourroit approcher du crime? Mademoiselle de Châteauneuf arriva dans ce moment. Elle connut le Duc de Guise, parce qu'il étoit avancé dans un lieu moins obscur. Je prétendois m'excuser de mon retardement, dit-elle, à Vitry: mais la présence de M. de Guise m'en dispense, & je suis persuadée que sa conversation a modéré toutes les impatiences que je puis vous avoir causées. Elle a produit

un démêlé entre nous, répondit Vitry, & il n'a point balancé à me faire connoître qu'il croyoit que j'attendois ici un Galand. Si les prétentions que j'ai sur votre cœur étoient aussi dangereuses qu'elles sont tendres, reprit Mademoiselle de Châteauneuf, il auroit quelque sujet de s'en allarmer; mais ma concurrence n'est point à craindre. Ne riez point de ma foiblesse, ajouta le Duc de Guise, la jalousie est un effet du véritable amour: & pour peu qu'on en soit susceptible, on s'y laisse entraîner jusques à la violence, quand on est attaché à un objet aussi aimable que Mademoiselle de Vitry.

Le Prince parloit devant deux filles qui connoissoient toute la force de cette passion. Son discours leur passa jusques au cœur; & elles ne seroient pas demeurées sans réplique, si quelques personnes qui se promenoient ne se fussent mêlées dans leur conversation. Vitry & Châteauneuf se retirerent, & le Duc de Guise retourna en même tems chez la Reine.

Cette avanture l'occupa quelques momens. Il craignit d'avoir perdu ceux d'éclaircir ses soupçons. Il avoit regardé d'abord la rencontre de Mademoiselle de Vitry, comme un avantage qui le mettroit en droit d'imposer silence à la jalousie, si elle venoit à parler; mais Mademoiselle de Châteauneuf fit cesser cette joie, en faisant connoître l'innocence du rendez-vous.

Il repassa toutes les paroles de Vitry,

Elle n'avoit rien dit de positif, & ne laissoit pas de témoigner de la défiance. D'ailleurs il la connoissoit impatiente, & il ne croyoit pas qu'elle pût dissimuler son ressentiment. Ainsi plus il cherchoit à s'éclaircir par la réflexion qu'il faisoit sur ses actions, & moins il y pouvoit réussir.

Il ne trouva point encore le jeu fini en rentrant chez la Reine, au contraire il étoit en disposition de continuer. Madame de Villequier qui s'en étoit retirée plutôt que les autres, rêvoit appuyée sur une fenêtre du côté du jardin. Le Duc de Guise prit cet éloignement du reste de la Compagnie pour une application préméditée; & il s'imagina qu'elle cherchoit quelque chose des yeux malgré l'obscurité de la nuit. Quoiqu'il eut pris de fortes résolutions de ne lui point parler, il lui fut impossible de s'en défendre. L'occupation du jeu empêchoit qu'ils ne fussent observés; & s'approchant de Madame de Villequier sans que personne s'en apperçut, quelle inquiétude vous peut mettre dans une rêverie si profonde, lui dit-il, ne m'est-il point permis de m'en informer? Je pense, reprit-elle, en se tournant vers le Prince, aux moyens de vous faire sçavoir qu'il faut que je vous parle en particulier. J'avois profité ce matin d'un moment de liberté pour vous écrire, & pour vous en avertir; mais, sans avoir pû sçavoir de quelle maniere mon billet a disparu, il m'a été impossible de le trouver quand j'en ai eu besoin.

Je prétendois ce soir, favorisée du jeu où l'on s'attache, vous dire beaucoup de chosesdans ce jardin où je vous marquois de vous trouver à dix heures:mais le billet perdu,& l'impuissance où je me suis trouvée d'en écrire un autre, par la présence de M. de Villequier & d'autres personnes qui m'ont obsédée, m'ont mise dans un chagrin qui a augmenté par l'air inquiet & plein de froideur que je vous ai remarqué ce soir. Le Duc de Guise prit le discours de Madame de Villequier pour une précaution artificieuse. Il crut que son mari lui avoit fait connoître par quelque emportement, que le billet étoit entre ses mains,& qu'elle prenoit adroitement des mesures pour se justifier. Est-il possible, lui dit-il, dans cette pensée, que vous prétendiezque je regarde votre infidélité comme une marque de tendresse? On n'abuse pas toûjours un cœur sincere;& quelque crédule que l'on soit, il arrive des momens qui ouvrent les yeux. Quand vous pourriez donner quelque couleur au billet, que votre mari a surpris, & qu'il m'a remis entre les mains par une confiance extraordinaire, vous seroit-il possible de justifier le transport de joie où vos traitemens favorables ont mis le Roi depuis quelques heures? Madame de Villequier ne fut pas peu surprise d'apprendre que le billet qu'elle avoit perdu, étoit tombé entre les mains de son mari & passé dans celles du Duc de Guise; & de le voir instruit de l'effet que sa feinte douceur

avoit produit à l'égard du Roi. Votre injustice mériteroit ce que vous me reprochez, reprit elle, & ces mêmes transports du Roi dont je prétendois vous entretenir, devroient me servir à vous punir des outrages que vous me faites. Si votre cœur étoit aussi tendre que soupçonneux, il vous auroit fait pressentir que le billet n'étoit écrit que pour vous. Vous m'auriez plainte au lieu de m'accuser. Je ne suis capable d'artifice, que quand il s'agit de votre satisfaction, & mes empressemens à vouloir vous instruire de ce qui s'étoit passé entre le Roi & moi, devoient m'attirer des paroles plus reconnoissantes. Je vous quitte, & peut-être que c'est avec la mort dans le cœur. Vous êtes plus injuste que M. de Villequier. Vos défiances sont moins supportables que ses bizarreries. Vous voulez me désespérer, mais quand vous en serez venu à ce point-là, il ne vous sera pas facile de réparer les maux que vous aurez causez. Elle voulut se retirer à ces mots, mais la passion du Prince ayant calmé ses soupçons, il ne put y consentir, & l'arrêtant par sa robe : Ah ! Madame, lui dit-il, ne m'abandonnez pas aux chagrins que je mérite. Pardonnez mon emportement au plus véritable amour qui ait jamais été. Je n'en suis pas le maître. Il trouble également ma raison & mon repos ; & c'est avec une violence qu'il feroit bien difficile de régler. Vous m'avez déja fait grace une fois, n'écoutez point ce qui peut m'en-

faire paroître indigne, & souffrez que je jouisse de l'avantage que ce billet mal interprété me destinoit.

Madame de Villequier étoit irritée: mais quel couroux peut tenir contre un Amant aimé, quand on sçait qu'il est digne de l'être? Elle voulut résister inutilement, sa fierté fut contrainte de se rendre; mais le jeu qui cessa dans ce moment les obligea de se séparer, & tout ce que le Duc de Guise put faire, ce fut d'avertir Madame de Villequier, si son mari lui parloit du billet de dire qu'elle l'avoit écrit à quelque femme de la Cour, comme il l'avoit déja supposé en prévenant sa défiance Elle se retira beaucoup moins inquiéte; & le Prince délivré des chagrins que sa jalousie lui avoit causez, eut mille impatiences de revoir & d'entretenir Madame de Villequier.

Il passa la nuit à imaginer les moyens de satisfaire Villequier sur les éclaircissemens qu'il lui avoit promis. Ce n'étoit point un esprit difficile à persuader, & le Prince en trouva plusieurs.

Il fut le lendemain de très-bonne heure chez Madame de Villequier, & pour comble de fortune, il apprit que le mari, dont la présence le pouvoit toûjours contraindre, quoiqu'il ne se doutât de rien, étoit allé chasser dans la Forêt de Fontainebleau; ainsi pendant que Villequier se reposoit sur les promesses du Duc de Guise, il goûta dans un libre entretien tous les charmes d'une sincere réconciliation,

Un peu de trouble entre les Amans n'est qu'une préparation de douceurs dans le racommodement. Les plaisirs qui se suivent sans traverses sont moins sensibles que ceux qui sont interrompus de quelques peines ; & trois ou quatre heures de souffrances ne servirent qu'à rendre le bonheur du Duc de Guise plus achevé.

On s'oublie aisément dans des justifications souhaitées ; le tems s'écoula insensiblement : & Villequier impatient en tous lieux, devança ceux qui l'accompagnoient à la chasse. Dans le dessein de chercher le Duc de Guise, il passa premierement chez lui ; & ayant appris qu'il étoit avec sa femme, il monta à sa chambre sans les en faire avertir, pour tâcher de connoître par l'air de Madame de Villequier & les regards du Prince, s'il n'avoit rien appris de ce qu'il vouloit sçavoir.

Le cabinet où Madame de Villequier avoit reçu M. de Guise étoit extrêmement propre ; & comme les femmes qui s'aiment trouvent de grands plaisirs à se regarder souvent, toutes les murailles en étoient ornées de glaces. Madame de Villequier étoit assise sur un lit de repos, & le Prince satisfait des promesses de fidélité qu'elle lui venoit de faire, avoit mis un genouil en terre pour l'en remercier, & lui baisoit la main avec une reconnoissance fort passionnée, lorsqu'il apperçut la figure de Villequier dans une des glaces qui étoit vis-à-vis de lui. Cette vision inesperée le jetta dans un étrange embarras. Il

jugea

bien que la confiance de Villequier ne toleréroit pas des soumissions si tendres, & se servant de sa presence d'esprit ordinaire, & d'une hardiesse qui lui étoit naturelle, quelque dangereuse que fut l'avanture, il s'en tira heureusement. Il ne changea point de posture, & pressant la main de Madame de Villequier d'une maniere à lui faire comprendre le motif de son discours. Oui, Madame, lui dit-il en haussant sa voix, je vous assûre que votre mari vous adore, & ces soupçons qui vous outragent ne sont que les effets d'une passion trop violente. Ne lui refusez donc point la satisfaction de rétablir son repos par l'aveu qu'il souhaite, je vous en sollicite à genoux; & comme il a pris en moi une confiance de bonne foi que je veux satisfaire, s'il est possible, & que vous êtes extrêmement raisonnable, vous ne devez point condamner mes empressemens. Il est emporté, mais il a de la véritable tendresse, & une confession innocente le remettra entierement. Je suis persuadé que votre conduite & vos intentions, sont également éloignées du crime; mais vous ne pouvez pas empêcher qu'on vous aime, & ce n'est que pour éclaircir une incertitude fâcheuse que votre époux veut sçavoir, si vous avez quelque Amant qui se soit déclaré.

Madame de Villequier avoit vu l'ombre de son mari, qui se cacha presque aussi tôt que le Prince avoit parlé, & s'étant aisément remise, je ne comprends

rien à l'humeur de M. de Villequier, dit elle, quand le Duc de Guise eut repris sa place, si j'avois du penchant à souffrir des Amans, & à me faire des avantures, il prend un chemin qui l'augmenteroit; mais Monsieur, je vous proteste avec toute la sincérité possible, que je ne songe qu'à me mettre au-dessus d'une jalousie, dont l'injuste persécution m'a déja assez insultée, & que le billet qu'il m'a surpris étoit pour Madame d'Usez qui m'avoit engagée dans quelques démêlez de femmes dont je me voulois tirer; & à l'égard des autres choses dont il pourroit prendre de l'ombrage, je ne puis les devoir qu'à l'envie. Si M. de Villequier étoit résolu de sacrifier mon repos à ses caprices, que ne me laissoit-il dans une solitude, d'où je ne lui ai point demandé de sortir. J'y vivois contente, & je vois bien que sa conduite me forcera à reprendre le parti de la retraite. Oui, Monsieur, je préférerai les séveritez d'un Couvent aux bizarreries d'un mari qui empoisonne toutes mes actions, pour avoir le plaisir de me persécuter. S'il avoit employé en cette occasion une personne moins considerable que vous, bien loin d'éclaircir ses soupçons, j'aurois pour le punir répondu d'une maniere à les augmenter. Mais, Monsieur, je vous honore trop pour vouloir feindre avec vous. Je vous proteste que je ne vous ai rien dit aujourd'hui qui ne soit conforme à mes véritables sentimens, & que je n'ai pas plus de

connoiſſance que vous de ces Amans qu'il prétend que je lui faſſe connoître. Je ne doute point de la vérité dont vous m'aſſurez, Madame, repliqua le Duc de Guiſe : M. de Villequier eſt raiſonnable, & je n'aurai pas de peine à lui perſuader tout ce qui pourra vous remettre dans l'intelligence que je ſouhaite. Mais, Madame il eſt tems de vous laiſſer dans la liberté de quelque occupation, dont ma viſite vous a peût-être tirée : elle n'a été que trop longue. Madame de Villequier ſeroit bien ingrate & bien indigne de l'honneur que vous lui faites, ſi elle s'en pouvoit ennuyer, Monſieur, dit le mari, en entrant charmé des procédez du Prince qu'il voyoit ſenſible à ſon repos, juſques à s'abaiſſer à des ſoumiſſions bien au-deſſous d'un homme de ſon mérite & de ſon rang pour le lui procurer, & preſque content de ſa femme, je ſerois au déſeſpoir, pourſuivit-il, ſi elle en avoit moins de reconnoiſſance que moi. Ces paroles acheverent de remettre Madame de Villequier & M. de Guiſe ; & pour continuer une feinte ſi utilement commencée : Je vois bien, dit-elle à ſon mari, que tout ce que M. de Guiſe m'a dit, étoit concerté avec vous, & que votre chaſſe n'a été qu'un prétexte pour en être plus ſûrement le témoin. Mais, Monſieur, ſans vous contraindre à toutes ces précautions extraordinaires, ſouffrez que je me retire dans un lieu où ma conduite plus éclairée & mes actions moins libres termine-

ront vos défiances. On n'a que des jours languiſſans, quand on eſt obligée de les paſſer avec des perſonnes qui ne ſont capables ni d'eſtime ni de confiance. Je vous demande mon exil comme une grace. Il y va de votre repos & du mien; &, quoique M. de Guiſe ſemble favoriſer vos erreurs, agiſſant ouvertement pour vous, je le fais juge de nos differens, & je ſuis perſuadée qu'il conviendra de la propoſition que je vous fais. Non, Madame, repliqua le Prince, il n'en faut point venir à des extrémités qui feroient tort à M. de Villequier, & ne vous honoreroient pas. Oubliez l'inquiétude qu'il peut vous avoir donnée en faveur d'une tendreſſe véritable, & qu'il vous redonne ſa confiance. Vous voyez, interrompit Villequier, que la générosité de M. de Guiſe nous eſt également avantageuſe. Il m'a vu dans l'accablement de douleur où la jalouſie précipite. Je ne me défends point d'en être ſuſceptible. C'eſt à ma priere qu'il eſt entré dans nos démêlez, & ſes bontez vous ont épargné quelque éclairciſſement particulier où j'aurois été moins maître de ma raiſon. Vous dites que vous êtes innocente, je n'ai point de répugnance à le croire, & je ne penſerai de ma vie au paſſé, pourvu que vous ne parliez point de vous éloigner. Je ne ſuis pas aſſez ennemie de la paix pour m'y oppoſer, reprit Madame de Villequier en jettant ſur ſon mari un de ces regards qui pouvoient remettre le

calme dans les ames les plus agitées ; & quelques injures que vous m'ayez faites, je vous obéirai encore sans répugnance. M. de Guise conclut le raccommodement en les faisant embrasser ; & laissant à Villequier l'apparence d'un cœur dont il étoit le maître, la joie de vous voir réconciliez me fait songer à mes intérêts, leur dit-il ; & vous voulez bien que j'aille consulter Mademoiselle de Vitry sur les sentimens qu'elle a pour moi, & sortie ainsi en souriant. Villequier le conduisit jusques chez la Reine Mere : & achevant de le remettre, il l'exhorta à ne pas réïterer ces sortes d'avantures à l'égard d'une personne qu'elles pouvoient à la fin déterminer à quelque chose de fâcheux. Il promit tout : & Madame de Villequier que rien n'inquiétoit du côté de M. de Guise, acheva de dissiper les chagrins de son mari, quand il fut de retour, par une complaisance toute charmante.

Elle ne pouvoit s'empêcher de rire de la crédulité de Villequier qui avoit fait le Duc de Guise son confident, & de l'avoir vu médiateur de leurs differens. Le Prince qui n'avoit plus de doutes regardoit avec plaisir les effets de son adresse, & la conquête illustre que Madame de Villequier lui sacrifioit en la personne du Roi.

La Cour partit de Fontainebleau pour Paris quelques jours après. Plusieurs mois s'écoulerent, pendant lesquels du côté de l'amour & de celui de la guerre

toutes choses furent assez paisibles. Le Roi pressoit toûjours Madame de Villequier de répondre à sa passion : mais comme elle le ménageoit par son adresse, & par les avis de M. de Guise il se repaissoit d'espérance pendant que Vitry & Châteauneuf, qui voyoient les maximes, dont elles avoient esperé beaucoup sans effet, méditoient tout ce que la haine a de plus ingénieux pour perdre Madame de Villequier. Châteauneuf insistoit fortement à faire éclater l'amour de M. de Guise, mais Vitry qui vouloit des suretez pour lui, n'y put jamais consentir.

Le Voyage que la Cour fut obligée de faire à Poitiers favorisa leurs intentions. On passa par le Plessis-lès-Tours : & le Roi qui s'y plaisoit, voulut y séjourner quelque tems. La joie régnoit alors dans la famille Royale. Le Roi avoit pardonné à Monsieur son frere : & voulant solemniser leur reconciliation, il regala magnifiquement la Cour. On n'a jamais rien vu de plus agréable que cette fête. Toutes les femmes y parurent en habits d'hommes dans une galanterie achevée; & le changement de parure donnant de nouveaux charmes aux plus aimables, Madame de Villequier sembla encore plus belle qu'elle ne l'étoit ordinairement. Le Roi le publia hautement, ne pouvant être maître de ses transports: & quelque empire que le Duc de Guise eut sur ses actions, il s'oublia assez de fois pour donner de nouvelles assurances de

son infidélité à Mademoiselle de Vitry. Elle avoit eu trop d'intelligence avec ses yeux, pour ne remarquer pas que la tendresse de leurs regards ne s'adressoit plus à elle. Le Prince prenoit tous les soins qu'il pouvoit prendre pour en régler la conduite; & comme ils sont une image des sentimens, Mademoiselle de Vitry lisoit sans peine ceux du Duc de Guise, par l'étude qu'elle s'en étoit faite.

Châteauneuf n'avoit que faire de se donner des soins pour bien connoître ceux du Roi; & les louanges continuelles qu'il donnoit à Madame de Villequier ne laissoient point ignorer la passion qu'il avoit pour elle.

Plus Madame de Villequier paroissoit aimable, & plus elles la trouvoient digne de leur haine. Cette préférence qu'on lui donnoit généralement, étoit un crime dont elles la vouloient punir; & le calme qui régnoit entr'elle & ses Amans, redoublant leurs impatiences, elles se déterminérent à ne laisser plus languir une vengeance dont l'espoir les occupoit incessamment.

Les malheurs de la France contribuerent à ceux de Madame de Villequier. La guerre assoupie pour quelque tems par la prudence des uns, se réveilla cruellement par la mutinerie des autres. On n'entendit plus que crier aux armes par tout le Royaume; & quelques attachemens que les cœurs amoureux eussent à Poitiers, où la Cour s'étoit rendue du Plessis-les-

ſoupirs qui devancerent ſes larmes ? La fortune m'expoſe à ce ſupplice, Madame, repliqua M. de Guiſe ; mais je ſens bien que ſi cette abſence eſt longue, je ne la ſupporterai point ſans mourir. Eſt-ce ainſi que vous me voulez conſoler, répondit Madame de Villequier ? Ma douleur n'eſt-elle pas aſſez cruelle, ſans que vous la veniez augmenter par de triſtes preſſentimens ? Vivez, ſi vous voulez que l'on vive ; & ne m'ôtez pas la conſolation que cette eſpérance me peut laiſſer. Je ſuis allarmée d'une maniere extraordinaire, & mon cœur ne ſe fait que de funeſtes idées. Je ne ſçai quel doit être le ſuccès de mon voyage, interrompit M. de Guiſe, & à quoi je ſuis deſtiné, mais je tremble en ſongeant qu'il faut vous dire adieu, & je me ſens prévenu de certaines terreurs que je ne puis exprimer. Si ces préſages ne menaçoient que ma vie, pourſuivit-elle...... Juſte Ciel, Madame, s'écria le Prince, voulez-vous me déſeſperer par une interprétation ſi malheureuſe ? Je ſuis contraint de m'éloigner de vous ; c'eſt une néceſſité de bienſéance indiſpenſable. Il ne faut que du tems & du courage pour y ſatisfaire. Ne me privez donc point de votre ſouvenir. Donnez-moi tous les momens dont vous me favoriſeriez, ſi j'avois la joie de reſter auprès de vous ; & croyez que rien au monde n'eſt capable de vous dérober un inſtant au mien. Partez, Monſieur, répliqua Madame de Villequier en eſſuyant ſes lar-

mes, il seroit dangereux que l'on nous surprit dans ces momens de foiblesse. Le souvenir que vous me demandez est un devoir dont mon cœur ne s'acquittera que trop bien pour mon repos. Celui que vous me promettez servira à me consoler. Retirez-vous, je vous conjure, & me laissez chercher un prétexte à ma douleur.

Il fallut obéir, mais ce ne fut pas sans se faire une extrême violence. La constance de M. de Guise succomba dans ce moment. Il versa des larmes. Il en vit sortir qui redoubloient sa tendresse, & se retira bienheureux de n'avoir personne qui le put examiner.

Sa séparation avec Vitry n'avoit pas été si tendre. Il s'étoit efforcé de feindre; mais un esprit intéressé démêle aisément la contrainte d'avec le naturel. Les soupirs concertés n'ont point le charme de ceux qui partent véritablement du cœur, & Vitry ne s'y trompa pas.

Dans les desseins qu'elle avoit, le départ de M. de Guise lui étoit agréable. Il alloit s'exposer à des périls qui pouvoient l'inquiéter; mais il s'éloignoit d'une vue, à laquelle il étoit trop sensible, & d'un orage qui s'alloit élever, dont Vitry esperoit la perte de sa rivale.

Les nécessités de la guerre n'eurent pas plutôt éloigné de Poitiers la plus grande partie des personnes considérables de la Cour, que les deux ennemies de Madame de Villequier travaillerent à son malheur. Il ne falloit qu'une fureur de son mari pour

l'exiler, ou pour en venir à quelque chose de plus : mais les simples discours ne suffisoient pas pour l'exiler, il falloit quelque chose de plus fort ; & pour justifier que Madame de Villequier avoit des intrigues criminelles, elles se résolurent de tenter le succès d'une supposition de lettre. La jeunesse de la Cour étoit absente. Il étoit aisé de persuader qu'on écrivoit de l'armée : mais comme on en pouvoit venir à examiner les caracteres, elles composerent un billet de chiffres, dont les traits inégaux étoient à l'épreuve de la plus pénétrante intelligence, avec une inscription bien formée à Madame de Villequier, dans le dessein de le faire tomber entre les mains de son mari. Mais pour donner lieu aux effets de la jalousie, il falloit désintéresser le Roi qui soupiroit constamment, & qui pouvoit s'opposer à tout ce que Villequier voudroit entreprendre contre sa femme. Cette résolution prise, elles ne balancerent point à l'exécuter ; & Vitry consentit, pourvu qu'on ne nommât point le Duc de Guise, d'avertir le Roi qu'on le sacrifioit, & que Madame de Villequier établissoit le bonheur d'un autre Amant sur l'indifférence qu'elle avoit pour lui. Elles firent donc écrire un billet d'avis d'une écriture inconnue. Châteauneuf se chargea du soin de le glisser dans une des poches du Roi, & le fit fort adroitement le même soir qu'il étoit chez la Reine : il étoit en ces termes.

On est surpris que votre Majesté ne s'apperçoive pas, que Madame de Villequier sacrifie la passion que vous avez pour elle à la satisfaction d'un Amant caché. L'outrage que l'on vous fait n'est ignoré que de vous seul. Cet avis est sincere. Votre Majesté doit en profiter. Les soupirs d'un grand Roi sont trop précieux pour n'être payez que d'une ingrate indifference.

Le Roi trouva cette lettre en se déshabillant, & la relut plusieurs fois dans sa premiére émotion. Les manieres de Madame de Villequier qu'il repassa dans ce moment, ne l'éloignerent pas des soupçons qu'on lui vouloit donner. La foiblesse qui lui avoit fait supporter ses froideurs jusqu'alors, voulut encore la défendre; mais les réfléxions lui ouvrirent les yeux. Il jugea bien qu'on ne se seroit pas hazardé à lui donner des avis mal fondez; & la colere commençant un combat avec l'amour, il ne fut terminé que par de violens ressentimens,

Il fit mille reproches à Madame de Villequier le lendemain. Elle prit peu de soin de l'adoucir dans le chagrin où elle étoit. Le Roi s'en irrita d'avantage, & sentit un grand acheminement à cesser d'en être amoureux.

Pendant que le Roi en venoit à ce

point, Villequier le voyoit emporté à d'étranges fureurs. Le billet de chiffres se trouva sous ses pas dans l'appartement de sa femme. Il ne comprit que la malheureuse inscription : mais moins là chose étoit intelligible, & plus il la jugea criminelle. Il en tira toutes les conséquences qu'un esprit ingénieux se pouvoit imaginer; il s'appliqua à chercher parmi toutes les personnes de la Cour, qui passoient pour avoir quelque genie, un interpréte de ce qu'il ne pouvoit comprendre, & n'en trouvant point qui lui pût donner cette satisfaction, il souhaita mille fois M. de Guise qu'il en croyoit seul capable : & il eut été bien avantageux à Madame de Villequier, que son adresse l'eût tirée de ce dangereux pas.

Les amis de Villequier tâcherent inutilement de remettre son esprit, en parlant en faveur de sa femme. Il ne les vouloit point écouter, & ne médita plus qu'une vengeance cruelle.

Quelque peu d'éclat que les choses fassent entre des personnes considérables, elles ne sçauroient être ignorées. Vitry & Châteauneuf furent instruits de la Lettre que le Roi avoit trouvée, & du Billet qui avoit déséperé Villequier : mais ce n'étoit pas assez pour les satisfaire, & il falloit des extrémitez qu'elles ne virent que trop promptement.

Villequier n'ayant pu avoir d'éclaircissement du Billet des chiffres indéchifrables, ne tira que des redoublemens de jalousie de cette impuissance. Il se figura

que ces caractères inconnus cachoient des projets pleins d'horreur où sa vie étoit intéressée ; que sa femme étoit de concert avec quelqu'un pour le faire périr : & il se fit une impression si forte de cette idée, que sans rien examiner d'avantage, il courut à l'appartement de Madame de Villequier, pour l'obliger par la violence, si elle ne vouloit pas obéir, à lui expliquer le billet qu'elle n'entendoit pas mieux que lui. Une indisposition l'obligeant à garder le lit, sa porte étoit fermée. Il y frapa brusquement. On fut quelque tems sans ouvrir, quoiqu'il réitérât ses coups. Sa colere en augmenta. On ouvrit enfin ; il entra, & trouva Madame de Villequier effrayée, qui lui reprocha le peu de considération qu'il avoit pour sa santé. Il ne répondit que par des injures; enfonça d'abord un cabinet, où il crut qu'elle pouvoit cacher des papiers ; & ne trouvant que quelques billets de parens ou de femmes il alloit cesser sa perquisition, lorsqu'il apperçut une lettre fraîchement écrite de la main de Madame de Villequier, qui n'étoit point encore fermée. Quand le sort auroit pris plaisir à favoriser Châteuneuf & Vitry, il n'auroit pas mieux réussi. Ce malheureux papier, où Villequier trouva la confirmation de tout ce que sa jalousie lui faisoit craindre, contenoit ces paroles :

Vivre sans vous voir & n'avoir pour consolation que des objets désagréables, cela s'appelle languir cruellement. Un

refroidissement du Roi que je n'avois osé esperer, me délivre de ses importunitez. C'est un bonheur que je goûterois avec plaisir, s'il en étoit pour moi où vous n'êtes pas ; mais l'absence est un supplice que rien ne peut adoucir. Je suis présentement assez libre. On ne m'observe point. Je soupire sans me contraindre. Rien ne m'occupe que votre souvenir, & je voudrois ....

Cette Lettre n'étoit point achevée ; mais il y en avoit de reste, pour porter la rage d'un furieux aux dernieres extrémitez. Madame de Villequier se préparoit aux malheurs qui devoient suivre cette lecture, connoissant les emportemens de son mari. Il s'en approcha d'une maniere terrible,& lui montrant les deux billets, voila des témoins convainquans du commerce qui me deshonore, lui dit-il. Toutes mes bontez sont payées par une si noire ingratitude, & j'ai la douleur de voir non seulement que vous avez abusé de mes justes défiances, mais que vous avez trompé un grand Prince, qui entroit généreusement dans mes intérêts. Il n'est plus tems de feindre. Il faut périr présentement, ou m'expliquer ce Billet criminel, & déclarer le nom de l'Amant favorisé.

Pendant que Villequier parloit de cette sorte,sa femme l'écoutoit dans un trou-

ble extraordinaire. Le Billet de chiffres qu'elle ne connoissoit pas, lui fit voir que l'artifice avoit commencé son malheur; & se faisoit une consolation dans ses allarmes, de ce que bien-loin de soupçonner M. de Guise, on le regardoit comme un appui. Se voyant sans secours, elle convint d'une chose qu'elle ne pouvoit désavouer. Elle confessa que le Billet que son mari avoit surpris étoit d'elle, & protesta en même tems, qu'elle n'avoit aucune part à celui des chiffres. Mais Villequier étoit trop prévenu pour la croire. Il la pressa avec une cruelle violence de déclarer le nom de l'Amant. Elle résista courageusement; & il eut beau la menacer d'une mort qu'elle demandoit à sa colere, comme une grace. Le moment n'en étoit point encore arrivé. Villequier voyant qu'il pressoit inutilement, sortit avec une fureur qui ne promettoit que de cruelles suites.

Tout ce vacarme fut publié par les domestiques de Villequier. Les deux rivales en triompherent. Le Roi s'en informa à Villequier. Lui-même ne gardant plus de mesures, lui montra sans rien ménager, la Lettre qu'il avoit surprise, & le Billet de chiffres inconnus. Cette vue acheva d'effacer tout ce qui pouvoit rester dans le cœur du Roi des premiers sentimens que Madame de Villequier lui avoit inspirez. Il se voyoit marqué dans sa Lettre d'une maniere méprisante; & la haine prenant la place de l'amour, il ne

prit

prit aucun ſoin pour adoucir un mari, dont la rage ne méditoit que des cruautez. Il l'exhorta moins au pardon qu'à la vengeance.

Trois jours après cet éclat, les femmes de Madame de Villequier entrant dans ſa chambre à l'heure qu'elles avoient accoutumé d'y aller, elles la trouverent poignardée & privée de vie. Ce ſpectacle touchant d'une des plus belles femmes du monde noyée dans ſon ſang, & maſſacrée dans un âge où l'on peut dire qu'elle commençoit à vivre, leur fit jetter des cris d'horreur & de déſeſpoir. Toute la Cour accourut dans ce lieu que le ſang rendoit effroyable, & les deux impitoyables ennemies de Madame de Villequier, jouirent du plaiſir de s'aſſûrer par leurs propres regards d'une vérité dont elles doutoient encore.

Le peu de ſoin que l'on prit de chercher l'auteur de cet épouventable meurtre, la modération avec laquelle Villequier le ſupporta, & le ſilence que le Roi obſerva là-deſſus, ne ſervit qu'à le mieux faire connoître.

Il n'y eut perſonne qui ne donnât des larmes à la funeſte deſtinée de Madame de Villequier. Si ſa beauté lui avoit fait des envieuſes, ſa douceur lui avoit acquis de véritables amis. Les Reines la plaignirent extrémement; mais ſes rivales ſatisfaites, ne ſongerent plus qu'à regagner des cœurs qu'elles ne croyoient qu'égarez.

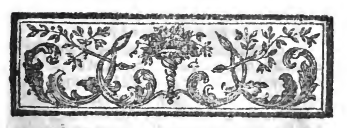
On parla bien differemment des sujets de la mort de Madame de Villequier. Chacun se mêla d'y donner des prétextes; & comme il est ordinaire d'augmenter les choses qui ne sont pas bien connues, les personnes du caractere de Vitry & de Châteauneuf ennemies de sa réputation, publierent que son mari avoit trouvé des Lettres par lesquelles il avoit vu une conspiration arrêtée contre sa vie. On imputa même à la mémoire de Madame de Villequier des commerces où elle n'avoit jamais songé : & cela d'une maniere si positive, que les Historiens en ont parlé.

Cette nouvelle courut par tout le monde en peu de tems. La Renommée la publia comme une action inouie & digne d'une éternelle horreur, & l'eut bien-tôt portée du Château de Poitiers à l'armée.

Que les véritables Amans se representent de quelle maniere le Duc de Guise la reçut, & que toutes les ames tendres se fassent une application de cette avanture, pour bien comprendre la douleur où il fût réduit par un accident si funeste. Je ne prétens point entrer dans un détail si touchant. Il suffit que la seconde partie soit remplie, & finissant cette premiere histoire par la mort la Madame de Villequier, je pourrai dire quelque jour dans une troisiéme quelles furent les suites de ces avantures, & ce qui contribua avec le secours du tems à essuyer les larmes de M. de Guise.

Tom. 3. 137.





GASTON PHEBUS COMTE DE FOIX.

NOUVELLE.

Outes les Histoires sont pleines d'événemens tragiques causés par l'amour, ou par l'ambition. Les siécles éloignés nous ont laissé des portraits affreux d'une infinité d'avantures déplorables, & des tems plus proches nous donnent de ces mêmes exemples des malheurs extraordinaires.

Gaston Phebus Comte de Foix, Prince d'une naissance illustre, gouvernoit les peuples de Bearn, & vivoit à Ortez ville de cette Province embellie de tout ce qui pouvoit satisfaire un homme voluptueux.

Il épousa assez jeune Agnès de Navarre, fille de Philippe d'Evreux, & de Jeanne fille de Louis Hutin, & sœur de Charles le Mauvais, dont il eut un fils nommé Gaston Phebus comme lui.

Il étoit naturellement tendre & galand; mais les années le rendirent cruel & severe. Avant son mariage avec la Princesse de Navarre, une intrigue secrette l'avoit fait pere de Bernard de Foix. Cet enfant lui fut cher, parce que la mere en étoit aimable. Elle mourut en accouchant. Le Comte de Foix affligé avec excès, l'épousa en secret dans ses derniers momens : mais ce mariage étant contraire à sa fortune il fallut le taire, & Bernard de Foix ne passa que pour un enfant naturel.

Le Comte de Foix vécut avec la Princesse son épouse dans une union qui parut d'abord assez étroite. Il témoigna même beaucoup de joie à la naissance du jeune Gaston Phebus. Elle fut solemnisée dans tous les lieux de son obéissance : & les soins qu'il fit prendre de son enfance, marquoient qu'il s'y intéressoit.

La Comtesse, qui étoit d'un naturel doux & généreux, montroit à Bernard de Foix, encore jeune & innocent, de véritables sentimens de mere; dès que son fils fut capable de quelque raison, elle s'attacha à le lui faire connoître pour son frere, sans distinction de cette inégalité que la naissance légitime mettoit entr'eux.

Elle n'eut aucune peine à serrer les nœuds d'une étroite amitié : & l'on n'en a peut-être jamais vu de plus ardente, & de plus sincere.

Comme il n'y avoit que deux années de difference entr'eux; leur éducation fut

égale. Ils en profiterent avantageusement, ne s'enviant jamais rien, & se cédant tout réciproquement.

Bernard de Foix avoit pour son pere toute la soumission qu'il devoit ; mais ses respects pour la Comtesse alloient au-delà de l'expression. Raisonnable beaucoup plutôt que les jeunes gens n'ont accoutumé de l'être, il comprit par les traitemens qu'elle lui faisoit, tout ce qu'il devoit à ses bontez, & sa reconnoissance fut si agréable à la Princesse, qu'elle augmenta son amitié.

Pour le jeune Phebus, il ne voyoit rien de tout ce qu'il pouvoit posseder un jour, qu'il ne crut leur devoir être commun. Enfin ils atteignirent un âge où le séjour d'Ortez, tout agréable qu'il étoit, leur parut ennuyeux. Phebus approchoit de dix-huit ans, & Bernard en avoit vingt, quand ils songerent à en sortir. Sachant combien le monde étoit vaste, & les Royaumes voisins considérables ; ils brûloient d'envie d'en visiter une partie, & solliciterent le Comte de Foix & son épouse de leur accorder cette liberté.

Le Comte sçavoit bien que le commerce des Etrangers étoit nécessaire pour perfectionner de jeunes gens destinez à de grandes choses ; & ayant eu plusieurs galanteries depuis son mariage, il ne fut pas fâché d'en éloigner deux témoins, qui pouvoient l'embarrasser quelquefois. Quoique le Roi de Navarre eût fait voir de méchantes inclinations en plusieurs

rencontres, & qu'il fût déſuni d'avec la France & la Caſtille, il étoit frere d'Agnès, & de plus un grand Roi: ainſi elle conſentit à laiſſer paſſer quelque tems à ſon fils en cette Cour. On fit un magnifique équipage aux deux freres, & ils partirent d'Ortez avec une ſuite nombreuſe.

Quoique la Navarre ne fut pas tranquille par les entrepriſes que le Roi faiſoit inceſſamment contre la France pour ſes prétentions ſur la Champagne, la Brie, & le Duché de Bourgogne; Charles ſon fils, jeune Prince qui commençoit à connoître & à goûter les plaiſirs, leur en fit prendre de toutes les manieres.

Agnès de Navarre n'avoit pas moins recommandé Bernard de Foix, que le Prince ſon fils au Roi ſon frere, & il mit peu de difference entr'eux. Mais quand ils eurent paſſé quelques mois à Pampelune, leur premiere curioſité ſe réveilla, & ils ſongerent à la porter plus loin.

La Caſtille obéiſſoit alors à un Roi Barbare. Pierre le Cruel y faiſoit voir chaque jour de ſanglantes tragédies; mais ſa Cour n'en étoit pas moins digne d'être viſitée.

Gaſton Phebus & Bernard de Foix ſe rendirent à Madrid. Pierre le Cruel étoit alors occupé de deux paſſions differentes: & celle de Marie de Padille, qui lui avoit fait commettre tant de crimes, partageoit ſon cœur, avec la haine qu'il avoit pour D. Henri ſon frere naturel fils de D. Alfonſe & de Leonor de Guſman. La Fran-

ce & l'Arragon favorisoient D. Henri, Prince de beaucoup de valeur, & d'une vertu peu commune Les François vouloient venger la mort de Blanche de Bourbon, que le barbare D. Pierre avoit fait mourir, & le Roi d'Arragon avoit aussi plusieurs sujets de ressentiment légitimes. Ces démêlez causoient une tristesse assez générale en Castille, & quoique les Castillans aimassent les fêtes, on n'y en voyoit guéres d'agréables.

La Cour étoit alors assez déserte: les cruautez fréquentes de Pierre éloignoient une infinité de personnes illustres de l'un & de l'autre sexe, & entr'autres D. Isabelle de la Cerde, descendue de Ferdinand de la Cerde fils d'Alfonse le Sage. Cette famille n'étoit pas moins honorée en Castille pour avoir perdu la Couronne: mais il y restoit peu de bien, & Isabelle, la plus grande beauté de toutes les Espagnes, sans pere & sans mere, vivoit sous la conduite de ses plus proches parens, que sa vertu intéressoit puissamment pour elle.

Les injustices que la fortune avoit faites à Ferdinand lui apprenoient combien ses dons sont peu solides. Les fureurs perpetuelles du Roi touchoient aussi son ame généreuse, & quoiqu'elle pût tenir le premier rang dans sa Cour, elle avoit du mépris pour une puissance si rigoureuse, & ne voyoit ce Prince que le moins qu'il lui étoit possible.

Les fils du Comte d Foix furent reçus

à Madrid comme des personnes de leur condition le devoient être. Pierre le Cruel qui haïssoit le Roi de Navarre, & qui sçavoit que dans le fond, le Comte de Foix & lui n'étoient pas trop unis, caressa ses enfans, pour se faire des amis dans l'occasion.

Le séjour de Madrid leur parut fort agréable. Ils se divertissoient ordinairement aux promenades qui sont admirables sur le rivage du Mançanarez, rempli de beaux édifices, & de jardins curieusement cultivez: & cela s'étend même assez loin de la Ville pour devenir un petit voyage, lorsque l'on veut tout visiter.

Un jour, ces deux freres monterent à cheval & suivant le cours de la riviere, avec le plaisir que peuvent causer quantité d'objets differens, tous parfaitement beaux, ils se donnerent long-tems de nouvelles assurances d'amitié, & ensuite ils parlerent de l'amour, de ses attachemens violens, dont tant de grands Hommes avoient été capables, & qui détruisoient souvent les sentimens de la nature. Pour moi, dit le jeune Phebus en souriant, je sens bien que la tendresse est mon penchant, mais je ne croi pas qu'aucune préoccupation amoureuse me pût faire oublier ce que je dois à notre amitié. Mon cœur est dans les mêmes dispositions, répondit Bernard de Foix, & tous les charmes d'une maitresse ne diminueroient point l'amitié que j'ai pour vous. Ah! mon cher frere, interrompit Gaston

Gaston Phebus en lui pressant la main, que cette assurance me donne de joie! Si jamais l'amour, qui a fait tant de prodiges, se rend maître de mon cœur, je le défie de me faire manquer aux protestations que je vous ai faites. Comme ils s'entretenoient de cette sorte, ils s'apperçurent que le Soleil commençoit à baisser, & songerent à retourner vers Madrid. Mais du bruit qu'ils entendirent les arrêta: après avoir écouté un moment, comprenant que c'étoit un combat, ils y coururent tous deux avec le même empressement: & traversant quelques arbres qui couvroient cet endroit, ils trouverent un chariot renversé; des hommes morts, d'autres qui combattoient encore, & des femmes effrayées. L'équipage du chariot, les livrées des domestiques, & les habits des Dames marquoient qu'elles étoient considérables. Les deux freres avoient six de leurs gens: & se faisant un plaisir de défendre des femmes oppressées, ils se précipiterent sur des ennemis qui s'avançoient pour les enlever, & en abbattirent d'abord deux. Les autres reculerent, & furent poursuivis: mais après avoir combattu long-tems, le plus juste parti triompha. Gaston & Bernard de Foix en furent cause. Les ravisseurs des Dames Castillanes prirent la fuite, & elles demèurerent dans la liberté de témoigner leur reconnoissance à ceux qui les avoient si vaillamment défendues.

De quatre femmes qu'elles étoient,

deux se faisoient distinguer avantageusement. L'une étoit agée, & de bonne mine, & l'autre jeune & toute charmante. Jamais la nature n'avoit mis tant de dons agréables ensemble ; les traits de son visage étoient d'une beauté achevée ; sa taille avoit déja de la Majesté : mais si elle étoit parfaite en toutes choses, on peut dire qu'elle n'avoit jamais vu d'hommes faits comme ceux qui parurent alors à ses yeux. Gaston Phebus étoit infiniment plus beau, que ceux de son sexe n'ont accoutumé de l'être : & Bernard de Foix pouvoit passer pour un des hommes du monde le plus accompli. Ils regarderent les Dames avec beaucoup d'attention, & s'étonnerent de n'avoir point vu à la Cour celle qui avoit tant de charmes. Je ne sçai, leur dit la plus âgée, à qui nous devons la liberté & le repos : mais après vous avoir assuré que nous en sommes très-reconnoissantes, il faut vous dire que vous avez empêché D. Isabelle de la Cerde Princesse de Sang de Castille, de tomber entre des mains redoutables pour elle & pour moi. A ce nom, les deux freres se regarderent, & Berdard prenant la parole : à qui que vous puissiez devoir ce leger service, Madame, repliqua-t-il, tout l'avantage en est pour eux : mais il est juste que vous sçachiez que ce sont les fils du Comte de Foix. Le Ciel, répondit D. Urraque d'un air content, ne pouvoit nous envoyer des défenseurs plus illustres. Isabelle n'avoit pas la force de

parler, étant encore troublée de crainte. Gaston Phebus la regardoit avec une admiration qu'il n'avoit jamais eue pour aucun objet, & Bernard de Foix ne s'attachoit pas moins à la considérer. Enfin les uns & les autres parlerent; mais ce fut avec fort peu d'ordre. Il fallut prendre quelque soin des blessez. Les domestiques d'Urraque, qui étoit tante d'Isabelle & ceux de cette jeune Princesse y songerent. Le chariot fut remis en état de marcher. Les Dames s'y placerent, & leurs Défenseurs les escorterent jusques à Madrid, où ils arriverent de nuit, & ayant conduit D. Urraque, & la Princesse de la Cerde chez elles, ils se retirerent, parce qu'il étoit tard, & remirent au lendemain à les visiter.

Quand ils furent éloignez, il se trouverent l'un & l'autre rêveurs, & pleins d'inquiétude. Gaston Phebus, moins moderé que son frere, soupira même plusieurs fois: ses soupirs en arracherent à Bernard. Ils souperent sans presque parler, se coucherent de même; & comme ils ne se séparoient jamais, il leur fut aisé de connoître le peu de repos qu'ils prirent cette nuit. Après l'avoir passée dans des agitations continuelles, le jeune Gaston se tourna vers Bernard de Foix; & l'embrassant avec sa tendresse ordinaire: ah! mon cher frere, lui dit-il, que la Princesse de la Cerde est aimable! Vous avez raison de la trouver belle, Seigneur, répondit tristement Bernard, puisqu'elle

l'est en effet au dessus de tout ce que nous avons vû. Ses chaînes sont bien glorieuses & bien dignes d'un cœur comme le vôtre. Si un conseil sincere autorisoit ma passion naissante, repliqua Phebus, je sens qu'elle deviendroit bien-tôt violente. Aimez Isabelle, répondit Bernard de Foix, puisque rien ne peut être mieux assorti qu'elle & le Prince de Bearn. Hélas! poursuivit Phebus en l'embrassant encore, que vous êtes favorable à ma foiblesse! Mais, mon Frere, avant que de s'y abandonner, il faut considérer que nous avons un Maître absolu, qui n'est pas d'humeur à chercher nos plaisirs, au préjudice de notre fortune. Celle d'Isabelle est aujourdhui médiocre, & qui sçait si le Comte de Foix ne mépriseroit pas une alliance inutile à son ambition, toute glorieuse qu'elle est; Seigneur, reprit Bernard, en lui rendant ses embrassemens, ne vous faites pas des sujets d'inquiétude sans nécessité. Quand le Comte de Foix ne seroit pas naturellement d'humeur à favoriser votre amour, de bonnes raisons l'y obligeroient. Voyez la Princesse qui vous charme, vous avez tout ce qu'il faut pour lui plaire. Votre vie exposée à ses yeux est un motif assez puissant pour la toucher, quand vous auriez moins de mérite: & moi j'irai à Ortez; je préviendrai ce Maître difficile, j'informerai la Princesse votre Mere de ce qu'il faudra qu'elle fasse, & j'aurai le plaisir de travailler pour votre bonheur. Quoi! mon Frere, inter-

rompit Gaston Phebus, vous voudriez m'abandonner! & croyez-vous qu'une vie que votre société seule m'a rendue agréable, le pût être sans vous? Quel langage est le vôtre? Pourquoi nous séparer? Unis dès notre enfance, est-il quelque prétexte assez légitime pour troubler cette union? Je vous le disois hier, & je le dis encore, que l'amour ne peut rien sur moi contre l'amitié. Ah! mon Frere, si vous voulez que je travaille à me faire aimer d'Isabelle, demeurez à Madrid. Il est nécessaire que je m'en éloigne, poursuivit Bernard de Foix, d'un ton ferme, croyez-le, puisque je vous le dis, & que ce n'est pas même sans trouble. Vous aimez la Princesse de la Cerde, s'écria douloureusement Gaston Phebus, & ce ne peut être que cette raison cruelle qui vous veut éloigner de moi: mais pensez-vous que je sois sans honneur, & sans véritable tendresse? & suis-je incapable de rien faire pour vous, quand vous voulez tout faire pour moi? Je dois seul aller à Ortez, & faire agir ma Mere pour votre félicité: & pour vous témoigner que l'amour ne peut rien contre l'amitié, je vous proteste, mon Frere, que je partirai tranquille, & qu'un peu de réflexion dissipera les premieres idées, que la beauté d'Isabelle a imprimées dans mon cœur.

Bernard de Foix ne s'étoit point attendu à cette réponse, & admirant la générosité du jeune Phebus, il sentit augmenter la sienne. Quand je serois amoureux,

lui dit-il, & d'humeur à chercher ma satisfaction préferablement à la vôtre, je ne vois rien qui me put donner de l'espoir. J'ai des yeux équitables, qui connoissent tout ce que vous valez. La nature vous a comblé de dons, qu'elle n'avoit encore accordez à aucun homme. La fortune vous en réserve de considérables, & vous sçavez que ma naissance a des circonstances qui pourroient donner mille scrupules à des personnes délicates. Ce n'est donc point à moi de prétendre à des choses où vous pouvez légitimement aspirer. Cependant je suis homme, & peut-être un des plus foibles: je trouvai, comme vous, la perte de mon cœur dans l'avanture d'hier: mais Seigneur, tout veut que je combatte ma passion, & rien ne paroît opposé à la vôtre. Il ne me sera pas difficile de la surmonter, étant si nouvelle; un peu d'absence & de raison en viendront à bout. Ne vous opposez-donc pas à ce que je veux faire pour me guérir; je le dois, & je le pourrai, sans doute. Mon Frere, reprit Gaston Phebus, d'une maniere plus posée, ne disputons pas d'avantage, & considerons que l'amour a souvent d'étranges suites. Si vous surmontez le vôtre, j'aurai le même avantage sur le mien. Nous n'en serons que plus heureux. Partons tous deux de Madrid, & ne revoyons point Isabelle. Je pourrois l'aimer & en être aimé; vous pourriez esperer le même avantage, nous serions capables de nous sacrifier l'un pour l'autre, & avec

tout cela, un pere impérieux; qui voudroit nous choisir des alliances, nous rendroit infortunez; étouffons les mouvemens d'une premiere jeunesse, & pour éviter les chagrins, allons par-tout où Isabelle ne sera pas.

Bernard de Foix trouva beaucoup de raison dans ce que le jeune Phebus lui disoit; & après plusieurs autres discours, ils songerent à leur départ pour le même jour, sans vouloir seulement s'informer d'Isabelle. Leurs gens furent surpris de cette précipitation, la Cour même en parut étonnée; mais enfin ils partirent, & prirent la route de Portugal, pour passer ensuite en Arragon, afin d'avoir parcouru les plus belles parties des Espagnes.

Ce voyage ne se fit pas sans des momens de rêverie; & quelques soins qu'ils prissent de les éviter, ils y tomboient insensiblement. Enfin ils arriverent en Portugal. La nouveauté des objets les divertit un peu; ils y furent un mois, autant en Arragon, & reprirent le chemin d'Ortez, tranquilles en apparence, mais toûjours agitez en effet.

Le Comte de Foix les reçut avec assez de joie. Il étoit alors sans engagemens de cœur, & vivoit avec la Princesse son Epouse beaucoup mieux qu'il n'avoit fait depuis long-tems. Il aimoit les divertissemens, & sollicita ses fils à lui en donner; mais il les y trouva peu disposez. Une sombre tristesse les possedoit malgré eux, & ils préferoient la chasse, & les

promenades solitaires aux tournois & aux jeux qui convenoient à leur âge. La Comtesse de Foix, qui les aimoit tendrement tous deux, fit ce qu'elle put pour démêler le sujet de cette mélancolie: mais ils le lui cachoient soigneusement, & eussent voulu se le cacher à eux mêmes. Ils s'assuroient souvent l'un & l'autre qu'ils étoient guéris; mais c'étoit d'une maniere tremblante qui ne faisoit que confirmer leur maladie.

Quelques mois s'écoulerent ainsi tristement. Cependant on parloit de guerre en Navarre, en Castille, en France & en Angleterre. Gaston Phebus & Bernard de Foix ennuyez d'une vie contrainte aspiroient à la finir glorieusement, & supplioient le Comte de Foix de leur choisir un parti entre tous les Princes. Mais il n'étoit point d'humeur à exposer pour des intérêts indifferens deux personnes qu'il ne haïssoit pas alors. Quoique le Roi de Navarre fût son beau-frere, il sçavoit que toutes ses prétentions étoient injustes, & ses procedés sans foi: ainsi il ordonna à ses fils de demeurer à Ortez, sur peine de lui déplaire.

Il fallut qu'ils y consentissent. Mais le Ciel, qui avoit marqué cette famille pour des évenemens déplorables, ne fut pas long-tems à leur donner de l'occupation.

La ville d'Ortez n'étoit pas grande, mais il n'y manquoit aucuns agrémens; c'étoit une Cour galante, & plus magni-

fique que celles de beaucoup de Rois, parce que le Comte aimoit le luxe. La proximité de la Navarre, des autres parties des Espagnes, & de la France, y attiroit quantité d'Etrangers, & l'on y venoit non seulement des frontieres, mais des Provinces les plus éloignées.

Un jour que le Comte de Foix avoit ordonné tout l'appareil d'une chasse magnifique, il sortit d'Ortez avec ses fils, & la meilleure partie de sa Cour. Ce divertissement les en éloigna plus qu'ils ne pensoient. Ils se trouverent entre des rochers, où les animaux poursuivis se retiroient, & furent même dispersez dans des routes differentes.

Le Comte de Foix se voyant seul, après avoir couru long-tems, franchit un passage difficile, & apperçut au travers d'un taillis épais une femme en désordre; qui resistoit de toutes ses forces à un Barbare qui vouloit lui attacher les mains.

Ce sexe avoit trop d'empire sur le Comte de Foix, pour lui laisser regarder indifferemment une pareille violence. Quoique sa suite fut éloignée, il courut à cet homme insolent, & l'abbatit d'un coup d'épée qu'il lui donna sur la tête. Ce secours parut venir du Ciel à l'inconnue, qui ne s'étoit jamais trouvée dans une si dangereuse extrémité. Sa beauté frappa d'abord le susceptible cœur du Prince, dont la bonne mine étonna l'Etrangere. Il descendit de cheval, & lui demanda

s'il n'y avoit rien à faire pour son service. Elle répondit qu'il avoit tout fait, en punissant le plus méchant de tous les hommes, & qu'il ne restoit qu'à la tirer de ces déserts dont les chemins lui étoient inconnus. Madame, répondit le Comte de Foix je vous conduirai dans des lieux où vous serez maîtresse absolue. Mais cet Ennemi qui vous insultoit mérite la mort, s'il ne l'a pas encore reçue. A ces mots il s'avança vers lui, & le trouva qu'il expiroit. Hélas ! dit l'Inconnue, ce perfide m'avoit enlevée des bras de ma famille, après l'avoir tenté plusieurs fois en vain : de la Castille nous sommes venus dans ces lieux sauvages. Ses gens sont demeurez par son ordre à l'entrée des montagnes ; mais il a reçû le prix que méritoient ses barbaries, & je vous en serai éternellement redevable. Le Comte de Foix dit alors combien il s'estimoit heureux d'avoir été utile à une personne si aimable ; & comme il voyoit diminuer le jour, il pria l'Espagnole de se confier à ses soins. Elle les accepta & fut obligée de prendre la croupe de son cheval, pour sortir de ce labirinte, laissant le corps de son Ravisseur en proie aux bêtes de ces lieux.

Ce fut avec assez de peine qu'ils traverserent tant de rochers. Le Comte de Foix ne pouvoit comprendre comme le perfide Espagnol y avoit conduit cette Dame. En s'élargissant dans la forêt il trouva de ses gens, & ses fils même, qui s'étonnerent de le voir accompagné d'une

femme. Mais que ne sentirent-ils point, quand ils la reconnurent pour la Princesse de la Cerde? Leur présence lui fit d'abord comprendre que c'étoit le Comte de Foix qui l'avoit délivrée d'un si grand danger. Ah! Seigneur, lui dit-elle, quand ils furent à terre, le connoissant mieux aux respect qu'on lui rendit, je suis également redevable au Pere & aux Fils; & ces Princes avoient déja fait en Castille, ce que vous venez de faire ici: Le Comte fronça le sourcil à ce discours, qui lui déplut; regarda sévérement ses fils, qui saluerent la Princesse de la Cerde, & lui apprirent qui elle étoit. Ils ne parlerent point, & parurent consternez. On monta Isabelle sur un cheval, & ils prirent le chemin d'Ortez: mais à l'entrée de la forêt, les gens du Castillan se trouverent avec une fille de la Princesse, qui vint se jetter à ses pieds, pour témoigner sa joie. Isabelle en eut beaucoup de retrouver une personne qui lui étoit affectionnée & fidéle. Les Espagnols apprirent le destin de leur Maître, qu'ils ne plaignirent guéres, ayant souvent détesté ses procedez injustes. Le Comte les laissa libres, & conduisit la Princesse dans son Palais, où Agnès de Navarre la reçut avec toute la civilité possible.

Bernard de Foix & Gaston Phebus, qui la regardoient malgré eux, la trouverent beaucoup plus belle qu'ils n'avoient fait la premiere fois. La fatigue du voyage, les chagrins & les craintes rendoient son

teint moins vif, & ses yeux languissans; mais cet abbattement plein de douceur, n'en faisoit que plus d'impression sur les ames. Celle du Comte de Foix fut bientôt pleine de plus de feux qu'aucun objet n'y en avoit jamais allumé; & comme les Rivaux ont toûjours les yeux ouverts, ce nouvel attachement parut bientôt à ses Fils, qui y trouverent la source d'une discorde affreuse. Malgré leur fuite, le destin leur ramenoit Isabelle toute charmante; ils étoient vivement touchez, & ne pouvoieut plus rien sur des cœurs abandonnez à l'amour.

Elle apprit à la Comtesse de Foix, que celui qui avoit jusqu'alors causé tous ses malheurs étoit un D. Rodrigue de Santillane; que dès ses premieres années il en étoit devenu amoureux; mais que rien n'étant égal entr'eux, les parens & les inclinations de la Princesse s'étoient opposez à ses prétentions. Desesperé de leur refus, il avoit fait plusieurs entreprises. Bernard & Gaston Phebus en avoient empêché une à Madrid; & le Comte de Foix venoit de terminer sa vie criminelle. Le Comte de Foix consola Isabelle, en l'assurant d'une amitié sincere, & témoigna une joie véritable, de ce que des personnes qui lui étoient si cheres l'avoient servie si utilement.

Le Comte de Foix, qui étoit pénétrant, & jaloux naturellement, comprit que ses fils étoient devenus amoureux d'Isabelle, en la défendant en Castille

contre D. Rodrigue, & que leur tendre amitié les avoit obligez de s'en éloigner; & cette réfléxion, qui le devoit toucher, ne servit qu'à préparer son cœur à une dureté inouie.

Hé bien, mon frere, dit Gaston Phebus à Bernard de Foix, quand ils furent seuls, la fortune bizarre nous renvoye par une avanture imprévue cette dangereuse Princesse que nous avons fuye avec tant de peine. Que ferons-nous contr'elle, & contre nous-mêmes, & que devons nous attendre de son séjour à Ortez? Le Comte de Foix en est amoureux; c'est la destinée de notre sang. Oui, répondit Bernard, toutes ses actions ont parlé, dès qu'il l'a vue: mais que doit-il espe-rer d'une fille de cette naissance, engagé par des devoirs sacrez? Hé! croyez-vous, interrompit Phebus, qu'il soit quelques devoirs au-dessus de ses volontez? Fier de son pouvoir, emporté naturellement, il est capable de tout entreprendre. Nous allons peut-être voir de tristes choses; mais veuille le Ciel qu'il ne sacrifie que nos affections, & qu'il épargne la Comtesse de Foix! Que vous vous allarmez aisément, reprit Bernard. Hé quoi, vous n'avez que des idées funestes! Croyez-vous que le Comte de Foix ne se rebute pas par l'impossibilité qu'il trouvera à se satisfaire? Vous plairez dès que vous voudrez plaire. Faites déclarer le cœur d'Isabelle pour vous, & vous aurez un puissant protecteur. Hé! que devien-

reuse; mais il n'étoit pas capable de travailler pour lui, au préjudice d'un frere cherement aimé, & parfaitement aimable. Votre présence ne peut être que précieuse, Madame, répondit il; mais elle n'est pas sans danger. Pardonnez-moi l'aveu que je vais vous faire, ou du moins, n'en punissez que moi seul. Le Prince de Bearn vous vit assez à Madrid, pour souhaiter de vous voir toujours. Il vous évita par respect, ne croyant pas son cœur d'un assez grand prix, pour vous l'offrir: mais il vous a combattue en vain, & votre image l'a suivi par tout. Vous sçavez sa naissance, vous voyez sa personne, & vous n'ignorez pas à quelle fortune il est destiné: tout cela, Madame, joint à une passion respectueuse, ne vous touchera-t-il point en sa faveur?

Ce discours fit rougir Isabelle. Elle en fut assez surprise, pour ne pouvoir interrompre Bernard de Foix. L'amour de Gaston Phebus ne devoit pas lui paroître extraordinaire, & sa beauté ne pouvoit produire de moindres effets: mais voir un Amant parler par la bouche d'autrui, lui sembloit quelque chose d'assez rare. Seigneur, repliqua-t-elle, avec un peu de confusion, le Prince de Bearn ne pouvoit choisir un meilleur agent que vous; & sans doute que je n'aurois pas écouté si tranquillement sur cette matiere une personne à qui j'aurois moins d'obligation.

Comme Bernard de Foix alloit répon-

dre, il vit approcher Gaston Phebus, & se retira en soupirant. Phebus crut qu'il avoit déclaré sa passion, voyant Isabelle embarrassée; & bien loin de s'en irriter, tout amoureux qu'il étoit, il voulut faire quelque chose pour le bonheur d'un si cher Rival.

Madame, dit-il, dans ce dessein, à la Princesse de la Cerde, en quittant la Castille, nous n'esperions pas de vous voir en Bearn. Le Ciel sçait ce qui nous éloignoit de vous, & si mon frere ne vous l'a pas appris, il faut que je commette le crime de vous le déclarer. Il vous aime, Madame, & peut être que discret jusques à la mort, il voudroit vous le cacher toûjours. Son ardeur ne doit pas vous offenser. Il a tout ce qui peut rendre un homme accompli. Il est fils du Comte de Foix: & si le tems a jusques-ici dérobé quelque chose à la gloire de sa naissance, l'avenir lui rendra tout. C'est sans ordre que je parle, & ce sont cependant les mouvemens de son cœur que je vous explique.

De tous les exemples de générosité qui étoient venus à la connoissance d'Isabelle, aucun n'approchoit de celle des deux freres. Cette conformité d'inclinations lui inspira une tendre pitié. Elle voyoit deux Amans dignes d'elle; mais elle eut cru faire une injustice cruelle, en se déclarant pour un seul, & regardant Phebus d'un air doux, mais troublé, elle alloit lui répondre, lorsque le Comte de Foix

les

les en empêcha. Le jeune Phebus se retira par respect, & céda avec regret à son pere une place qu'il ne pouvoit voir occupée que par son frere.

La Comtesse de Foix, qui connoissoit les legéretez de son Epoux par une longue expérience, vit bien qu'il lui alloit donner une nouvelle matiere d'exercer sa vertu; mais elle sentit une douleur mortelle, quand quelques jours lui eurent fait connoître que Bernard de Foix & Gaston Phebus aimoient Isabelle, par des malheurs que la concurrence du Comte, qui se rendit bien-tôt redoutable, pouvoit attirer sur eux. Isabelle s'apperçut aussi de cette vérité, qui ne pouvoit long-tems lui être cachée, & en fut accablée de chagrin.

Elle ne regardoit pas les deux freres sans confusion, les estimant parfaitement, & se sentant disposée à quelque chose de plus. Quand la Comtesse de Foix fut bien persuadée qu'ils étoient amoureux, elle leur en parla. Ils ne purent en disconvenir; mais l'assûrerent qu'elle n'avoit rien à craindre, & qu'ils étoient préparez à souffrir constamment. Bernard de Foix lui protesta même qu'il n'aspiroit qu'à la félicité de son frere; & que si son foible cœur avoit contre sa volonté conservé quelques sentimens tendres, il prétendoit en être le maître, & les régler par son amitié pour Gaston Phebus.

Cette nouvelle marque d'une amitié si rare toucha sensiblement Agnès de Na-

varre, & elle le lui témoigna d'une maniere obligeante.

Cependant le Comte de Foix voulut entretenir Isabelle de ses nouveaux feux. Sa vertu parfaite en murmura, & de tous les maux qu'elle avoit crains, aucun plus grand ne s'étoit encore présenté à son imagination. Que prétendez-vous, Seigneur, lui dit-elle, en m'offrant un cœur qui ne doit pas être à vous, & qui ne me sçauroit toucher? Sur quel pied voulez-vous m'aimer, & comment osez-vous me le dire? Je suis d'un rang qui vous défendroit seul ces libertez, & vous avez des engagemens sacrez, que vous ne pouvez violer, sans irriter le Ciel contre vous. Quel mérite manque à la Princesse de Navarre? Quel crime lui attire votre inconstance, & quelle fatalité m'attire à moi même le malheur de troubler son repos? Songez, Seigneur, à ce que nous sommes tous; & considerez de plus que vous avez des fils dignes de vos soins, & non pas du triste désordre, dont vous voulez remplir votre maison.

Jusques-là le Comte de Foix avoit écouté la Princesse avec patience; mais quand il entendit nommer ses fils, dont il avoit démêlé la tendresse, il ne fut plus maître de lui Quoiqu'il ignorât celui qu'on eût préféré, il les condamna tous deux, & ne put cacher sa fureur. Son épouse étoit le moindre obstacle qu'on pouvoit lui alléguer. Il ne l'avoit jamais considérée, & s'inquiétoit peu des dou-

leurs qu'il lui causoit. Bien loin de vouloir alors retenir ses fils à Ortez, il ne songea qu'à les en éloigner, & même à les exposer à quelque danger.

La fortune lui fournit un prétexte dans la guerre qui se ralluma cruellement en Espagne. Le coupable D. Pedre y donnoit tous les jours quelque nouvelle marque de sa barbarie, & D. Henri soutenu par le Roi de France, & par plusieurs autres Souverains, fit de grands progrès en peu de tems. Hé bien ! dit le Comte à ses fils, en apprenant cette nouvelle ; vous avez tant souhaité la guerre qu'elle vous est envoyée. Voudriez-vous présentement demeurer dans l'oisiveté? Non, Seigneur, interrompit le jeune Phebus, il n'est pas juste qu'un homme né de vous demeure inutile ; mais il le seroit encore moins que vous restassiez seul à Ortez, où vous pouvez n'être pas sans ennemis. Que mon frere y demeure pour exécuter vos ordres ; & moi, Seigneur, ajouta-t-il, en flechissant un genouil, j'irai chercher chez nos Voisins à mourir, ou à me rendre digne de vous. Hé ! pourquoi voulez-vous me laisser un surveillant, repliqua le Comte étonné ? Ah ! Seigneur, s'écria Phebus, vous n'interprétez pas justement ma pensée. Seigneur, interrompit Bernard à son tour, pardonnez à une amitié ardente. Le Prince en voulant conserver ma vie, ne songe pas qu'il flétrissoit ma gloire. Nous partirons tous deux ; mais comme vous n'avez

point de liaisons particulieres avec le Roi deCastille, & que le bonheur d'une infinité de personnes oppressées est attaché à la fortune de D. Henri permettez-nous d'embrasser son parti. Oui, je vous le permets, poursuivit le Comte ; & vous avez prévenu mon dessein.

On parla aussi-tôt du voyage des deux Freres. La Comtesse de Foix en soupira ; mais comme le plus grand des maux qu'elle avoit à craindre n'étoit pas l'absence de son Fils, elle s'y résolut avec moins de peine, que dans un autre tems. Isabelle demanda son retour en Castille, & le Comte de Foix, qui étoit bien éloigné d'y consentir, répondit que ce n'étoit pas dans les troubles de la guerre qu'elle devoit songer à cette retraite, & qu'on ne manqueroit jamais de respect pour elle à Ortez.

Elle n'étoit pas sans combats s'intéressant tendrement pour les deux Freres, & elle avoit à craindre les égaremens du Comte de Foix, qui persévéroit à l'aimer, & à le lui dire. Pour Gaston Phebus & Bernard, ils ne l'approchoient que pour parler en faveur l'un de l'autre ; & cette façon d'aimer, si nouvelle, & pourtant si ardente, ne l'aissoit pas de persuader fortement.

Enfin le tems marqué pour le départ arriva. Il fallut dire adieu ; & le Comte de Foix, ravi de se voir bien-tôt sans concurrens, montra un visage content, & fit répandre sa magnificence sur-tout

ce qui devoit accompagner ses Fils.

Ils virent la Princesse de la Cerde avec plus de liberté le dernier jour qu'ils devoient passer à Ortez. Madame, lui dit Bernard de Foix, pendant que Phebus essuyoit les larmes de la Comtesse, nous allons en Castille, combattre pour le Prince D. Henri; & s'il triomphe de la tirannie, nous vous y préparerons un heureux retour. Cependant ne nous refusez pas vos vœux, & souvenez vous de mon Frere. Vous partez, Seigneur, répondit Isabelle, & vous me laissez exposée à une guerre plus dangereuse, que celle de Castille. Je suis persuadée que vous triompherez; mais qui pourroit m'assurer de cet heureux retour, dont vous parlez? Je dois me souvenir de vous, & du Prince de Bearn; tous mes vœux vous sont dûs également: vous y aurez bonne part, Seigneur, & je vous en demande aussi dans le triste état où vous me laissez. Ah! Madame, s'écria tendrement Bernard de Foix, que nous en ferons de sinceres! Mais, continua-t-il, ne vous allarmez pas. Le Comte de Foix a des foiblesses, qui n'iront point jusques à vous offenser. Ils se dirent encore plusieurs choses, qui furent suivies d'un adieu respectueux du côté de Bernard, & obligeant de celui de la Princesse.

Phebus avoit été si pénétré de toutes les choses douloureuses que la Princesse sa Mere lui avoit dites, qu'une fiévre violente l'attaqua la nuit; & malgré ses ef-

forts, il fut obligé de demeurer à Ortez. Bernard de Foix qui espera sa guérison en peu de tems, partit moins affligé, considérant que ce cher Frere demeuroit auprès d'Isabelle. Il marcha vers l'Espagne à grandes journées, & eut bien-tôt joint le parti de D. Henri, pour lequel il signala sa valeur. Mais qu'il avoit de tristes choses dans le cœur! Quoiqu'il fut amoureux avec excès, l'amitié y régnoit toujours, & l'idée charmante d'Isabelle ne l'occupoit pas plus, que celle de Gaston Phebus malade, & peut-être exposé aux sévéres caprices de son Pere.

Il se fit estimer de toute l'Armée de D. Henri, & de ce Prince particulierement. Le Fameux Bertrand du Guesclin qui commandoit les troupes de France admira souvent son courage, & le loua publiquement. Les choses allerent si vite, & réussirent si heureusement pour D. Henri, qu'après plusieurs victoires signalées, il tua Pierre le Cruel de sa main, & fut Couronné Roi de Castille du consentement de tous les Etats, qui n'aspiroient qu'à un gouvernement doux & paisible.

Mais pendant que la fortune favorisoit D. Henri en Castille avec tant de rapidité, elle exerçoit la patience d'Isabelle & de la Comtesse de Foix à Ortez. Après le départ de Bernard, le jeune Phebus demeura malade à l'extrémité, toute l'experience de la Medecine fut employée vainement pour lui: on le crut mort plu-

ſieurs fois, & Agnès de Navarre qui voyoit la perte de ſes plus belles eſperances dans la mort de ce cher Fils, fit voir une douleur exceſſive. Elle n'avoit point eu de peine à faire conſentir la Princeſſe de la Cerde à le viſiter. Madame, lui-dit-il, un jour qu'il ſe crut être près de ſes derniers momens, en préſence de ſa Mere, ſi je n'étois près d'expirer, je ne vous ouvrirois pas un cœur paſſionné, où vous avez regné ſeule. Ma paſſion ne peut être égalée, que par celle de mon Frere. Je meurs, j'eſpere que le Ciel conſervera ſa perſonne. Faites qu'il vive heureux: ſa félicité dépend de vos bontez. Je ne vous demande rien pour moi: c'eſt aſſez que d'avoir pu vous dire en mourant combien je vous aime; mais je vous ſollicite en ſa faveur: & vous, Madame ajouta-t-il, s'adreſſant à la Princeſſe ſa Mere, vous dont j'ai tant éprouvé la tendreſſe, en vous aſſurant de mon ardente & reſpectueuſe amitié, ſouffrez que je vous recommande la Princeſſe de la Cerde & mon Frere. Donnez leur les ſoins & les bontez que vous aviez pour moi, j'en mourrai plus content, & ils en vivront moins malheureux. Menagez l'eſprit de mon Pere; mais s'il perſevere dans ces legeretez qui vous ont tant coûté de peine, fuyez en Navarre. Adieu, Madame conſervez ma mémoire. A ces mots, il devint ſi foible, qu'on crut ſa mort certaine. Son appartement fut rempli de cris de douleurs. Le Comte

de Foix y parut peu sensible. Isabelle pleura ; la Comtesse fut affligée avec excès ; mais enfin, il n'étoit pas arrêté du sort que la mort de ce généreux Prince seroit naturelle ; & il guérit de cette dangereuse maladie.

Sa guérison fut un grand & juste sujet de joie pour la Comtesse de Foix ; mais quelles amertumes, les procédez de son époux ne mêloient-ils pas à ce bonheur ! Toûjours amoureux & chagrin, il persecutoit Isabelle, faisoit souffrir Agnés, & méditoit même l'éloignement d'un fils dont le mérite ne pouvoit toucher son ame endurcie.

Comme il ne voyoit point à Ortez de puissance au-dessus de la sienne, il agit presque sans précaution. Bernard de Foix absent étoit en quelque sorte a l'abri de sa jalousie ; mais Gaston Phebus s'y trouvoit exposé, & toutes les rigueurs qu'Isabelle avoit pour ses feux criminels retomboient sur le fils & sur la mere. Il les accusoit de sa peine. Sans les chaînes fortes qui l'attachoient à Agnès de Navarre, il auroit pu esperer de se rendre agréable à Isabelle de la Cerde, lui offrant une fortune assez belle, pour réparer en quelque sorte celle que ses peres avoient perdue ; & cet obstacle invincible lui inspiroit des fureurs & des injustices inouies. Voyant tout opposé à sa satisfaction, honneur, Maitresse, femme, enfans, il ferma les yeux à l'équité, & devint ouvertement Tyran & persécuteur. On ne voyoit

voyoit dans son Palais que des larmes & de la tristesse ; & Isabelle commença à craindre toutes choses. Cet amour dangereux qui lui avoit parlé d'abord respectueusement, se servit dans la suite de terme plus impérieux, & passa jusqu'à la menacer. Comte de Foix, lui dit-elle un jour, que sa fierté l'avoit irrité, si tu prétens me rendre l'azile que tu m'as donné si funeste, & empoisonner le service que tu m'as rendu, précipite ma mort, qui est inévitable ; considére ce que je suis née : & si cette raison ne te touche pas, songe à ce que tu es toi même, Prince assez grand en autorité, heureux dans ta famille, & digne d'estime, si tu veux sacrifier un peu de passion criminelle...... Madame, interrompit-il, d'un air farouche & déterminé, vous perdez vainement du tems à me donner des conseils que je ne sçaurois suivre ; mais pourquoi, cruelle Princesse, pourquoi avez-vous tant d'horreur pour ma passion? Hé! de quel côté pourroit-elle m'être agréable, repliqua Isabelle, étant si peu légitime? N'êtes vous pas l'époux d'une Princesse qui mérite votre attachement ? Que pouvez-vous lui reprocher ? Et que ne doit-elle pas attendre de votre fidélité ? Revenez donc à vous, Seigneur, rendez justice à votre épouse, & à une malheureuse, qui regarde le trouble qu'elle cause chez vous, comme sa plus grande infortune. Je vois bien, ajouta le Comte, que, de concert avec la Comtesse de

Foix, vous avez arretez ma perte pour assurer la fidélité d'un fils qu'elle Idolâtre. Sa maladie étoit une feinte que vous avez favorisée. L'amour ne lui a pas permis de chercher la gloire, vous l'aimez, sa jeunesse vous charme : mais il ne peut rien ; & vous changerez de sentimens. Je ne m'explique point ; préparez-vous-y seulement. A ces mots, il la laissa éperdüe, & fut où des desseins pernicieux l'appelloient.

Quelques jours s'écoulerent ainsi : le jeune Prince étoit encore trop foible pour s'éloigner. Pendant cela, on vit un monstre de calomnie s'élever à Ortez contre la Comtesse de Foix. Sa vertu si pure fut accusée par plusieurs bouches détestables, & en peu de tems, on n'y parla que de divorce & de supplice.

Ce fut alors qu'Isabelle s'abandonna à la douleur, se voyant cause de celle d'une Princesse si sage. Ce fut alors qu'Agnès elle-même vit que le Ciel, qui ne l'avoit éprouvée que par des peines ordinaires, vouloit lui en faire sentir de plus cruelles ; & que le jeune Phebus trouva sa patience épuisée, & son respect à bout. Il voulut demander raison à son pere des noires impostures supposées à une Princesse innocente : mais il ne lui répondit qu'en menaçant sa témérité de chaînes & de cachots. Enfin, désesperé de ne pouvoir adoucir les chagrins de sa mere, il fut se jetter à ses pieds, pour la conjurer de s'éloigner d'Ortez.

Madame, lui dit-il, il ne faut point que nous nous flâtions, tout est perdu si vous ne fuyez; & le Comte de Foix, après avoir outragé votre vertu, ne menagera pas votre vie. La Navarre est un azile assuré, & je vous y conduirai sans péril.

Pendant quelques momens, la Princesse ne répondit à son fils que par des larmes, & de tendres embrassemens. Enfin, se remettant un peu: vous voulez que je fuye, Prince, reprit-elle, & que je porte pour toutes choses au Roi mon frere la honte, dont mes ennemis me couvrent. De quel œil le regarderois-je, déchirée si cruellement? Et comment me souffriroit-il lui-même, n'ayant pour prétexte de ma fuite qu'un nombre d'accusations infâmes? Croyez-vous, répondit Phebus, que le Roi de Navarre soit sans équité; intéressé par un endroit si sensible, il vous fera rendre justice. Isabelle entra alors. Venez, Madame, lui dit la Comtesse, venez combattre l'opiniâtreté de ce Prince, & nous assister de vos conseils. Hélas! Madame, reprit la jeune Princesse, que je suis peu capable de vous en donner de raisonnable dans le trouble où je suis! Agnès lui apprit alors la proposition que Gaston Phebus lui faisoit. Vous partirez donc sans moi, repliqua Isabelle en soupirant: & pour me punir des maux dont je suis cause, vous m'abandonnerez à un Prince sur lequel les plus sacrez devoirs ne peuvent rien. Madame, reprit

Gaston Phebus, un homme qui vous aimeroit moins que moi ne ménageroit rien, & sacrifieroit tout à ses intérêts : mais en vous éloignant d'Ortez, nous pourrions être surpris, & punis sans retour. Ma mere seroit la premiere victime. Pour ma vie, elle est peu importante, & plût au Ciel, que sa perte vous pût assurer un repos éternel à toutes deux! Pour nous, quand on nous découvriroit, je suis certain qu'on ne s'opposeroit point à notre fuite. Elle suspendra même les emportemens de mon pere; dans l'esperance de nous perdre facilement, il cherchera du moins pendant quelque tems à vous fléchir par la douceur. Le Roi de Navarre s'intéressera pour vous. La Castille vous redemandera sans doute, & il faudra qu'il céde à la fin. Hé bien ! Madame poursuivit Isabelle; partez, & cherchez votre sûreté. Mais croyez, je vous en conjure, que mes peines me sont moins douloureuses que les vôtres.

La Comtesse de Foix laissa agir le Prince son Fils, qui eut bien-tôt préparé toutes choses. A quelques jours de-là ils partirent, & comme il l'avoit bien prévu, au lieu de les inquiéter, toutes choses les favoriserent. Le Comte de Foix eut de la joie de cette fuite: mais il ne laissa pas d'en faire un nouveau crime à son épouse, & à son fils. Cependant, il suivit la conduite que Gaston Phebus avoit prévue, & fut plus moderé à l'égard d'Isabelle.

Le Roi de Navarre reçut la Princesse sa

sœur autant bien qu'un homme de son humeur le pouvoit faire. Sensible aux outrages qu'on lui faisoit, il protesta de les venger aux dépens de toutes choses.

Le jeune Phebus goûtoit quelque repos voyant sa Mere éloignée d'un orage, qui l'eût infailliblement accablée, si elle fut demeurée à Ortez. Mais ce calme étoit bien mêlé de troubles, quand il considéroit qu'il devoit la vie au plus injuste de tous les hommes; que Bernard de Foix étoit exposé aux périls d'une cruelle guerre; & qu'il avoit peut-être vû pour la derniere fois Isabelle qu'il aimoit malgré la concurrence de son cher frere.

Après avoir passé quelques jours à Pampelune, il eut honte de s'y voir inutile; pendant qu'il pouvoit imiter tant d'hommes distinguez que les armes occupoient alors; mais comme il songeoit à rejoindre Bernard de Foix; on apprit que D. Henri avoit donné la mort au Tyran de Castille; & qu'il venoit d'en être couronné Roi. Dans ce même tems Gaston Phebus reçut une Lettre de son Frere, qui sçavoit leur arrivée en Navarre. Elle étoit en ces termes.

» J'apprens, Seigneur, avec quelle
» injustice on a traité la Comtesse de
» Foix à Ortez; & je loue le Ciel de ce
» qu'il vous a conduits heureusement en
» Navarre. Toute ma crainte est pre-
» sentement pour la Princesse de la Cer-
» de. Cependant, il faut esperer un

» heureux avenir. Nous avons vaincu
» un Barbare, exemple mémorable de
» la Justice divine. Le Prince qui occu-
» pe présentement le Trône de Castille,
» n'a que des vertus opposées aux vices
» de ce Tiran. J'ai un peu de part dans
» son estime, dont il m'a donné des
» marques bien au-dessus de mes servi-
» ces. Il m'a promis de favoriser votre
» amour pour Isabelle. C'est lui seul qui
» en doit présentement disposer. Aimez,
» esperez tout ; mais songeons à la tirer
» d'un lieu où elle ne peut être que con-
» trainte. Adieu. Je mourrois trop heu-
» reux, si j'avois pu établir votre féli-
» cité & la sienne.

Cette Lettre, qui confirmoit si bien la générosité de Bernard de Foix, fit soupirer Gaston Phebus. Il n'étoit pas d'humeur à profiter de la violence qu'il se vouloit faire : & suivant son exemple ; il songea à la liberté d'Isabelle ; mais pour la céder à ce frere bien-aimé.

Il ne pouvoit paroître ouvertement en Bearn, d'où son amour l'avoit fait proscrire. Son dessein n'étoit pas non plus de consulter la Comtesse sur le dessein qu'il avoit d'y retourner ? parce qu'elle s'y seroit infailliblement opposée. Il partit donc secrétement & se rendit de nuit à Ortez, se cachant chez un homme qui avoit eu soin de lui dès son enfance, & dont il connoissoit la fidélité.

Il apprit que son pere tenoit la Prin-

cesse de la Cerde captive dans son Palais, pour prévenir toutes les entreprises que l'on pourroit faire. Ces précautions ne le rebuterent pas ; il fit avertir Isabelle de son arrivée, & de sa résolution. Elle en trembla, & le pria de ménager sa personne ; mais tout cela ne l'arrêta point.

Le Comte de Foix, qui avoit appris les victoires de D. Henri, & qui sçavoit que ce Prince ne protegeoit pas les Tirans, craignoit de s'en faire un ennemi, cependant il ne songeoit pas à laisser Isabelle libre.

Gaston Phebus ardent dans son entreprise, en pressoit l'execution ; mais jeune & amoureux, il ne put résister aux desirs de voir Isabelle. Il le fit la premiere fois avec assez de bonheur, & lui dit une infinité de choses qui ne la touchoient que trop : mais quoiqu'il ne sortit que la nuit, son fatal ascendant le fit découvrir à la seconde visite ; & il fut conduit à son pere, qui après l'avoir accablé d'injures, le remit à la garde de plusieurs hommes farouches.

Le Comte de Foix peignit le crime de son fils des plus noires couleurs, & destina le coupable aux plus cruels supplices. Hélas ! il ne lui tint que trop sa parole. Cet infortuné Prince fut enfermé dans une prison affreuse. On l'accusa d'abord de venir pour empoisonner son pere, & l'on publia même qu'il avoit été trouvé saisi du poison, & que cet attentat avoit été concerté avec le Roi de Navarre, &

la Comtesse de Foix. Ceux qui connoissoient bien le Comte ne douterent pas de l'innocence de son fils ; mais il n'en fut pas plus heureux, & l'endurcissement de ce pere barbare ne laissoit rien esperer pour le salut du jeune Prince.

Il vit bien qu'il étoit perdu, dès qu'on l'eut arrêté. L'absence de sa mere le consoloit, & ne doutant point que la Castille ne prît le parti d'Isabelle, & de Bernard de Foix, il se disposa constamment à souffrir cette mort qu'on lui préparoit, & qu'il ne regardoit pas comme un grand mal, aimant sans esperance, & ne voulant pas même esperer.

Pour Isabelle, une douleur immoderée s'empara de son ame. O ! ma chere Jacinte, disoit-elle dans son transport à cette fille qui l'avoit suivie, qui m'eût dit les malheurs que le crime du détestable D. Rodrigue me préparoit ? Il me conduit dans une famille illustre, où j'apporte le trouble & la désolation. L'innocent Prince de Bearn va périr : c'est moi qui lui porte le coup funeste ; & son frere pourra m'en accuser. Est-ce là ce que leurs services devoient attendre de ma reconnoissance ? Juste-Ciel ! à quels ennemis votre couroux me va-t-il exposer ? Des torrens de larmes accompagnoient ces tristes paroles. Mais, Madame, lui dit Jacinte, pourquoi vous regardez-vous comme la cause de ces maux que la seule fortune produit ? Quels pas avez-vous fait volontairement pour vous

les attirer ? Hélas ! repliqua l'affligée Princesse, je n'ai rien fait, & je me reproche tout. C'est peut-être ma foiblesse qui fait mon crime : oui Jacinte, c'est elle ; j'aime..... Hé ! lequel des deux freres, Madame, s'écria impatiemment Jacinte. Je ne sçai, reprit Isabelle, je ne sçai, ma chere Jacinte, ils sont tous deux dignes de ma tendresse & de mon estime ; je les ai vus, sans que mon cœur se soit déterminé : mais je sens bien qu'il panchera du côté du plus malheureux,

La Princesse étoit en cet état, baignée de larmes ; & propre à toucher les plus insensibles, lorsque le Comte de Foix entra. Elle lui demanda raison de lui-même ; & plaignit le jeune Phebus d'une maniere, qui ne servit qu'à embraser la fureur de son pere qui après avoir étalé tout ce qui pouvoit rendre l'innocent Phebus odieux, protesta d'un ton barbare, que sa mort étoit arrêtée. Vous voulez donc combler toutes vos injustices par un crime si affreux, poursuivit Isabelle, & que toute la terre vous regarde avec horreur ? Hé ! comment pourrez-vous être le bourreau d'un fils aimable, qui ne vous a jamais offensé. Je dois un exemple à la posterité, ajouta sévérement le Comte, & les peres apprendront de moi comme il faut traiter des enfans coupables. Mais, croyez-vous, Madame, que vos bontez pour lui le justifient ? Plus vous l'aimez plus je le hai, & votre pitié le condamne dou-

ſont ennemies, Seigneur ? s'écria Bernard. Eſt-ce la Comteſſe de Foix, digne par ſa vertu de toute votre tendreſſe ? Eſt-ce le Prince Gaſton Phebus, qui vous honore & vous eſt ſoumis ? Ah ! Seigneur, ajouta-t-il, en ſe jettant à ſes pieds, quelle réſolution funeſte avez-vous priſe contre ſa vie innocente, & de quoi peut on l'accuſer ? De quoi ! interrompit le Comte ignores-tu des crimes, dont tout le monde eſt convaincu ? Non ſeulement il a des deſſeins amoureux, que je déſapprouve ; mais il a même attenté ſur ma vie. Non, Seigneur, repliqua Bernard, avec beaucoup d'aſſurance, ce n'eſt point le caractere de ſon ame : mais apprenez la vérité, puiſqu'il faut enfin vous l'avouer. Je ſuis le ſeul coupable, & c'eſt pour moi qu'il vouloit agir. J'aime la Princeſſe de la Cerde dès mon premier voyage d'Eſpagne, & il ne cherchoit à l'approcher, que pour me ménager ſes bontés. Irritez-vous donc contre moi, prenez ma vie, qui n'eſt pas d'importance, & ne vous privez pas d'un Prince qui eſt les délices & l'eſperance de vos peuples. C'eſt lui qui vous doit ſuccéder. Quelle ſera votre joie de vivre dans un fils qui a tant de grandes qualitez ! Hé ! qui t'a donné la hardieſſe de me parler comme tu fais ? interrompit le Comte de Foix. La faute que tu veux mettre ſur toi peut-elle appaiſer ma colere ? Si tu aimes, en eſt-il plus innocent ? Fuis, perfide, & jouis

d'un moment d'indulgence qui me reste.

A ces paroles le Comte fit sortir Bernard abîmé dans sa douleur, ne pouvant voir ni son frere, ni la Princesse, que l'on gardoit exactement. Il s'abandonna à un désespoir qui lui auroit été funeste, si les personnes qui l'aprochoient ne s'y fussent opposées.

Quelque tems se passa dans cette cruelle situation, pendant lequel il arriva à Ortez un Envoyé du Roi de Castille, qui demandoit la Princesse de la Cerde, comme il l'avoit promis à Bernard de Foix. Il n'en fallut pas d'avantage pour déterminer la cruauté du Comte. L'infortuné Phebus mourut dans sa prison par le fer, ou par le poison. La mort de Bernard fut aussi arrêtée : mais en apprenant celle de son frere, ses transports furent tels, qu'il devint furieux : il courut par tout, & sa douleur excita tant de compassion, que le peuple murmura tout haut. Le barbare Comte de Foix voulut faire arrêter Bernard, & commanda qu'on lui donnât la mort. Il fut mal obéi. On vit même le peuple favoriser la demande des Castillans, & leur livrer Isabelle, craignant d'irriter D. Henri, & de s'attirer sur les bras une Puissance si redoutable. Le Tiran vit cette rebellion avec des mouvemens de rage ; mais sans aucun remors de son crime. Il n'osa cependant s'opposer à une populace émue, & vit partir Isabelle & Bernard. Hélas ! dans quel état quitterent-ils Ortez ? Ils ne se parloient que par des

larmes ; & leur douleur augmenta encore, en recevant des lettres de Phebus mourant, qui contenoient ces paroles.

Gaston Phebus à la Princesse de la Cerde.

» Si je n'avois la consolation de sçavoir » à Ortez des Ministres d'un grand Prin- » ce qui s'intéresse pour vous, je mour- » rois desesperé : mais, Madame, étant » inutile à la vie, je regarde la mort com- » me un bien. Sur le point de la recevoir, » j'ose encore vous recommander le repos » de mon Frere. S'il y a désormais quel- » que bonheur pour lui, il ne peut le re- » cevoir que de vous. Je vous conjure » donc par mon respect encore d'agréer ses » services. Vous connoîtrez à quel point » il vous aime. Adieu, Madame, que les » injustices du Pere ne vous fassent point » haïr le Fils.

Gaston Phebus à Bernard de Foix.

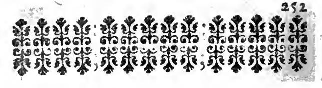
» Il faut mourir, mon Frere ; le Ciel » qui l'a déterminé ainsi m'est témoin que » la mort ne me feroit aucune peine, si je » n'étois pas sensible à votre amitié. J'es- » pere que le sort épuisera sa rigueur sur » moi, qu'il vous deviendra favorable. » Ne m'oubliez point ; mais aussi, mon » cher Frere, ne poussez pas trop loin un » souvenir qui troubleroit votre repos. » La Princesse Isabelle est trop équitable,

» pour vous refuser un cœur que vous mé-
» ritez. La faveur du Roi de Castille vous
» peut faire une belle fortune. Profitez
» des avantages que votre valeur vous a
» acquis: mais éloignez-vous de ces lieux
» funestes. Allez sous une autorité moins
» rigoureuse respirer un air plus libre, &
» chercher l'innocence. Tout vous feroit
» ici penser à ma mort : mais, mon cher
» Frere, elle va établir ma tranquillité
» pour jamais. Adieu, laissez régner le
» Comte de Foix. Abandonnez-le à sa
» dureté. N'entreprenez-rien pour me
» venger, je vous en conjure; consolez
» ma Mere, & croyez que si j'ai eu de
» l'amour pour Isabelle, je vous ai enco-
» re plus aimé; puisque je vous l'aurois
» cedée, si j'avois vécu d'avantage.

Que ces Lettres couterent de pleurs & de soupirs à Bernard & à Isabelle! Ils passerent par la Navarre. La Comtesse de Foix en reçut une de son cher & infortuné Fils, & il faudroit être tendre Mere pour exprimer ce qu'elle ressentit. Elle ne traîna qu'une vie languissante, pendant que son cruel époux affermi dans le crime, se consola de tout par de nouvelles amours.

La Princesse de la Cerde & Bernard de Foix arriverent en Castille; & la déplorable nouvelle qu'ils y porterent toucha toutes les personnes généreuses. D. Henri détesta le Comte de Foix, & charmé de l'amitié des deux Freres, pour consoler

celui qui l'avoit si bien servi, il sollicita Isabelle en faveur de Bernard. Si Gaston Phebus eut vécu, elle ne se seroit jamais déclarée, & son cœur balançoit entre le mérite & les services de ces deux illustres Amans: mais elle crut enfin qu'il falloit les reconnoître, en se donnant à un seul, par la volonté de son Roi, & de ses plus proches, qui la revirent avec beaucoup de joie. Après plusieurs mois d'un deuil profond, elle épousa Bernard, qui renonça pour jamais aux Noms & aux héritages de Bearn, & de Foix; quoiqu'il eut des témoignages assurez de sa naissance légitime. Il se contenta d'en informer ceux qui s'y intéressoient, & pleura toûjours son cher Phebus, conservant précieusement sa mémoire. D. Henri le combla de biens & d'emplois importans, qu'il posséda tranquillement. Il fut le premier Comte de Medina-Celi, & c'est de lui & d'Isabelle de la Cerde que sont descendus les Ducs de même nom. Il auroit vécu le plus heureux de tous les hommes avec sa belle & vertueuse épouse, si le souvenir de son Frere ne l'eut pas traversé. La Princesse le regretta toute sa vie. Le Roi de Navarre prepara des foudres pour accabler le Comte de Foix: mais le Ciel mit divers obstacles à sa vengeance. L'affligée Comtesse mourut enfin de douleur, & son époux acheva plus heureusement sa vie, qu'un méchant homme ne le devoit esperer.



LA PREDICTION ACCOMPLIE.

NOUVELLE.



LA célébre République de Vénise ayant une négociation importante à faire dans l'Isle de Chipre, y députa Fabrice, un de ses plus illustres Citoyens qui s'étoit heureusement acquitté de plusieurs emplois considérables. Il n'avoit qu'un fils ; & cette occasion se trouvant propre pour le faire voyager, il le ména avec lui, malgré sa mere, qui ne pouvoit se résoudre à cette séparation, parce que l'on ne voyoit point d'homme plus aimable que lui.

Fabrice arriva heureusement en Chipre, & ne fut pas long-tems à régler les affaires qui l'y menoient. Après les avoir terminées, il voulut consulter un sçavant homme, dont la réputation étoit fameuse, sur la destinée de son fils ; & mena le jeune Silvio chez ce Solitaire, qui demeuroit à quelques milles de Nicosie. Sa retraite

Tom. 3. 232.



traite convenoit à ses occupations. Elle étoit renfermée dans le sein d'une montagne ; où l'art avoit ajouté de grandes beautés à la nature. Après avoir passé sous une voute obscure, on entroit dans un quarré régulier, & les Vénitiens furent étonnez de la beauté des édifices.

L'Astrologue les vint recevoir. C'étoit un homme vénérable par son âge, & par sa bonne mine, & qui leur fit voir que toutes les régles de la civilité lui étoient bien connues. Quand Fabrice & son fils l'eurent salué, il les mena dans un cabinet paré de peintures rares, de cartes, de globes, de livres, & de tout ce qui peut marquer l'amour des sciences.

Après avoir admiré tant de beautés différentes, Fabrice lui demanda si le Ciel seroit favorable à la fortune de son fils. Le Solitaire les pria de passer un moment dans le jardin, qui n'étoit pas moins agréable, que le reste de la maison ; & les ayant rappellez après avoir consulté ses livres sur la naissance de Silvio. Seigneur Fabrice, dit-il à l'Ambassadeur de Venise, avec une assurance, qui répondoit de la vérité de ses paroles, votre fils sera grand entre les plus grands hommes du monde, & le Ciel lui promet des dignités si élevées, que vous vous verrez humilié à ses pieds. L'Astrologue ne voulut point s'expliquer davantage, & Fabrice consterné d'une prédiction qui devoit le combler de joie, n'observa qu'un triste silence ; & ne fit voir que de noirs chagrins.

Quelques jours après il partit pour Venise, mais avec une douleur secrette, que la grandeur future de son fils lui causoit. L'idée de se voir soumis à ses pieds, excita tous les mouvemens d'une cruelle ambition : il oublia qu'il étoit pere, & se détermina à commettre un crime effroyable, croyant que la sureté de sa gloire lui demandoit la mort de Silvio. On ne pouvoit le faire mourir dans un vaisseau, où il étoit généralement aimé, sans se déclarer son bourreau : il prit le tems d'une tempête qui favorisa sa barbarie. Un domestique, aussi cruel que cet injuste maître, fut le confident qu'il choisit ; & ce perfide fit tomber Silvio dans la mer, pendant le désordre de l'orage ; persuadant par une douleur affectée, que la violence des vents lui avoit précipité. Fabrice accompagna les cris de cet infidéle d'une quantité de larmes feintes, & déplora en apparence un malheur dont il étoit cause.

Cependant Silvio avoit du courage, & sçavoit nager. Il combattit long tems contre les vagues, qui pousserent entre ses bras une cassette, laquelle lui aida à se soutenir. L'orage se calma un peu, & un Vaisseau Sicilien passant heureusement auprès de lui, on le tira de la mer, avec le coffre qu'il n'avoit point quitté.

Quand il eut repris un peu de force, il fit réflexion sur son avanture, & au chagrin de son pere, depuis la prédiction du Solitaire de Chipre. Il ne douta point que

celui qui l'avoit poussé dans la mer ne l'eut fait par son ordre. Ensuite il dit aux Siciliens dont il recevoit de si bons offices, qu'il étoit originaire d'Allemagne, Marchand de profession, & que son vaisseau ayant péri en venant de Candie, il ne lui restoit que cette caisse qui renfermoit quelques habits, & qu'il les supplioit de vouloir le mener avec eux jusques en Sicile.

Le Vaisseau arriva dans le Port de Messine, où tout l'équipage débarqua. Ils apprirent en arrivant, que D. Carlos Roi de Naples étoit venu attaquer Roger Roi de Sicile jusques dans ses Etats, sur quelques legeres prétentions ; & que les Armées étoient à la vue de Palerme, sur le Point de décider de la fortune des deux Rois, par une bataille generale.

Silvio, de qui tous les sentimens étoient élevez, prit beaucoup de part à cette nouvelle ; & trouvant le coffre, que le sort lui avoit donné, plein de pierreries d'un prix inestimable, il se vit en état de satisfaire son courage & d'esperer que l'Astrologue de Chipre lui avoit prédit une fortune véritable. Ainsi, pendant que le coupable Fabrice fut annoncer sa mort à Venise, ce jeune avanturier se mit dans un équipage superbe, se jetta dans le parti de Roger, qui étoit le plus foible, leva des troupes à ses dépens, & signala sa valeur aussi-bien que sa générosité. Toute la Sicile en fut surprise. Roger le regarda comme un Protecteur que le Ciel lui en-

voyoit, ayant sauvé la vie & la liberté de ce Prince la premiere fois qu'il combattit, & fait une infinité d'actions dignes d'un souvenir éternel.

La nuit ayant fait cesser le combat, on chercha le Liberateur du Roi de Sicile, qui vint recevoir les louanges qu'il méritoit. Ses services étoient trop considérables, pour ne toucher pas un Prince généreux & reconnoissant. Le Duc de Calabre, frere de Roger, & Lieutenant Général de ses Armées, eut ordre de mettre Silvio en possession des Charges les plus glorieuses, & d'avoir soin de sa personne, parcequ'il étoit legerement blessé. Cela ne l'empêcha point de retourner deux jours après au combat, où malgré les pertes & la fatigue des deux partis, il y eut encore un effroyable carnage.

Silvio toujours brave, & toujours heureux, donna de nouvelles marques de sa valeur; prenant le Roi de Naples prisonnier, malgré la résistance des siens, & le menant jusqu'à la tente de Roger.

Ce Prince qui avoit tout craint quelques jours auparavant, vit son Ennemi captif avec surprise : mais il le reçut en Vainqueur moderé, qui sçavoit distinguer le malheur d'avec la foiblesse. Seigneur, lui dit il, après l'avoir salué respectueusement, la fortune nous fait voir aujourd'hui qu'elle n'est pas toujours favorable aux grands Hommes. Ce dernier évenement de la guerre n'ôte rien à votre autorité ; & quoique vous ayez attaqué

mes Etats avec un peu d'injustice, je prétends que vous y régniez comme dans les vôtres. Votre générosité me rend digne de ma disgrace, Seigneur répondit D. Carlos, & je dois me louer de cette fortune qui humilie justement une ambition que je ne pouvois soutenir. Je ne rougirai point de porter les fers d'un Roi dont la vertu ne captive pas moins mon cœur, que ce vaillant Homme, ajouta-t-il, en montrant Silvio, a fait ma personne. Les deux Rois s'embrasserent alors. Silvio reçut des marques de leur estime; & Roger lui donna dès-lors le titre de Marquis, extrêmement honorable en Sicile.

Quoique le Roi de Naples fut traité avec tout le respect dû à sa dignité, on ne laissoit pas de le garder soigneusement; sa prison termina la guerre, & il fut conduit à Palerme, où Roger tenoit ordinairement sa Cour; & où il se rendit aussi, après avoir ordonné à ses troupes de repasser à Naples.

Les deux Rois se pratiquerent assez en peu de tems pour se bien connoître, & s'estimer parfaitement. Roger avoit une fille unique, & D. Carlos qui devoit tout à la générosité de ce Prince, demanda la Princesse de Sicile, qui lui fut accordée. Les nôces se solemniserent à Palerme. Il y eut pendant plusieurs jours des spectacles publics: & Silvio, qui n'avoit point encore vu les Dames Siciliennes, parce que des blessures l'avoient retenu au lit,

parut pour la premiere fois au mariage du Roi de Naples, La magnificence de ses habits accompagnoit sa bonne mine: mais si tous les yeux s'arrêterent sur lui, les siens trouverent dans les charmes de la Princesse Diane, fille du Duc de Calabre, de quoi l'attacher pour jamais. Elle suivoit la Reine de Naples, & rien au monde n'étoit plus aimable. Silvio ne regarda qu'elle, & ce fut alors que son cœur apprit à pousser des tendres soupirs. L'envie de plaire éloigna tous les autres soins qui l'avoient occupé jusqu'alors. Il parut dans les jeux avec des avantages extraordinaires; & comme il avoit un libre accès auprès du Duc de Calabre, il vit la Princesse sa fille sans difficulté. Roger le lui avoit présenté, comme à la Reine de Naples; & il y eut quelque chose de particulier dans cette premiere entrevûe. Diane rougit si fort, que tout le monde s'en apperçut: & Silvio parut si distrait, que ceux qui avoient quelque familiarité avec lui en furent étonnez. L'amour lia leurs cœurs en peu de tems; & si Diane ne sortit point des bornes que son sexe & son rang lui prescrivoient, elle ne put se défendre d'écouter ce que les yeux de Silvio lui disoient de sa passion, & de s'en faire un secret plaisir.

Les ames véritablement tendres ne peuvent se contraindre long-tems. Silvio parla, après avoir soupiré. On persuade facilement, quand on est parvenu à se faire entendre. Silvio n'ignora pas long-

tems les avantages qu'il avoit remportez sur le cœur de la Princesse, & ces commencemens heureux lui confirmerent la vérité des prédictions du Solitaire de Chipre.

Le Roi de Naples partit alors de Sicile, mais il mourut dans cet infortuné voyage. La jeune Reine, qui ne l'abandonna point pendant le cours d'une maladie contagieuse, eut le même destin, & perdit la vie peu de jours après lui. Cette funeste nouvelle accabla le Roi de Sicile. La douleur s'emparant de son ame, il ne vécut que quatre mois après l'avoir reçue, & laissa par sa mort la Couronne de Sicile au Duc de Calabre, qui fut proclamé Roi, après les funérailles de Roger. Comme il étoit aimé du peuple, son régne consola en quelque sorte les Siciliens de la perte d'un Prince, qui les avoit traitez avec beaucoup de douceur. Silvio la ressentit vivement; & s'il prit part à la nouvelle dignité de Diane, ce ne fut pas sans y trouver des sujets de chagrin. Elle ne lui parut pas plus fiere pour avoir plus de droits au Trône; & elle l'assura même, que s'il pouvoit se rendre le Roi son Pere favorable, il n'y auroit aucune difficulté à son bonheur.

Silvio n'aspira donc plus qu'à se rendre nécessaire au Roi de Sicile; & ce qu'on lui avoit prédit flâtant ses espérances, il crut qu'elles pouvoient s'élever jusqu'à la possession de Diane, & de la Couronne de Sicile.

Son assiduité auprès d'elle avoit été remarquée du Roi dès le tems qu'il n'étoit que Duc de Calabre, & il la vit continuer avec chagrin, croyant qu'un inconnu, quelque mérite qu'il pût avoir, ne devoit pas prétendre à son alliance.

Sa domination fut troublée peu de tems après l'avoir établie. Avant que d'être Roi, il avoit eu un démêlé d'honneur avec le Marquis Arnesto, un des plus grands Seigneurs de Sicile qu'il fit exiler, après l'avoir extrêmement maltraité. Le Roi Roger le rappella avant sa mort, pour des raisons fort importantes. Mais ce retour ne lui fit pas oublier les injustices du Duc de Calabre. La mort de Roger changea son état. Il n'étoit pas facile d'attaquer ouvertement un Souverain; & Arnesto s'informant en secret de tous les mécontens, se ligua avec eux, & conjura la perte du nouveau Roi. Pour y réussir, cette cabale dangereuse fit miner sous le Palais, ne balançant point à sacrifier une partie de la Cour avec le Prince. Comme on ne travailloit que de nuit, il falloit un long espace de tems pour avancer cet ouvrage; & Silvio, que l'amour éveilloit plus que les autres hommes, passant une partie des nuits autour de l'appartement de la Princesse de Sicile, vit, en retournant au sien, sortir deux hommes de dessous la terre. Il se cacha pour les observer, & reconnut Arnesto à la voix. Ce travail est bien lent, dit-il à celui qui l'accompagnoit, & je crains que

que quelque ſurpriſe ne traverſe notre deſſein, ſi nous n'en preſſons l'execution. Il n'eſt pas aiſé reprit l'autre, d'ébranler une machine telle que ce Palais. Si vous précipitez cette entrepriſe, peut-être qu'elle n'aura aucun effet, & que vous verrez avorter la mine. Il faut l'examiner de jour, ajouta Arneſto, & ne rien négliger pour me donner le plaiſir d'une prompte vengeance.

Ces paroles qui ſuffiſoient pour informer Silvio de la conſpiration, le firent trembler. La fureur du perfide Arneſto menaçoit nonſeulement les jours du Roi, mais auſſi ceux de la Princeſſe. Son premier mouvement étoit d'aller donner la mort au Chef des Conjurez : mais, refléchiſſant ſur l'importance de cette affaire, il crut qu'il étoit plus à propos d'en avertir le Roi.

Quand Arneſto ſe fut retiré avec ſon Complice, Silvio viſita la mine, qu'il ne trouva que trop avancée. Dès qu'il fut jour, il avertit le Roi de ce qu'il avoit vu. Ce Prince qui ſe ſouvenoit de ſon ancien démêlé avec Arneſto, fut plus effrayé que ſurpris du reſſentiment qu'il conſervoit. Il embraſſa cent fois Silvio, & fut avec lui voir la mine. La punition des coupables étoit trop juſte, & d'un exemple trop néceſſaire pour la négliger. Les Gardes du Roi furent inveſtir la maiſon d'Arneſto : on le prit avec une partie des conjurez. Le procès ne dura pas longtems. Les criminels furent convaincus

& Arnesto eut la honte de se voir déclaré principal auteur de cette lâche entreprise. Il fut condamné à perdre la tête dans la place publique de Palerme ; traitement trop doux pour un sujet infidéle, & l'on confisqua ses biens à la Couronne : mais le Roi les donna à Silvio avec le titre de Grand du Royaume, qui lui donnoit le rang de Prince. Après la mort d'Arnesto, quelques-uns de ses parens tenterent inutilement de le venger : la grande fortune de Silvio ne lui fit que des envieux impuissans ; & possedant la faveur du Roi, & la tendresse de la Princesse, il crut pouvoir aspirer à toutes choses, & se résolut, avec la permission de Diane, de faire connoître son amour au Roi de Sicile. Il en trouva l'occasion favorable après la rebellion de quelques peuples de l'Isle, que sa valeur remit à leur devoir. Enfin, mon cher Silvio, lui dit le Roi au retour de cette expédition glorieuse, vous êtes le protecteur de la Sicile & de ses Rois. J'en fais une heureuse expérience, & depuis que la fortune vous a conduit ici, elle a marqué tous vos pas par des actions dont vous aurez éternellement la gloire, & nous l'utilité. Le Trône que j'occupe ne doit m'être considérable, qu'autant qu'il me met en état de récompenser vos services : regardez-moi donc comme un homme qui songe incessamment à s'acquitter de ce qu'il vous doit, & pour augmenter le nombre des obligations que je vous ai, faites-m'en naître vous-même les occasions.

L'amoureux Silvio n'hésita point sur sa réponse, & regardant le Roi de Sicile avec un peu de trouble : Si la fortune m'a fait être de quelque utilité à vos Etats, Seigneur, répondit-il, c'est que le Ciel m'avoit donné un cœur destiné pour votre famille Royale; & si j'avois l'honneur d'être du sang illustre de votre Majesté, mon zéle ne seroit pas plus ardent & plus sincére pour son service : mais, Seigneur, puisque vous voulez bien me tenir compte d'un peu de bonheur, il vous sera facile d'établir pour jamais la félicité de ma vie. Parlez-donc, repliqua le Roi de Sicile, & me donnez promptement la joie de pouvoir vous rendre parfaitement heureux. Souffrez, Seigneur, poursuivit Silvio, en mettant un genouil en terre, souffrez que je porte mes vœux jusques à la Princesse, & regardez ces sentimens élevez, comme l'effet d'une ardente passion, & non pas d'une ambition aveugle. J'avois cru, Silvio, interrompit froidement le Roi de Sicile, que ma fille vous devoit inspirer d'autres mouvemens, & que ceux du respect ne s'éloignoit jamais d'un homme aussi raisonnable que vous. Je suis fâché que vous me donniez lieu de vous répondre comme je fais, mais puisque la franchise est ici nécessaire, il faut vous dire que la Princesse de Sicile n'est point destinée à un inconnu. Et moi, Seigneur, répondit le fier Silvio, j'avois cru que cet Inconnu s'étoit assez fait distinguer des autres hom-

mes, pour pouvoir entrer dans l'alliance d'un Prince qui l'a vu dans les occasions, & qui ne doit pas oublier par quel intérêt il y étoit conduit. J'ai peut-être assez fait, reprit le Roi, pour me dispenser de faire davantage : mais, Silvio, pour vous témoigner que je ne veux rien ôter à la gloire de vos actions, & au mérite de vos services, ne parlons plus de Diane, & demandez d'ailleurs tout ce qui dépendra de moi. Après avoir franchi la difficulté de vous déclarer l'état de mon cœur, repliqua Silvio, pensez-vous que je passe du bonheur dont je m'étois flâté à quelques legeres dignitez. Non, Seigneur, je ne change pas si facilement : vous ne me trouvez point digne de la Princesse, & je conviens avec douleur que vous avez peut-être raison : mais vous ne pouvez m'empêcher de l'aimer toute ma vie. Silvio sortit à ces mots, outré de desespoir, & les yeux pleins d'une funeste colere. Il fut chez Diane, qui s'apperçut bien-tôt de son trouble; & n'en devinant que trop la cause: Ah! Silvio, lui dit-elle avec une douleur peu differente de la sienne, vous avez parlé au Roi, & vous n'êtes pas satisfait. Il est vrai, Madame, répondit tristement Silvio, & ce Prince ne m'a point laissé douter du peu que je vaux. Hélas! Silvio, repliqua la Princesse, si les sentimens que vous m'avez inspirez avoient ouvert ses yeux comme les miens, il seroit bien persuadé de votre mérite, & ne nous jetteroit pas dans ces

allarmes : n'en murmurez point, je vous en conjure ; c'est mon pere & mon Roi, & la posterité ne lira point l'Histoire de sa vie, sans admirer la vôtre. Vains honneurs, s'écria douloureusement Silvio, foibles esperances pour un cœur qui ne sçait qu'aimer ! Est-ce ainsi, Madame, que vous voulez flatter ma douleur ? Il me faudroit une fermeté comme la vôtre, pour chercher de la consolation dans les idées d'un glorieux avenir : mais je n'ai que de l'amour, & je ne suis sensible qu'à ce qu'il m'inspire. Ma constance n'est pas telle que vous pensez, Silvio, interrompit Diane, en essuyant quelques larmes, & j'affecte une fermeté qui me coûte peut-être plus cher qu'à vous. Mais à quoi voulez-vous que je me détermine ? Vous solliciterai-je à vous venger d'un Prince qui m'a donné la vie ; & voulez-vous que j'augmente vos maux par la connoissance des miens ? Serez-vous plus heureux quand je vous aurai montré toute ma foiblesse, & n'en voyez-vous pas assez pour être assuré de mon cœur ? Je ne vous aime que trop, Silvio ; & vous sçavez que je n'ai point consulté nos états pour vous l'avouer. Je vous en réitere encore l'assurance : mais cette complaisance que j'ai pour nos sentimens ne me dispense point de ce que je dois à mon pere. Vous n'ignorez pas que je n'ai aucune part à l'injustice qu'il vous fait : suportez-là, si vous m'aimez, avec un peu de modération : elle aura peut-être des

bornes, & rien ne nous défend d'eſperer un tems plus favorable. C'eſt moi qui vous en prie, ajouta-t-elle, avec des regards qui pouvoient tout ſur lui, en vous promettant de payer ce ſacrifice par une conſtance à l'épreuve de tout. Hé bien! ma Princeſſe, répondit Silvio, jouiſſez de l'empire que vous avez ſur mon cœur. Faut-il pour vous plaire, & ſatisfaire ce Roi que je reſpecte, tout injuſte qu'il eſt, m'aller expoſer aux chagrins de l'exil, & mon ſéjour en Sicile ne ſera-t-il rien contre votre repos? Non, Silvio, répondit Diane, je ne trouverai jamais un ſujet de tranquillité dans votre abſence: elle me coûteroit toute ma joie, & peut-être quelque choſe de plus; & quelles que puiſſent être les intentions de mon pere, je vous verrai toûjours dans ſa Cour avec un ſenſible plaiſir.

Comme la Princeſſe alloit pourſuivre, on vint lui dire que le Roi l'attendoit dans ſon cabinet. C'eſt pour vous ordonner de me haïr, lui dit tout bas Silvio. Je vous promets de ne lui point obéïr, repliqua-t elle en ſortant. Pendant que Silvio fut cacher ſon chagrin dans la ſolitude, elle ſe rendit auprès du Roi ſon Pere. Je vous défends de flâter l'ambition de Silvio, lui dit-il d'abord d'un air ſévére. Je crains bien que vous ne l'ayez déja fait; mais j'ai des deſſeins plus dignes de votre naiſſance, & vous devez vous préparer à recevoir au premier jour un époux que je vous ai choiſi. Diane

voulut répondre ; mais le Roi la renvoya sans vouloir l'entendre.

Silvio ne sortit point pendant quelques jours, & la Princesse par une cruelle bienséance fut obligée à ne le voir pas, tant qu'il n'iroit point chez le Roi.

Cependant, le mariage de Diane se répandit par-tout. Silvio en fut bien-tôt informé ; & la jalousie se joignant à l'amour, il retourna chez le Roi, ne pouvant vivre sans voir la Princesse. Mais il fit sa cour avec tant de négligence, que les Siciliens qui avoient envié sa faveur, crurent qu'elle étoit beaucoup diminuée.

La Princesse de Sicile entendit parler de son mariage comme les autres : mais ces bruits n'ébranlerent pas la résolution qu'elle avoit prise en faveur de Silvio. Quelques mois s'écoulerent de cette sorte. Silvio vivoit dans la cruelle attente d'un malheur qui devoit renverser tout ce que l'Astrologue lui avoit prédit : mais une fievre mortelle attaqua alors le Roi de Sicile, & lui donna fort peu de tems pour songer à ce qu'il avoit à faire. Il regarda la mort sans foiblesse ; & songeant qu'il devoit ses derniers soins à une jeune Princesse, que l'embarras des affaires alloit accabler, il vit la nécessité qu'il y avoit de lui donner un époux Les bruits qu'on avoit débitez là dessus n'étoient que des feintes, pour ôter l'espérance à Silvio, & son équité l'obligea enfin à rendre justice à cet illustre Inconnu, pour lequel toutes choses se déclaroient, & qui pouvoit seul

soutenir la Couronne de Diane. Il la fit appeller, & lui tendant les bras: Je meurs, ma fille, lui dit-il, & le Ciel veut que je vous abandonne, quand je vous ferois encore nécessaire. Le gouvernement d'un Etat est pénible; & comme je peux avoir des ennemis secrets, qui profiteroient de votre peu d'expérience, il faut vous choisir un époux avant ma mort. C'est pour Silvio que je me déclare, qu'il oublie ma résistance. Sa vie nous a paru si belle, depuis qu'il est parmi nous, que tous mes scrupules sont vaincus. S'il ne possede pas une Couronne, il est digne de la porter; & je suis forcé par ma raison de lui rendre cette justice. Qu'on l'appelle continua t-il, & qu'il vienne recevoir mes derniers embrassemens.

Cette nouvelle eut été bien agréable à la Princesse, si un pere mourant ne la lui avoit pas annoncée. Elle n'y répondit que par des larmes; & Silvio vint recevoir à genoux les assurances de son bonheur. Après cela, le Roi lui fit un discours sur la conduite des Princes, qui marquoit la force de son esprit, & ordonna à l'Archevêque de Palerme de les épouser la Princesse & lui sur le champ. Cette triste Cérémonie étant achevée, le Roi montra Silvio à ses principaux Officiers, comme leur Souverain, & demanda ensuite un peu de repos, qui le conduisit à la mort. Silvio n'en fut pas moins affligé que Diane: mais après les premiers jours de deuil, il travailla à essuyer les pleurs de sa belle

Reine; & les consolations d'un jeune Prince qu'elle aimoit passionnément modererent sa douleur. Ce fut alors que l'experience fit admirer à Silvio les connoissances que le Ciel donne aux hommes. Il pratiqua heureusement les derniers avis du feu Roi, & fit bien-tôt connoître aux Siciliens que son régne seroit doux & glorieux.

Quelque tems après son couronnement, la Republique de Venise fut affligée par une stérilité fâcheuse, qui mit le Sénat dans la nécessité de demander du secours aux Etrangers. Fabrice fut encore député pour passer en Sicile, afin d'obtenir des vivres pour son païs. Il partit, quoique sa femme fut attaquée d'une maladie languissante, & s'étant rendu à Palerme, on le présenta à Silvio. L'opinion qu'il avoit de sa mort, l'état de sa fortune, & le changement que plusieurs années peuvent apporter sur le visage d'un jeune homme l'empêcherent de le reconnoître: mais Silvio n'eut aucune peine à démêler tous les traits de ce pere cruel qui l'avoit fait précipiter dans la mer. Fabrice parla au nom du Sénat après avoir baisé les mains de Silvio à genoux, qui lui accorda tout ce qu'il demandoit. Ensuite, il le questionna sur l'état de la république, & passant insensiblement de l'intérêt general au particulier, parlant de sa famille, il effraya Fabrice, qui ne pouvoit comprendre comme un Prince étranger pouvoit être si bien informé de ses affaires. Enfin,

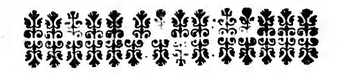
il demanda de ses propres nouvelles, & dit à Fabrice qu'on l'accusoit d'avoir fait perir son fils, jaloux du bonheur qu'un Astrologue de l'Isle de Chypre lui avoit prédit. Le malheureux Fabrice perdit alors la parole; & ce trouble confirmant son crime à Silvio : Vous voyez, lui dit-il, que les décrets du Ciel sont constans, & que ce n'est point aux hommes à les vouloir combattre. Je suis Silvio, & je dirois votre fils, si je pouvois me persuader, qu'un pere si barbare m'eut donné la vie.

Le Roi généreux ne laissa pas d'embrasser le consterné Fabrice, qui crut rêver pendant un assez long espace de tems. Ses larmes exprimerent son repentir; & après en avoir assez répandu pour effacer une partie de son crime, Silvio lui dit, qu'il vouloit cacher encore quelque tems sa naissance. Il fit donner un des plus beaux appartemens de son Palais à Fabrice, & lui confirma par ses traitemens pleins de bonté, qu'une belle ame est incapable de ressentiment.

Le Roi de Sicile fit partir plusieurs Vaisseaux chargez de blé pour Venise, & Fabrice écrivit à sa femme le glorieux état où il avoit trouvé Silvio. Cette nouvelle ne lui fut annoncée qu'un jour avant sa mort; & sa conscience l'obligeant à réveler un secret qu'elle avoit toujours conservé, elle déclara que Silvio n'étoit point son fils, ni celui de Fabrice; mais qu'il étoit né d'une sœur fort aimable qu'elle

avoit eue, que le Marquis de Montferrat épousa secrettement à Venise, quand le Duc de Milan l'eut chassé de ses Etats. La Naissance de Silvio coûta la vie à sa Mere, & l'épouse de Fabrice qui en sçavoit seule le mystere, voyant le Marquis de Montferrat mort aussi, & sa fortune sans ressource, mit Silvio en la place d'un enfant dont elle accoucha pendant un voyage de Fabrice cet enfant étant mort presque en naissant. Le témoignage que Camille rendit en mourant de cette vérité devant plusieurs témoins qui la confirmerent, fut écrit à Fabrice en Sicile, auquel on envoya aussi plusieurs Lettres du Marquis de Montferrat, qui faisoient foi de son mariage avec la mere de Silvio. Ce jeune Prince eut une joie immoderée de devoir le jour à un pere, dont les malheurs n'avoient point effacé la gloire. Il combla Fabrice de biens; fit publier sa naissance illustre: & Fabrice charmé de sa générosité retourna à Venise, après avoir vu l'accomplissement tout entier de la prédiction du Solitaire. Pour Silvio, il passa le reste de sa vie dans la tranquillité avec la Reine son épouse.





LES DEUX

FORTUNES

IMPREVUES.

NOUVELLE.



CE fut une de ces nuits obscures de l'hiver, qui menaçent la terre de vents & de pluye, que des Bergers, dont les Troupeaux paissoient ordinairement sur les Montagnes de Jaca, entendirent faire des hurlemens extraordinaires aux chiens que avoient accoutumé de les garder. Les plus proches crurent que quelques Loups sortis de la Forêt causoient ce désordre & y coururent avec des flambeaux. Mais en arrivant ils trouverent une des plus belles femmes du monde, qui perdoit son sang par deux grandes blessures qu'elle avoit dans le sein. Ces hommes se montrerent plus pitoyables que leur profession ne le devoit faire esperer. Ils examinerent l'Inconnue, qui respiroit encore, & tâcherent de la soulever, pour gagner leur cabane; mais elle étoit si foible, qu'ils craignirent de lui faire perdre le sentiment. Elle leur

Tom. 3. 252.



fit figne de chercher quelque chofe autour d'elle, & ils lui apporterent un petit coffre, qui renfermoit apparemment quelque chofe de précieux. Ce n'étoit pas ce qui l'inquiétoit, & les Bergers continuant leur recherche virent deux chevaux entre les arbres; & à quelques pas de-là un jeune homme percé de plufieurs coups, qui avoit encore le poignard dans le corps. Ils le mirent fur un des chevaux, & retournerent à l'Inconnue, croyant qu'ils pourroient l'emporter avec l'autre; mais elle ne s'y put foutenir, & il fallut couper des branches, dont ils compoferent un petit brancar, pour la tranfporter à la premiere cabane, où un vieux Berger appliqua quelque chofe fur fes bleffures, pour arrêter le fang qui couloit toûjours.

Ces hommes étoient Domeftiques d'une femme de qualité, qui avoit une belle maifon aux environs des montagnes. Elle y étoit même alors, quoique la faifon fût défagréable. On l'avertit de ce qui étoit arrivé, & s'intéreffant d'abord pour une perfonne de fon fexe, elle envoya un chariot & des femmes pour l'amener chez elle. On voulut mettre le corps du mort auprès de l'Inconnue, mais elle témoigna tant d'horreur en le voyant, qu'on fut obligé de l'enterrer en ce lieu.

Dorothée reçut généreufement la perfonne malheureufe qu'on lui amenoit & fut auffi touchée de fonétat pitoya-,

ble, que surprise de sa beauté. Après l'avoir conduite dans le plus magnifique appartement de sa maison, elle fit venir les plus habiles Chirurgiens de Jaca, qui trouverent l'Inconnue qui avoit perdu beaucoup de sang, & passé une nuit cruelle presque sans esperance de guérison. Mais Dorothée lui donna tant de soin, qu'après quelques jours de crainte, on l'assura qu'elle échaperoit & un peu de tems rétablissant les forces & la beauté de la malade, l'obligeante Espagnole ne songea plus qu'à conserver une santé qui lui étoit devenue fort chere.

Un jour que ces deux aimables personnes étoient ensemble, après s'être donné des marques reciproques d'estime & d'amitié, Dorothée conjura l'Inconnue de lui apprendre la vérité de ses avantures; & cette belle fille, sur qui la reconnoissance pouvoit tout, ne balança point à lui confier le secret de sa vie.

Histoire d'Emeranciane & de Don Gaston.

JE suis née dans la Ville de Sarragoce capitale du Royaume d'Arragon, Madame, lui dit-elle : la mort de ma mere, que je perdis à six ans, me laissa fille unique, & seule héritiere d'une puissante famille ; & ce coup funeste, qui traversa le bonheur de ma naissance, se fit bien sentir dans la suite par le sévérité d'un pere, qui n'exigea de moi que ce

qui pouvoit me rendre la vie ennuïeuse.

J'avois pour tous plaisirs le commerce de trois ou quatre filles de mon âge. beaucoup plus libres que moi, qui deploroient ma condition, & contribuoient à m'en faire sentir le désagrément. Il y en avoit une dont le cœor étoit même déja touché, & qui me fit confidence d'un engagement tendre qu'elle avoir. Toute innocente que j'étois, la lecture de quelques livres m'avoit appris que les hommes sont dangereux, & qu'il ne faut pas toujours croire ce qu'ils disent. Je voulus donc exhorter cette amie, que je préferois aux autres à suivre moins les mouvemens de son cœur; mais il n'étoit plus tems, & des conseils contraires à son inclination lui causant un peu de chagrin: Vous n'avez rien aimé, parce que vous n'avez rien vu, Emerancïane, me dit-elle; mais le tems & la fortune pourront offrir quelque objet, qui ne vous trouvera pas insensible. Je ne répondis qu'en riant à la menace de Jacinte, & nous nous fîmes souvent une pareille guerre.

Il arriva alors à Sarragoce des Comédiens qui acquirent bien-tôt une grande réputation. Ce que j'en entendois dire excitoit ma curiosité; mais la bizarrerie de mon pere qui me refusoit tout, m'ôtoit l'esperance de la satisfaire, & me faisoit murmurer contre ma captivité. Jacinte, plus déterminée que moi, me proposa de sortir avec elle à la faveur de

quelque déguisement. Ma timidité me fit d'abord rejetter cet avis ; mais les désirs indiscrets de la jeunesse se joignant à Jacinte, je consentis à ce qu'elle me proposoit, sçachant qu'elle étoit incapable de me trahir; après m'être dit plusieurs fois, que quand je serois découverte, il ne m'en pourroit coûter que quelques jours d'esclavage plus sévére.

Jacinte choisit pour me mieux divertir une piéce qui faisoit beaucoup de bruit ; & après avoir dîné ensemble, nous primes les habits des filles qui me servoient, que l'on n'observoit pas comme moi, & nous sortîmes heureusement, après leur avoir ordonné le secret.

Nous ne prîmes point de places remarquables à la Comédie, & je fus charmée d'un plaisir qui m'étoit si nouveau. Il fallut sortir des premieres, pour éviter les regards de la jeunesse curieuse, qui suit ordinairement ces sortes de spectacles ; & comme tous les hommes m'étoient inconnus, je les craignois également. Malgré nos précautions, il y en eut qui nous observerent ; & comme nos habits étoient simples, deux des moins raisonnables s'approchant de nous, firent un peu de violence pour nous arrêter. Ma frayeur pensa nous découvrir. Jacinte qui étoit plus hardie que moi, me voulut faire marcher malgré eux ; mais n'ayant aucun respect pour des femmes qui paroissoient d'une condition médiocre, nous aurions souffert de leur insolence, si Don

Gaston

Gaſton jeune homme, diſtingué par ſon merite & par ſa naiſſance, ne ſe fut oppoſé à eux, ayant remarqué notre embarras. Il leur repreſenta d'abord avec beaucoup de douceur ce que tous les hommes doivent à notre ſexe, & le tort qu'ils avoient de ſe faire remarquer par une incivilité. Ils ne répondirent à ces paroles qu'en lui portant pluſieurs coups, qu'il évita adroitement, n'étant pas ſeulement un des hommes du monde le mieux fait, & le plus généreux, mais encore un des plus braves. Ceux qui nous inſultoient furent bien-tôt écartez par ſa valeur, & il n'y avoit pas d'apparence de nous cacher à celui qui nous avoit été ſi utile. Don Gaſton nous parla, & ſa vue jointe à ſon action me firent bien ſentir que j'étois tendre & reconnoiſſante. Il nous accompagna juſqu'à quelques pas de la maiſon de mon pere, blâma un peu notre imprudence; & après s'être felicité du ſervice qu'il venoit de nous rendre, il ſe retira en me laiſſant un cœur que je ne pus m'empêcher de ſouhaiter, & nous rentrâmes auſſi heureuſement que nous étions ſorties.

Quand Jacinte m'eut quitté, je ſongeai moins au péril où nous avions été expoſées, qu'au protecteur que le Ciel nous avoit envoyé. L'idée de Don Gaſton vint frapper agréablement mes yeux, il étoit fait pour plaire; j'étois née pour aimer; & ſans avoir la force de combattre mes ſentimens, je paſſai la nuit

à m'étonner du trouble qu'un si petit espace de tems avoit apporté dans mon cœur. Je n'en fis point un mistere à Jacinte, qui l'approuva, & me dit combien Don Gaston étoit considérable ; & bien loin de chercher à me guérir d'un mal dont elle étoit cause, elle n'oublia rien pour l'augmenter ; exagerant tout ce qui pouvoit me rendre la conduite de mon pere à mon égard odieuse ; & me promettant des soins fidéles, après m'avoir assûrée qu'elle avoit remarqué en Don Gaston les commencemens d'une passion violente. Quoique je l'eusse prié de n'affecter point de connoître mes fenêtres, après avoir refusé ses visites, en m'excusant sur l'humeur de mon pere, il ne laissa pas de passer plusieurs fois le jour devant la porte, & de faire bientôt comprendre que quelque sensible intérêt l'y obligeoit. Plusieurs mois s'écoulerent, sans que nous nous revissions, & pendant cela Don Gaston fut parfaitement instruit de l'état de ma condition. Il vit bien qu'on ne pouvoit esperer un commerce déclaré avec moi, & qu'il falloit ménager mon repos & ma réputation. L'amitié qui m'unissoit avec Jacinte lui donna de l'esperance ; & en effet ce fut elle qui me détermina à aimer D. Gaston. Elle m'assûra de sa part d'une tendresse éternelle. Je le trouvois digne de la mienne : il m'écrivit, j'eus la foiblesse de lui répondre, & nous nous engageâmes de cette sorte.

Qu'il y a de difference des jours où l'on n'est occupé que de quelques désirs de jeunesse, à ceux que l'on passe en songeant à un objet aimable, dont on croit être ardemment aimée ! Avant que d'avoir vu D. Gaston, je croyois ne pouvoir être sensible qu'aux bizarreries de mon pere ; & quand je le connus, je ne songeai à ces premiers sujets de chagrin, qu'autant qu'ils m'empêchoient de recevoir ouvertement ses services. Ma solitude me devint agréable ; j'y rêvois sans contrainte, & si la liberté de voir le reste du monde m'avoit été accordée, j'en aurois alors très-peu profité.

On m'avoit donné dès mes premieres années une fille fort discréte, qui sçavoit mon secret aussi bien que Jacinte, & je n'eus pas lieu de me repentir de lui en avoir fait confidence.

Dans ce tems je fus priée aux nôces d'un ami de mon Pere ; & quelque répugnance qu'il eût à me faire paroître, il ne put refuser ceux qui m'invitoient. J'y fus donc conduite par un de ses neveux, qu'il prétendoit me faire épouser. L'assemblée fut nombreuse ; D. Gaston ne manqua pas de s'y trouver ; nous dansâmes ensemble : & si je lui avois paru agréable dans la négligence, l'ajustement où j'étois alors me donna d'autres avantages. Il trouva le moyen de m'approcher quoique je fusse fort observée : & après m'avoir témoigné le chagrin qu'il avoit de vivre sans oser faire éclater son amour, il me conjura de

consentir au dessein qu'il avoit de me faire demander à mon Pere. Nos âges, nos fortunes, & nos conditions étoient proportionnez ; & ayant consenti à ce que Don Gaston souhaitoit, un de ses amis proposa notre mariage à mon pere. Il le reçut civilement : mais cependant il répondit que Don Gaston devoit porter ses prétentions ailleurs, puisque j'étois destinée à Don Guillem, ce neveu de mon pere, dont je vous ai déja parlé. J'ignorois cette résolution, quoique Don Guillem fût le seul homme qu'on me permit de voir. Mais si je l'avois regardé jusqu'alors avec indifference, je sentis bien-tôt de la haine & de l'horreur pour lui. Comme il étoit assuré de son bonheur, ce n'étoit pas à se rendre agréable à mes yeux qu'il s'attachoit. La débauche & le jeu l'occupoient beaucoup plus que moi. Don Gaston m'annonça son malheur par une lettre ; & pour l'adoucir en quelque sorte, je lui promis de n'épouser jamais Don Guillem.

Don Gaston étoit un jour entré dans un endroit, où la Jeunesse de Sarragoce s'assembloit pour jouer, son rival fut le premier objet qui frappa ses yeux. Il y eut quelques differens où ils se mêlerent tous deux ; & Don Guillem qui étoit brutal donna bien-tôt sujet à Don Gaston de lui faire éprouver les effets de sa juste aversion. Ils sortirent pour se battre. Don Gaston ne fut que legerement blessé, & Don Guillem reçut plusieurs coups dan-

gereux, & fut desarmé. On le porta chez mon Pere, qui parut désespéré de cet accident. Il ne douta point que la jalousie n'eût irrité Don Gaston; & Don Guillem honteux de sa défaite m'attira de nouvelles souffrances. Mon pere me dit une infinité de choses dures & cruelles; & quand je lui voulus alléguer les défauts de Don Guillem, il m'imposa silence pour jamais, & m'ordonna de l'honorer, comme l'époux qu'il m'avoit choisi. Il vit bien par ma douleur que j'étois prévenue en faveur de Don Gaston, & que mon cœur s'étoit laissé surprendre, malgré toutes ses précautions.

Dès qu'on vit le trouble parmi nous, on ne manqua pas d'empoisonner toutes choses, & mon pere apprenant que Don Gaston cherchoit à me voir, & me donnoit même des serenades, redoubla mon esclavage, & me défendit de voir Jacinte. Il aimoit Don Guillem, qui pensa mourir de ses blessûres, & demeura boiteux de la jambe droite; & le desespoir de le voir défectueux, fit faire mille projets de vengeance contre Don Gaston, qui ne réussirent pas. Don Guillem les voyant inutiles, m'aimant peu, & sachant bien que je ne l'aimois point, quoique chéri de mon pere, partit de Sarragoce, sans lui avoir communiqué son dessein. Cette absence affligea cruellement mon pere, qui m'en crut la cause, & voulut m'en punir par de nouvelles rigueurs. Son aversion pour Don Gaston, & sa séverité pour

moi ne servirent qu'à nous rendre plus tendres & plus constans. Rebutée par le traitement que l'on me faisoit, & vaincue par les prieres de Don Gaston, je consentis à le voir sécrettement. Alde cette fille dont je vous ai parlé, nous en facilita les moyens. Il me parla d'abord par des soupirs, & je lui répondis par des larmes: & quelques momens plus tranquilles succedant à ce premier trouble, Don Gaston m'assura d'une éternelle fidelité, & je lui promis de n'épouser jamais que lui; croyant que les injustes procedés de mon pere me dispensoient d'une partie de l'obéissance que je lui devois. Nos entrevues secretes continuerent; mais une nuit malheureuse, que quelque bruit ou un pressentiment de la vérité éveilla mon pere; il se leva, & vit sortir Don Gaston à la clarté de la lumiere, qui étoit alors fort éclatante. Sa fureur ne lui laissa point attendre le jour; pour me chercher; & la honte qu'il croyoit recevoir achevant de le transporter, il me vint trouver dans un état qui ne me laissa point douter de mon malheur. Tu mourras, me dit-il en me présentant un poignard, si tu ne m'aprends quel homme vient de sortir d'ici. Son action & ses paroles me mirent hors d'état de lui répondre: & mon silence redoublant sa colere, crois-tu, poursuivit-il, que je n'aie pas connu Don Gaston? Ton sang & le sien me feront raison de cette offense. Parle, parle, justifie-toi, si tu le peux. Malheureuse que j'étois, ou

plûtôt foible & indiscréte, je ne pus nier la vérité; l'avantage d'être fille unique, ni tous ceux que le mérite de Don Gaston lui pouvoit donner, ne modérerent point le plus emporté de tous les hommes; & il fallut malgré moi, n'étant pas en pouvoir de résister à sa violence, écrire ce billet à D. Gaston, qu'il me dicta dans sa fureur, & qu'un de ses Pages, qui en avoit porté d'autres, lui rendit.

» Mon pere ne couchera point cette » nuit à Sarragoce; nous aurons le tems » & la liberté de nous entretenir; ne manquez pas d'en profiter, mon cher Don » Gaston, & de vous rendre ici à l'heure » ordinaire. Alde vous ouvrira la porte. » C'est tout ce que peut vous dire presen» tement

EMERANCIANE.

Alde donna le billet au Page; & mon pere nous observa si bien, que nous ne pûmes envoyer un avis contraire: & pendant que de justes terreurs me faisoient tout appréhender j'en avois un témoin, qui ne les remarquoit que trop. Enfin l'heure fatale où l'infortuné Don Gaston devoit être exposé à la plus triste de toutes les avantures étant arrivée, il vint avec ses empressemens ordinaires: mais à peine étoit-il entré, que quatre hommes qui l'attendoient se jetterent sur lui, & malgré ses efforts, lui fermant la bouche &

les yeux, le lierent, & le mirent dans un carosse, pendantque mon pere nous faisoit monter dans un autre; qui nous conduisit à une maison qu'il a proche de Sarragoce. Vous pouvez juger de mes inquiétudes, Madame, si vous avez jamais aimé. L'humeur de mon pere m'étoit trop connue pour ne m'attendre pas à quelque chose de funeste. Je fus enfermée dans une chambre obscure & retirée, sans Alde, ni aucune de mes autres filles; avec une Vieille pour me servir, & l'on mit le malheureux Don Gaston dans un cachot, où le jour portoit à peine quelque foible clarté. Mon Pere s'en fit donner la clef, & ne la confioit qu'à un de ses domestiques, dont il avoit éprouvé la fidélité, quand il falloit donner quelque nourriture à cet infortuné prisonnier.

Huit jours s'écoulerent, pendant lesquels l'absence de Don Gaston, que ses gens publierent, fit beaucoup de bruit à Sarragoce. Ceux qui avoient un peu de connoissance de nos affaires devinerent assez juste, & notre éloignement persuada que mon Pere n'ignoroit pas ce que Don Gaston étoit devenu.

J'avois un Oncle Ecclesiastique, dont la pieté étoit exemplaire, qui fut averti des murmures qui se répandoient. L'interêt du sang & la charité l'obligerent à voir son Frere, pour lui parler de ce que l'on disoit. Il vint à cette maison où nous étions, & demanda de mes nouvelles, ne me voyant point paroître à dîner. Mon

pere

pere répondit que j'étois malade. Ce f t alors que ce frere bien intentionné ne lui cacha rien de cequi se disoit à Sarragoce, & l'exhorta à se justifier d'une accusation qui pouvoit faire beaucoup de tort à sa probité. Il répondit bien que D. Gaston m'avoit séduite & qu'il l'avoit surpris une nuit en sortant d'avec moi : mais il n'eut garde de découvrir l'état où il étoit, & le traitement qu'il lui préparoit. Il ajouta seulement, que pour punir ma désobéissance, son dessein étoit de me mettre dans un couvent, & de se remarier ensuite, esperant d'avoir des enfans plus sages. L'équitable Religieux répondit, qu'il ne le condamnoit pas pour s'être opposé au commerce que j'avois avec Don Gaston ; mais qu'il ne devoit point commettre un sacrilége, en me forçant de prendre un genre de vie pour lequel mon inclination ne s'étoit point déclarée;qu'il valoit mieux, pour terminer les choses selon les intentions du Ciel & la raison, oublier les foiblesses de mon âge, pardonner à de petits égaremens, ausquels sa grande sévérité pouvoit avoir contribué, & me faire épouser Don Gaston, qui ne m'étoit inférieur en rien. Mon pere feignit de se rendre, & pria son Frere de travailler à cette alliance, dont il lui laissoit le ménagement. Le bon homme, ravi d'avoir vaincu tant d'opiniâtreté : voulut m'apprendre ce qu'il venoit d'obtenir, mais il ne put trouver un moment d'entretien particulier avec moi ; & après

m'avoir fait une petite réprimande, où la tendresse avoit plus de part que la colere, il me dit de ne donner plus de sujets de plainte à mon pere, & retourna à Sarragoce.

La nuit qui suivit cette journée, mon pere fit appeller Clodio, celui auquel il confioit Don Gaston. Comme je n'ai rien de réservé pour toi, lui dit-il, je veux bien t'avouer que je ne ferai pas ce que j'ai promis à mon frere, & que la mort de Don Gaston est résolue. Empoisonne la premiere nourriture que tu lui donneras, & après ce service, espere tout de ma reconnoissance. Clodio, qui n'ignoroit pas de quoi son Maître étoit capable, ne fut point surpris de son dessein; & après l'avoir assuré de sa fidélité, il reçut le poison destiné pour terminer la vie de Don Gaston.

Cette mort cruelle me fut annoncée le lendemain; & vous pouvez juger, Madame, ce que je ressentis, par les aveux que je vous ai faits. Je ne cachai ni ma douleur, ni mon ressentiment; & si j'avois eu des témoins, on n'auroit pas ignoré long-tems le crime de mon pere. Mais je n'étois accompagnée que d'une Vieille barbare, qui regardoit couler mes larmes sans pitié. Je passai deux jours dans toutes les horreurs d'une affreuse solitude, n'ayant devant les yeux que Don Gaston expirant par la violence du poison. On l'enterra secrétement, & moi fatiguée d'une vie qui ne me promettoit

que des suites de mortelles douleurs, je refusai ce que l'on me presenta pour manger, & j'aurois perséveré dans cette résolution, si je n'avois pas appris une nouvelle bien éloignée de mes esperances.

J'étois dans un accablement, dont j'esperois la fin de ma vie, lorsque je vis entrer Clodio dans ma chambre, la troisiéme nuit qui suivit la mort de Don Gaston. Je crus qu'il venoit me sacrifier aussi; & cette pensée sécha toutes mes larmes, au lieu de m'effayer. Acheve de satisfaire la cruauté de ton Maître, lui dis-je, & perce ce cœur qui ne veut plus vivre. Je tendis l'estomac à ces paroles; mais je fus bien surprise de voir Clodio s'humilier à mes pieds, & me montrer un visage sur lequel il ne paroissoit que du respect & de la compassion. Ce n'est point un dessein si barbare qui m'améne ici, Madame, me dit-il; & si j'ai flatté quelques-unes des intentions de mon Maître, je ne cherchois qu'à m'assurer les moyens de vous servir. Ne craignez point que votre Surveillante nous entende, j'ai pris soin de l'en empêcher, & je peux vous déclarer que Don Gaston n'est point mort. Le discours de Clodio me flattoit trop pour le croire véritable: j'en doutai d'abord; mais je fus agréablement convaincue, quand il me présenta une lettre de Don Gaston, qui me protestoit que le procédé de mon pere n'avoit point diminué sa passion. Il m'apprenoit que Clodio, après lui avoir sauvé la vie, le

mettoit en liberté, & me conjuroit par toute sa tendresse, d'aller le joindre à Barcelone, sous la conduite de ce fidéle ami, pour passer ensuite à Naples, où son frere possedoit toute la faveur du Vice Roi, dont il étoit parent.

Je respirai alors, Madame, Don Gaston vivoit, il étoit libre, & la joie succédant au désespoir, je dis à Clodio tout ce qui pouvoit lui marquer ma reconnoissance. Il m'apprit alors, comme il avoit trompé mon pere, en mettant le corps d'un jeune garçon du jardinier, qui étoit mort fort à propos, à la place de Don Gaston, que mon pere ne put reconnoître, parce que le cachot étoit obscur. Clodio me dit aussi les moyens dont il s'étoit servi pour endormir la Vieille, & je ne pouvois assez admirer la bonté de son naturel, qui lui faisoit abandonner un Maître dont il étoit aimé, & qui pouvoit beaucoup pour sa fortune. Je lui promis une bonne part à la mienne ; & ce fut alors qu'il fallut se déterminer au départ. Ce n'étoit pas sans répugnance, considerant à combien de maux je m'allois encore exposer. La honte que doit craindre une fille, qui s'arrache à l'autorité de son pere, & cent autres bonnes raisons! combattirent long-tems mon inclination ; mais enfin la tendresse l'emporta, mon pere n'étoit point assez juste pour lui sacrifier tout mon repos, je crus que sa tyrannie me rendoit excusable : & Don Gaston, que j'avois jetté dans l'in-

fortune, me demandoit un chose que je ne pouvois lui refuser.

Je consentis donc à m'éloigner la nuit suivante. Clodio se retira pour aller préparer ce qui nous étoit nécessaire. La Vieille fut encore endormie; je pris ce que j'avois de précieux, & l'heure étant arrivée nous sortîmes sans obstacle sur les meilleurs chevaux de mon pere.

Je croyois alors que tous mes maux étoient finis; mais le Ciel n'étoit pas satisfait du passé, & ce Clodio que vous venez de voir si généreux, & si plein de zèle pour moi, s'étoit masqué d'une étrange maniere, & n'avoit sauvé Don Gaston, que pour se rendre maître de ma destinée. J'avois eu le malheur de lui plaire, & il profita des facilitez que notre funeste avanture lui donna, pour parvenir à ce qu'il souhaitoit secrétement. Au lieu de me faire prendre la route de Barcelone, il en suivit une toute opposée; & comme je n'avois jamais sorti de Sarragoce, je marchai sur sa bonne foi. Après m'avoir fait errer long-tems, nous nous trouvâmes dans les montagnes de Jaca. C'est, comme vous sçavez, une solitude effroyable, où l'on ne peut esperer le secours des hommes, s'ils n'y sont miraculeusement conduits. L'épaisseur des bois, la hauteur des rochers, & le grand nombre des bêtes sauvages en bannissent tout le monde; & il n'y a point de lieu plus propre à commettre secretement un crime,

Clodio feignit du chagrin de s'y voir embarrassé, & me pria de descendre un moment, pour me reposer, pendant qu'il chercheroit une route plus facile. Je fis ce qu'il voulut, & me mis sous des arbres. Il attacha nos chevaux aux branches; & voyant que tout le favorisoit, il s'approcha de moi avec des regards qui m'annoncerent le nouveau malheur dont j'étois menacée. Je tremblai en l'examinant, il s'en appercut: & ne voulant pas differer l'exécution du lâche dessein qu'il m'avoit si bien caché, il ne me le découvrit que trop. Je vis alors que notre égarement étoit volontaire; & ne doutai point que le Ciel ne voulût punir ma désobéissance. Vous voulez m'éprouver, Clodio, lui dis-je: & ajouter au service important que vous avez rendu à Don Gaston celui de pouvoir l'assurer de ma fidelité. Cherchons le chemin que nous avons perdu. Allons rejoindre un homme qui récompensera bien votre zéle, & ne perdons point le tems en discours inutiles. Les yeux de Clodio me confirmerent sa malignité. Cependant je voulus m'avancer vers nos chevaux; mais il me suivit d'une maniere, qui me fit bien voir, qu'il ne prétendoit plus rien ménager. Comme je le vis sur le point de me saisir les mains, je me jettai sur un poignard qu'il portoit à sa ceinture, & le lui enfonçai deux fois dans le corps. Il n'expira pas sur le champ, & sa fureur lui prêtant assez de forcespour tirer son épée,

il m'en donna auſſi deux coups dans le ſein. La douleur que je reſſentis ne m'ôta point le courage : & voulant achever mon perfide, qui étoit tombé de foibleſſe, je plongeai encore pluſieurs fois le poignard dans ſon corps infidéle, & je prétendois monter à cheval ; mais les forces me manquant, il fallut demeurer à terre. Ce fut après y avoir langui longtems, que vos gens me trouverent, & que leur pitié me procura tous les ſecours que j'ai reçus de votre généroſité. Voilà, Madame, ce que j'avois à vous apprendre de ma vie. Je ſuis dans une incertitude cruelle. Peut-être que le déteſtable Clodio m'a trompée. Il eſt vrai que Don Gaſton m'écrivit : mais qui m'aſſurera qu'on ne le fit pas périr enſuite ? Comme il devoit m'attendre à Barcelone, pour me conduire à Naples, il ne reſte plus qu'à l'y chercher ; puiſque c'eſt la ſeule eſperance de le trouver qui me laiſſe quelque repos.

La belle Emeranciane ceſſa de parler, & Dorothée lui fit connoître par des aſſurances ſincéres l'intérêt qu'elle prenoit à ſa fortune & lui offrit même de l'accompagner à Barcelone, ayant deſſein de paſſer à Monſerat. Emeranciane accepta cet offre avec joie, & elles ſe préparerent toutes deux pour le voyage.

Comme elles étoient encore occupées à ſe donner des marques d'amitié, on vint avertir Dorothée, qu'un de ſes amis venoit d'arriver de Jaca. C'étoit un hom-

Quelques mois après cette connoiſſance, qui arrêtoit Don Louis à Jaca, il y revint un homme, qui avoit ſervi en Flandres dans des emplois conſidérables, que je ne pus me diſpenſer de ſouffrir, ſa ſœur étant ma plus particuliere amie. D'abord les viſites de Don Gaſpard, c'eſt le nom de cet homme, ne firent aucun méchant effet : mais étant devenu rival de Don Louis, ce dernier un peu trop ſuſceptible de jalouſie, me fit connoître que les ſoins de Don Gaſpard l'inquiétoient. Comme je l'aimois de bonne foi, & que je ne me ſentois aucune diſpoſition à changer de ſentimens, je fis ce que je pus pour diſſiper ces imaginations contraires à ſon repos & au mien. Je voulus même lui ſacrifier le plaiſir que je trouvois à voir mon amie; mais il ne conſentit point à cette contrainte, & me conjura dans les premiers mouvemens de ſa reconnoiſſance, de lui pardonner ſes foibleſſes.

Je tombai alors dans une indiſpoſition aſſez longue, pendant laquelle Don Gaſpard n'eut pas la liberté de me voir. Don Louis fut plus favoriſé, & Don Gaſpard, irrité de cette préférence, réſolut de s'en venger ſur ſon rival, qu'il avoit la douleur de voir entrer librement dans un lieu dont l'accès lui étoit interdit. Après avoir fait pluſieurs plaintes à ſa ſœur, il lui proteſta que Don Louis mourroit de ſa main. Elle tâcha de l'adoucir; en lui diſant que nous étions en-

gagez Don Louis & moi, avant qu'il me connut ; & le voyant toûjours irrité, elle m'en avertit. Je priai Don Louis de me voir avec un peu plus de précaution, feignant que la médisance avoit attaqué ma conduite. Il me le promit, & ne se ménagea cependant guéres mieux. Don Gaspard le vit entrer un soir chez moi ; & quoique sa visite fût longue, il l'attendit, & l'obligea à se battre ; mais la fortune favorisa Don Louis, aussi bien que l'amour. Il perça son ennemi de plusieurs coups, dont il expira sur l'heure. Ce combat se fit si proche de mes fenêtres, que j'en entendis tout le bruit. Je sortis même sur un balcon, où Don Louis m'apprit la mort de Don Gaspard, & me fit voir la nécessité fatale qui le forçoit à s'éloigner de Jaca. Je le conjurai de ne pas differer un moment dans la frayeur que j'avois qu'on ne l'arrêtât, & nous fûmes interrompus par les gens de Don Gaspard, qui venoient enlever son corps.

On proceda contre D. Louis, dont l'absence confirma le crime. Il m'écrivit une lettre passionnée, & me manda qu'il alloit à Naples. Je m'affligeai de son absence, & j'eus encore le chagrin de me voir accusée d'avoir favorisé son action. Je fus mélée dans le procès, & l'on me donna des gardes, jusqu'à ce que la sœur de Don Gaspard, qui sçavoit mon innocence, m'eût justifiée. Don Louis m'écrivit encore de Barcelonne. Mais, Madame, le croiriez-vous, depuis deux

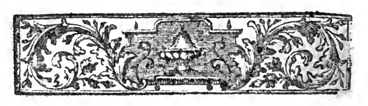
ans je n'ai point eu de ses nouvelles, & j'ignore où il est presentement. Je ne sçai s'il est vivant, ou fidéle; mais je sçai bien qu'il m'est toûjours cher. Son absence m'a fait abandonner Jaca. Ce que j'ai de parens, qui s'intéressent pour moi, me proposent sans cesse de nouveaux établissemens. Je leur ai résisté jusques ici. L'homme que vous avez vu venoit pour le même sujet; je ne l'ai pas mieux reçu que les autres; étant résolue de passer ma vie dans un Couvent, si je perds lespérance de revoir D. Louis.

Dorothée finit ainsi son discours; & la belle Emerancıane loua sa constance. Quand elle fut parfaitement guérie, elles partirent ensemble pour Barcelone, sous la conduite d'un des parens de Dorothée avec une assez bonne escorte. Elles y arriverent sans traverses. Emeranciane fit chercher D. Gaston avec toute l'exactitude possible; mais ce fut en vain qu'elle donna plusieurs jours à ses soins, qui satisfaisoient un peu sa tendresse. Enfin n'apprenant rien qui la pût contenter, elle partit pour Monserat avec Dorothée: Elles n'y furent que trois jours, & la nuit les ayant surprises au pied de la montagne, il fallut demeurer jusqu'au lendemain dans une maison assez commode. Il n'y avoit qu'un moment que le parent de Dorothée étoit sorti de leur chambre pour se retirer dans la sienne, lorsque l'on entendit en bas le bruit que pouvoient faire deux hommes qui se bat-

toient avec des forces & une animosité égales. Emeranciane & Dorothée regarderent par les fenêtres, quoiquelles ne prissent point d'intérêt à ce combat: elles reconnurent, à la clarté de quelques flambeaux que l'on avoit apportez, Don Gaston & D. Louis, qui se portoient des coups furieux. Un ami du dernier s'étant rangé auprès de lui, quoi! D. Fernand; lui dit D. Gaston, qui le reconnut pour son frere favori du Viceroi de Naples; est-il possible que vous employiez vos armes contre ma vie, & que le sang ne parle point en vous? La voix de D. Gaston le fit bien-tôt connoître à un frere dont il étoit tendrement aimé & qui ne s'éloignoit du Viceroi de Naples, que pour le voir. Ils s'embrasserent avec beaucoup de plaisir; & comme D. Fernand étoit lié d'une étroite amitié avec D. Louis, le démelé fut bien-tôt terminé. D'ailleurs la cause en étant fort legere, Don Louis qui avoit de grandes obligations à D. Fernand présenta son épée à Don Gaston, & le pria d'oublier ce qui s'étoit passé. Plusieurs embrassemens confirmerent l'amitié qu'ils se promettoient; & les Dames étant descendues, donnerent à leurs Amans toute la joie que l'heureuse fin d'une cruelle absence peut causer. Quand D. Gaston eut assuré Emeranciane que son cœur n'avoit point changé, il la fit connoître à son frere, & lui apprit en peu de mots leur avanture. Don Fernand loua un si beau choix; & en se-

licita D. Gaſton. Don Louis juſtifia ſon ſilence, & quand ils furent rentrez dans la chambre des Dames, D. Fernand dit à ſon frere que la ſeule envie de le revoir l'avoit obligé à demander quelque-tems au Vice-Roi. Que D. Louis, qui étoit à Naples depuis deux années, ne l'avoit point voulu laiſſer partir ſeul, & que la curioſité les avoit fait paſſer à Monſerat, pour voir ce qu'il y avoit de rare.

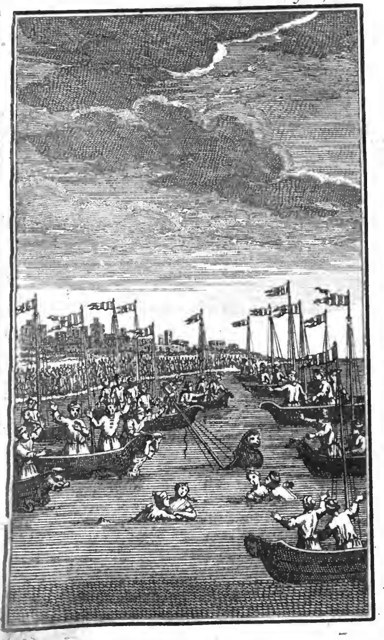
Don Gaſton apprit auſſi d'Emerancia-ne la deſtinée de l'infidéle Clodio. Il trembla au récit qu'elle lui fit; mais enfin tous les chagrins céderent à la joie. Le reſte de la nuit fut donné aux proteſtations amoureuſes, & le lendemain ils prirent tous enſemble le chemin de Barcelone, pour s'y arrêter. Don Louis fut quitte de la mort de D. Gaſpard pour de l'argent. Emeranciane apprit que celle de ſon pere la laiſſoit maitreſſe abſolue de ſa fortune, & ſe donna pour jamais à D. Gaſton. Don Louis épouſa Dorothée le même jour; & s'étant retirez chez eux, ils paſſerent une vie tranquille, pendant que D. Fernand retourna à Naples, jouir de la faveur du Vice-Roi.



ZINGIS, HISTOIRE TARTARE.

LA Tartarie Orientale; après avoir eu plusieurs Rois dignes de gouverner cette belle partie du monde, se vit dans la suite des tems soumise à Undkan Prince foible, & possédé par une Epouse impérieuse, qui ne lui inspiroit que des violences. La Ville de Cambalu, séjour ordinaire de ses Souverains, magnifique en toutes choses, & glorieuse par la Majesté de six Rois arrêtez à la Cour de Undkan, fut sur le point de servir de theatre à la cruauté de Zamar. C'étoit le nom de l'Epouse de ce Prince.

Undkan avoit une fille unique de son premier mariage, nommée Taxila, qui étoit l'objet de l'admiration des Tartares, qu'il destinoit au fils de la Reine son épouse. Ce Prince, nommé Timur, étoit Roi de Tenduc; & possedoit pour tout mérite l'aveugle amitié d'une Mere am-



bitieuse, capable de sacrifier toutes choses à son orgueil.

La Princesse de Tartarie étoit née avec des qualités admirables. On n'a jamais rien vu de si beau qu'elle ; & les charmes de son esprit égaloient ceux de sa beauté. Elle avoit l'ame grande, une vertu parfaite ; & l'on peut dire que le Ciel ne lui avoit rien épargné. Ses inclinations étoient bien opposées aux desseins du Roi son pere ; & malgré les prétentions de Timur, elle évita long-tems ce que des ordres absolus pouvoient sur elle. Mais son cœur, que le fils de Zamar ne pouvoit toucher, n'étoit cependant pas insensible. Zingis proscrit à Cambalu quoiqu'on ne lui pût reprocher d'autre crime que d'avoir trop de mérite, causoit de tendres inquiétudes à la Princesse. Elle voyoit tout ligué contre lui, Undkan, Zamar, Timur, & plusieurs Rois, lâches adorateurs d'une autorité tirannique. Taxila seule prenoit son parti, avec une espérance due aux services de cet Amant illustre ; mais il étoit absent, & le jaloux Timur pouvoit tout par l'autorité de son injuste Mere.

Une nuit que Taxila étoit occupée du souvenir de Zingis, elle entendit un grand bruit, & vit entrer dans sa chambre le Roi son pere, qui, les yeux pleins de fureur, venoit lui reprocher une secrette intelligence avec son plus cruel ennemi. Après lui avoir dit une infinité de choses outrageantes, il commanda qu'elle fût

ſurement gardée dans ſon appartement, où il la laiſſa ſeule.

La Princeſſe jugea bien que cet ennemi dont on parloit, ne pouvoit être que Zingis : mais elle ne comprenoit pas pourquoi Undkan, qui depuis plus d'une année lui avoit laiſſé quelque repos, recommençoit une perſécution, que le tems ſembloit avoir rallentie, & rappelloit dans ſa mémoire un homme qu'il ne cherchoit qu'à l'en bannir. Un Officier des Gardes lui expliqua ce miſtére, en lui apprenant que Zingis venoit d'être ſurpris à une des portes du Palais, ſur le rivage du Polizangi, où Zamar l'avoit entendu parler de deſſus une terraſſe; où elle ſe promenoit. Que démêlant par ſes diſcours qu'il revenoit à Cambalu pour la Princeſſe, elle l'avoit fait attaquer; que la valeur cédant à la force, on l'avoit accablé ſans le vaincre, & qu'on le conduiſoit chargé de fers dans une groſſe tour, où les plus vils criminels étoient ordinairement enfermez.

Ce diſcours porta une mortelle douleur dans l'ame de Taxila. Elle fit ſortir le Tartare, & ſe laiſſant aller dans les bras d'Axione, une fille qu'elle aimoit tendrement parce qu'elle étoit toute aimable; ah! ma chere Axione, lui dit-elle, voilà ce funeſte événement que j'ai tant craint arrivé, & le généreux Zingis eſt dans les fers de l'implacable Zamar. Hélas! je ſupportois patiemment ſon abſence, parce-qu'elle l'éloignoit de cette barbare ennemie;

nemie ; mais il se précipite lui-même entre ses mains, & c'est la passion qu'il a toujours pour moi qui l'y conduit. Tout m'étoit doux, en songeant qu'il m'aimoit, & que je n'avois rien à craindre pour lui. Je contois ses services pour les payer de mes plus tendres affections, & je souffrois les importunités de Timur, esperant que le Ciel ne m'abandonneroit pas à un homme si peu digne de moi.

L'affligée Taxila accompagnoit ces paroles d'un torrent de larmes ; & la belle Axione, qui par la liberté que la Princesse de Tartarie lui en avoit donnée, & par les nobles mouvemens qui l'animoient, ne se contraignoit pas avec elle, lui dit en l'embrassant tout ce qu'elle crut capable de moderer son déplaisir. Non, Axione, lui répondit la triste Princesse, il n'y a plus rien à esperer. Mon Pere est foible, Zamar tient sa Victime, Timur n'a point de vertu, & le Ciel me veut faire connoître à quel point il est irrité contre moi. Mais, Madame, poursuivit Axione, croyez vous que le Roi renonce entierement à l'équité, & qu'il veuille donner à tant de Princes, dont les yeux sont attachez sur lui pendant leur séjour à Cambalu, de si justes sujets de détester sa cruauté ? Axione reprit Taxila, ces Princes dont vous parlez sont lâches naturellement, & de plus irritez contre la valeur de Zingis, qui en a fait des esclaves, en leur imposant des tributs qui soutiennent l'orgueil de Zamar. Madame, ré-

pondit Axione, entre les Rois que nous voyons ici, il y en peut avoir de libres & de généreux. Il eſt vrai, ajouta la Princeſſe que celui de Thibet a un mérite qui le diſtingue bien des autres ; avec cela, pourſuivit Axione, il a du pouvoir, & je ſuis perſuadé qu'il entreprendra tout pour Zingis, parce qu'il aime la vertu, & ne peut ſouffrir l'injuſtice.

Pendant que ces deux aimables perſonnes s'entretenoient de cette ſorte, Zamar goûtoit le plaiſir d'être maîtreſſe de la deſtinée d'un homme qui avoit tant fait ſouffrir ſa fierté. Undkan prenoit beaucoup de part à cette joie, & Timur triomphoit lâchement de l'infortune d'un Rival généreux, auquel il étoit redevable de la vie & de la liberté.

Le jour répandit cette nouvelle étonnante parmi les Tartares. Ceux qui avoient vû Zingis, & dans la guerre, & à Cambalu, ſouhaitoient ſa perte, ou ſon ſalut, ſuivant leurs inclinations ; mais il n'y en avoit guéres qui n'euſſent voulu le tirer du péril où il étoit.

Dès que l'on put voir Undkan, les Rois de Tanguth, de Cerguth, d'Ergimul, & de Ung, ſe rendirent auprès de lui, & enſuite Philing Roi de Thibet. Les premiers lui témoignerent beaucoup de joie pour la captivité de ſon ennemi, & le dernier, qui avec un Royaume indépendant beaucoup plus conſidérable que les autres ; avoit auſſi des ſentimens infiniment plus nobles & plus généreux, par-

la librement en faveur de Zingis, & si voir ouvertement, que sans connoître sa personne il étoit plein de respect & d'estime pour sa vertu, & pour cette belle réputation, qui rendoit son nom si fameux en Asie. Undkan fronça le sourcil au discours de Philing; & Zamar qui en étoit témoin, le regarda dès-lors comme un homme suspect. Il ne faisoit voir que des marques Royales. Sa personne étoit parfaitement bien faite, ses Etats avoient une vaste étendue, & ne relevoient d'aucune Puissance. La proximité de la Chine qui bornoit les Terres de son obéissance, lui pouvoit donner de grands avantages en appellant à son secours des peuples qui souvent attaquez par les Tartares, n'avoient encore fait que se défendre, & aspiroient à les humilier. Toutes ces raisons rendoient le Roi de Tibet redoutable à celui de Tartarie, qui lui répondit doucement, que Zingis étoit un perfide, & qu'il devoit sa captivité à la sûreté de sa Couronne. Philing ne crut pas devoir presser pour la premiere fois un Roi & une Reine irritez, en faveur d'un homme qu'il ne connoissoit qu'imparfaitement; & il sortit en jettant des regards méprisans sur quatre Princes qui deshonoroient leur caractere, en rampant lâchement devant Undkan & Zamar.

Philing passa chez la Princesse, où l'intérêt de son cœur l'appelloit souvent; mais par les ordres que l'on avoit donnez il ne put voir ni elle, ni l'aimable Axionet.

De là il fit chercher Almundzar, un illustre Tartare, en qui il avoit trouvé beaucoup de vertu, qui gouvernoit la Tartarie, par la profonde connoiſſance qu'il avoit des affaires les plus ſecrettes, & que Zamar n'aimoit pas pour cette raiſon. Il étoit ami ſincere de Zingis, & Philing trouva auprès de lui un homme fidéle à ce Prince qui s'étoit ſauvé à la faveur de la nuit, & qui ſollicitoit Almundzar de travailler à la liberté de ſon Maître. Le généreux Tartare l'avoit parfaitement bien reçu; mais il craignoit avec raiſon de ne pouvoir rien pour Zingis, contre la fiere & artificieuſe Zamar. Ils étoient ſur cette matiere, quand le Roi de Thibet entra. Généreux Almundzar, dit-il d'abord au favori de Undkan que ferons-nous pour l'illuſtre Zingis, contre tant d'ennemis implacables? La haine, l'artifice, & la lâcheté ſont armés contre lui; & c'eſt à nous que le ciel a favoriſez de ſentimens plus raiſonnables, à unir la vertu, l'amitié & la ſincérité, pour ſon ſecours. L'Ecuyer de Zingis, qui ne connoiſſoit pas Philing, & qui admiroit ſa bonne mine fut ravi de l'entendre parler de cette ſorte. Almundzar aſſura le Roi de Thibet, qu'il étoit prêt d'expoſer ſa fortune & ſa vie pour le ſervice de Zingis; mais qu'il ne connoiſſoit rien qui put ſeulement balancer le pouvoir de Zamar. J'ignore les particularitez de la vie de Zingis, répondit Philing; & je ne ſuis prévenu que de ce mérite éclatant, dont

la renommée parle si avantageusement : mais, Almundzar, ne pourriez-vous point m'en apprendre davantage ? Voilà, Seigneur, répondit Almundzar, en montrant le fidéle Ecuyer de Zingis, un homme qui pourra mieux vous donner cette satisfaction que moi. Oui, Seigneur, ajouta Zerbin, en s'humiliant respectueusement ; & mon Maître se fera un sensible plaisir d'être parfaitement connu d'un Prince tel que vous. Philing fit passer Zerbin dans une autre chambre, pour laisser Almundzar dans la liberté de travailler aux affaires qui l'occupoient ordinairement ; & s'étant placé commodément, Zerbin commença son discours de cette sorte.

Histoire de Zingis, & de la Princesse Taxila.

VOus sçavez, Seigneur, que mon Maître est fils de Sukuh, ou Bahadur, surnommé le guerrier, Roi des Mongules ; & vous n'ignorez pas qu'entre plusieurs peuples de l'Asie, ceux-là se sont fait distinguer par l'intrépidité de leur courage, & l'étroite union qui est entre eux. Bahadur est descendu de nos plus anciens Rois & digne successeur d'une longue suite de Héros : il a toujours été craint de ses ennemis, & chéri de ses Sujets. Ses Etats sont d'une grande étendue. Le fleuve Tartar, & le lac de Coras, les rendent fertiles en plusieurs endroits ; & cet-

te partie déserte qui comprend le Bargu, & qui s'étend jusqu'à la Mer de Tartarie, est presque inconnue à ceux qui approchent des Terres de Undkan.

Bahadur eut deux enfans de la Reine son épouse; ce fameux Zingis, dont le sort se joue aujourd'hui d'une maniere si cruelle, & la Princesse Zenelie, qui à l'âge de trois ans fut enlevée par des brigands dans un voyage que fit la Reine, pour chercher un air propre à rétablir sa santé languissante. La perte de l'innocente Zenelie fit mourir de douleur cette Princesse, qui laissa le jeune Zingis à son Epoux pour toute consolation. On l'appella d'abord Temuzin; mais on vit en lui dès son enfance tant de grandeur & de courage que les peuples lui donnerent le nom de Zingis, comme plus convenable à une personne de sa distinction.

Bahadur avec ce fils si digne de son affection ne songea plus à une posterité plus ample & donna tous ses soins au Prince Zingis, que quelques années rendirent parfaitement accompli. Le Roi vit croître sa personne, & augmenter ses belles qualitez avec bien du plaisir. Il connut dès ses premieres démarches, qu'il ne dégenereroit point de tant de grands hommes, du sang desquels il descendoit, aspirant à la véritable gloire, aimant la vertu par dessus toutes choses, & ne faisant voir que des inclinations généreuses. Quand il eut atteint sa dix-septiéme année il parut tel que l'on n'avoit rien

vu jusqu'alors qui pût approcher de sa bonne mine. Bahadur chérissoit sa presence ; mais ce jeune Prince, qui n'avoit encore vécu que dans le repos, & dont le courage demandoit des occupations plus tumultueuses, songea à s'éloigner pour quelques tems du Roi son pere. Seigneur, lui dit-il un jour, ne trouvez-vous point que je dois quelque chose à l'honneur que j'ai d'être votre fils ? jusqu'ici je n'ai pu vous marquer que mon respect ; mais, Seigneur, cela ne suffit pas pour satisfaire le sang qui nous anime. La profonde paix dont votre valeur fait jouir les Mongules, ne permet pas que je demeure à Molg dans une perpétuelle oisiveté nous en pourrions rougir un jour, & peut-être même en souffrir. Il est tems que j'apprenne la seule chose qui peut occuper dignement les Princes. Si la guerre n'est point en Asie, il faut la chercher en Europe, & revenir auprès de vous avec un nom moins inconnu au reste de la Terre.

Ce discours flattoit le grand courage de Bahadur ; mais en même tems il effrayoit sa tendresse. Zingis, répondit-il au jeune Prince, ni vos illustres Ayeuls, ni les Nations les plus envieuses, n'ont rien à vous reprocher ; & vous avez occupé votre enfance à tout ce qui pouvoit vous préparer un glorieux avenir. J'aime à vous voir & je crains de vous perdre : mais, mon fils ; ne croyez pas cependant que je voulusse toujours vous arrêter en

des lieux, qui dans l'opinion de la plûpart des hommes, sont plus propres pour des bêtes farouches, que pour des Princes que le Ciel a fait naître avec quelque mérite : je ne m'oppose point à cette noble émulation qui vous inspire ; mais, mon cher Zingis attendez encore quelque tems. Vous sçavez que le Roi des Tartares nous menace tous ; peut-être qu'il est prêt à se déclarer notre ennemi. Les tributs qu'il exige de plusieurs Rois viendront assurément jusqu'à nous ; & alors nous ne manquerons pas de guerre Ah ! Seigneur, interrompit Zingis, qu'un homme de mon âge & de mon humeur remet difficilement de pareils projets ! Je ne sçai si le Roi des Tartares nous confond avec les autres Princes, sur lesquels il veut s'ériger en souverain ; mais parce que vous avez fait, il songera plus d'une fois à vous attaquer. Enfin, Seigneur, ce ne sont que des conjectures incertaines ; & si vous ne voulez pas que passe les bornes de la Tartarie, souffrez que j'en parcoure toute l'étendue, & que je m'instruise par mes yeux de plusieurs choses rares, que je n'ai apprises que confusément.

Le Roi des Mongules trouvant tant de raison dans le dessein du Prince, qu'il consenrit enfin à son départ, en se faisant beaucoup de violence ; mais à condition qu'il ne passeroit point la Tartarie. Il lui permit de visiter la Cour de Undkan ; avec lequel il n'avoit point encore de démêlé ;

& Zingis satisfait de ce qu'il venoit d'obtenir, ne songea plus qu'à faire son équipage. Il ne voulut pas une grande suite, parce que la paix régnoit dans tous les lieux où nous devions passer. Comme j'étois nourri auprès de sa personne, & favorisé de son amitié, je fus de ce voyage, & nous partîmes de Molg, comme si nous avions quitté une prison.

La premiere chose que nous visitâmes ce fut les tombeaux des Princes Tartares: ils sont dans des montagnes, qui n'empêchent pas que l'on ne voye de fort loin une infinité de piramides, qui s'élevent plus haut que leur sommet. De-là côtoyant les déserts de Belgian, nous vîmes les Royaumes de Tanguth & d'Ergimul, sans nous y arrêter, ni nous y faire connoître; & prîmes la route de Cambalu, pour y faire plus de séjour.

En approchant, nous apprîmes que Undkan étoit allé avec toute sa Cour passer la plus belle raison de l'année à Cingui, une Ville agréablement située sur la riviere de Pazanfu. Comme mon Maître n'alloit à Cambalu que pour la Cour, cette nouvelle le fit marcher du côté de Cingui. Le Palais Royal est hors de la Ville, & un des plus superbes de toute la Tartarie. Les jardins en sont vastes, & curieusement cultivez. Les eaux y donnent mille beautez. Les arbres y forment une obscurité charmante, que le Soleil a peine à pénétrer en plusieurs endroits; & l'on s'y peut promener à toute heure.

Nous découvrîmes d'aſſez loin cette Maiſon Royale, & Zingis, que la chaleur avoit fatigué, voyant une petite porte du Jardin ouverte, que perſonne ne gardoit, voulut y entrer pour y reſpirer quelques momens, nous montrant de la main un endroit où il nous ordonna de l'attendre. Quoiqu'il eut déja fait un grand voyage, il n'avoit rien de négligé; & la magnificence de ſes habits relevant l'éclat de ſa bonne mine, on peut dire qu'il paroiſſoit quelque choſe de plus qu'humain.

Il admira la beauté de ces Jardins, qui eſt aſſûrément extraordinaire; s'y promena avec plaiſir, & ſongeoit à nous venir rejoindre, lorſqu'en traverſant une allée, il vit au bout pluſieurs perſonnes enſemble, & diſtingua même entr'elles quelques femmes. Comme il n'eſt rien moins que timide, il s'avança avec beaucoup d'aſſurance; & à meſure qu'il approchoit, il comprit que ces femmes étoient du premier rang, par le reſpect qu'on leur rendoit. Il voulut en ſçavoir d'avantage, & marcha plus vîte; mais un homme ſe détachant des autres vint à lui, & le regardant d'un air ſuperbe: hé! qui es-tu, lui dit-il fiérement, qui violant des loix ſacrées; viens inſolemment manquer de reſpect pour la Princeſſe de Tartarie? Ignores-tu qu'aucun Etranger n'oſe paroître devant elle, ſans y être introduit ſelon les coutumes ordinaires: & eſt-ce pour braver ceux qui la ſuivent, que tu viens t'expoſer à notre juſte courroux?

Zingis n'étoit pas accoutumé à un pareil langage, & cet abord l'étonna. Son action lui paroissoit innocente, & l'incivilité du Tartare l'irritant, je suis un homme, répondit-il, qui n'est pas né pour rendre compte de ce qu'il prétend faire : je dirois à la Princesse ce qui pourroit me justifier; mais je ne sçai point donner cette satisfaction à un des sujets de Undkan.

Celui qui écoutoit Zingis avoit trop d'orgueil pour ne se pas irriter de sa réponse. C'étoit Timur, que les titres de Roi de Tenduc, & de fils de la Reine des Tartares, rendoient superbe jusqu'à l'insolence ; & quoique le caractere de grandeur qui paroissoit dans toute la personne du Prince des Mongules, le dût arrêter, voyant sa lâcheté soutenue, il tira son épée, & leva le bras pour fraper Zingis : mais que sa témérité pensa lui être funeste ! Le redoutable Zingis le prévint par un coup si pesant sur la tête, qu'il le fit tomber étourdi à ses pieds; & sans l'épaisseur de sa coeffure, il n'auroit jamais traversé le repos de mon Maître.

La chute de Timur fit accourir un grand nombre de Gardes, qui voulurent se saisir de Zingis. Il se défendit vaillamment ; mais il n'auroit pas laissé d'éprouver ce que la vertu doit craindre de ceux qui n'en ont point, si Undkan n'eût paru dans cette même allée. Dabord il apprit le sujet de ce désordre, & le trouvant pe-

son fils à sa Cour, & un Prince le mieux fait & le plus aimable qui eût encore paru à ses yeux. J'ai bien jugé que vous n'étiez pas de nos Tartares, répondit-il, & l'on n'en voit point de faits comme vous. Mais, Seigneur, ce qui, selon nos loix, seroit un crime dans un Etranger ordinaire, ne l'est pas dans le Prince des Mongules, que je verrai toûjours à Cingui, à Cambalu, & dans toute l'étendue de mes Etats, avec plaisir. A ces mots il l'embrassa, & le présentant à la Princesse: Taxila, lui dit-il, priez le Prince Zingis d'oublier la mauvaise reception que vous êtes cause qu'on lui a faite. Mon Maître, qui sentoit toute sa colére dissipée, & sa fierté naturelle céder aux charmes de Taxila, la salua un genou en terre, & lui demanda pardon de ce que son ignorance lui avoit fait faire. La Princesse répondit, qu'elle n'avoit rien à ajoûter à ce que le Roi son Pere venoit de dire; & mon Maître, qui ne pouvoit détourner ses yeux d'un objet si charmant, sentoit déja les puissantes impressions que sa beauté extraordinaire faisoit sur lui.

Timur étoit revenu de son étourdissement, & Zingis apprenant qu'il étoit fils de la Reine, s'en approcha d'un air qui n'avoit rien d'ennemi. J'ai bien du déplaisir, Seigneur, lui dit-il, d'avoir été forcé à un emportement que je vous prie d'oublier, & de vouloir vous réconcilier avec un Prince, qui ne venoit pas à Cingui dans le dessein d'y faire des ennemis

comme vous. A ces mots il lui tendit les bras, & quoique Timur le reçut froidement, la présence du Roi l'empêcha de résister aux avances de mon Maître.

Zamar arriva ensuite : elle apprit en peu de mots l'avanture qui venoit d'arriver. Undkan lui présenta Zingis, & elle ne put s'empêcher d'avoir un secret ressentiment de l'affront que son fils venoit de recevoir. Elle parut cependant civile à mon Maître, qui n'ayant plus les yeux ouverts que pour regarder Taxila, s'attachoit peu à examiner les actions de la Reine de Tartarie.

Undkan, qui avoit des vues secrettes, ne voulut pas que Zingis sortît de son Palais, & ne fut point fâché d'avoir un ôtage si cher du Roi des Mongules. Nous eûmes ordre d'aller trouver notre Prince, auquel on donna un appartement des plus beaux, & qui ne fut pas long-tems à juger que cette avanture lui en causeroit beaucoup d'autres.

Il fut bien-tôt l'admiration des Tartares; & la Princesse Taxila avoit un discernement trop juste, pour ne pas connoître son mérite. On vivoit à Cingui avec plus de tranquillité qu'à Cambalu, parceque la Cour n'y étoit pas si nombreuse. Undkan qui vouloit gagner l'affection d'un Prince considérable, pour obtenir de lui par la douceur ce qu'il prétendoit imposer par la force à d'autres, ne négligea rien de ce qui pouvoit plaire au jeune Zingis. Il donna lieu aux plai-

ſirs qui touchoient ſon inclination ; & voyant que Timur conſervoit ſa froideur, il le pria de ſe contraindre : & quoiqu'il y eût de la répugnance, inſpiré par une mere politique, qui eſperoit de Undkan pour ce fils une des premieres Couronnes de l'Aſie, il fit ce que le Roi voulut.

Pour mon Maître, il s'abandonna tout entier à l'amour. Plus il vit Taxila, & plus elle prit d'empire ſur lui. Son cœur plein d'une ardente paſſion, commença à ſentir des peines qui lui avoient été juſqu'alors inconnues ; & en craignant de plus cruelles, il fut inquiet auſſi-tôt qu'amoureux. Il étoit fils d'un Prince incapable de lui rien refuſer : mais Taxila devoit le jour à un homme qui la deſtinoit à Timur ; & quoique ce Rival n'eût qu'un Etat bien inférieur à celui des Mongules, il étoit Roi & fils de Zamar, toute puiſſante ſur Undkan.

On quitta enfin Cingui, pour retourner à Cambalu. Ce fut là que les divertiſſemens changerent de nature ; & qu'au lieu des promenades, on s'occupa à des jeux, & à des ſpectacles publics. Taxila avoit pluſieurs filles de qualité auprès d'elle : mais peu de jours avant notre arrivée à Cingui, on lui avoit donné une jeune inconnue, admirablement belle, parfaitement aimable, & que la Princeſſe diſtingua bien-tôt de toutes les autres, par une amitié pleine d'eſtime & de confiance. Les hommes qui paroiſſoient

le plus avantageusement à la Cour de Undkan, étoient Timur, Almundzar, & Omir Prince de Brema, qui avoit été amené jeune à Cambalu, le Roi de Tartarie s'étant rendu maître des Etats de son Pere, qui avoit perdu la vie en les défendant. On y voyoit encore Bazian, Mirante, Ozrun, Ziphane, & plusieurs autres. Mon Maître connut d'abord le grand mérite d'Almundzar, & lia une étroite amitié avec le Prince de Brema.

Pendant quelques mois qui s'écoulerent, ceux d'entre les Tartares que mon Maître pratiqua, connurent ce qu'il valoit, & l'estimerent parfaitement. Pour lui il ne songeoit qu'à plaire à Taxila, qui remarquoit ses soins empressez, quoiqu'elle fût obsedée par Timur. Il jouissoit des privilégesque le crédit de sa Mere lui donnoit, & mettoit souvent la patience de la Princesse de Tartarie à de cruelles épreuves. Se croyant assuré d'un bien qu'il ne méritoit pas, il parloit devant elle avec une hardiesse insupportable; & Taxila comparant les procédez soumis du Prince des Mongules, aux démarches audacieuses du fils de Zamar, elle y trouvoit la même difference, que la nature avoit mise entre leurs personnes.

Zingis avoit trop de respect, pour ne s'imposer pas une parfaite discrétion; quoiqu'il fut Prince, & en état de prétendre à toutes choses, il ne précipita point une déclaration de son amour, qui

pouvoit irriter Taxila, & voulut attendre que ses services la préparassent à l'écouter favorablement. Enfin, le cœur de la Princesse se trouva du parti de Zingis, & son aversion pour Timur augmenta beaucoup depuis l'arrivée de mon Maître.

Un jour que Timur regardoit comme le sien, parce que c'étoit celui de la naissance de Taxila, il prépara des divertissemens pour toute la Cour, & entr'autres des jeux extraordinaires sur le Polizangi. Mille barques dorées couvrirent le fleuve. Chacun faisoit paroître les couleurs qu'il vouloit; on ne voyoit que chiffres & devises aux banderolles. Les cordages étoient d'or & de soie, les rames couvertes de peintures éclatantes, & ces petits bâteaux remplis par une Cour magnifique, formoient le plus agréable spectacle du monde.

La Princesse auroit de bon cœur dispensé Timur de sa galanterie, mais la crainte d'irriter le Roi l'obligea de l'accepter; il fallut même qu'elle parût à cette fête avec ce que l'art pouvoit avoir de plus recherché. Timur dans tout son équipage fit voir une magnificence qui alloit à la profusion, & mon Maître avec moins d'affectation avoit de bien plus grands avantages. Zamar ne dédaigna pas ces jeux, quoiqu'elle en eut méprisé plusieurs autres; & Undkan, pour faire plaisir à son Epouse, les honora de sa présence. L'amoureux Zingis avoit le chagrin de voir le nom de son Rival mêlé

par tout avec celui de Taxila, & de songer que tant de beauté & de vertu étoient destinées à un homme, en qui on ne remarquoit rien qui l'en put rendre digne; & ces considérations lui coutoient de profonds soupirs, que la Princesse entendoit quelquefois.

Enfin, Seigneur ce jour que Timur vouloit solemniser d'une maniere extraordinaire, fut marqué par une avanture mémorable, & qui pensa être bien funeste. On étoit occupé aux plaisirs préparez sur ce fleuve: une musique éclatante remplissoit l'air, lorsque par un malheur imprévu la barque qui portoit la Princesse, où elle étoit seule avec Axione, cette fille inconnue qui lui étoit devenue si chere, parce que ces petits batteaux ne pouvoient porter que quatre personnes au plus, avec ceux qui les conduisoient se renversa, étant poussée par quelques autres, & exposa Taxilla & Axione à un danger si grand, que tout le monde le crut sans remède. Des cris de douleur succédérent au son des instrumens. Timur, le lâche Timur, ne fit qu'exciter des hommes de sa suite à chercher Taxila dans les ondes; mais le courageux Zingis animé par d'autres sentimens, se précipita dans le fleuve, & coupant adroitement le cours de l'eau, il reçut la Princesse dans ces bras, au moment qu'elle revint dessus, & qu'elle alloit peut-être retomber pour toujours au fond du fleuve. Son action fut si prompte, que nul autre ne le put devan-

cer. Le Prince de Brema qui étoit avec lui rendit le même ſervice à Axione, & également heureux en cette occaſion, ils ſentirent la joie d'avoir arraché à la mort les deux plus aimables perſonnes du monde. Le danger étoit grand, puiſque les hommes qui étoient tombez dans l'eau avec Taxila perirent, par le peu de ſoin qu'on prit de les ſecourir, leur négligence méritant en quelque ſorte ce mauvais ſort.

Cet accident troubla toute la fête. Undkan allarmé fit regagner le rivage. La Princeſſe & Axione y furent portées presque ſans connoiſſance; & Timur incapable de honte, eut l'audace de s'en approcher. Zamar qui avoit vu avec envie l'action de mon Maître, & qui commençoit à pénétrer le ſecret intérêt de ſon cœur, parut confuſe pour ſon fils, & murmura tout bas contre ſa timidité.

La Princeſſe ouvrit les yeux, & reprit toute ſa connoiſſance. Quand on l'eut miſe au lit, elle demanda des nouvelles d'Axione, dont on avoit eu le même ſoin que d'elle, & prit enſuite le repos qui lui étoit néceſſaire. La nuit ſe paſſa doucement, & ſe trouvant parfaitement remiſe au matin, elle demanda à ſes filles auquel des Tartares elle étoit redevable de la vie. Quoiqu'elle n'eut pas bonne opinion de Timur, elle craignit d'en avoir reçu un ſervice ſi conſidérable; & apprenant que c'étoit Zingis qui le lui avoit rendu ayant prévenu tout le monde avec une précipi-

tation pleine de zèle, elle en eut un ſecret plaiſir, & en rendit graces au Ciel. On ne manqua pas de lui dire que le Roi de Tenduc ne s'étoit ſeulement pas mis en état de s'expoſer pour elle, & elle reſpira à ſon aiſe, n'étant engagée envers lui à aucune reconnoiſſance.

Dès qu'il fut jour Axione ſe rendit auprès de la Princeſſe, qui l'embraſſa tendrement. Undkan avoit témoigné à mon Maître combien il étoit ſenſible à ce qu'il venoit de faire pour Taxila. Zamar qui ſçavoit parfaitement l'art de ſe contraindre, lui en fit auſſi des remercimens, & Timur lui en dit quelque choſe, malgré ſa confuſion; mais ce n'étoit pas eux qu'il ſouhaitoit qui en fuſſent touchez.

Taxila ſe leva, & ne voulant point attendre les importunitez particulieres de Timur, elle ſortit de ſon appartement, ſur le point que la Reine l'y venoit chercher, & ſe rencontrant dans une galerie commune; Madame, dit Zamar à la Princeſſe, je loue le Ciel du ſoin qu'il a pris de vos jours, & je vous aſſure, que dans le moment où je vis votre vie expoſée, j'aurois de bon cœur hazardé la mienne pour vous conſerver. Vous auriez beaucoup plus fait, Madame, repliqua Taxila en ſouriant modeſtement, que beaucoup d'homme n'ont pu faire; & vous voyez que dans le ſein des Etats de mon Pere, il ne s'eſt trouvé que deux Princes étrangers aſſez généreux, pour mépriſer le péril: Mais, Madame, ajouta-t-elle,

avec une révérance profonde, pleine de grace & de majesté, vos jours plus précieux que les miens intéressent trop de personnes illustres, pour les exposer au moindre danger; & je suis aussi redevable à vos bonnes intentions, que si elles avoient eu d'autres effets.

Zamar vit bien dans ce discours la reconnoissance de Taxila pour Zingis, & son mépris pour Timur; n'ayant pas dessein de s'étendre sur cette matiere, elle prioit la Princesse de retourner dans son appartement, lorsque le Roi passa, suivi de Timur, d'Omir, de mon Maître, d'Almundzar, & de plusieurs autres.

Taxila rougit extraordinairement. Ses beaux yeux qui languissoient encore annoncerent obligeamment à Zingis, qu'elle sçavoit ce qu'il avoit fait pour elle; & Timur eut la mortification de remarquer qu'elle ne les tourna pas seulement de son côté. Ma fille, lui-dit Undkan, vous m'avez fait passer une nuit pleine d'inquiétude, que le bon état où je vous vois dissipe agréablement. Cependant il me semble, que vous deviez-être moins empressée de quitter votre appartement. Seigneur, répondit la Princesse, un peu d'exercice ne sçauroit m'être contraire; & je ne sens plus nulle incommodité. Le Roi fit un compliment obligeant à l'aimable Axione, qu'elle reçut avec beaucoup de respect; & toute cette belle compagnie passa chez Zamar, parce que l'heure du dîner approchoit.

Mon Maître, qui vit bien que la Princesse obsédée par Timur, ne pourroit souffrir d'autre entretien se retira ; & en effet, après le repas le Roi de Tenduc l'approchant sans obstacle, eut la liberté de dire ce qu'il voulut. Il regarda longtems la Princesse d'un air déconcerté, & baissant ensuite les yeux, le même jour que le Ciel vous donna au monde, comme le plus riche présent qu'il lui pouvoit faire, a pensé être le dernier de votre vie, Madame, dit-il ; & je tremble en songeant au péril qui l'a menacée. Tout le monde ne l'a pas cru si grand que vous, Seigneur, répondit dédaigneusement Taxila ; & les Princes des Mongules & de Brema, ont fait voir qu'ils le méprisoient, en s'y exposant. Il est vrai, Madame, reprit Timur rouge de dépit & de honte, qu'ils ont montré quelque intrépidité : mais ils possedoient alors leur raison toute entiere, & la mienne étoit troublée par la plus affreuse de toutes les idées ; & ce trouble, Seigneur, repliqua la Princesse, avec un soutire malicieux, m'auroit laissé périr, s'il ne s'étoit trouvé des personnes plus tranquiles, & moins interessées pour ma vie. Je vois bien, poursuivit Timur, que vous cherchez à élever un service, grand en effet, mais que mille autres vous auroient rendu. Tout le monde me l'auroit rendu, excepté le Roi de Tenduc, interrompit Taxila ; mais, Seigneur, ne vous irritez pas, si j'ai

quelque reconnoissance de ce service, qui en mérite beaucoup, puisque je vous promets de vous tenir compte de vos troubles, & même de la timidité qu'ils ont produite en vous. Timur vouloit répondre à ces paroles, & l'auroit peut-être fait sans respect ; mais une foule de monde qui cherchoit la Princesse l'en empécha, & il sortit plein de confusion. Taxila qui vit le jour fort beau, descendit aux Jardins du Palais, & s'y promena quelque tems. Ceux même qui la suivoient, ayant remarqué qu'elle vouloit un peu de solitude, s'éloignerent. Elle s'assit au bout d'une terrasse qui regarde sur le Polizangi, & remarquant l'endroit où elle avoit pensé périr ; Axione, dit-elle à cette belle fille, à ce que nous avons sçu du depuis, toute courageuse que vous êtes, ne fremissez-vous pas, en regardant ce fleuve ? Ma Princesse, répondit Axione, je vous proteste que je n'en suis émue que pour vous; & que dans ce que je conservai de raison, quoique je crusse ma mort certaine, la pensée de la vôtre me fit souffrir ce qu'il y a de plus douloureux. Vous êtes trop bonne amie, ma chere Axione, ajouta Taxila en lui pressant la main; & je ne sçaurois assez payer ce mouvement tendre & généreux, de vous oublier pour moi. Je peux bien dire, repliqua Axione en soupirant que vous êtes un des plus puissans attachemens de ma vie, & celui, ajouta-t-elle les yeux humides, qui doit présen-

tement l'emporter ſur tous les autres. Vous me rendez la mienne chere, reprit la Princeſſe : mais Axione, je ne ſçai ſi je dois me réjouir de la voir prolongée. Hé ! Madame, s'écria Axione, pourquoi ne feriez-vous pas ſatisfaite d'un bonheur précieux à toutes les perſonnes raiſonnables ? Hélas ! répondit Taxila, ce bonheur qui doit être ſacrifié à Timur ne me promet rien d'agréable. Quel homme entre tous les hommes du monde, le Roi mon pere me choiſit-il ? Serai-je la victime du pouvoir que ſa foibleſſe donne à Zamar ? Outre le peu d'inclination que j'ai naturellement pour Timur, il ne fait rien de ce qu'il faudroit faire pour me toucher, il ſemble que je lui ſois dûe, & vous voyez de quelle maniere il s'eſt conduit dans notre derniere avanture. Plus amoureux de ſa vie que de l'infortunée Taxila, il l'abandonne à un mauvais ſort qui la menace, & laiſſe à la générofité des autres le ſoin de l'en garantir. Hé ! que doit-il prétendre déſormais ſur cette Princeſſe dont il a foiblement négligé le ſalut ? O Ciel ! ô juſte Ciel ! pourſuivit-elle plus triſtement, moi qui ai tant d'horreur pour la lâcheté, ſouffrirez-vous que je ſois au plus lâche de tous les hommes. Comme la Princeſſe s'exprimoit de cette ſorte ; mon Maître, qui avoit appris qu'elle étoit dans le jardin, parut avec le Prince de Brema. Taxila qui les reconnut ſe leva pour marcher au devant d'eux. Zingis lui préſe-

la main quand il l'eut saluée. Omir rendit le même office à Axione, & ils continuerent leur promenade. Hé bien! Madame, dit mon Maître à la Princesse, comment vous trouvez-vous de votre cruel accident? Et vous, Seigneur; repliqua-t-elle avec une douceur charmante, vous qui y prîtes une part si généreuse & si utile pour moi, en quel état est votre santé? Si elle avoit été attaquée par quelque incommodité, répondit Zingis, la joie de servir avec succès une grande Princesse, pour le salut de laquelle toute la terre se doit intéresser, l'auroit entierement dissipée. Nos corps sont faits pour de plus grandes fatigues; vous souffrîtes beaucoup, & c'est avec raison que je m'inquiéte. Je vous assure, Seigneur, reprit Taxila, qu'il ne me reste de cette avanture que le souvenir de la sensible obligatiòn que je vous ai. Hé! Seigneur, ajoûta-t'elle, avec une émotion qui marquoit sa reconnoissance, que pourrois-je faire pour m'en acquitter? C'est trop que vous vous en souveniez, Madame poursuivit le Prince des Mongules, & ce prix est assez grand pour payer de plus importans services. Je n'en sçai point qui puissent être plus dignes de mon souvenir répondit Taxila... Madame, interrompit mon Maître en soupirant, quoique selon toutes les apparences je n'aie travaillé que pour Timur, je ne laisse pas de regarder le jour d'hier, comme le plus heureux de ma

vie. La Princesse baissa les yeux pour cacher quelques larmes qu'elle ne put retenir à ces paroles & qui parurent cependant à Zingis. Il fut fâché d'avoir touché cet endroit ; & continuant de cette sorte: Pardonnez-moi, Madame, si j'ai nommé le Roi de Tenduc ; c'est peut-être manquer de respect. Non, interrompit Taxila à son tour, mais c'est me mettre devant les yeux une idée affligeante, que je tâche souvent d'en éloigner. Vous sçavez les intentions du Roi mon pere à l'égard de Timur : mais, Seigneur, les miennes ne vous sont pas connues, & vous ignorez sans doute que je ne puis songer à me voir soumise au fils de Zamar, sans une mortelle douleur. Je ne suis pas assez déterminée pour désobéir à UndKan ; & quoiqu'il m'en coûte, il faudra, s'il le veut, que je me sacrifie. Jugez, Seigneur ayant une antipathie naturelle, ou plûtôt une haine invincible pour Timur, en quel état je me trouve, toutes les fois que je songe aux desseins de mon Pere, & à l'autorité de la Reine. Cette franchise de la Princesse charma mon Maître, & le rendit plus hardi. J'avoue ; poursuivit-il, qu'il n'y a rien en Timur qui soit digne de vous, ni même en des personnes beaucoup plus parfaites. Hé ! quel homme, Madame, entre tous ceux que la nature & la fortune ont le plus distinguez par leurs faveurs pourroit légitimement aspirer au précieux avantage de ne vous pas déplai-

re, & à la gloire de vous posseder un jour? Seigneur, répondit Taxila, je peux connoître le mérite où il se trouve, & ne pas tirer un orgueil condamnable de celui que je n'ai pas. Assez d'hommes au monde seroient en droit de prétendre à l'alliance du Roi de Tartarie, & Timur luî-même n'en seroit pas indigne par son rang; si ses mauvaises inclinations n'étoient absolument incompatibles avec les miennes. Quand la fortune autoriseroit quelque Prince à vous offrir ce qu'il posséderoit, ajoûta mon Maître, si sa personne n'avoit de quoi toucher votre cœur, les autres avantages seroient inutiles, & il est des Princes assez puissans qui soupireroient à vos yeux, sans oser vous dire qu'ils vous adorent. Il faudroit être bien farouche, continua la Princesse de Tartarie, pour s'armer d'un injuste couroux contre ceux qui auroient quelque affection pour nous, & bien exempte de toutes sortes de passions pour oser se vanter d'être toujours insensible: Mais, Seigneur, poursuivit elle d'un air plus libre, cette matiere nous meneroit trop loin, & j'aime mieux parler de l'obligation que je vous ai. Si elle vous inspire quelque bonté pour moi, reprit mon Maître, elle me sera fort utile dans l'état où je me trouve, puisque vous aimant avec une passion ardente, dont j'ai caché soigneusement les commencemens, il faut que la déclaration de ce mistere échape malgré moi à mon respect. Sei-

gneur, repliqua Taxila avec un trouble, qui ne préſageoit rien de triſte à mon Maître, je vois le Roi; c'eſt tout ce que je dois vous dire. En effet Undkan parut, & Zingis ne put continuer. Il connut bien à l'air de la Princeſſe, qu'elle avoit de la confuſion ſans colere; & dans quelques jours qui ſuivirent celui-là, s'il remarqua quelque émotion dans ſes yeux, le reſſentiment n'y avoit aucune part

Taxila étoit aimée de tous les Tartares & le ſervice important que mon Maître lui avoit rendu, fit beaucoup d'impreſſion ſur les ames reconnoiſſantes. Cette Nation regardoit Timur avec mépris, après la lâcheté qu'il venoit de témoigner. Undkan même eut du chagrin, de voir qu'il ſe rendoit ſi peu digne de tous les avantages qu'il lui deſtinoit; & ne put s'empêcher, comme nous ſçûmes d'Almundzar, d'en paler à la Reine: mais elle avoit tant de pouvoir ſur lui qu'il paſſa par deſſus la timidité du Roi de Tenduc, & n'en fut pas moins religieux obſervateur de ſa promeſſe.

Dans ce tems-là Zamar, qui vouloit étendre les limites de la Tartarie, dans l'eſpérance d'y voir régner ſon fils, fit comprendre à Undkan, qu'il étoit honteux pour lui; avec tant de puiſſances, de ne pas exiger de ſes Voiſins des tributs qu'il lui étoit aiſé de leur impoſer. La plûpart de ces Rois ont conſervé quelque choſe de la férocité des anciens Scythes; mais il ne leur en reſte pas la valeur, &c

vous en voyez des exemples en cette Cour, dans ceux de Tanguth, de Cerguth, d'Ergimul, & de Ung. Undkan fit connoître à leurs Ministres qu'ils devoient quelque chose de plus qu'une Ambassade à sa grandeur, & qu'il falloit, avec des hommages, lui payer un tribut annuel. Ces Etrangers demanderent le tems de communiquer cette affaire à leurs Princes, & ayant enfin répondu que leur dessein n'étoit pas de s'humilier jusqu'à ce point, ils se retirerent dans les Etats de leurs Maîtres, & toutes choses se préparerent pour la guerre.

Les Rois de Tanguth; de Cerguth, & d'Ergimul, pouvoient aisément joindre leurs forces, parce que leurs Provinces sont voisines; mais celui de Ung plus éloigné, & d'un côté tout opposé aux autres, faisoit une diversion. Quoique Zingis dût croire que l'on attaqueroit les Mongules après les autres, aimant Taxila autant qu'il faisoit, il ne voulut pas demeurer oisif dans la Cour de son Pere; & s'il trouvoit de l'injustice dans l'entreprise de Undkan, l'amour l'empêchoit d'examiner ce procédé à la rigueur. Il ne balança donc point à offrir son bras au Roi de Tartarie; quoique l'absence de Taxila pût couter à son cœur, il ne songea qu'à s'en éloigner, pour devenir plus digne d'elle.

Les Rois de Tanguth & de Cerguth s'avancerent sur les Terres de celui d'Ergimul, qui devoit être attaqué le premier étant le plus proche voisin de Undkan,

Il falloit deux armées, puisque le Roi de Ung étoit seul, & Timur ayant ses Etats proche des siens, ce fut à lui que Undkan confia une partie de ses forces pour faire cette conquête : mais l'expérience fit comprendre qu'elles étoient en de très-méchantes mains. Le Roi de Tenduc seroit demeuré de bon cœur à Cambalu, si sa mere plus courageuse que lui, ne l'eût excité à faire son devoir. Ainsi avec de bons Lieutenans, & des troupes aguerries, il marcha vers l'ennemi qu'il avoit à vaincre.

On ne donna pas une armée à commander à Zingis, comme l'on avoit fait à Timur, quoiqu'il en fût bien plus capable. Undkan marchoit en personne, & mon Maître ne prit pas d'emploi, pour combattre plus près de lui.

Les Princesses virent ces préparations de guerre avec des mouvemens bien differens. Zamar, qui sçavoit que son Epoux & son Fils n'étoient pas d'humeur à s'exposer, songea à leur départ sans allarmes; mais Taxila qui connoissoit déja parfaitement l'amour & le courage de mon Maître, n'eut pas la même tranquilité.

Toutes choses étant en état, Zingis fut prendre congé d'elle, & les occupations de Timur la délivrant pour quelque tems de ses importunitez, il ne trouva que la seule Axione auprès d'elle. Comme elle ne leur étoit pas suspecte, le Prince ne contraignit point son amour,

& la Princesse laissa paroître sa tristesse. Vous allez donc partir, Seigneur, lui dit-elle, & chercher des victoires dont nous pourrions bien nous passer. Ah! que l'ambition de Zamar est avide, & qu'elle est habile à faire répandre du sang! Puisqu'il s'agit de la gloire du Roi votre Pere, Madame, répondit Zingis, ceux qui perdront du sang en cette occasion, n'y doivent point avoir de regret. Quels que soient les motifs de la guerre, repliqua Taxila, elle me fait toûjours horreur; mais, Seigneur, celle qui vous va occuper me paroît d'autant plus cruelle, que les dépouilles en feront pour Timur, & porteront sa vanité à l'extrémité la plus insolente. Tant que le Roi vivra, continua mon Maître, il ne jouira pas de ces biens; & si le sort terminoit sa vie, je vois peu de Tartares disposez à se soumettre aux loix de Timur. Je ne me flatte point, Seigneur, répondit Taxila, plus émue qu'auparavant, il régnera: le funéste ascendant qui me domine l'a ainsi ordonné; & veuille le Ciel que ma mort prévienne sa fortune! Hé! quoi, Madame, interrompit mon Maître d'une maniere passionnée, est-ce ainsi que vous voulez consoler un malheureux, que son devoir entraîne auprès de Undkan, & qui ne s'éloigne de vous qu'avec une douleur mortelle? Que ferai-je dans l'extrêmité où je me trouve? demeurerai-je lâche & inutile spectateur d'une guerre qui peut

exposer la Tartarie à quelque désordre; parce que le superbe Timur a des prétentions sur elle; & verrai-je marcher au combat le Pere de Taxila, d'une Princesse que j'adore, & pour laquelle j'exposerois mille vies, si elles étoient en mon pouvoir, sans lui faire un rempart de mon corps & de mes armes, parce qu'il est favorable à mon Rival? Enfin, Madame, demeurerai-je à Cambalu, ou me retirerai-je chez les Mongules, pour éviter des maux encore incertains, & mériter que mon nom meure entre les hommes? Ah! ma Princesse, que je serois peu digne de soupirer pour vous, & de porter ces chaînes glorieuses que j'ai reçues avec tant de plaisir! Quel que puisse être l'avenir, le present veut que je serve le Roi de Tartarie; ma fidélité & mon zele feront peut-être quelque impression sur son ame: Mais, Madame, vous êtes interdite, & je ne vois dans vos yeux qu'un trouble qui m'allarme. Quel malheur vous peut-il présager? Seigneur, poursuivit Taxila, vous voyez que c'est un effet de ma foiblesse; vos raisons ont vaincu la mienne; mais elles ne peuvent assurer mon cœur. Hélas! Zingis, n'étois-je pas assez malheureuse de haïr Timur si le sort veut que je sois à lui, sans aimer..... Taxila rougit, & ne put achever; mais ses yeux furent les interprétes de son cœur, & ceux de l'amoureux Zingis y lurent le bonheur pour lequel il soupiroit.

Jamais

Jamais il n'y eut de ſéparation plus tendre du côté de Zingis, & plus obligeante de celui de la Princeſſe, que fut celle de ces deux illuſtres Perſonnes. Timur ne s'amuſa point à tant de reſpect & de délicateſſe, il ne fit que redire, ſans agrément, ce qu'il avoit dit tant de fois; & partit auſſi fier, que s'il eût été aſſuré de la conquête de tout le monde.

Nous trouvâmes les trois Rois unis, & diſpoſez à nous combattre. Leurs troupes étoient repoſées, & celles de Undkan avoient fatigué, en traverſant des montagnes & des forêts. Les Ennemis avoient des poſtes avantageux, & paroiſſoient déterminés. Cependant il falut combattre. Tout ce que l'on a dit des Héros fabuleux ne ſurpaſſe point ce que fit Zingis. Undkan le regarda comme un prodige : ce fut ſa valeur ſeule qui fit toujours déclarer la Victoire en notre faveur; il ſauva la vie à Undkan, qui ſe trouva engagé malgré lui parmi les Ennemis; & après pluſieurs batailles, il fit les trois Rois priſonniers en differentes occaſions, ce qui termina la guerre de ce côté.

Undkan laiſſa mon Prince maître de la deſtinée de ſes Captifs. Il leur donna nonſeulement la vie, mais encore la liberté, & ſe contenta de les engager à l'hommage, & au tribut que le Roi de Tartarie avoit exigé d'eux. La générofité d'un tel Vainqueur ne ſervit qu'à les animer contre lui d'une rage ſecréte; mais Undkan,

après avoir hautement publié ; que c'étoit à lui ſeul qu'il devoit la gloire de cette expédition, voyant ſes ennemis ſoumis, congédia les Troupes, & retourna à Cambalu.

La fortune n'avoit pas été ſi favorable à Timur, & le Roi de Ung, avec des forces inférieures aux ſiennes, le chaſſa de ſes Provinces, & ſe prépara à marcher vers celles qui compoſent le Royaume de Tenduc. Cette nouvelle affligea Undkan ; & mon Maître, qui vouloit achever comme il avoit commencé, paſſa, ſans s'arrêter où étoit Timur ; le ramena au combat & revint à Cambalu, après avoir triomphé du Roi de Ung, comme il avoit fait des autres.

Undkan le reçut avec de grandes marques de joie ; & Zamar quoiqu'envieuſe de ſa gloire, fut obligée de lui témoigner de la reconnoiſſance : mais ce n'étoit pas leurs applaudiſſemens qui le touchoient, & ceux de Taxila étoient d'un bien autre prix à ſon cœur. Une année d'abſence avoit encore augmenté ſa beauté, & mon Maître la trouva telle, que ſon ardeur la pouvoit ſouhaiter. Je ne ſçai ſi mes vœux ont eu quelque part à vos victoires, Seigneur, lui dit-elle, quand il la fut ſaluer ; mais il eſt certain que j'en ai fait pour vous de très-ardens, & de bien ſinceres. Je ne doute point de l'obligation que j'ai à vos bontés, Madame répondit Zingis ; & certainement l'eſperance de ne vous pas déplaire, m'a rendu plus hardi & plus

brave que celle de posseder tout l'Univers. Mais, Madame, que deviendra tant d'amour, que vos beautés charmantes m'ont inspiré, si Undkan n'est favorable qu'au fils de Zamar ? Hé ! que deviendra ma tendresse & ma reconnoissance pour vous, interrompit Taxila, si l'on me veut donner malgré moi à celui que j'abhorre? Il ne voit point sa honte, & prétend se parer de votre gloire ; & mon Pere même, quoique vous ayez fait pour lui, est capable de tout payer d'ingratitude. C'est cette connoissance que j'ai de son injustice qui m'afflige : plaignez moi, Seigneur, dans un état si triste, plaignez-moi ; & quoiqu'il arrive, croyez que je serai toûjours beaucoup plus malheureuse que vous. Timur entra alors : il n'avoit vu la Princesse que chez sa Mere ; sa démarche étoit pleine d'audace il venoit de recevoir pour prix de ses lâchetez de nouvelles assurances de sa bonne fortune ; ou plutôt Zamar, qui le vouloit consoler de son mauvais sort dans les armes, & dissiper un sombre chagrin qui l'inquietoit, venoit d'arracher à Undkan de plus fortes promesses de donner Taxila à son Fils, qu'il ne lui en avoit fait jusques alors. Il vit Zingis avec peine dans un lieu ou désormais il vouloit régner seul ; & s'il eût osé suivre ses mouvemens, il s'en seroit expliqué dès cette heure ; mais le souvenir de ce qui s'étoit passé dans la guerre le retint, & se contentant de ne lui faire aucune civilité, nous venons

d'enrichir la Couronne de Tartarie de plusieurs tributs importans, Madame, lui dit-il, & elle est presentement la seule de l'Asie, qui peut compter de grands Rois entre ses sujets. Vous pourriez parler moins généralement, Timur, répondit la Princesse, avec une froideur méprisante, digne de l'audace du Roi de Tenduc; & si la renommée vous a fait justice, le Roi de Ung devoit emporter sur vous ce que le Prince des Mongules a emporté sur lui, & sur les autres.

Ces paroles piquerent si vivement l'orgueilleux Fils de Zamar, que son transport lui ferma long tems la bouche; mais revenant enfin à lui, si vous étiez plus équitable, & moins prévenue, continua-t-il, vous n'ôteriez pas aux armes du Roi votre Pere une gloire, qui leur est due, pour la donner à d'autres, & je n'étois pas si perdu, lorsque l'on est venu dans les Provinces de Ung, que je ne les eusse soumises en peu de tems. Si j'en avois été crue, reprit la belle Princesse avec la même froideur, on vous auroit donné tout le tems dont vous aviez besoin; & en vérité, Seigneur, vous le deviez prendre vous même. Je ne sçai, dit alors mon Maître, si j'ai quelque part aux paroles obligeantes de la Princesse, & au mépris de Timur; mais je sçai bien que je me trouverois beaucoup plus glorieux de l'un, que deshonoré de l'autre. Seigueur, ajoûta Taxila, il faudroit que je fusse sans raison, si j'étois la seule dans la Tartarie,

qui ne rendît pas justice aux services qu'elle a reçus de vous ; & la prise de quatre Rois a parlé assez haut, pour être entendue de tout le monde. Il est des Rois, reprit le téméraire Timur, qui ne sont pas si faciles à vaincre ; & si nous étions seul à seul, on auroit, peut-être, peine à faire ce que vous prétendez qu'on a fait. Votre fierté, repliqua Zingis, avec un soûrire dédaigneux, ne seroit pas mon plus rude adversaire ; & je ne prendrois pas de grandes précautions pour exécuter contre de certaines gens des choses que leur foiblesse tendroit toujours très-faciles : mais, Seigneur, voudriez-vous réveiller la guerre en Tartarie, après y avoir établi la paix ? Non, poursuivit Timur, les yeux étincelans, parce qu'il sçavoit bien que chez la Princesse le respect de mon Maître étoit un obstacle à sa valeur ; mais je la porterai chez les Mongules, à la tête de cent mille hommes, quand par la volonté de Undxan, j'aurai un pouvoir absolu sur cette injuste Princesse. On opposera beaucoup moins de cent mille hommes à vos irruptions, reprit Zingis ; mais vous n'en serez pas plus redoutable, & celui qui a imposé des tributs aux Rois que vous connoissez, pourroit bien encore mettre un joug plus pesant sur celui de Tenduc.

Cette conversation piquante auroit passée plus loin, si la retenue de Zingis ne l'eut obligé à sortir, en saluant respectueusement la Princesse, qui regarda Ti-

mur avec plus de mépris qu'auparavant. Enfin, Madame, lui dit le Fils de Zamar, vous ne ménagez plus rien ; votre aversion pour moi paroît dans toute son étendue ; mais le Roi votre Pere, qui vient de me promettre encore que vous ne serez jamais qu'à moi, vous en demandera raison. Timur, répondit Taxila, d'un ton ferme, quand les promesses de mon Pere vous feront contraindre mes inclinations, vous n'en serez pas plus heureux. Vous n'avez point cherché à les mériter ; & ce n'est pas une fierté de la nature de celle qui régne dans votre cœur, qui peut toucher celui de Taxila : c'étoit des procédez soumis, avec une conduite généreuse & désintéressée, & non pas le crédit de la Reine qu'il falloit faire agir : mais c'est pour votre fortune que vous travaillez ; & puisque la Couronne de Tartarie a des charmes plus puissans que les miens, jouissez-en, si vous pouvez, je n'en serai point jalouse, pourvu que vous me laissiez en repos ; il paroît assez que ma personne ne vous est point chere, l'avanture du Polisangi en fait foi, & vous venez encore quereller à mes yeux un Prince qui s'est exposé courageusement, pour conserver ma vie.

Ces dernieres paroles exciterent une cruelle jalousie dans l'ame de Timur ; il étoit déja persuadé que mon Maître aimoit la Princesse, & ne connut que trop alors qu'il en étoit aimé. Vous payez bien cher les obligations dont vous par-

lez, reprit-il, puisque cet heureux Etranger qu'un peu de bonne fortune favorise, s'est rendu maître de votre cœur : mais si la guerre & l'amour le protégent en même-tems, j'espere que le Roi mettra entre nous une difference qui ne lui sera pas si avantageuse. Timur sortit alors, & laissa la Princesse dans la liberté de faire réflexion sur tout ce qu'elle avoit à craindre, d'un homme sans honneur & sans générosité.

Pendant qu'elle considéroit son malheur, & que Zingis étoit dans la même occupation, Timur alla trouver la Reine, & lui dit tout ce qui pouvoit l'animer contre la Princesse, & contre mon Maître. Elle écouta favorablement ses plaintes, & lui promit de calmer bien-tôt toutes ses inquiétudes. Pour cela, elle mit en usage auprès de son Epoux les douceurs affectées qui avoient tant de fois surpris sa foiblesse; elle lui fit connoître que Zingis étoit aimé de Taxila, & que, contre sa parole, qu'elle devoit respecter, cette Princesse désobéissante ne songeoit qu'à rendre le Prince des Mongules heureux; & irritant aisément le Pere contre la Fille, il lui protesta encore par des sermens que la rebelle Taxila ne seroit jamais qu'à Timur. Zamar contente de ce premier avantage en voulut obtenir un second, & sollicita Undkan, pour humilier Zingis, de le rendre tributaire, comme les autres Princes qui étoient alors assujettis à leur Couronne. Comme ce n'étoit pas une en-

treprise aisée, Undkan en rejetta la proposition ; & parce qu'il avoit vu faire au Prince des Mongules, il ne croyoit aucunes Puissances capables de le vaincre.

Dès que l'artificieuse Reine l'eut quitté, il fit appeller la Princesse. Taxila, lui dit-il, en la regardant fixement, je n'ai point voulu croire ce qui m'a été rapporté. On dit que votre cœur s'est engagé, malgré le choix que j'ai fait pour vous, & que vous préferez le Prince des Mongules à Timur. Il y a long-tems que vous devez sçavoir mes sentimens à l'égard de votre établissement, & vous avez eu le loisir d'y préparer vos inclinations, si elles n'y étoient pas disposées. Je vous ai destinée à Timur dès votre plus tendre enfance. Il est Roi, il est fils de mon Epouse; & si vous avez quelques folles idées, combattez-les, ou plutôt triomphez-en, pour me plaire; puis qu'aucune loi ne doit être plus puissante sur vous, que celle qui vous soumet à m'obéir. J'estime Zingis, comme un jeune Héros qui peut aspirer à de grandes choses ; mais je ne peux rien pour lui à votre égard, & je vous avois promise avant que de le connoître.

La Princesse écoutoit ce discours, qui touchoit son repos par les endroits les plus sensibles, avec beaucoup d'émotion. Elle en distingua toutes les paroles, & s'armant d'une fermeté digne de sa vertu : quand j'aurois quelque particuliere estime pour Zingis, Seigneur, répondit-elle, les Juges les plus séveres ne pourroient y

trouver de crime ; & ce qu'il fit pour moi, pendant que Timur m'abandonnoit à une funeste avanture, mérite bien ma reconnoissance : je ne veux pas vous alleguer ici les services importans qu'il vient de vous rendre ; & je vous dirai seulement, Seigneur, que quand mon cœur jouiroit de toute sa liberté, il ne pancheroit jamais du côté de Timur. Vous pouvez me sacrifier à son ambition ; mon respect vous doit toutes choses, cependant ce devoir ne sauroit vaincre mon aversion pour le Roi de Tenduc. Hé ! Seigneur, il est tant de Princesses dans l'Asie, ou dans quelqu'autre partie du monde, qui pourroient rendre sa condition plus heureuse. Vous êtes sage, interrompit Undxan, avec une modération qui dégénéra bien dans la suite, & je suis persuadé que vous aimerez Timur, dès qu'il sera votre Epoux ; ainsi, Taxila, point de replique, je l'ai promis, je le veux, & je le dois.

Ce fut ainsi que le Roi de Tartarie renvoya la Princesse sa Fille : elle se plaignit, elle pleura, mais tout se ligua contre mon Maître, qui n'avoit pour lui que la Princesse & Almundzar ; le Prince de Brema étant parti de Cambalu au retour de la guerre, où il s'étoit glorieusement signalé, sans que l'on pût sçavoir la raison qui l'y avoit obligé.

Axione, ardente amie de mon Maître, lui apprit ce qui s'étoit passé, & la douleur où étoit la Princesse. Il n'en fut que plus affligé, son amour lui repro-

chant toutes les peines de Taxila.

Zamar & son orgueilleux Fils, assurez de la passion de Zingis pour la Princesse ne songerent qu'à la conclusion de son mariage avec Timur. Le differer, c'étoit laisser croître des feux qui n'étoient déja que trop violens; & ils ne s'occuperent plus à autre chose.

La Reine, satisfaite de la parole positive que Undkan lui avoit donnée, fut visiter la Princesse, pour lui annoncer ce chagrin. Madame, lui dit-elle, d'un air content, après la grace que le Roi vient d'accorder à mon Fils, je ne sçaurois trop publier sa bonté, ni faire assez de choses pour vous témoigner ma satisfaction. Je sçai que vous n'avez pas souhaité comme nous la double alliance dont il nous honore; mais nous ferons tant de choses pour fléchir votre cœur, qu'il nous deviendra peut-être favorable. Je vois un trouble dans vos yeux, qui nous promet la suite de vos mépris; nous les sentons avec douleur; mais, Madame, vous les répandez sur des personnes constantes, qui ne se lasseront point de souffrir. Que la Princesse avoit besoin de constance, pour ne pas éclater! Je suis persuadée, Madame, répondit elle, avec sa modération ordinaire, que vous ne devez qu'à vous-même ce que vous appellez un bonheur pour Timur, & qui, selon les inclinations que le Ciel m'a données, n'en sçauroit être un pour moi. Vos perpétuelles sollicitations forcent le Roi mon Pere à

me contraindre; cependant, Madame, mon respect pour lui vous exempte de ces mépris dont vous parlez, & desquels je suis peu capable. Vous sçavez, Madame, que son alliance vous met au dessus de toutes les Princesses de l'Asie, & qu'avant cela, vous ne pouviez tenir que quelque rang entre les plus médiocres. Faut-il que cet avantage vous serve à me sacrifier? Puis-je aimer votre Fils malgré moi; & si je ne l'aime point, voulez-vous nous rendre tous deux infortunez? Je le lui ai dit, & je vous le répéte encore, je lui céde tous mes droits à la Couronne de Tartarie, pourvu qu'il ne me demande pas un cœur que je n'ai jamais pu lui donner.

Ce qu'il y avoit de piquant dans cette réponse, & qui étoit échappé au grand courage de la Princesse, ne donna aucune émotion à Zamar, qui avoit eu le loisir de se préparer à tout. Ce seroit trop, poursuivit-elle, que d'abandonner vos justes prétentions à Timur; il en a de plus raisonnables: mais comme il n'est pas sans ambition, & que ce petit rang que nous avons tenu dans le monde ne le peut satisfaire, puisque le Roi l'ordonne, il les partagera avec vous, & attendra de sa persévérance & de votre équité ce cœur que vous n'êtes pas encore disposée à lui donner. Pour moi, Madame, ajouta-t-elle en la saluant, je vous regarderai toûjours en Mere indulgente & affectionnée: & ce n'est pas vous estimer peu, que de vous offrir ce que j'ai de plus pré-

cieux. Elles sortit, & laissa la Princesse dans un accablement, que toutes les consolations d'Axione ne purent diminuer.

Le lendemain Undkan communiqua à ses plus considérables Sujets le dessein qu'il avoit de faire Timur son successeur, en lui donnant la Princesse sa fille. Les plus sinceres, qui n'estimoient rien en Timur, parce qu'en effet il n'avoit rien d'estimable, n'approuverent pas ce choix; mais de lâches flatteurs, dont Zamar avoit acheté les suffrages, y applaudirent; & le plus grand nombre fut de ceux-là. Le lendemain on publia ce mariage, & toutes choses s'y préparerent magnifiquement. Almundzar fut un de ceux qui ne se déclarerent point pour Timur, & Zamar qui n'aimoit pas le Favori de Undkan, mit ce sujet d'animosité avec plusieurs autres.

Je ne sçaurois vous exprimer, Seigneur, quel fut le désespoir de mon Maître, en apprenant cette prompte résolution. Il se trouvoit d'autant plus malheureux, qu'il ne pouvoit rien alleguer au Roi de Tartarie, qu'un amour né après celui de Timur. Il sçavoit qu'il étoit aimé, & goûtoit la douceur de ce précieux avantage; mais il voyoit l'aimable Taxila soumise à une puissance absolue, & sur le point d'être sacrifiée à ce qu'elle haïssoit. Toutes ses pensées furent violentes: quoiqu'il pût armer toute la Tartarie contre lui en attaquant la vie de Timur, il conclut qu'il valoit mieux périr, que de le

laisser tranquile possesseur de Taxila. Les choses allerent si loin, qu'on défendit à la Princesse de le voir, & cette défense achevant de l'irriter, il sortit du Palais, résolu de s'abandonner à sa colere. En traversant la grande Place, il vit Timur accompagné de fort peu de monde; & oubliant que non seulement il étoit à Cambalu, mais sous les yeux de Undkan & de Zamar, voyant en Timur le persécuteur de Taxila, il s'avança avec un air terrible. Roi de Tenduc, lui dit-il, vous qui voulez porter la guerre chez les Mongules, songez à la faire à Cambalu; à un homme sans le secours duquel vous ne seriez pas en état de vous porter à une injuste violence contre la Princesse de Tartarie. C'est par vos ordres que sa vue m'est interdite, & je perdrai la vie, ou vous ne ferez raison de cette offense. Timur n'étoit pas préparé à une rencontre si importune, & n'avoit nulle envie de se battre. Il voulut passer, en répondant dedaigneusement. Mais Zingis, qui avoit mis l'épée à la main, le contraignit de se défendre. Ceux qui suivoient Timur se mirent au devant de lui; la valeur de mon Maître les eut bien-tôt écartez, & voyant son indigne Rival sans autre défense que ses armes: Défens-toi, lâche, lui dit-il, & merite aujourd'hui Taxila, en faisant voir quelque courage. Le Fils de Zamar entendit ces paroles; mais il n'en eut pas moins de crainte & de foiblesse; & mon Maître le fit tomber per-

cé de plusieurs coups, sans avoir reçu aucune atteinte de ses armes.

Zingis ne vouloit pas se retirer, après cette action ; mais Almundzar, que le bruit du combat attira en ce lieu, l'obligea au nom de la Princesse, à prendre soin de lui ; & la nuit approchant heureusement, il le fit conduire dans une retraite sûre, qui ne fut sçue que de moi.

On porta Timur au Palais sans aucune apparence de vie. Zamar jetta des cris épouventables, & fit d'horribles imprécations contre Taxila & contre mon Maître. Undkan donna ses ordres pour le chercher par-tout ; mais Almundzar avoit trop bien pourvu à sa sûreté. Il le vint voir la même nuit, & lui dit tout ce que l'on préparoit contre lui, montrant la nécessité indispensable où il étoit de s'éloigner de la Tartarie. Mon Maître y résista long-tems ; mais Almundzar lui fit comprendre que quand il resteroit à Cambalu, il ne verroit point la Princesse ; qu'elle seroit dans de continuelles allarmes, & qu'il devoit pour son repos aller attendre ailleurs que cet orage fût passé. Zingis ne se rendit qu'à condition qu'il verroit Taxila avant que de partir : & la nuit suivante, le fidèle Almundzar l'introduisit auprès d'elle par de secrets chemins qu'il connoissoit. La seule Axione étoit du secret. Almundzar sortit pour observer que personne ne les surprit, & Zingis se jettant aux pieds de la Princesse, y fut long-tems sans pouvoir s'exprimer.

Qu'avez-vous fait, Seigneur, lui dit-elle en le relevant, & qu'elle suite aura ce dernier effet de votre valeur? Que ne devois-je point faire pour ôter à Timur, Madame, reprit mon Maître, ou du moins pour differer son bonheur? Je ne sçai poursuivit Taxila, si le Ciel pardonne quelquefois des actions violentes; mais il est certain que je ne sçaurois m'affliger de l'état où est Timur. Cependant, Seigneur, il faut que vous partiez, & vous y disposer, ne pouvant vous sçavoir ici sans de continuelles frayeur. Madame, répondit mon Maître, si je n'avois que ma vie à ménager, je vous proteste que je ne sortirois point de Cambalu; mais il s'agit de votre repos, je suis prêt à faire toutes choses. Cependant, ma Princesse, considérez à quel supplice celui qui vous aime avec tant d'ardeur va être exposé, dans l'incertitude d'une longue absence. L'orgueilleux Timur guérira. Mes armes n'ont pas été assez heureuses, pour déterminer sa vie. Hé! qui vous défendra contre cet Ennemi, quand Zingis sera loin de vous? Souffrez que j'attende ici quel doit être son sort, afin d'empêcher que le vôtre ne soit infortuné. Non, Seigneur, repliqua la belle Princesse, je n'aurai point une complaisance si cruelle. O Ciel! je tremble en vous parlant, quand je songe que la vindicative Zamar est si près de nous. Laissez-moi faire pour vous des vœux qui ne soient point troublez par la crainte. Peut-être que le Ciel les exau-

cera. Quoi qu'il en ſoit, croyez que je vous aime. Je n'offenſe point la vertu en vous aſſurant d'une tendreſſe innocente, & ſi elle vous peut ſatisfaire, goûtez-en le plaiſir tout entier. Songez en nous quittant, pour nous conſoler, que ſi vous vous éloignez des yeux de Taxila, vous n'en ſerez pas moins dans ſon cœur; & que non-ſeulement ſon repos vous demande cette contrainte, mais auſſi ſa réputation. Oui, Madame, repliqua l'amoureux Zingis, je partirai, puiſque vous le voulez, & je me conſolerai dans les précieuſes aſſurances que votre bonté me donne: mais quelle ſera ma conduite à l'égard du Roi votre Pere? Défendrai-je ma vie contre lui, s'il la vient attaquer? & le reſpect que je vous dois me permettra-t-il d'armer nos peuples contre les Tartares? Oui, Seigneur, répondit la généreuſe Taxila; & ſi mon Pere devient votre ennemi déclaré, après les obligations qu'il vous a, ſervez-vous de vos forces & de votre valeur, & ne menagez que ſa vie. C'eſt ſa perſonne ſeule que je vous recommande. Allez, mon cher Zingis, ne demeurez pas davantage dans un lieu ſi plein de danger. A ces mots, elle lui tendit la main, que le Prince baiſa reſpectueuſement, & ne lui cachant point ſes larmes, elle reçut ſes adieux, & l'obligea enfin de ſe retirer. Il prit congé d'Axione, qui n'étoit pas moins affligée que la Princeſſe, & après avoir embraſſé mille fois Almundzar, qui avoit tout fait
préparer

préparer pour notre départ, nous sortîmes de Cambalu, & prîmes la route de Molg. Notre voyage se fit tristement, & trouvant le Roi mort en arrivant à Molg; mon Maître qui l'avoit tendrement aimé, reçut un terrible surcroît d'affliction par cette perte, & fit voir la bonté de son naturel dans le deuil profond où il fut long-tems. Ses Sujets ravis de le revoir, lui jurerent une inviolable fidélité; & quelques mois après son arrivée, ne doutant point qu'on ne l'attaquât, & Taxila lui ayant permis de se défendre, il visita toutes ses Provinces, passa jusques dans les déserts de Bargu, & discipline en peu de tems des Peuples qui ne l'avoient jamais été, leur apprenant l'art de la guerre, qu'il sçavoit aussi parfaitement qu'aucun Prince du monde. Ses Voisins jaloux de sa gloire, voulurent le troubler; mais en quelques mois il ajouta plusieurs Provinces à sa domination, entre lesquelles sont celles de Jek, Motrik, & Melair. Dans cet état triomphant, plus sensible à son amour qu'à tant de gloire, voyant que la Tartarie ne faisoit aucunes démarches contre lui, & croyant que les choses y pouvoient être changées, il députa une superbe Ambassade à Undkan, pour lui demander la Princesse; mais il fut refusé, & traité de téméraire. Timur, comme il l'avoit prévu, étant échapé de ses blessures, il porta son désespoir sur de nouveaux Ennemis, & toujours victorieux, ne pouvant

plus vivre ſans voir Taxila, ſçachant qu'elle étoit encore libre, par un ſecret commerce qu'il entretenoit avec Almundzar, il revint à Cambalu, dans le deſſein de faire conſentir la Princeſſe à un enlevement, ou de mourir à ſes yeux, ſi elle lui étoit contraire. En arrivant à la porte du Palais que l'on nous devoit ouvrir, l'impatience de Zingis le trahit; il parla, Zamar l'entendit, & vous ſçavez, Seigneur, ce qu'elle fit contre mon Maître.

Zerbin ceſſa de parler, & le Roi de Tibet, après avoir admiré une vie ſi illuſtre, aſſura le Mongule, qu'il n'avoit pas moins d'affection pour ſon Maître, que ceux dont il étoit le mieux connu; & fut rejoindre Almundzar, qu'il loua de ſon fidéle attachement pour Zingis, Mon cher Almundzar, lui dit-il, par quel chemin chercherons-nous le ſalut du Prince Zingis; que ferons-nous contre la cruelle Zamar? Comme ſa haine eſt inflexible, répondit Almundzar, & ſon pouvoir abſolu ſur Undkan, je ne vois que la force qui en puiſſe triompher, & je ne ſçai où nous en trouverons de ſuffiſante, pour une entrepriſe de cette importance. Quoiqu'il en ſoit, pourſuivit Philing, je mourrai avant que de ſouffrir que le Roi des Mongules périſſe. Il faut voir Undkan, & ſuivre encore les voies de la douceur; mais s'il perſévere dans ſa cruauté, je me déclarerai ouvertement ſon ennemi. Almundzar approuva la généreuſe réſolution de Philing, &

l'assura, que quoiqu'il pût entreprendre pour Zingis, il seroit toûjours de son parti.

Ce jour se passa tristement; le lendemain le Roi de Tibet retourna chez Undkan, qu'il trouva encore obsedé par Zamar, & se précipita d'autant plus, qu'il craignoit quelque cruauté secréte, parce que l'on parloit à Cambalu de la mort de Zingis comme d'une chose certaine.

Zamar & Undkan craignoient la présence de ce Prince, qui n'étoit ni leur sujet, ni leur tributaire, & que l'on voyoit hautement déclaré pour la vertu. Son arrivée les fit changer de visage, & Zamar en fut extraordinairement émue. Seigneur, dit-il au Roi de Tartarie, je ne sçai si le dessein qui m'améne le matin auprès de vous aura un succès favorable; mais je vous proteste que je n'ai jamais eu d'intérêt plus pressant, que celui de la vie du Roi des Mongules. Il vous sera glorieux, Seigneur, de traiter généreusement un Prince, dont vous croyez devoir vous plaindre : mais il vous seroit éternellement honteux, d'exercer une injuste cruauté sur lui, ayant tant de raisons de l'estimer, & de le regarder comme le plus grand d'entre les hommes. Personne n'ignore les services qu'il vous a rendus, & son amour pour la Princesse est tout ce qui le rend criminel auprès de vous. Mais, Seigneur, dans les dignitez où le Ciel vous a élevé, considérez ce que vous devez à celles des autres Rois.

Ne ferez-vous puissant que pour paroître injuste, & voulez-vous exercer cette puissance sur un Ennemi qui vous est soumis seulement, parce qu'il l'a voulu; mais un Ennemi dont tous les pas ont été glorieux, & qui tient les yeux d'une infinité de Nations attachés sur lui. Ce seroit bien soutenir les idées que les autres Peuples ont de nous : on nous croit toûjours Scythes, Seigneur; c'est-à-dire, des gens sans humanité, sans Loix, sans Dieux, & sans Religion. Suivrez-vous ces barbares exemples de l'antiquité, que l'on regarde comme des prodiges affreux; & sacrifierez-vous un grand Roi, pour de si legéres raisons ? Ces legéres raisons, interrompit Zamar emportée de colere, ne passeront pas pour telles chez des Meres aussi tendres que moi; & celui qui a voulu donner la mort à mon Fils à mes yeux, & presque dans mes bras, ne peut être trop sévérement puni d'une violence qui m'a tant couté de son sang & de mes larmes.

J'avois oui dire, reprit le Roi de Tibet, que Timur étoit bien accompagné, lorsque Zingis l'attaqua, & que la générosité même n'eût aucun lieu en cette occasion, puisque plusieurs épées se tournerent en même tems contre un seul homme; & il me semble aussi avoir appris, que le Roi des Mongules avoit sauvé la vie plus d'une fois à celui de Tenduc, lorsqu'il fit la guerre dans le Royaume de Ung. Seigneur, répondit Zamar, vous êtes si bien informé de tout ce qui regar-

de Zingis, qu'apparamment vous avez eu quelque particulier commerce avec lui ; c'est sans doute dans nos Etats, & sur ces conjectures il nous seroit permis .... Quoi ! Madame, interrompit froidement Philing, de me donner des fers comme à lui, & de passer d'injustice en injustice? Il n'importe par quelle bouche j'ai appris les merveilles de sa vie ; mais il suffit que j'en suis un admirateur bien sincere, & fort zèlé. Seigneur, dit alors Undkan, la Reine parle en Mere outragée, & vous ne devez pas condamner son ressentiment. J'ai considéré toutes vos raisons ; mais elles ne m'ont point convaincu, & ce seroit faire souffrir la vertu, que de laisser vivre des hommes qui troublent les Etats, & ensanglantent sans raison les Palais des Rois. J'ai reçu des services de Zingis, & je l'ai honoré, comme un Etranger que je croyois digne de mon estime : mais abusant de ma facilité, il s'arrêtoit dans ma Cour, pour séduire une jeune Princesse, & la soustraire à l'obéissance qu'elle me doit ; & poussant sa témérité plus loin, il attaque la vie d'un Prince qui est mon Fils, parce qu'il est celui de mon Epouse, & que je lui ai destiné ma Fille ; & revient inconnu à Cambalu, pour s'introduire dans ma Maison, & faire de secrets complots avec la foible Taxila. Que sçai-je s'il n'en veut point à ma vie, & qui m'assurera de l'innocence de ses desseins ? Enfin, je me dois cette victime, & c'est perdre le tems envain, que

avoit déja fait; mais pendant qu'irrité de ce refus, il penſoit aux moyens d'abaiſſer une puiſſance injuſte, l'affligée Taxila, & l'aimable Axione étoient dans une triſte ſolitude, où elles n'avoient que de funeſtes penſées. Mais, quelles étoient celles de Zingis, ſi près de Taxila, & cependant ſi peu en pouvoir de l'entretenir? Par la connoiſſance qu'il avoit de ſes ennemis, il ne doutoit pas de ſon malheur; & l'idée de la mort qu'il avoit bravée tant de fois, le faiſoit moins ſouffrir que l'abſence de la Princeſſe.

Almundzar s'intéreſſoit en ami généreux dans l'infortune de Zingis: mais, quelque crédit qu'il eut auprès de Undkan, celui de Zamar l'emportoit toûjours. Il parla aſſez haut pour ſe faire ordonner de ne parler plus, & il n'eut pas même la conſolation de pouvoir adoucir les incommoditez que le Roi des Mongules recevoit dans ſa priſon. Zerbin qui étoit toûjours caché chez ce généreux ami de Zingis, lui apprit que ſon Maître avoit ſix cens hommes des plus intrépides qui fuſſent au monde, cachez en divers endroits des environs de Cambalu, qui s'expoſeroient de bon cœur pour leur Prince. Almundzar ſongea d'abord à faire part de cette nouvelle au Roi de Tibet, afin de groſſir un parti dont ce Prince put être le Chef.

Il y avoit des Tartares même aſſez hardis pour ſe déclarer en faveur de Zingis contre Timur, qu'ils haïſſoient mor-

tellement, & dont ils redoutoient la domination. Almundzar voulut cacher son zèle, pour être plus utile à la Princesse & au Roi des Mongules, & avec cette politique, il eut la liberté de pratiquer un grand nombre de Tartares considérables qui respectoient la vertu de Zingis, & méprisoient la lâcheté de Timur qui leur avoit paru en tant d'occasions.

Le Roi de Tibet, outré du second refus qu'il avoit reçu chez la Princesse, porta son chagrin auprès d'Almundzar, auquel il s'en plaignit. Vous voyez bien, Seigneur, répondit le Tartare, que tout se fait ici contre l'honneur & l'équité, & je ne crois pas qu'en aucun autre endroit du monde on voulût manquer au respect qui est dû à un Roi tel que vous. Mon cher Almundzar, répondit Philing, je serois peu sensible à des formalités de cette nature, si je n'avois que des intérêts de gloire à ménager ici; mais j'y en ai d'Amant à satisfaire; & vous voyez en moi le plus amoureux de tous les hommes. Hé! de qui Seigneur, reprit l'étonné Almundzar? D'Axione, poursuivit Philing: de cette Fille charmante, si chere à la Princesse, que j'aime il y a plusieurs années, & que j'aimerai éternellement. Je ne sçai, Almundzar, si vous l'avez assez pratiquée pour connoître toute sa vertu; elle en a autant que de beauté; & l'obscurité de sa naissance est effacée par la grandeur de ses sentimens. Cet effet du mérite d'Axione ne me surprend point, ajouta

ta Almundzar ; mais ce qui m'étonne, c'est la maniere dont elle est venue à Cambalu, & le séjour qu'elle y a fait sans vous. C'est pourtant elle seule qui m'améne, répondit Philing, & pour laquelle je m'y suis arrêté si long-tems. Mais, Almundzar, il faut vous faire connoître parfaitement une personne si rare, & la passion que j'ai pour elle, en vous ouvrant sincerement mon cœur. Almundzar qui avoit beaucoup d'envie de sçavoir les avantures de Philing, le pria de ne lui retarder pas ce plaisir; & le Roi de Tibet qui ne pouvoit être occupé plus agréablement qu'en parlant d'Axione, reprit ainsi la parole.

Histoire de Philing & d'Axione.

LE Royaume de Tibet n'est pas un des moindres de l'Asie, ni par l'étendue, ni par le commerce. Quoiqu'environnez de montagnes & de déserts, les Peuples des Indes & ceux de la Chine nous visitent souvent. Nos Villes sont peuplées, nos campagnes fertiles, & la magnificence est assez commune parmi nous.

Je n'avois que six ans que je perdis mon Pere, & neuf lorsque nous demeurâmes, la Princesse Thamirize ma sœur & moi, sans mere. Ces premiers malheurs étoient grands ; mais notre âge en diminuoit le chagrin, & nous le fit bien-tôt oublier. Il seroit même assez difficile de dire ce que nous sentions, & j'avoue qu'il ne me reste qu'un leger souvenir de personnes qui devoient m'être si cheres.

Mon Pere avoit été parfaitement aimé de ses Sujets, & sa mémoire leur fut toûjours chere. On n'a peut être jamais vu de peuple plus fidéle à un jeune Successeur qui ne connoissoit ni sa fortune, ni ce qui la pouvoit traverser.

Entre tous ceux que mon Pere avoit distinguez dans ses Etats, Hildezar étoit le plus puissant. Il y avoit même des alliances entre la famille Royale & la sienne, & ce fut à lui que la Regence fut confiée pendant mes premieres années. Il s'acquitta dignement de cet emploi. Ses connoissances étoient belles, & son courage grand. Il étoit vigilant & zélé, & les affaires ne changerent point de face sous sa conduite. Pour moi, l'on me donna des Gouverneurs de grand mérite, & Thaïmrize eut des femmes choisies auprès d'elle.

Notre séjour ordinaire étoit à Kachen. Hildezar logeoit dans le Palais. Il avoit perdu sa femme, dont il ne lui restoit qu'une fille qui fut élevée comme ma sœur, & l'on mit auprès de moi plusieurs jeunes enfans de familles nobles pour me rendre les occupations de l'enfance plus agréables.

Hildezar n'avoit pas alors plus de trente-cinq ans. Il n'étoit point exemt d'ambition, & ne manqua pas de songer, pouvant tout dans le Tibet à me faire un jour épouser sa fille. Le plaisir de la chasse étoit celui de tous qu'il pratiquoit le plus. Sa maison étoit plus nombreuse que la mien-

ne; sa dépense beaucoup plus grande, & ses équipages également magnifiques. Il est vrai qu'à dix ans tant d'éclat n'est pas nécessaire; & il est aussi certain que mes intérêts n'étoient pas négligés par le Regent. Il y avoit peut-être une année qu'il possédoit toute l'autorité au Tibet sous mon nom, par la mort de la Reine ma Mere, & le deuil étant fini, les divertissemens partagerent notre tems avec les occupations utiles qui peuvent former le corps & l'esprit. Toutes nos montagnes sont d'un accès difficile. Cependant la chasse y est agréable, & Hildezar qui prenoit souvent ce plaisir, souffroit que j'y eusse part quelquefois, sans que l'on m'exposât à ce que cet exercice pouvoit avoir de trop pénible.

Un jour choisi entre les plus beaux du printems, nous fûmes aux environs de Kachen dans l'endroit le moins sauvage qui s'y put trouver, & nous courûmes assez long-tems, avec plus de vigueur que des enfans n'en ont ordinairement. Et passant sous les arbres écartez, dont un petit ruisseau baignoit les troncs, nous vîmes un spectacle qui étonna mon jeune cœur, & fit une vive impression sur lui. Le sang de plusieurs hommes morts, ou mourans grossissoit cette riviere, & à quelques pas de ces corps, nous vîmes une fille de six au sept ans habillée richement, & d'une beauté si extraordinaire, que toute notre troupe en fut étonnée. Elle pleuroit, & levoit les yeux &

les mains en haut, ne ſçachant à qui demander du ſecours. Dans ce funeſte état, ſes habits mêmes étoient ſouillez de ſang & jamais un objet plus charmant & plus digne de compaſſion ne pouvoit paroître devant nous. Hildezar s'arreta; notre abord fit redoubler les cris de l'innocente inconnue qui ſe précipitoit entre les pieds de nos chevaux, affrayée de ſon malheur. Je vous avoue, Almunzar, que je ſentis de l'amour dès ce moment; mais je ne le connus pas d'abord, & mon innocence me le fit prendre pour de la ſimple pitié. Hildezar deſcendit de cheval, & s'approcha de l'aimable Etrangere. Il eſt mort, dit-elle, avec une innocence charmante en langue Tartare, mais un peu differente de la nôtre, mon Pere eſt mort. Ces cruels l'ont tué; mais il en a fait mourir auſſi. Ah! mon Pere, ajouta-t elle, en tournant douloureuſement la tête du côté de ces corps: Ah! mon Pere, je ne vous verrai plus, & je mourrai comme vous. Hildezar attendri, la prit entre ſes bras, & ſe fit montrer celui qu'elle appelloit ſon Pere; mais ni lui, ni les autres ne donnoient plus aucun ſigne de vie.

Après cela, Hildezar emporta lui-même la petite Axione, c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit, juſques à Kachen, la queſtionnant pendant le chemin, & apprenant pour toutes choſes que Marzille ſon pere avoit été attaqué en ce lieu par ces méchans avec des hommes qui l'accompa-

gnoient ; mais elle ne put lui apprendre ni son Pays, ni sa condition, qui, dans toutes les apparences n'étoient pas médiocres. La vue de ma sœur & d'Alzine fille de Hildezar, toutes deux à peu près de l'âge d'Axione, modera un peu sa peine & dans les jours qui suivirent, elle parut si belle, que toute notre Cour en fut charmée. Je n'ai jamais tant vu de grace, de douceur, & de modestie, qu'il en paroissoit dans ses moindres actions, & quoi qu'elle eût passé ses premiers jours dans une vie vagabonde, elle avoit un naturel admirable, qui ne s'étoit point corrompu dans le manque d'éducation. Sa raison qui devançoit ses années, surpassa bientôt celle des personnes beaucoup plus âgées : elle étoit complaisante sans faire aucune bassesse; & vouloit déferer de certaines choses à la qualité de Roi, que ma tendresse ne pouvoit souffrir. Ma sœur l'aima parfaitement. Alzine vécut familierement, avec elle, & nous passâmes cinq ou six ans dans le plus doux état du monde. Pendant cela, Axione devint si belle, & moi si amoureux, que je ne songeois qu'à la voir, & à lui plaire. Je lui rendois de petits services qui touchoient sa reconnoissance : mais toûjours humble & toujours modeste; elle les recevoit avec des respects que ma passion lui eût voulu défendre. Axione, lui dis-je un jour, que je lui avois présenté quelques fleurs, dont elle me remercia, comme de quelque chose beaucoup plus précieuse, vous

mettez à un prix bien haut des presens de petite importance, & entre ceux que je pourrois vous faire, il y en a de plus dignes d'être remarquez. Tous ceux qui partent de votre main, Seigneur, reprit-elle, doivent m'être fort considerables, & un Roi tel que vous n'en sçauroit faire de petits à une fille comme moi. Ah ! belle Axione, m'écriai-je, si des fleurs m'attirent une réponse si obligeante, que ne devrois-je point esperer de mon cœur moins indigne de vous, & que je vous ai donné il y a long-tems ? Jusques ici, mes yeux seuls vous l'ont dit; mais il faut vous l'apprendre d'une autre maniere. Oui Axione, je vous l'ai donné ce cœur tendre, & qui vous sera fidéle; & si vous êtes capable de reconnoissance, il faut que ce soit en sa faveur. La modeste Axione rougit, soûpira, & me regardant d'un air touchant, mais qui étoit plein de grandeur & de majesté, les cœurs des Souverains ne se doivent pas donner si facilement, Seigneur, repondit-elle, ni être reçus avec si peu de précaution. Songez à ce que vous êtes né, & à l'état où vous m'avez trouvée : faites réfléxion sur une bonté qui pourroit passer pour foiblesse, & de laquelle je ne veux pas abuser : croyez que je respecterai toûjours en vous la dignité Royale, & un mérite que je connois peut-être trop. Mais, Seigneur, croyez aussi que l'obscurité de ma vie ne me fait pas assez de peine pour en vouloir sortir par un chemin artificieux. Vous avez trop

d'esprit, Axione, repris-je, & plût au Ciel que vous eussiez autant de tendresse! Que peut faire l'obscurité de votre naissance contre tant de beauté & de vertu qui sont en vous? Croyez vous que je sois de ceux qui sacrifient toujours à la fortune, & jamais au véritable mérite? Content de ce que je possede, je m'estimerois plus heureux de vous plaire, que de plaire à la plus grande Reine du monde. Ne me faites donc pas des leçons, que je regarderois comme des cruautés; souffrez que je vous aime, & souffrez-le avec plaisir. J'eus beau presser, elle me répondit comme elle avoit fait: le seul avantage que j'avois, c'étoit de parler & d'être écouté, & quand je protestois à Axione que ce n'étoit pas la qualité de Roi, qui me faisoit prendre cette liberté, elle ne paroissoit plus satisfaite: mais Almundzar, quand sa taille fut formée, & sa beauté parfaite, je sentis aussi ma passion augmenter, & je me trouvai capable de donner toutes choses pour elle.

Je n'étois pas le seul qui l'aimoit de cette maniere, & vous m'allez voir un redoutable concurrent. Hildezar Regent du Tibet, dans un âge avancé, Pere d'Alzine, & qui avoit acquis beaucoup d'estime dans nos pays, & chez nos voisins par sa bonne conduite, en voyant croître la belle & vertueuse Axione, sentit naître pour elle dans son cœur des feux d'une violence extraordinaire. Il prit en vain quelques soins pour les étein-

dre, & ce qu'il avoit fait pour Axione, flattant son esperance, il laissa augmenter un mal qu'il ne lui étoit pas possible de guérir.

Il avoit remarqué par toutes mes actions l'amour que j'avois pour Axione, mais il ne le croyoit pas si pur; & s'imaginant qu'un jeune Roi ne peut être sans ambition, il espera que le tems porteroit mes inclinations ailleurs, qu'au sort d'une inconnue, & laissa librement agir les siennes.

Axione l'avoit regardé comme un Pere que le Ciel lui renvoyoit, & quelque chose qu'il pût faire, elle ne pensoit à rien moins, qu'aux véritables sentimens d'Hildezar.

Un jour que je n'étois point dans le Palais, Hildezar trouva Axione qui se promenoit seule sur une terrasse, & profitant de ce tems où personne ne le pouvoit observer. Arrêtez, Axione, lui dit-il, j'ai à vous entretenir d'une affaire d'importance. Axione, qui n'en prévoyoit point, soûrit à ces paroles. De quoi, Seigneur, reprit-elle, est-ce des obligations que je vous ai, & me voulez-vous reprocher d'avoir manqué à quelque chose de ce que je leur dois? Si vous m'aviez de l'obligation, répondit Hildezar, il seroit facile de vous en acquitter, & c'est de ce pouvoir qui vous est inconnu, que je veux vous instruire: Tant que vous avez été enfant, ne sentant pas ce que je sens avec la même vio-

lence, je ne vous ai point dit ce qui étoit au-deſſus de votre raiſon ; & depuis j'ai été retenu par une crainte, qu'une Puiſſance plus abſolue me fait ſurmonter aujourd'hui. On ne peut pas toûjours être diſcret & retenu, quand on aime éperdument. Cette déclaration vous ſurprendra : mais, Axione, la connoiſſance que vous avez de votre beauté devroit vous y avoir préparée. Ne craignez rien de mes deſſeins ; ils ſont pleins de reſpect, & je ne vous offre mon cœur avec un empire abſolu ſur mes volontés, que pour vous offrir en même-tems ma main, & tout ce que la fortune m'a donné.

Le diſcours de Hildezar fit perdre la parole à Axione. Il la ſollicita long-tems de lui repondre, avant qu'elle le pût faire. Enfin, revenant un peu du trouble où une nouveauté ſi peu attendue l'avoit miſe ; eſt-il poſſible, Seigneur, répondit elle, que ce que vous me dites ne ſoit pas pour m'éprouver, & qu'il y ait quelque vérité dans un diſcours de cette nature ? En pourriez-vous douter, repliqua Hildezar, & ces ſortes de jeux ſont-ils d'une perſonne de mon âge ? Il faut que je vous aime bien ardemment, puiſqu'aucune conſidération ne m'empêche de le publier. Hé ! Seigneur, s'écria Axione, qu'ai-je fait au Ciel, pour m'expoſer à un pareil malheur ? Hé ! ce malheur eſt-il ſi grand, répondit Hildezar, que vous en ſoyez ſi affligée ? Oui, Seigneur, pourſuivit elle, c'en eſt un des plus cruels pour

moi ; & après les obligations que je vous ai, je me dois vouloir un mal éternel de contribuer à ternir votre gloire. Que diroit on, si vous vous laissiez conduire à des égaremens, que la plus grande jeunesse ne sçauroit rendre excusables. Quel honneur mon alliance vous pourroit-elle faire? inconnue à moi-même, & à tout le monde, peut être d'un sang vil & indigne de vos soins. Axione, interrompit Hildezar, cette modestie éleve votre vertu si haut, que mon amour en augmenteroit, s'il n'étoit déja au dernier point : je vois en vous tout ce qui peut satisfaire mon ambition & ma tendresse. Parlez donc positivement. Hé ! bien, Hildezar, pousuivit-elle, il faut être sincere, puisque vous le voulez, & vous dire que ce sang inconnu dont je suis sortie m'inspire des sentimens si nobles, que je ne ferai jamais rien sans être instruite de ma naissance. Je la sens beaucoup mieux, que je ne la connoîtrai peut-être jamais..... Ce n'est pas ce qui vous arrête, interrompit encore Hildezar, & je dois à une autre cause cette resistance qui me desespere. Je ne suis ni jeune, ni Roi, mais, Axione, je vous aime, & je peux vous rendre fort heureuse. J'ai du pouvoir, ne me contraignez pas à m'en servir. Philing est souverain, mais il doit une grande alliance à sa dignité, & il ne vous offre qu'un amour volage, bien plutôt éteint chez les Rois, qu'ailleurs. Je vous laisse, & j'attens tout de vous, ne

vous demandant rien qui ne ſoit raiſonnable. Il s'éloigna alors, & Axione demeura ſeule dans la liberté de faire réflexion ſur ce qu'elle venoit d'entendre. Cet entretient fit une telle impreſſion ſur ſon viſage, qu'il étoit aiſé de s'en appercevoir malgré le ſoin qu'elle prit pour ſe remettre. Je la trouvai inquiete, pleine de diſtraction, & dans un état enfin, où elle ne m'avoit point encore paru. Qu'avez-vous depuis ce matin Axione, lui dis-je, vous n'êtes plus vous-même, & je ne ſçaurois m'imaginer la cauſe de ce changement ? Mes paroles réveillerent un peu Axione; elle m'aſſura qu'elle n'avoit rien d'extraordinaire; mais je liſois trop bien dans ſes yeux, que l'amour m'avoit fait étudier depuis pluſieurs années, pour me contenter de ſa réponſe. Vous n'êtes point ſincere, pourſuivis-je : mais ſi vous cachez quelque choſe au tendre intérêt que je prens en vous, vous ſerez la plus cruelle perſonne du monde. Seigneur, répondit Axione, ce que vous voulez ſçavoir ne devroit point vous être connu: cependant je ſens bien que je n'aurai pas la force de vous le taire; mais à condition que votre bonté arrêtera votre reſſentiment. Apprenez donc, Seigneur, que cet Hildezar, dont le Ciel s'eſt ſervi pour adoucir les premiers malheurs de ma vie, me vient de cauſer le plus ſenſible de tous les chagrins. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre les deſſeins de Hildezar; & ſans la condition qu'Axio-

ne avoit mise à sa confidence, je l'eusse été chercher pour le punir. Hildezar est amoureux de vous, repliquai-je, que deviendrois-je Axione, si vous lui étiez favorable ? Mon cœur, ajouta cette belle fille, n'est pas d'un fort grand prix; mais ce n'est point à Hildezar que mes inclinations l'ont destiné. Je suis exposée à ses discours, & peut être à ses caprices..... Hé ! contez-vous mon autorité pour rien, interrompis-je, vous imaginez-vous que mon amour laisse agir paisiblement le sien ? O! ma chere Axione, j'y ai bien plus d'intérêt que vous, & vous m'êtes trop chere, pour vous laisser importuner par un Rival étant Roi, & devant être maître sur tout ce qui n'est pas Axione. Vous pouvez étendre vos droits jusques sur mes volontés, Seigneur, reprit-elle, puisque votre générosité ne leur imposera jamais rien de fâcheux; de plus vous pouvez tout ici. Non, Axione, ajoutai-je, je ne pourrai jamais où vous serez, que ce que vous me voudrez permettre, puisque vous y régnerez souverainement. O Ciel ! poursuivit cette aimable fille, seroit-il possible que je fusse ingrate à tant de bontés, & ne me mettrez vous point un jour en état de les reconnoître ? J'espere Seigneur, continua-t-elle, que mon indifference ; ou plutôt mon chagrin ne laissant aucun espoir à Hildezar, il changera de conduite ; mais si cela n'arrive pas, il faudra que j'en change moi-même. Oui, Axione, ré-

pondis je, & de plus, il faudra que vous changiez d'état. Ne croyez pas que je balance à vous faire Reine du Tibet. Le Trône que j'occupe ne me plaira jamais sans vous; & si nos loix le permettoient, je vous l'offrirois tout entier. Seigneur, repliqua Axione, avec des regards pleins de reconnoissance, vous honorez trop une malheureuse inconnue que la fortune a trouvée jusques ici indigne de la moindre de ses faveurs. C'en seroit une bien grande que de posseder les affections d'un illustre Prince, & de partager sa Couronne: mais, Seigneur, je n'abuserai jamais d'une si généreuse bonté: votre gloire ne sera point flétrie par une alliance comme la mienne, & pour empêcher ce malheur, je m'abandonnerois aux plus cruels, jusques à me donner à Hildezar. Quoi! on verroit Axione Reine du Tibet, qui vous porteroit pour tout avantage une origine inconnue à tout l'Univers. Je vous dois, & je me dois aussi un éclaircissement parfait de ce que je suis, & s'il se trouve, ajouta-t-elle, avec une majesté extraordinaire, quelque chose dans ma vie qui soit digne de vous; croyez, Seigneur, que personne ne vous le pourra disputer, & que je m'estimerai trop heureuse.

O Ciel! m'écriai-je, charmé de la vertu d'Axione, auriez vous mis tant de grandeur dans une personne commune? Ah! Madame, ne cherchez point d'autre preuves de ce que vous êtes que dans la beauté

de vos ſentimens. Ils vous rendent digne de tous les Trônes du monde. Acceptez le mien, & ne me ſoyez pas cruelle par un refus trop modeſte & trop obſtiné : Seigneur, repliqua-t-elle d'un ton plus ferme, c'eſt une réſolution déterminée. Je ne ſçai ſi j'offenſerai la bienſéance, en vous avouant que vous avez touché mon cœur, & que de tout ce qui pourroit ſe préſenter à mes yeux, rien ne leur ſauroit être plus agréable que vous ; mais je veux bien commettre cette faute, pour vous marquer que plus vous m'êtes cher & conſidérable, & plus je dois menager votre gloire. Elle rougit en achevant ces paroles, & voulut abſolument changer de diſcours.

Pour la ſatisfaire, il fallut négliger l'offenſe qu'elle avoit reçue de Hildezar, & ne pas témoigner que j'en fuſſe informé. Ayant alors les yeux ouverts, je ne vis que trop ce qui ſe paſſoit dans le cœur de ce téméraire Rival ; mais je pénétrai moins les brigues qu'il fit dans le Tibet par l'autorité qu'il s'y étoit acquiſe pendant mon enfance. Dès qu'il eut déclaré ſes ſentimens à Axione, il prit des meſures ſecrettes, pour m'obliger à épouſer ſa Fille, à laquelle je n'avois jamais penſé, & dont il ne me parloit point. Il fit agir tout l'Etat : & comme juſques alors mon éducation & ma tendreſſe m'avoient plus occupé que les grandes affaires, il lui fut aiſé n'inſinuer à ceux qui en partageoient les ſoins avec lui, tout ce qu'il vouloit

qu'ils firent. Il dit donc à chaque homme distingué, & qui avoit quelque crédit que possedé par un aveugle entêtement, je m'abandonnois à l'amour de l'inconnue Axione, & que je ne destinois point d'autre Princesse à mes Sujets. Chacun le voulut charger de m'en parler, condamnant cette préoccupation ; mais il refusa de le faire, & d'autres furent obligez d'en prendre la commission.

Je n'avois garde de m'imaginer ce qui les occupoit alors, & je fus bien surpris un jour, que pour une affaire fort importante, je fus obligé de me trouver dans le Conseil, où j'allois rarement, croyant que ma présence n'y étoit pas toûjours nécessaire, que le plus véritable de ceux qui composoient l'Assemblée, m'adressa la parole en ces termes.

Je vous parle au nom de tous vos sujets, Seigneur, qui vous supplient par ma bouche de vouloir leur donner une Reine. Votre âge n'est pas avancé, mais votre raison l'est beaucoup, & vous dira que rien n'est plus agréable à des Peuples, que de voir leurs Souverains en état de leur laisser une digne posterité. Les Rois en sont plus vigilans, & les Nations mieux disciplinées. Les Princes sans engagement sont presque toujours sans intérêt, & celui d'une famille fait chercher la gloire & l'agrandissement des Etats. Songez donc, Seigneur, à nous satisfaire, & faites comme plusieurs de vos Predecesseurs ont fait. N'allez point prendre dans des climats étrangers une Princesse qui nous

feroit peu affectionnée. Il y a dans le Tibet des maisons assez nobles, pour espérer l'alliance de leur Roi. Cette faveur même doit regarder le zéle & la fidélité de Hildezar. Alzine peut conter des Princes entre ses Ayeuls, & ce n'est pas la premiere de son sang qui soit entrée dans la Maison Royale de Tibet.

Cette harangue m'étonna à un point, que je ne pus y répondre d'abord. La colere s'empara de mon ame ; je regardai ces hommes comme autant d'ennemis, qui attentoient sur mon repos, & particulierement Hildezar, ne doutant point qu'il ne fut seul cause de ce qui se passoit. Enfin, remettant mon visage, que le politique Hildezar examinoit, je parlai, parce qu'il falloit que je le fisse. Botzar, dis-je à celui qui s'étoit expliqué, je ne sçai de qui vous tenez directement la commission dont vous venez de vous acquitter : mais je veux bien vous dire qu'elle ne m'est point agréable. Qui doit être plus intéressé que mon cœur dans le choix que l'on veut que je fasse, ni plus soigneux de ma fortune que moi-même ? Il faut que vous me regardiez comme un imbécile, quand vous vous donnez la liberté de me marquer des objets, & de me faire des leçons. Je ne suis pas si ignorant des Loix du Tibet, & de celles de tous les autres Royaumes du monde, que je ne pusse régler ma conduite avec quelque gloire, & choisir une Epouse qui me convienne, quand il en sera tems. Sei-

gneur, dit Hildezar, voyant que j'avois cessé de parler, il ne faut pas trouver mauvais si tant de personnes, qui vous regardent comme leur unique bien, aspirent à vous voir attaché à eux par cet intérêt, dont ils vous parlent. J'y peux avoir donné ma voix; mais ce n'est pas moi qui ai proposé Alzine, qui cependant, Seigneur, vaudroit bien une fille inconnue, & seroit plus agréable à vos sujets. Hildezar, interrompis-je avec des regards indignez, vous abusez de la considération que j'ai eue pour vous : je suis assez pénétrant, pour sçavoir que vous ne méprisez pas tant les inconnues, & vous pouvez aussi avoir assez démêlé mes inclinations, pour devoir être plus retenu, & moins entreprenant. Au reste, je suis Roi; & prétens être Maître. Quand les peuples du Tibet seront oppressez par mes injustices, ils pourront se plaindre de moi : quand je les abandonnerai à des ennemis, ils auront lieu de me reprocher ma lâcheté ; mais jusques ici ils n'ont rien à me dire, & je peux reprocher à tout ce que vous êtes de manquer à un respect, que je sçaurai bien vous faire observer à l'avenir. Je sortis alors plein de colere, & tel que j'eusse éclaté contre ces téméraires, si je n'avois pas craint de commettre Axione à quelque chose qui l'eût chagrinée. Elle lut mon émotion dans mes yeux; je ne voulus point lui en apprendre la cause, & y donnai quelqu'autre pretexte.

Hildezar irrité contre moi pour l'intérêt de sa Fille, mais beaucoup plus encore pour celui de son amour, fit succéder une malignité dangereuse à l'affection qu'il m'avoit témoignée. Ma perte lui parut nécessaire, pour assûrer son repos & sa fortune; & comme la paix qui régnoit parmi nous n'y avoit laissé former aucun nuage, il excita la guerre par des intrigues pernicieuses, ne doutant point que je ne courusse avec empressement dans les lieux où je pourrois acquerir quelque gloire. Il esperoit par ma mort un Trône, qui n'avoit point d'autres héritiers; & quoique Benzide & Othris, deux Princes considérables dans le Tibet, y eussent quelques prétentions, les suffrages dont il étoit assûré ne les lui faisoient pas regarder comme un grand obstacle. Ce fut donc lui qui fit soulever des peuples soumis à mon obéissance, qui habitent nos frontieres du côté des Indes. Au premier bruit de cette rebellion; je voulus agir en Chef & en Roi. Hildezar froid & lent, parut peu empressé pour cette guerre. Ses créatures l'imiterent; mais malgré lui, je me vis en très-peu de tems à la tête d'une Armée considérable. Dès qu'il me vit prêt à partir; il feignit des indispositions pour demeurer à Kachen: C'étoit pour moi une cruelle nécessité de laisser Axione exposée à ses importunités. Non, lui disois-je, quand il fallut m'en éloigner, je ne vous abandonnerai point à l'indiscrétion de Hil-

dezar. Il peut tout ici, Axione, & mon malheur a laissé croître son autorité. Seigneur, reprit-elle, étant auprès de la Princesse, & m'en éloignant rarement, je ne crois pas devoir rien craindre; & ce ne sont point ses importunités qui m'inquiétent; c'est votre vie, Seigneur, qui sera exposée à des armes rebelles; c'est vous-même, c'est ce grand cœur qui brûle de se signaler Hélas! Seigneur, pour compâtir à nos foiblesses, ayez moins d'ardeur pour une gloire qui vous suivra toûjours d'assez près; & souvenez-vous dans les combats des soins que vous devez à votre conservation. Cette marque de la tendresse d'Axione, dont les beaux yeux parurent alors humides, me toucha sensiblement. Cette vie que je vous ai consacrée, belle Axione, repliquai-je, ne courra pas tant de risques que votre bonté vous le persuade : mais puisque vous me l'ordonnez, j'en aurai soin, comme d'une chose qui est à vous, & que vous ne voulez pas perdre. Pour vous, Axione, je vous confie à vous-même : combattez la témérité de Hildezar, & à mon retour songez à mettre un éternel obstacle à ses prétentions audacieuses, en vous donnant à un Prince qui ne veut vivre que pour vous. Allez, Seigneur, continua cette belle Fille, où la rigueur du sort veut que vous portiez votre courage; & si je suis maîtresse de quelqu'un de vos intérêts, croyez qu'il ne peut jamais être en des mains plus fidéles

Ce fut ainsi que je me séparai d'Axione, & après l'avoir tendrement recommandée à ma sœur, je sortis du Palais accompagné de Bezide, d'Orhriz, & de plusieurs autres hommes distinguez dans le Tibet. Hildezar, dis-je à ce perfide, quand il vint recevoir mes derniers ordres, vous avez voulu demeurer à Kachen, souvenez-vous-y toûjours que je régne, & que je régne justement; n'abusez pas du pouvoir que je vous ai laissé prendre, rendez à ma sœur ce que vous devez à sa dignité, & sur tout respectez Axione, pour laquelle je m'intéresse. N'excitez point de trouble pendant que je vais en calmer: mon retour sera prompt, j'ose vous en assurer, adieu. Il ne me répondit qu'en me saluant, & je m'éloignai, mais non pas sans inquiétude.

Je peux vous dire, Almundzar, que je passai comme un torrent chez les rebelles. Ils n'étoient animés par aucun Chef courageux, & leur révolte étant l'ouvrage de la perfidie de Hildezar, j'eus peu de peine & de gloire à vaincre des hommes vaincus à la seule vue de nos étendarts. Mon chagrin souffrit que quelques-uns périssent pour l'exemple, & tout porté que j'étois à la clemence, je ne pouvois songer sans ressentiment, que c'etoit eux qui m'éloignoient d'Axione. Enfin, sans presque perdre de gens, ni recevoir la moindre blessure, quoique je ne m'épargnasse guéres, dans moins de trois mois je calmai toutes cho-

ses. Les Vaincus se soumirent à tout ce que je voulus, & je repris la route de Kachen, d'où l'on m'avoit souvent écrit, sans me marquer la moindre chose qui pût me faire soupçonner le malheur qui m'y attendoit. Mais en y arrivant, je ne trouvai ni Hildezar, ni Axione. Le perfide l'avoit enlevée ; & quelque exacte que Thamirize eût été a l'observer, elle ne s'apperçut de rien, & me parut desespérée de cet événement. Alzine même, fille innocente d'un pere si criminel, me protesta qu'elle n'avoit aucune part à l'action de Hildezar, & m'offrit courageusement son sang, pour la réparation de l'offense que je recevois. Je l'assurai, tout affligé que j'étois, que ne la confondant pas avec l'infidéle qui lui avoit donné la vie, je la tenois quitte de tout. Enfin Almundzar, sans m'arrêter à Kachen, je parcourus tout le Tibet, & m'exposai même dans les affreux déserts de Xamo à de funestes égaremens ; & après tant de perquisitions inutiles, qui consommerent beaucoup de tems, je revins à Kachen, pour me disposer à un plus long voyage, remettant à ma sœur le gouvernement ; & laissant Benzide & Othriz pour la conduire dans ses occupations importantes, je sortis du Tibet, ne pouvant vivre sans Axione. Je vis presque toute l'Asie. J'eus des avantures que je ne vous dis point, parce qu'elles ne regardent pas mon amour ; & après deux ans de vaines recherches, étant dans la Tartarie, & pas-

ſant par une forêt, qui appartient au Roi d'Ergimul, je trouvai Hildezar au pied d'un arbre, percé de pluſieurs coups mortels, & dans un état digne de ſes perfidies. Il reſpiroit encore, & me connut ſans peine. Son malheur fit évanouir ma colere, & m'empreſſant de le ſecourir; non Seigneur, me dit-il, vous ne devez point prodiguer vos bontés pour un homme qui n'en a que trop abuſé. Je ſuis coupable, ce n'eſt point la mort qui me force de l'avouer; & il y a long-tems que de juſtes remors vous ont vengé de mes infidélités. Je meurs trop doucement pour un homme qui a mérité les derniers ſupplices, puiſque je peux demander pardon à mon Maître. A ces mots, il voulut faire un effort pour ſe mettre à genoux; mais je l'en empechai, & lui demandai des nouvelles d'Axione. Il ſoupira triſtement, en me diſant, que depuis près de deux années il en étoit ſéparé. Que l'ayant fait errer long-tems, on l'avoit attaqué dans la Tartarie, & qu'elle lui avoit été enlevée. Que depuis cela il l'avoit inutilement cherchée, & que les mêmes Raviſſeurs le venoient de mettre en l'état où je le trouvois, parce qu'il les avoit reconnus, & vouloit apprendre d'eux ce qu'ils avoient fait d'Axione. Après cela il rendit l'ame, & ayant fait couvrir ſon corps d'un peu de terre par ceux qui m'accompagnoient, je me rendis ici, où je trouvai enfin Axione, ſans l'eſperer. Je m'y fis connoître à Undkan. J'ai toûjours vu

Axione : elle m'aime; j'en suis assuré ; mais sa vertu sévere ne peut la laisser consentir à me rendre heureux, qu'elle ne se connoisse parfaitement. Elle m'apprit que Hildezar l'avoit enlevée avec un secret & une adresse fort grande ; qu'il ne s'étoit montré à elle que long-tems après son départ de Kachen ; qu'il l'avoit conjurée de pardonner à son amour, qui lui faisoit tout sacrifier pour elle ; qu'elle avoit éclaté contre sa perfidie, mais que rien ne l'avoit vaincu ; & qu'enfin dans la Tartarie on l'avoit arrachée de ses mains, & vendue à quelques Tartares, qui la donnerent à la Princesse Taxila.

Philing cessa de parler : Almundzar admira sa générosité, & la vertu d'Axione. Ensuite, retombant sur les intérêts de Zingis, ils parlerent des troupes qu'il avoit aux environs de Cambalu, & des mesures qu'ils devoient prendre pour prévenir l'infortune de ce fameux Prince.

Cependant, Timur auteur des maux que tant de personnes importantes souffroient, n'étoit pas sans inquiétude ; & quoique l'homme du monde qu'il haïssoit le plus fût sur le point de lui être sacrifié, aimant Taxila autant qu'il en étoit capable, il ne pouvoit vivre sans la voir, & sçavoit bien qu'il ne se présenteroit pas devant elle, sans entendre des choses désagréables pour lui. Zamar, qui l'aimoit jusques à l'Idolâtrie, voyoit sa mélancolie avec peine. Pourquoi languissez-vous, Timur, lui disoit-elle, toutes choses con-

ſpirent pour votre félicité, & il n'y a point de Couronne en Aſie qui égale celle que vous poſſédercz ? Que faudroit il de plus pour vous ſatisfaire ? Après tant de ſoins que j'ai pris, me montrerez vous toûjours un viſage chagrin ? Madame, reprit Timur, ces mouvemens ne ſont pas volontaires, & c'eſt malgré moi que vous vous en appercevez. Vous n'avez que trop fait pour moi. Ma reconnoiſſance ne peut aller aſſez loin ; mais ſi mon ambition eſt contente, je ſens mon amour allarmé. Amant trop conſtant de Taxila, il faut que je me prive de ſa vue, ou que je m'expoſe à ſes reproches. Ah ! Madame, que je ſuis à plaindre, & que je me trouve peu tranquile au milieu de ma proſperité ! Dites plutôt que vous êtes foible, interrompit la Reine de Tartarie, & que vous meritez des véritables maux, puiſque vous vous en faites d'imaginaires. Laiſſez périr votre Ennemi, & en ſuite rendez vous maître de Taxila. Il n'importe qu'elle y conſente. L'autorité de Unckan lévera ces difficultés. Enfin, mon fils, je veux que vous régniez ſur les Tartares ; & il n'y a rien que je ne faſſe pour cela. Voyez cette ingrate Taxila, dont je n'épargne la fierté qu'à votre ſeule conſidération, pendant que je preſſerai le Roi de faire donner la mort à Zingis.

Le fils de Zamar inſpiré par une telle mere la quitta, pour aller chez la Princeſſe, où il avoit ſeul le pouvoir d'entrer.

Taxila

Taxila qui ne l'avoit point vû depuis sa disgrace, fut si émue à son abord, qu'elle pensa perdre la connoissance. Pour suivre les avis de sa mere, il avoit dissipé sa tristesse, & il ne lui paroissoit que de l'audace. Madame, dit-il, on eût eu peine à croire qu'une personne comme vous seroit capable d'attirer des Ennemis proscrits en Tartarie, & même jusques dans le Palais du Roi votre Pere, & sans compter mon intérêt, vous en aviez d'assez puissans pour interdire ce commerce.

Toute moderée qu'étoit la Princesse, elle perdit patience à ces paroles. Quand j'aurois fait des choses qui mériteroient quelque réparation, reprit-elle, ce ne seroit pas au Roi de Tenduc, vil esclave de sa vanité & des passions de sa mere, que je voudrois m'en justifier. C'est bien me traiter en captive, que d'apporter son insolence jusques dans les lieux où l'on m'ôte la liberté. Ne vous suffit-il pas de l'aversion que la nature m'a donnée pour vous, sans l'augmenter par des procédez pleins d'injustice & de témérité. Allez, prétendu Roi de Tartarie, allez aux pieds de la cruelle Zamar, solliciter la perte de Zingis : mais sçachez qu'en quelque état que vos communes fureurs le réduisent, il me sera toûjours plus cher que ma vie. Je ne l'aurois peut-être jamais dit s'il n'avoit pas été malheureux : mais en l'état où nous sommes, je n'ai plus rien à ménager, & pour payer ce qu'il a fait, & ce qu'il souffre pour moi, c'est peu que

toute ma tendresse. A ces mots, Taxila passa dans un cabinet, où elle s'enferma; & Timur plein de rage & de confusion, dit à Axione une infinité de choses sans respect & sans raison. Elle y répondit avec beaucoup d'esprit & de courage, & ne s'éloigna point des sentimens de la Princesse; ce qui augmenta à un point la fureur du Fils de Zamar, qu'il retourna chez sa Mere pour éclater contre Taxila, & presser la perte d'un Rival qu'il ne pouvoit souffrir qu'on lui préferât.

Undkan, si ardemment sollicité par des personnes toutes puissantes sur lui, prit bien-tôt une résolution funeste. Almundzar, que l'intérêt de Zingis rendoit soigneux de l'observer, s'apperçut de ce qui se passoit dans son ame, & fut chercher le Roi de Tibet pour l'en avertir. Alors ne ménageant plus rien, on fit sortir Zerbin pour aller assembler les Mongules qui étoient proche de Cambalu, & Almundzar prit le même soin pour les Tartares qui s'étoient déclarez en faveur de Zingis.

Le Roi de Tartarie qui vouloit agir avec quelque forme de justice pour ne s'attirer pas le blâme de toute la Terre, crut avoir un motif assez grand pour faire condamner le Roi des Mongules, en ce qu'il avoit été surpris de nuit aux portes de son Palais, dans le dessein de s'y introduire secrettement. Zamar fit le choix des Juges qui condamnerent suivant ses inspirations, l'Illustre Zingis à perdre la

tête dans trois jours. On lui prononça cet arrêt qui ne l'émut guére. Mais le Roi de Tibet & Almundzar sur qui la générosité étoit si puissante, en frémirent d'horreur & de colere, résolus de tout perdre ou de sauver Zingis. Ils agirent avec tant de diligence & de secret, qu'ils firent bien-tôt un parti redoutable qui se dispersa dans les douze Fauxbourgs de la Ville de Cambalu, pour en sortir quand il en seroit tems, & arracher Zingis aux Gardes de Undkan. Le Roi Philing ne balança point à paroître Chef de ces défenseurs, il ne devoit rien à Undkan, & ne violoit aucun droit contre celui qui vouloit commettre une si barbare injustice.

Le bruit de la mort de Zingis passa jusques à la Princesse qui se repentit, mais trop tard, d'avoir irrité la jalousie de Timur. Elle demeura dans la funeste attente de ce malheur; versa des pleurs en abondance auprès de sa chere Axione; & cette belle fille plus touchée qu'elle ne l'avoit jamais été, sentoit une douleur peu differente de celle de Taxila.

Le jour destiné pour la mort du Roi des Mongules étant arrivé, les rues furent pleines de peuple dès le matin. C'étoit devant le Palais qu'il devoit perdre la vie; & il fut facile à ceux qui vouloient le mettre en liberté de se mêler parmi la foule composée de toutes sortes de personnes. L'échaffaut étoit dressé devant l'appartement de Zamar, afin que des fe-

nêtres de sa chambre elle put goûter le plaisir de ce spectacle. Undkan y prit sa place avec Zamar, Timur & les Rois de Ung, de Tenguth, de Cerguth, & d'Ergimul, dignes esclaves de la Reine de Tartarie. On regardoit avec étonnement cet assemblage de Souverains dans une occupation si peu séante à la dignité Royale; pendant que l'affligée Taxila gémissoit, ou plutôt étoit prête d'expirer dans les bras d'Axione.

Zamar qui ne voyoit plus sa vengéance differée, goûtoit les félicités qu'une ame barbare trouve ordinairement dans la cruauté. Le foible Undkan se laissoit entraîner aux mêmes mouvemens, & le lâche Timur, ennemi déclaré de la vertu, se préparoit à voir le sacrifice qu'on lui alloit faire, comme les Héros se disposent aux choses les plus glorieuses, c'est-à-dire, avec un esprit satisfait, & un front assûré; & les quatre autres Rois attachez au char de Zamar, servoient d'ornement à cet indigne triomphe.

Ce n'étoit pas seulement le Roi de Tibet, Almundzar, & quelques Tartares plus hardis que les autres qui murmuroient d'un si noir attentat. Entre le peuple & les soldats, il se trouvoit des ames équitables, sensibles au mérite & à l'innocence de Zingis, & qui ne demandoient qu'un chef pour prendre hautement son parti.

On le tira de sa prison sur le milieu du jour, afin que cette action fût mieux

éclairée. Ses Gardes le firent monter sur un chariot qui l'attendoit, & l'Exécuteur lui ayant lié les mains, se plaça auprès de lui, pour ajoûter l'opprobre à la cruauté.

Le tranquille Zingis regardoit tout cela sans changer de couleur : sa fermeté faisoit trembler les plus hardis d'entre ceux qui l'environnoient, & plusieurs se souvenant de l'avoir vu dans ces occasions où il avoit acquis tant de gloire, baissoient les yeux, & soupiroient tristement de voir un si grand homme soumis à un sort si déplorable. Jamais il n'avoit eu plus d'agrément & de majesté que dans cet état infortuné : ses mains qui avoient enchaîné tant de Rois soutenoient ses fers sans foiblesse, il en méprisoit l'ignominie, & portant ses yeux vers le Ciel : O ! Taxila, disoit-il assez haut, je vous donne ma vie d'aussi bon cœur que j'aurois fait l'empire de l'Univers, s'il avoit été en mon pouvoir. Recevez-la comme une preuve certaine de mon amour fidéle, & souvenez-vous de Zingis.

Le chariot marcha cependant, & l'on vit par tout un déluge de larmes. Les hommes s'excitoient à sauver Zingis : les femmes demandoient sa vie, & les enfans mêmes donnoient des marques d'attendrissement.

En approchant de la grande place du Palais la foule se voulut partager dans un endroit qui s'élargissoit pour laisser passer le chariot ; mais ce fut là que le Roi de Tibet s'arrêta. Il n'avoit point voulu que

Almundzat prit les armes pour agir dans la suite. Le seul Zerbin étoit auprès de lui, & au premier signal qu'ils donnerent, les Mongules & les Tartares s'opposerent au passage des Gardes.

Cet obstacle que l'on attendoit si peu, étonna tout le monde. Zingis même en fut surpris. La premiere chose que fit le Roi de Tibet, fut d'abattre d'un coup d'épée la tête de celui qui la devoit faire perdre au Roi des Mongules, & de détacher les mains de ce vaillant Prince. Seigneur, dit-il, en lui présentant des armes, si vous mourez aujourd'hui, vous ne mourrez pas seul, & ce sera d'une maniere glorieuse. Recevez ce service d'un homme, qui pour vous être inconnu, n'en est pas moins dans tous vos intérêts. Zingis prit ce que Philing lui donnoit, & se vit bien-tôt en état de porter la terreur par tout. Il la répandit au milieu des Tartares par ses actions surnaturelles. Philing l'imitoit vaillamment. Zerbin se surpassoit. Les Mongules paroissoient autant de Héros; & les Tartares, qui après ce qu'ils faisoient ne pouvoient attendre leur salut que de Zingis, immoloient leurs compatriotes qui favorisoient le dessein de Zamar. Au lieu d'une seule tête qui devoit tomber ce jour-là, on vit couler des ruisseaux de sang dans les rues de Cambalu. Undkan qui n'avoit pas craint cette surprise, & s'étoit contenté d'une partie de ses Gardes pour la sûreté de Zingis, & n'avoit pas fait mettre sous

les armes de vieilles bandes de soldats qui restoient ordinairement dans les Fauxbourgs; & en peu de momens, le parti de Zingis tailla en pieces tout ce qui lui résistoit.

Mais de quel œil Zamar, Undkan, & Timur virent-ils cette rebellion ? L'orgueil & la colere penserent suffoquer la Reine. Undkan fut ému de plusieurs passions à la fois, & le timide Roi de Tenduc pâlit de crainte, ne doutant pas qu'il ne fût obligé de s'exposer à la valeur de Zingis qui lui étoit si connue. Zamar avoit beau exciter les Tartares par des cris & des promesses : les foibles fuïoient, & les plus braves n'osoient s'avancer. Les Rois mêmes, dont les soumissions la rendoient si fiere, demeuroient immobiles sans rien entreprendre. Quoi ! dit-elle, en les regardant à la porte de son Palais, & en présence de cinq autres Rois, un Criminel téméraire triomphera des Loix & de notre autorité, & nous apportera peut-être les fers qu'on lui vient d'ôter ! O ! fortune bizarre, quelle est aujourd'hui ta fureur & ton aveuglement ? Ces paroles donnerent de la confusion à ceux qui les écoutoient, mais elles n'avoient pas la vertu de leur inspirer du courage. Undkan, de qui la sûreté étoit intéressée à ce qui se passoit, aussi-bien qu'à sa gloire, & qui, malgré le nombre des années, étoit peut-être le moins lâche de ces Rois, sortit; les autres le suivirent : on fit avertir les soldats de s'avancer, & ils

menerent au combat ce qui étoit en état de porter les armes dans le Palais. Sur le point que Zingis & Philing se rendoient maîtres de la Place, la presence de Undkan rappella ceux qui fuïoient : mais son sang se glaça bien-tôt par les prodiges qu'il vit faire aux deux Rois. Zingis le reconnut, & pouvoit sans peine faire agir sur lui cette valeur admirable, qui l'avoit autrefois servi si utilement : mais respectant celui qui avoit donné la vie à la Princesse, il tournoit son épée ailleurs, lorsqu'il vit un Cavalier qui s'étoit joint à son parti depuis quelques momens, lever le bras pour donner la mort à Undkan. Le généreux Zingis ne se contentant pas d'avoir épargné son persécuteur, le voulut encore défendre contre ses propres Amis, & s'opposant au vaillant homme qui combattoit pour lui; arrête, qui que tu sois, lui dit-il, & ne souille pas tes armes en sacrifiant le pere de Taxila. Undkan ne fut pas plus surpris de cette action que l'Inconnu, à qui les exemples de vertu étoient familiers. Tout le monde remarqua le procédé de Zingis, & Philing en fut si charmé, que son affection pour un si grand homme augmente encore. Le Roi de Tartarie se retira pâle & tremblant entre les siens; & dans ce tems, les vieilles Bandes de Soldats qui logeoient dans les Fauxbourgs, comme nous avons dit, & qui avoient eu le tems de se préparer, arriverent de tous côtés. Dès que le lâche Timur les vit paroître, il poussa

un cri de joie, & s'avança à leur tête, mais que cette audace lui couta cher ! Zingis qui avoit paru si moderé à l'égard du pere de la Princesse, ne le fut pas a l'égard d'un Rival insolent; & s'élançant sur lui, tu mourras sans posseder Taxila, ni la Couronne de Tartarie, dit-il, & tes yeux ne seront point témoins du trépas de Zingis. Une grêle de coups suivit ces paroles, & le Fils de Zamar tomba sans vie aux pieds du Roi des Mongules. Sa chute porta dans le cœur de sa mere, qui l'encourageoit des fenêtres, tout ce que la douleur & la rage ont de plus violent. Elle blasphema contre le Ciel & contre les hommes, injuria jusques à son Epoux, & tomba dans des convulsions, qui marquoient ses passions cruelles.

Pendant que Zingis, Philing, Zerbin, l'Inconnu, & les Mongules, avec une partie des Tartares achevoient de vaincre, Almundzar qui avoit vu l'appartement de la Princesse sans Gardes y étoit couru, & l'avoit trouvée effrayée du bruit qu'elle entendoit, sans en sçavoir la cause. Hé bien! Almundzar, lui ditelle, le Roi des Mongules est-il mort? Mon, Madame, répondit le Tartare, & j'espere que vous le verrez dans peu en état de terminer toutes vos allarmes. Alors il lui apprit ce qui s'étoit passé; & comme elle n'aimoit pas le sang, la mort de Timur ne lui fit pas de plaisir, quelque avantage qu'elle ne pût recevoir. Mais de tout ce qui la touchoit en faveur de

Zingis, rien n'étoit si puissant que la belle action qui venoit de donner tant d'admiration aux Tartares. O ! Ciel, dit-elle, si Zingis persécuté, & prêt à succomber sous le fer impitoyable de ses Ennemis, défend le Pere de Taxila contre ceux que la générosité arme pour le sauver de la rigueur de Undkan, que ne doit-elle pas à des marques si fortes d'une amitié si pure? Axione intéressée pour son Amant, & pour un Prince qu'elle aimoit tendrement, reprit de l'esperance avec la Princesse; & elles redoublerent leurs vœux.

La fortune s'étoit entierement déclarée contre Zamar. La perte de son cher Timur fut suivie de la mort de plusieurs milliers de soldats. Les Rois de Cerguth, de Tanguth, d'Ergimul & de Ung combattant mollement, sans valeur & sans courage, périrent par les armes de Zingis & de Philing, & les Tartares qui étoient sortis des Fauxbourgs furent contraints de reculer.

Zingis n'en vouloit pas à la Couronne de Undkan. Voyant ce Prince consterné d'un pareil desordre rentrer dans le Palais, il embrassa le Roi de Tibet, que l'affectionné Zerbin lui fit connoître, & après lui avoir dit tout ce qu'une juste reconnoissance peut inspirer à un grand cœur, il se tourna du côté du vaillant homme qui avoit combattu avec tant d'avantage; & voyant sa tête découverte, il le reconnut pour le Prince de Brema; leurs embrassemens réciproques exprime-

rent leur amitié. Zingis loua, comme il devoit, les Tartares & les Mongules qui l'avoient servi. Ses amis vouloient qu'il entrât dans le Palais; mais quelque impatience qu'il eût de voir Taxila, il ne crût pas par respect pour elle, devoir braver Undkan, & se retira dans la même maison où il avoit été caché quelque tems. Philing & Omire l'y accompagnerent, & Zerbin prit soin de ce qui restoit de Mongules. Mais à peine avoient-ils été deux heures en ce lieu, que Almundzar les y vint trouver. Venez vaillans Princes, leur dit-il, dans les transports d'une joie immoderée, venez jouir des fruits de votre valeur : vous n'avez plus d'ennemis à craindre : la fureur a fait sur Zamar, ce que vos armes ont fait sur les autres : elle est morte, & Unkan délivré de l'esclavage où ses artifices l'avoient mis, rapelle la vertu qu'elle avoit bannie de son ame, & ne respire plus qu'une heureuse réconciliation avec vous. Ces paroles qui faisoient esperer une révolution si agréable, ne trouverent pas d'abord une parfaite croyance en ceux à qui elles étoient adressées; mais enfin il y fallut ajoûter foi, & suivre Almundzar au Palais. La tranquillité étoit déja rétablie; tout le monde faisoit des vœux pour Zingis; personne ne plaignoit Zamar, & encore moins son lâche fils.

En arrivant auprès de Undkan, Zingis y trouva la Princesse, & Philing la charmante Axione. Le Roi de Tartarie ten-

dit les bras au Roi des Mongules, & le Prince s'humilia respectueusement pour recevoir ses embrassemens. Oublierez-vous des cruautez qui me couvrent d'une honte éternelle ? Seigneur, lui dit Undkan, & pourrez vous me pardonner ce que l'injuste empire, qu'une femme avoit pris sur ma foiblesse, m'a fait entreprendre contre vous, malgré tant de services importans que vous m'avez si généreusement rendus ? C'est par vos premieres actions que vous méritez la Couronne de Tartarie, & tout ce que vous y avez ajouté, & c'est par la vie que vous m'avez conservée en faveur de Taxila, que vous méritez cette Princesse. Je vous la donne, Zingis, & avec elle la Tartarie, & tout ce qui est soumis à son obéissance, n'étant plus sensible qu'au plaisir de vous voir régner l'un & l'autre. A ces mots, il prit la main de la Princesse, qui pleine de joie reçut celle de Zingis. Seigneur, dit-il à Undkan, votre bonté surpasse infiniment mes espérances, & le mérite de mes services. Je reçois avec le respect que je dois l'avantage précieux d'être uni avec la Princesse : mais pour la Couronne de Tartarie, je n'y veux attacher la mienne, qu'afin de vous en rendre maître. Régnez, Seigneur, régnez paisiblement, & recevez seulement mes hommages. Non, non, interrompit Undkan, j'ai trop été Roi, puisque j'ai fait dans ce Rang des choses si peu justes : régnant par vous, vous régnerez pour moi, & j'en

ferai mon plaisir & ma gloire. Alors, il demanda pardon au Roi de Tibet, loua sa générosité, & se reconcilia parfaitement avec lui. Mais en portant ses yeux sur le Prince de Brema, qui n'avoit point changé d'équipage, il le reconnut pour cet homme redoutable, contre lequel Zingis l'avoit défendu. Il en eut un peu d'émotion; mais la vertu renaissante qui commençoit à chasser de son ame tout ce qui approchoit du vice, ne lui permit aucun ressentiment. Il l'embrassa, comme il auroit pu faire un fils. Le Roi des Mongules n'a pas voulu que vous le vengeassiez, Omir, lui dit-il, & je ne veux point aussi me plaindre de celui qui m'attaquoit pour une cause si juste. Omir répondit à ce discours avec beaucoup de soumission. Almundzar vint aussi recevoir de nouvelles marques de l'amitié de Undkan qui parla avec beaucoup de douceur à tous ceux qui avoient pris les armes pour Zingis.

Pendant cela, l'amour triomphoit, Zingis & Taxila le reconnoissoient reciproquement dans leurs yeux satisfaits, & s'en donnoient de tendres assurances. Philing disoit à Axione tout ce qu'il avoit souffert dans quelques jours d'absence, & conjuroit cette scrupuleuse personne d'être un peu moins attachée à ses résolutions, & de songer à le rendre heureux. Elle le remercia de ce qu'il avoit fait pour Zingis; & après cette premiere entrevue, les Princes ayant reçu quelques légeres

blessures qui avoient besoin d'être visitées, sortirent ensemble avec Almundzar. Ce n'étoit rien d'assez considérable pour les obliger à garder la chambre ; & ils se disposoient à passer chez la Princesse, lorsque le Prince de Brema parla de cette sorte au Roi de Tibet.

Je ne sçai, Seigneur, si ce qui m'est arrivé dans vos Etats ne m'attirera point votre haine. J'y ai commis une faute, dont je ne me sçaurois repentir : La Princesse Thamirise est à Cambalu : C'est moi qui l'y ai amenée ; mais quand vous en sçaurez les raisons, peut-être me pardonnerez-vous.

Ce discours étonna Philing. Il ne douta point que l'amour n'y eut beaucoup de part ; & comme il n'avoit pas un cœur disposé à condamner cette passion qui avoit tant d'empire sur lui, voyant ce qu'étoit le Prince de Brema, & sçachant le service qu'il avoit rendu à Axione ; quoique vous puissiez avoir fait, Seigneur, reprit-il, je suis persuadé que ma Sœur vous est obligée, & vous l'étant déja sensiblement moi-même, croyez que je suis incapable de vous condamner. Mais, puisque Thamirize est à Cambalu, voyons-la promptement, & qu'elle reçoive les embrassemens d'un frere qui l'a toûjours cherement aimée.

Philing & Zingis vouloient accompagner Omir ; mais Almundzar les pria de ne point sortir, & fut avec ce Prince chercher Thamirize, qu'ils conduisirent

en même-tems au Palais de Undkan. Le Frere & la Sœur se donnerent toutes les marques d'une parfaite amitié. Zingis salua la Princesse de Tibet, dont il admira la beauté; & Undkan apprenant son arrivée, la vint chercher pour témoigner plus de considération à Philing, & la voulut conduire lui-même dans un appartement, où Taxila & Axione se rendirent. Dès que Thamirize eut salué la Princesse de Tartarie, elle tendit les bras à Axione, qui reçut ses caresses avec une tendresse respectueuse. Le Roi se retira, & tout le monde ayant envie d'apprendre par quelle fortune Omir & Tamirize étoient ensemble, le Prince de Brema, avec la permission de la Princesse, parla de cette sorte à ces illustres personnes.

Histoire d'Omir & de Thamirize.

PErsonne n'ignore que je suis un homme malheureux dès ma naissance; fils d'un Prince vaincu & assujetti par les armes au Roi de Tartarie, sans fortune, ayant tout perdu par cette révolution; & sans esperance de relever ma maison, que par mon courage, & le secours de mes amis.

Undkan ne négligea pas mon enfance; & je lui ai l'obligation de m'avoir fait élever en fils de Roi : mais avec un peu plus d'âge, l'audace de Timur me fit bien voir que je n'étois qu'un esclave, me traitant comme son inférieur. Je souffris

long-tems, ne ſçachant à quoi me déterminer. L'arrivée de Zingis en Tartarie m'y arrêta, par l'affection que je me ſentis pour lui; nous portâmes nos premieres armes enſemble; mais au retour de la guerre, ne pouvant vivre ſous une puiſſance, que l'autorité de Zamar & le crédit de Timur rendoient injuſtes, je ſortis de la Tartarie ſans rien dire, & je viſitai d'abord ces lieux infortunés où j'avois reçu le jour. Des objets ſi triſtes ne ſervoient qu'a m'affliger : je deſcendis vers le Midi, & parvins inſenſiblement dans le Royaume de Tibet.

Il y avoit peu de tems que le Roi étoit parti de Kachen, quand j'y arrivai : tout y étoit triſte : ceux qui gouvernoient l'Etat profitant de cette abſence, & du peu d'experience que la Princeſſe avoit dans les grandes affaires, ſongeoient à leur profit, & prenoient trop d'autorité.

Je vis Thamirize pour la premiere fois dans un Temple, où elle faiſoit ſes dévotions. Son air modeſte & mélancolique rendit ſa beauté toute-puiſſante ſur mon cœur : je ſentis bien que j'allois devenir amoureux, & je n'eus pas la force de combattre cette diſpoſition. L'ayant vue un moment, je brûlai d'envie de la revoir : mais comment pouvois-je m'introduire auprès d'elle? L'abſence de Philing rendoit la Cour ſolitaire, & fermoit l'entrée du Palais aux Etrangers. Il fallut donc attendre du ſort les occaſions de ſatisfaire ma paſſion naiſſante. L'idée de Thami-

mirize ne m'abandonnoit point ; je retournai dans le Temple : mais comme il étoit public, elle n'y alloit que rarement.

J'appris, après avoir fait quelque séjour à Kachen, que depuis le départ du Roi, la Princesse vivoit retirée ; que les hommes n'avoient aucune liberté chez elle, pas même ceux qui tenoient le premier rang ; & qu'elle donnoit tout son tems à la lecture, à la promenade, ou à quelqu'autre occupation de cette sorte. Ceux que je pratiquai avec un peu de tems, me firent un portrait de son humeur qui me charma, j'appris qu'elle étoit généreuse, pitovable, d'un accès facile, quand on avoit quelque raison pour l'approcher ; spirituelle dans la conversation, & incapable de faire une injustice. Elle avoit plusieurs filles de Maisons illustres auprès d'elle, & cette petite Cour, si peu favorable à notre sexe, m'inspira un dessein de jeune homme, bizarre & hardi en même tems, mais le seul que je crus pouvoir réussir : étant d'une taille favorable, je résolus de prendre des habits de femme. On les porte assez négligez dans le Tibet, j'en fis faire de propres pour une personne de qualité, par le moyen d'une fille que je m'étois acquise, & qui me fut fidéle. Il n'y avoit personne que ce deguisement ne pût tromper entre ceux-même qui m'étoient familiers, n'ayant rien de contraint dans mes actions, & mon visage pouvant passer pour celui d'une fille agréable.

étiez une Princeſſe auſſi généreuſe que belle ; & que les malheurs de ma vie ſeroient ſoulagez par votre bonté, ſi je pouvois paroître devant vous. Je ſuis née dans la Tartarie, Madame, j'ai été élevée à Cambalu, auprès de la Princeſſe Taxila, étant d'un rang qui me procuroit cet honneur. Des infortunes déplorables m'ont obligée à m'éloigner de cette Cour, & le Ciel m'a conduite dans le Tibet, où je m'arrête, pour éviter de plus grands maux ; inconnue à tous vos peuples, ſans protection, & ſans amis, j'y ai déja paſſé d'aſſez triſtes jours ; mais, Madame, ils ſeront deſormais plus agréables, & le bien que je reçois aujourd'hui me fera oublier toutes mes peines paſſées. Tamirize me regardoit attentivement pendant que je parlois, & me tendant la main d'un air plein de bonté : Je ſuis fâchée, me dit-elle, que la fortune ingrate à votre mérite vous ait expoſée à quelque ſouffrance ; mais je ſuis bien-aiſe en même-tems, qu'elle nous donne occaſion de les ſoulager. Vous pouvez demeurer parmi nous, & tout ce qui dépendra de moi ne vous ſera point épargné.

Je me jettai aux pieds de la Princeſſe tranſporte d'amour & de plaiſir ; & après l'avoir remerciée de la grace qu'elle m'accordoit, je lui fis un recit imaginé ſur le champ, d'avantures qui n'avoient que la vrai ſemblance, & lui dis que je m'appellois Irmiſe.

Voilà comme mon artifice amoureux

réussit. Je demeurai dans le Palais parmi les filles de Thamirize, & je n'oubliai aucunes des précautions qui pouvoient assurer mon secret, & me laisser possesseur tranquile de l'avantage dont je jouissois. En peu de jours j'acquis une bonne part dans l'amitié de la Princesse. Elle m'en donnoit mille marques innocentes, & paroissoit se plaire à m'entendre parler; mais ce qui m'étoit le plus difficile, c'étoit de cacher mon amour, que je sentois augmenter à chaque moment. J'eus cet avantage dans mon bonheur, qu'il n'excita point l'envie contre moi, & que toutes les filles de Thamirize me voulurent du bien. Alzine fille de Hildezar, fugitif & cause de l'absence du Roi, pleuroit souvent le crime de son Pere aux yeux de la Princesse, qui me dit que c'étoit Axione qui avoit obligé le Roi son frere à sortir de ses Etats, & je ne lui donnai pas peu de joie, en lui apprenant des nouvelles de cette admirable Axione.

Mon plus grand soin étoit de ne pas abuser des bontés de la Princesse, en donnant trop de liberté à mes yeux. Je la fuyois aux heures que la vue des femmes nous est défendue. Je ne me trouvois jamais dans sa chambre qu'elle ne fut levée, & j'en sortois toûjours avant qu'on la mît au lit.

Voilà dans quel état je passai les premiers mois que je fus à Kachen; mais je n'y devois pas toûjours être sans trouble.

L'absence du Roi, & celle de Hildezar, qui avoit été le plus considérable après ce Prince, enfla le courage de plusieurs personnes, qui n'avoient osé prétendre à rien jusques alors. Croyant que ni l'un ni l'autre n'y devoient jamais revenir, & voyant la Princesse destinée à régner après Thiling; Othrix & Benzide, qui portoient la qualité de Princes, en parurent amoureux, & le déclarerent hautement. Le Roi qui les avoit crus capables de donner des avis à Thamirize, le plus jeune passant trente ans, leur recommanda en partant du Tibet, l'Etat, & une sœur qui lui étoit chere, & ils firent un usage tyrannique de cette recommandation.

Quoique Tamirize eut voulu éviter tous les hommes, ceux-là avoient des Priviléges, contre lesquels elle ne pouvoit rien opposer. Dès qu'ils se connurent Rivaux, la division se mit entr'eux; ils avoient tous deux de l'orgueil, & très-peu de mérite; & une ame aussi délicate que celle de la Princesse ne pouvoit être touchée en leur faveur. Pour moi, je connus bien-tôt que leur amour étoit intéressé, & peu respectueux. Ils avoient appris mes avantures, & voyant la liberté que j'avois auprès de Thamirize, tous les deux travaillerent à me mettre de leur parti, & me prierent de servir leur amour. Comme ils me firent le même discours, je leur répondis à peu près la même chose. Seigneur, dis-je à Benzide, qui étoit le

moins jeune, & que je croyois devoir être le plus sage, la Princesse est trop éclairée pour demander des avis sur les matieres dont vous parlez : mais quand elle le feroit, & que cela s'adresseroit à moi, je la renvoyeroit à son cœur & à sa raison, seuls capables de régler les sentimens d'une personne comme elle : mais puisque vous n'honorez de votre confidence, permettez-moi de vous dire, que de l'humeur dont je la connois, des Amans déclarez passeront mal leur tems auprès d'elle, sur tout en l'absence du Roi. Philing, reprit Benzide, ne reviendra jamais à Kachen, & le sujet qui l'en a fait partir le perdra sans doute : ce n'est pas là-dessus que je suis embarrassé, & toute mon inquiétude est de sçavoir la difference que Thamirize met entre Othriz & moi. Je croi, répliquai-je, qu'elle n'y en met point du tout. Et bien, poursuivit Benzide peu satisfait de moi, il faut donc que j'y en mette, & j'espere que je le ferai. Il s'éloigna, & la Princesse qui s'étoit apperçue qu'il le faisoit avec chagrin, s'approcha pour me tirer d'une réverie, où cet entretien m'avoit mis. Etes-vous ma Rivale, Irmise, me dit elle en souriant, & Benzide vous vient-il de faire une déclaration amoureuse ? Ah ! que je serois obligée à votre beauté, si elle me délivroit de ces importunités. Je ne suis que la Confidente de Benzide, Madame, repondis-je. Il me sollicite à le servir auprès de vous, & souhaiteroit que je pusse vous le

rendre agréable. Ma chere Irmize, reprit-elle en soupirant, je crains bien que Benzide & Othriz ne me causent de grands maux. Ce n'étoit pas sans raison qu'elle étoit dans cette crainte; & jamais deux hommes ambitieux n'ont poussé leur témérité plus loin.

Pour moi, je vivois avec des désirs moins injustes, mais qui ne me laissoient pas en repos. Les beautés de Thamirize flattoient le tems présent, & ne me laissoient rien esperer pour l'avenir. Je lui faisois une tromperie criminelle;& quelques pures que fussent mes intentions, il étoit à croire qu'elle ne laisseroit pas cette conduite impunie. Après avoir satisfait en aveugle aux premiers mouvemens de mon amour, ces réflexions m'occuperent presque tout entier; le moindre regard de la Princesse me causoit des allarmes; il me sembloit toûjours qu'elle lisoit la vérité dans mon cœur, & qu'elle connoissoit mon sexe. Cela me fit tomber dans une mélancolie si profonde, que je balançois souvent entre l'envie de déclarer mon crime, & de m'exposer à la juste indignation de Thamirize, pour être puni comme je le méritois, & celle de m'éloigner pour en assurer éternellement le secret. Ces agitations firent de l'impression sur mon corps & sur mon esprit. Thamirize qui m'aimoit, s'apperçut de ce changement avec déplaisir. Irmise, me dit-elle un soir que j'étois seul auprès d'elle, je songe à vous, & je croi que vous

ne pensez pas à moi. C'est sans doute cette mauvaise fortune qui vous a conduite dans le Tibet, qui vous inspire un chagrin qu'on ne voit pas sans peine, & que je voudrois dissiper au prix de bien des choses. Madame, repliquai-je, comme vous avez adouci, ou plutôt fixé cette cruelle fortune qui a traversé mes premieres années, il est impossible que je sois un instant sans songer à ce que je vous dois. Hélas! Madame, ce n'est pas du crime de ne pas penser à vous, que je peux être coupable, & si vous n'en aviez jamais d'autre à me reprocher, je serois peut-être moins inquiéte. Je rougis en prononçant ces paroles. Thamirize s'en apperçut, & me regarda fixement : mais ne comprenant rien dans ce mistere, je ne crois pas, reprit-elle, que rien vous puisse rendre criminelle auprès de moi : mais Irmise, parlez sincerement, & si vous voulez que je sois satisfaite, dites-moi pourquoi vous languissez ? s'il paroît quelque feu dans vos yeux, il semble que vous le vouliez cacher. On ne vous surprend point sans pousser des soupirs ; vous regardez quelquefois le Ciel d'une maniere suppliante ; vous m'avez paru empressée auprès de moi dans les commencemens de notre connoissance, & présentement, il semble que ma présence vous embarrasse. Vous êtes libre ici, & je ne vous y ai pas donné un azile dans le dessein de vous contraindre : mais, ma chere Irmise, ajoûta-t-elle en souriant, & me tendant

dant obligeamment la main, il faut que je vous dise ma pensée ; je crois que vous aimez, & que quelque illustre Tartare possede ce cœur, où nous voudrions avoir un peu de part. Pendant ce discours, je fus cent fois tentée de me déclarer : mais considérant que Thamirize m'alloit peut-être montrer autant de sévérité, qu'elle m'avoit fait voir de douceur, je captivai encore mon amour, & tâchai de me remettre dans un état moins agité.

Si quelqu'un avoit plus de part dans mon cœur que la Princesse du Tibet, répondis-je, je ne l'aurois peut-être jamais vue ; & de l'humeur dont je suis, je m'éloignerois difficilement des lieux où il m'attacheroit. Je ne dis pas, poursuivis-je, que mon ame soit exempte de tendresse, & c'est peut-être ce qui me fait languir & soupirer. Je ne doute point, poursuivit Thamirize plus embarrassée qu'auparavant, que vous ne sçachiez bien choisir, & dans cette opinion, je vous promets d'être toûjours favorable à celui qui aura le bonheur de vous plaire. Et que diriez-vous, Madame, repris-je, vous qui avez tant de raison & de sagesse, si vous trouviez une fille assez déterminée pour aimer, & pour oser le dire ? Je ne condamnerois pas une franchise que je lui aurois demandée, répondit Thamirize ; & comme il est des tendresses légitimes, si la sienne étoit de cette nature, je ne l'en estimerois pas moins. Si vous approuviez en moi, repris-je,

cette paſſion que tant d'autres ont condamnée, il eſt à croire, Madame, qu'un Prince digne de vous par ſa naiſſance, & par ſon mérite, pourroit vous toucher un jour. Il eſt vrai, pourſuivit Thamirize avec une rougeur modeſte, que je ne me ſens pas incapable d'aimer quelque choſe de fort aimable; & vous voyez, Irmiſe, puiſque je vous aime, que je ne ſuis point inſenſible. Ah! Madame, m'écriai-je, l'amitié dont vous m'honorez ne ſatisferoit pas à un Prince amoureux, & j'en connois qui ne s'en contenteroient pas toute précieuſe qu'elle eſt. Puiſque vous avez paſſé par des chemins qui me ſont encore inconnus, ajoûta la Princeſſe, vous pourriez me donner des leçons; Irmiſe, comme ce n'eſt pas en faveur de Benzide & d'Othriz, que je m'en voudrois ſervir, il faut attendre quelque autre occaſion.

Je ne fus pas fâché d'avoir trouvé un prétexte pour ma rêverie; je laiſſai croire à Thamirize que j'aimois, & depuis cet ent etien, elle ne me fit plus de queſtions.

Les deux Princes rivaux redoublerent alors leurs importunités, & commencerent à briguer dans le Tibet. Ce fut en cette occ ſion que j'admirai l'inconſtance des Peuples. Quoique Philing ne fut parti de Kachen que pour un voyage, ſes Sujets ingrats ne le virent pas plutôt éloigné, qu'ils flatterent l'ambition de deux Uſurpateurs, déclarant qu'ils ne vou-

loient point vivre ſans Roi, & que la Princeſſe étoit incapable de régner ſeule, l'eſperance des recompenſes enhardiſſoit ces ames intéreſſées, & les Amans de Thamirize ne ſe firent que trop de Partiſans.

Leur conduite avoit été ſi ſecrette, qu'on ne pouvoit prévoir ce qui arriva. Ces deux hommes, inſpirez par le même intérêt, agirent de la même maniere; & un matin que la Princeſſe étoit dans les jardins avec ſa ſuite ordinaire, c'eſt-à-dire, quelques Gardes & ſes filles, nous vîmes approcher Benzidé à la tête de pluſieurs hommes armés, l'air auſſi ſuperbe, que s'il avoit été à une glorieuſe expédition; & Othriz parut d'un autre côté avec un pareil nombre de perſonnes, & une audace ſemblable. Ah! Irmiſe, me dit la Princeſſe, quel eſt aujourd'hui l'abord de ces Princes, & que prétendent-ils avec tant d'armes & de ſoldats? J'avois déja fait mon jugement ſur leur deſſein; je ne doutois pas qu'ils ne ſe vouluſſent rendre maîtres de la liberté de Thamirize, & déterminé à périr pour elle, ne vous allarmez point, Madame, repris je, le Ciel ne protége pas les violences, & vous n'êtes pas ſi abandonnée à leur fureur que vous pourriez craindre. Comme j'achevois ces paroles, ils s'approcherent tous deux de la Princeſſe; mais ce ne fut pas à elle qu'ils parlerent. Que venez-vous chercher ici, dit Benzide à Othriz? & qu'y prétendez-vous faire, pourſuivit

ce dernier ? Je vois bien que nous en voulons tous deux à Thamirize. Combattons pour elle, puisque c'est par les armes qu'il faut vuider nos differens. Ils commencerent en effet à se porter des coups avec plus de fureur que d'adresse, & tant qu'ils ne s'exercerent que l'un contre l'autre, je demeurai spectateur inutile de leur combat. Mais Othriz plus heureux que Benzide, l'ayant fait tomber à ses pieds blessé dangereusement, & mis son parti en desordre, courut à la Princesse pour s'en saisir. Ce fut alors que je sentis ce que j'étois, & qu'aucune considération ne me put retenir. Voulez-vous laisser captiver votre Princesse, dis-je aux Gardes, & ne périrez-vous pas plutôt, que de paroître si laches, & si perfides ? Le parti d'Othriz étoit fort, parce qu'il avoit perdu peu de monde, & Thamirize n'avoit auprès d'elle qu'un petit nombre de ses Gardes : mais ne me contentant pas de les animer par des paroles, & voulant y joindre des exemples, je pris l'épée d'un homme mort, & malgré ce que les habits de femme avoient d'embarassant, je combattis avec une ardeur qui étonna bien la Princesse. Celui qui avoit combattu plusieurs fois pour des intérêts differens avec avantage, ne fut pas long-tems à en remporter sur les ennemis de Thamirize ; qui pleine de frayeur, regardoit, environnée de ses filles, ce qui lui paroissoit un prodige. Les Gardes crurent que c'étoit un secours que Dieu leur envoyoit miraculeusement,

& en furent plus braves. Je fis couler beaucoup de ſang : ce ne put être ſans perdre du mien, & m'attachant à Othriz, je le bleſſai en pluſieurs endroits : mais dans le tems qu'il tomboit, percé de mes coups, aux yeux de Thamirize, & que les ſiens cédoient à la valeur des Gardes, un homme affectionné à Othriz mortellement bleſſé, & furieux de ſe ſentir aux abois, vint par derriere me traverſer le corps de ſon épée. Cette douloureuſe atteinte me fit tomber auſſi : & la terre qui me reçut fit ſortir l'épée de mon corps, où elle étoit demeurée.

La Princeſſe ſe vit en même tems ſans Ennemis, & ſans Protecteur ; attendrie par mon infortune, croyant ma mort certaine, elle paſſa au travers des morts & des mourans, & me trouvant dans un état digne de ſes larmes, elle en verſa abondamment. Irmiſe, me dit-elle, ma chere Irmiſe, pourquoi vous êtes vous précipitée dans ce péril ? ſi mon repos me coute votre vie, il ne ſera jamais tranquille. Je ne ſuis pas digne du jour, répondis je, d'une voix foible, & le ſang que je donne à la réparation de mon crime, n'eſt point capable de l'effacer. Retirez-vous, Madame, ſongez à votre ſûreté, & abandonnez le malheureux Omir, Prince de Brema qui a abuſé de vos bontez ; mais qui meurt en vous adorant, & qui ne vous auroit jamais fait d'offenſe, s'il ne vous avoit aimée trop ardemment. Je n'en pus dire davantage. Thamirize me

crut mort, & sentit, à ce qu'elle m'a dit, plus de douleur que de colere.

Benzide & Othriz avoient reçu des blessures dangereuses ; mais qui ne leur ôterent point la vie. Leurs créatures en prirent soin, & par l'ordre de la Princesse on me porta dans un appartement du Palais. On apprit mon sexe avec étonnement : mais de toutes les Personnes qui étoient dans les intérêts de la Princesse, pas une ne l'irrita contre moi.

Elle se plaignit hautement de la violence des deux Princes : mais comme ils avoient prévenu les esprits, & qu'ils furent en peu de tems hors de danger, & en état de recommencer leurs persécutions, elle parla en vain, & vit bien que la lâcheté du peuple l'abandonneroit à leur ambition. Je fus beaucoup plus longtems à guérir ; parce que je souffrois davantage. On douta même d'abord que je pusse échaper. Cependant, mes inquiétudes étoient cruelles. Je ne voyois point la Princesse, & je ne pouvois me persuader qu'elle prenoit encore quelque intérêt en moi, que par les soins qu'on en avoit.

Quand je fus tout-à-fait hors de danger, & en état de parler, Thamirize vint un soir dans la chambre que j'occupois avec deux de ses filles. Je ne l'attendois pas, & je n'ai jamais eu tant d'émotion. Quand je l'eus saluée aussi respectueusement que la situation où j'étois me le put permettre, elle s'assit ; & après quelques momens de silence : Vous m'avez trom

pée, Seigneur, me dit elle, & une personne plus emportée que moi éclateroit sans doute contre cette offense; mais vous m'avez servie, & je veux bien oublier une injure assez grande; en faveur d'un service considérable; voilà mes sentimens, Seigneur; mais de quelle maniere me justifierai-je au Public? Qui pourra croire que vous avez vécu déguisé dans ce Palais sans que j'aie eu part à votre artifice? Et que pensera le Roi mon Frere d'une pareille avanture, quand elle lui sera connue? Ah! Seigneur, que vous m'eussiez épargné de chagrin, si vous aviez été un peu plus retenu!

Tout ce que dit la Princesse étoit trop plein d'équité, pour ne me pas donner de véritables remords. Elle vit dans ma confusion, que j'étois un criminel suppliant. Je n'ai rien à vous dire pour ma justification, Madame, répondis-je, quand elle eut cessé de parler: je suis coupable, & je souffrirai sans me plaindre toutes les peines ausquelles votre juste ressentiment me voudra condamner. Ceux qui connoissent les puissances de l'amour auront peut-être un peu d'indulgence pour le mien: mais je n'en dois pas attendre de vous, & il faut mourir pour vous satisfaire. Quelque chagrin que vous m'ayez causé, interrompit Thamirize, je ne demande point de pareilles réparations. Vivez, Seigneur, & songez seulement à vous éloigner du Tibet, où je ne peux vous souffrir sans honte, & vous n'êtes

point vindicative, interrompis-je à mon tour, en me choisissant un supplice aussi cruel que celui de l'absence. Si vous m'y condamnez, il faudra bien que j'obéisse; mais j'en mourrai assûrément. Puisque, pour vous voir, j'ai été jusques à vous offenser, il n y a point de doute que ma vie ne soit attachée à ce plaisir. Après cela, Madame, je ne laisserai pas de partir, & dès ce moment même, si mes forces le peuvent permettre. Non, non, Seigneur, reprit la Princesse d'un air moins absolu, guérissez auparavant; & quand vous aurez repris toute votre santé, nous choisirons le tems de ce départ qui vous inquiéte. Elle me quitta après ces paroles, & je passai la nuit assez tranquillement.

La vue de la Princesse fit un tel effet sur moi, que je quittai le lit en peu de tems, & ensuite la chambre: mais sous une autre figure, que celle de fille, malgré la fureur & la jalousie de Benzide, & d'Othriz.

Je fus chez la Princesse en tremblant, & elle me parut si confuse, que j'eus un nouveau chagrin de la peine que je lui causois. Les habits que l'on m'avoit apportés étoient propres, & servirent à me faire paroître avantageusement. J'avois beaucoup d'amour, de crainte, & de respect. Ce moment me fut favorable, & Thamirize accorda à mes ardentes supplications un pardon, sans lequel il m'étoit impossible de vivre; & si elle ne me traita pas comme elle avoit traité Irmise, je ne laissai point d'être satisfait.

Ceux qui me virent demeurer à Kachen, & qui tenoient le parti de mes Rivaux, crurent que véritablement la Princesse avoit eu part à mon déguisement, Mais Othriz & Benzide se déclarerent ouvertement mes ennemis, & jurerent tout haut ma perte. Ils m'avoient vu assez bien défendre ma vie, pour ne l'attaquer qu'avec avantage. Enfin, Seigneur, leurs brigues étoient si puissantes, & la fureur se mit de telle sorte entre leurs partis, qu'on en vint au point de vouloir forcer la Princesse à faire un choix. Elle eut beau représenter l'autorité Royale offensée en l'absence de Philing : ses paroles étoient un frein peu capable d'arrêter tant d'audace, & les deux Princes demeurerent d'accord, que celui pour lequel Thamirize se déclareroit, demeureroit Maître paisible de sa personne, & de l'Etat. Elle résista quelque tems : mais que pouvoit-elle faire, tout étant révolté ? Je m'offrois à mourir pour son service, & quand vous périrez, me disoit-elle, en serai-je moins malheureuse : Eh bien, Madame, repliquai-je, croyez un conseil qui pourra vous paroître intéressé, mais qui n'est cependant que sincere. Confiez-vous à mon respect : sortons du Tibet : allons en Tartarie, où le Roi votre Frere aura sans doute trouvé Axione ; & quand nous vous aurons mise en sûreté, il nous sera facile de venir punir vos indignes sujets. Thamirize me fit mille difficultés, que mes raisons surmonterent ; & malgré le

nombre des surveillans, je pris des mesures, si justes & si heureuses, que nous sortîmes de Kachen sans obstacle, & ensuite du Tibet, n'ayant qu'une seule Fille de la Princesse à conduire avec elle, & vingt hommes pour notre escorte. Par des soins diligens & des voitures différentes nous entrâmes dans la Tartarie; la Princesse supporta courageusement les fatigues d'un si long voyage, & hier au soir nous arrivâmes à Cambalu, où j'appris ce qui se passoit, & me déterminai d'abord à exposer ma vie pour celle de Zingis. Voilà, Seigneur, dit Omir à Philing, quel est mon crime, & l'état où nous avons laissé le Tibet.

Le Frere de Thamirize embrassa tendrement son Amant, & le remercia en des termes pleins de reconnoissance de ce qu'il avoit fait pour elle. Les troubles du Tibet ne l'inquiéterent que fort peu, étant persuadé que Benzide & Othriz qu'il connoissoit, se détruiroient eux-mêmes.

Omir, charmé de son bonheur, goûta une parfaite joie aux pieds de Thamirize, qui laissoit alors paroître sans contrainte une affection autorisée par le Roi son Frere. Zingis ne pensoit plus qu'à Taxila, & Philing sollicitoit toûjours en vain l'obstinée Axione de le rendre heureux.

Undkan revenu de ses fureurs avoit regardé la mort de Zamar, & celle de Timur, comme un effet de la justice du Ciel. Se trouvant libre alors de l'empire

que l'orgueilleuſe Reine avoit pris ſur lui, il ſe repentoit de ſa foibleſſe, & renonçant à des grandeurs qui n'avoient ſervi qu'à le faire paroître injuſte, il n'eut plus d'autre envie que de les abandonner à Zingis, & à Taxila, pour leſquels il ſentoit alors une véritable tendreſſe.

Pendant que les trois Amans ſatisfaits entretenoient les trois plus belles perſonnes du monde de ce qu'ils reſſentoient pour elles ; le ſoigneux Almundzar achevoit d'effacer par ſes diſcours pleins de vertu, Zamar du ſouvenir de Undkan. On la mit ſans éclat avec ſon fils dans un tombeau, où étoient les corps de pluſieurs Princes Tartares ; & comme perſonne ne l'avoit aimée, huit jours la firent oublier à tout le monde.

Le Roi de Tartarie fit travailler avec une magnificence Royale à la ſolemnité des nôces de Zingis & de Taxila, & à la cérémonie de leur couronnement. Six Diadêmes étoient unis en un ſeul jour à la couronne, & la valeur de Zingis y en promettoit beaucoup d'autres. Almundzar s'occupoit agréablement de ces ſoins, & un jour qu'il étoit dans la Place du Palais, où il faiſoit élever un magnifique Arc de Triomphe, au lieu de l'indigne échafaut qu'on y avoit vu peu auparavant, un homme, dont la figure le ſurprit, vint l'aborder. Il étoit vieux ; mais aſſez vénérable. Seigneur, lui dit-il, comme vous pouvez tout ici, c'eſt à vous que je m'adreſſe pour me faire obtenir un mo-

ment d'audience du Roi des Mongules, auquel je veux apprendre des choses de fort grande importance. Almundzar plein de zèle pour tout ce qui regardoit Zingis, mena sans differer le vieil Etranger chez Taxila, où le Roi des Mongules étoit avec Philing, Omir, Thamirize, & Axione.

Dès que le Vieillard eut porté ses yeux sur cette derniere, il parut frappé de sa vue : Grands Dieux, s'écria-t-il, transporté de joie, il est donc vrai que vous me rendez cette Princesse que je perdis dans le Tibet ! O Axione ! O Zenelie ! qui m'eut dit que je vous reverrois encore?

Son exclamation surprit cette illustre Compagnie : mais l'Etranger prenant la parole, & s'adressant à Zingis. Seigneur, lui dit-il, cette belle Axione que vous voyez, est la Princesse Zenelie votre Sœur, qui fut arrachée à la Reine votre Mere, par une troupe de Brigands des montagnes de Tartarie dans un voyage qu'elle faisoit, mais il faut vous prouver cette vérité avec un peu plus d'ordre.

Je suis Mongule, Seigneur, né sujet du Roi votre Pere, & attaché au service de la Reine par les premieres Charges de sa maison. Je la suivis à ce voyage dont j'ai parlé, que sa santé languissante l'obligeoit de faire. Elle voulut mener la jeune Princesse, ne pouvant en être séparée ; & en traversant une forêt, ces hommes cruels, dont le nombre surpassoit infiniment le nôtre, nous forcerent à leur céder, & en-

leverent Zenelie, qu'ils pouvoient facilement emporter. La Reine fut accablée de douleur, & moi avec plusieurs grandes blessures, je déplorai son malheur, & me reprochai ma foiblesse. Dès que je fus gueri, je fis vœu de ne me donner aucun repos, tant que j'eusse trouvé Zenelie : Et laissant la Reine affligée, je fus dans tous les lieux, où je crus apprendre quelque chose des Ravisseurs de Zenelie. Plus de deux ans s'écoulerent ainsi, & j'appris par la renommée la mort de la Reine des Mongules. J'errai toûjours, n'ayant point de famille à Molg; & un jour, plus heureux que les autres, me fit rencontrer dans le Tibet le Chef de ces Brigands, qui avoient enlevé Zenelie, & la Princesse elle-même, qui étoit auprès de lui. Je la reconnus aisément : Mais il ne lui restoit aucune idée de moi. Je demandai à ce Ravisseur, ce qu'il prétendoit faire d'un enfant qui n'étoit pas à lui. Il me répondit dédaigneusement, & la nomma plusieurs fois Axione. Lassé de lui parler en vain; étant alors aussi-bien accompagné que lui, je le combattis, & nous nous mîmes tous en tel état, que la seule Axione resta debout. Elle étoit alors dans sa septiéme année. Il arriva quantité de personnes à cheval, qui apparemment emmenerent Axione ou Zenelie. Pour moi, je perdis la connoissance, & fus long-tems en cet état : mais des hommes qui habitoient dans les fonds de la forêt, où ils gardoient quelques troupeaux, vin-

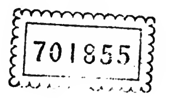
rent au lieu où j'étois: & me trouvant encore de la chaleur, m'emporterent dans une caverne. Je fus plus de six mois avant que de me pouvoir soutenir; n'ayant eu que le secours de quelques simples pour me guérir. Il fallut même, manquant de forces, vivre dans ce désert plusieurs années. Je m'y accoûtumai insensiblement: Mais quand le tems m'eut renvoyé une meilleure santé, le souvenir de Zenelie réveilla mon zèle: je quittai la forêt, où ma foiblesse m'avoit si long tems enseveli. J'ai cherché, j'ai couru en mille lieux; mais enfin, apprenant qu'il y avoit à Cambalu une fille inconnue, nommée Axione, j'y suis venu, je l'ai vue, & je trouve que c'est Zenelie, si semblable à la Reine sa Mere, que l'on n'y pourroit faire la moindre difference. Alors Métaphane montra un portrait de la Reine des Mongules qu'il avoit conservé; & quand on l'auroit fait pour Axione, il ne lui eut pas mieux ressemblé. Toutes les circonstances de sa fortune se rapportant justement à celle de Zenelie, personne ne douta qu'elle ne fut la Princesse des Mongules. Zingis embrassa mille fois cette aimable Sœur, qui lui rendit tendrement ses caresses. Taxila & Thamirize marquerent leur sensible joie à Zenelie par tout ce qui la pouvoit exprimer; & Philing transporté, se jetta à ses pieds. Zingis l'assura qu'elle étoit à lui, & la jeune Princesse ne contredit pas cet illustre Frere.

Undkan apprit cette reconnoissance, dont le vieux Métaphane lui dit les particularités. Enfin, la joie éclata par tout le Palais, & le tems souhaité, où ces six personnes devoient être unies, arriva.

Ce grand jour fut pompeusement solemnisé. Jamais tant d'éclat & de richesses ne parurent à la fois. Le Temple où la cérémonie du mariage se devoit faire étoit rempli par une infinité de Tartares & d'Etrangers. Philing & Omir portoient le manteau impérial de Zingis, & Zenelie & Thamirize celui de Taxila. Les Sceptres & les Couronnes étoient posez sur un Trône superbe, & après que l'on eut lié pour jamais ces heureux Amans ensemble, Undkan couronna de sa main Zingis & Taxila. Ensuite le nouvel Empereur couronna Philing & Omir, & l'Imperatrice Taxila fit le même honneur à Zenelie & à Thamirize. Les cris de joie retentissoient par tout. Les peuples repetoient incessamment les noms de Zingis & de Taxila, & les plaisirs acheverent dans le Palais cette fameuse journée. Undkan ne voulut pas prendre de soins, ni conserver aucune marque de sa dignité, laissant tout à des personnes qui méritoient si bien de pareils honneurs. On apprit peu après, comme Philing l'avoit prévu, que Beuzide & Othriz avoient péri dans leur division, & des Ambassadeurs du Tibet vinrent assurer Philing, que ses Peuples lui étoient soumis. Il demeura dans la Tartarie par la

volonté de Zingis, de même qu'Omir avec le titre le Roi de Brema. Zingis augmenta beaucoup les limites du Tibet, & marqua par sa liberalité à la Princesse sa Sœur, combien elle lui étoit chere. UndKan ne vécut pas long-tems, & se fit regretter, parce que la derniere de ses actions avoit effacé le souvenir des autres. Enfin, Zingis fonda le plus puissant Empire de l'Asie, & rendit son nom si fameux, que tout l'Univers en fut rempli; il subjuga l'Inde, la Perse, & ce qui est depuis le Tigre jusques au Volga. Philing & Omir partagerent sa gloire, & le suivirent dans ses heureuses expéditions. Almundzar en fut considéré, comme il le méritoit; Métaphane mourut avec la joie de voir Zenelie Reine du Tibet. Zerbin reçut les récompenses dues à sa fidélité; & ces Princes comblés d'honneurs & de jours, laisserent une ample & glorieuse postérité.

FIN.




B.N.C.F.
B.12.2.428







